Une collection distribuée par le Cercle du Bibliophile

HONORÉ DE BALZAC



ROMANS DE JEUNESSE

XXXI

L'Israélite
(Clotilde de Lusignan)

Préface et notes de Roland Chollet

Distribué par le
Cercle du Bibliophile

*Illustrations de J. A. Beaucé,
reproduites de l'édition réalisée en 1855, à Paris,
par les Editions Maresq & Cie*

L'Israélite
(Clotilde de Lusignan)

Préface

« Clotilde de Lusignan ou le Beau Juif; *manuscrit trouvé dans les archives de Provence et publié par Lord R'hoone », tel était le titre du roman lorsqu'il parut chez Hubert en 1822. Il se composait, comme* L'Héritière de Birague *et* Jean-Louis, *de quatre volumes in-12, qui furent annoncés le 27 juillet par la* Bibliographie de la France.

Quand Clotilde *a-t-elle été écrite? C'est là un problème de datation délicat, comme les premiers romans de Balzac en posent souvent, et il ne paraît pas avoir été résolu de façon satisfaisante. Etant donné que seule une chronologie serrée rendra l'œuvre de jeunesse intelligible dans la perspective de la création balzacienne, il est nécessaire d'examiner en détail les documents publiés, et de proposer une solution nouvelle. Ce sera l'excuse de ces quelques pages.*

*Parmi de rares débris manuscrits, on possède les premiers mots du XXXIe et dernier chapitre**: *« Cependant tout était en mouvement dans Casin-Grandes, etc. »; cette épave est surtout précieuse par une date, à vrai dire énigmatique, seule susceptible d'orienter l'étude chronologique: « lundi 20. » On*** *en a déduit qu'au 20 août 1821* Clotilde *était achevée; si la composition du roman, vendu en janvier de l'année suivante, a traîné jusqu'en juillet,*

* Chapitre XXIX de notre édition. Le fragment manuscrit se trouve à la Collection Lovenjoul, à Chantilly (A 158, folio 9 V°).

** Pierre Barbéris: *Aux Sources de Balzac*, les Bibliophiles de l'Originale, 1965, page 108.

c'est que l'auteur a repris le texte sur manuscrit ou sur épreuves...

En août 1821, Balzac, qui finit en collaboration avec Lepoitevin son Héritière *pleine de maladresses, un coup d'essai qui n'était pas un coup de maître, aurait déjà rédigé* seul *quatre petits volumes, d'une assez piètre étoffe, certes, mais révélant indéniablement une plume qui gagne en assurance, et une certaine conscience des impératifs de la « littérature marchande »?* De Falthurne *à* Clotilde, *la transition semble abrupte. Ni Laurence, si curieuse des travaux de son frère, ni sa sœur, ni la terrible Mme Balzac, ni l'auteur lui-même n'auraient fait allusion à cette tentative d'émancipation, mentionnée pour la première fois dans une lettre à Laure, le 23 novembre? * On s'étonnera davantage encore que Balzac, amoureux de gloire et de fortune, ait gardé six longs mois son manuscrit dans ses cartons avant de le proposer à Hubert. Telles sont quelques-unes des nombreuses objections qu'il faut soulever contre cette datation.*

*Si, fin novembre, l'auteur parle de vendre son œuvre deux mille francs, c'est qu'elle est en bonne voie, et Hubert ne l'achèterait pas à ce prix le 22 janvier, s'il n'avait eu entre les mains un bon morceau du manuscrit, fruit des trois mois de galère évoqués le 9 janvier: « Je sue sang et eau depuis trois mois, j'ai écrit huit volumes, je n'ai pas eu une minute. »*** Clotilde *est-elle complète pour autant à la signature du contrat? Rien n'est moins sûr, et nous avons tout lieu de croire que ce « lundi 20 », loin de désigner le 20 août 1821, représente le 20 mai 1822, et que l'œuvre n'a été terminée qu'à la veille du départ d'Honoré pour Bayeux.*

Les petits corsaires de la librairie, à l'affût de la mode,

* Balzac: *Correspondance* éditée par R. Pierrot, Garnier, 1960, tome I, page 117. Sauf précision contraire, toutes les lettres de ou à Balzac seront citées d'après cette édition. Ne seront données en notes que les références qui ne seraient pas suffisamment explicites dans le texte de la préface.

** *Correspondance*, tome I, pages 117 et 127.

*se disputent les romanciers débutants ou faméliques; ils battent le fer quànd il est chaud, et n'hésitent pas — précautions prises, on va le voir — à acquérir les manuscrits inachevés des R'hoone et autres Viellerglé dont les noms commencent à être connus dans les cabinets de lecture. La manière dont Pollet va embaucher notre romancier à la tâche est significative *. A y regarder de près, la cautèle de Hubert ne l'est pas moins. Le traité du 22 janvier ** ne fait pas courir de grands risques à ce marchand de papier: pas un sou comptant, mais deux billets de cent quatre-vingt-quinze francs chacun, à dix et à douze mois! Et pour cent dix francs de livres du fonds... Le second paiement, cinq cents francs à six mois d'échéance, n'aura lieu qu'une fois douze cents exemplaires écoulés. Enfin, quand il n'en pourra plus montrer que cent en magasin, Hubert réglera les derniers mille francs en un billet à six mois. Se targuant de ses relations, Lord R'hoone s'engage à organiser lui-même sa publicité dans* Le Constitutionnel, *le* Journal des Débats, Le Courrier, Le Miroir, La Quotidienne *et les journaux des spectacles.*

*Fin janvier ou début février, il estime l'œuvre assez avancée pour l'omettre dans son programme de travail ***. Il semble néanmoins l'« essayer » encore sur le petit auditoire de Villeparisis dans la seconde quinzaine de février, à lire ces mots de Mme Balzac: « je ne me reconnaîtrai grand-mère, écrit-elle en effet le 24, qu'à l'apparition de* Clotilde *qui seule aura droit de nous intéresser. »**** La minute de vérité approchait. Belin, imprimeur à Paris, fait sa déclaration le 25 février. Le mois suivant, la composition va bon train, et on tire les premières feuilles. Ici prend place un document qui demande à être discuté; c'est ce billet adressé à Balzac par l'imprimeur, le vendredi 22 mars:*

* Voir notre préface au *Vicaire des Ardennes*.

** *Correspondance*, tome I, pages 127-129.

*** Tel qu'il ressort d'une lettre à sa sœur (*Corr.*, t. I, p. 133).

**** *Correspondance*, tome I, page 158, N° 2.

« Quoique nous ayons perdu une semaine par rapport au tirage des feuilles, nous avons toujours été sur la composition du volume, et nous avons besoin en ce moment de copie. Nous avons repris le tirage et les feuilles vont se succéder.

» Ci-joint la cinquième, demain la sixième et la semaine prochaine nous pourrons donner deux feuilles par jour. » *

*Si, comme il est probable, sinon certain, le prote fait allusion au premier tome, le premier quart tout au plus du manuscrit est à l'imprimerie, puisqu'on manque de copie pour continuer la composition du volume. Quant au tirage, il commencerait à peine. En effet, contrairement à ce qu'on attendrait, les feuilles n'ont pas vingt-quatre pages, mais alternativement huit et seize, de telle sorte que l'œuvre entière, au lieu de cinquante-deux feuilles **, en aura bel et bien le double. A ce total, ajoutons les deux feuilles non numérotées des prologues, au début des tomes I et IV. A raison de deux feuilles par jour, et compte tenu d'un jour de repos ou de retard par semaine, la composition et le tirage devraient donc durer, selon les prévisions les plus optimistes de l'imprimeur, deux mois environ. Comme on peut s'y attendre, ces délais seront largement dépassés.*

Quoique Belin n'ait eu, en mars, que le début du manuscrit, la plus grande partie en était rédigée, et il ne tarda sans doute pas à la recevoir après que Balzac y eut mis une dernière main. La plus grande partie, non pas tout le manuscrit. La moitié du dernier volume restait, croyons-nous, à écrire, et Belin dut l'attendre longtemps, Balzac préférant ignorer une situation qui ne deviendrait brûlante que fin mai, quand le tirage aurait rattrapé la composition.

Au moment où l'on commence à imprimer Clotilde, *Honoré est tout entier à sa passion naissante pour Mme de Berny. Il entreprend avec candeur et impudence la conquête de celle qui restera le seul amour de sa vie, et il lui adresse des lettres ardentes et naïves dont quelques brouillons ont été conservés. Le 23 mars précisément, après avoir couvert des pages entières d'une écriture fiévreuse, presque illisible, il met tant bien que mal sur pied, à grand renfort de rhétorique, une déclaration d'amour terminée par un de ces adieux solennels comme nous en avons tous écrit, et ornée d'un poème qu'il prétend d'André Chénier. Heureusement pour l'honneur des poètes, ces vers sont d'Honoré, qui a vainement mais laborieusement tenté de leur faire exprimer son émoi. Il était trop conscient, depuis* Cromwell, *de son manque de dons, pour se risquer à improviser ce pastiche, d'ailleurs déplorable, au milieu d'une lettre, dût-elle, comme la nôtre, avoir trois brouillons. C'est pourquoi il a commencé par aiguiser sa plume sur la première feuille venue. Or ce fragment qui, par hasard, a été conservé, est précédé de quelques lignes effacées de* Clotilde de Lusignan*: « Ch. 28. Aussitôt que Michel-l'Ange, etc. »* Ne serait-il pas surprenant qu'à une époque où Balzac noircit des rames de papier, un « faux départ » de chapitre écrit huit ou neuf mois auparavant soit demeuré sur sa table? Tel serait pourtant le cas si l'œuvre avait été terminée au 20 août 1821. Une autre explication paraît s'imposer. Vers la mi-mars 1822, Balzac peine sur le quatrième et dernier volume de* Clotilde, *dont la première moitié seule est écrite; à l'autre bout de Villeparisis, une dame encore inaccessible a éclipsé l'héritière des Lusignan.*

Les brouillons qui laissent deviner que Mme de Berny ne

* *Aux Sources*, page 117.

** Comme l'affirme P. Barbéris (*Aux Sources*, p. 109). En relisant la lettre d'Hubert à Balzac (voir notre préface à *Jean-Louis*), on constatera que le libraire entend bien par « feuilles » ces tiers et deux tiers de feuille proprement dits, et non pas des feuilles in-12 « théoriques » de vingt-quatre pages, qu'aucun signe typographique ne permettrait de repérer facilement.

* Chapitre XXVI de notre édition; édition originale: tome IV, page 120 (le volume a 296 pages); fragment manuscrit à la Collection Lovenjoul (A 240, folio 73 R°); *Aux Sources*, pages 113-114.

s'est pas encore rendue à son exigeant adorateur peuvent être datés de la fin de mars ou d'avril: il en est un que l'éditeur de la Correspondance *juge postérieur à celui du 23 mars, et qui porte au verso sept lignes de* Clotilde: *« Mes amis, croyez-vous que le diable doive perdre, etc... » Ces lignes, qui appartiennent au chapitre XXVII *, viennent corroborer notre hypothèse, et semblent bien prouver que Balzac n'en est guère, en mars, qu'au milieu de son quatrième volume.*

*Au début d'avril, les épreuves arrivent régulièrement de l'imprimerie. Balzac les corrige à Villeparisis; il met en train quelques nouveaux travaux, multiplie ses visites à Mme de Berny, ou joue à l'écarté avec son père et sa grand-mère, qu'il amuse par sa verve et ses pitreries. En l'absence de Mme Balzac, le père d'Honoré croque la vie du trio en quelques scènes où l'on a peine à reconnaître l'amant transi de Mme de Berny **. A qui donc celui-ci jouait-il la comédie? Il ne le savait sans doute pas lui-même. Son activité littéraire semble en veilleuse. Loin de l'œil inquisiteur de sa mère, il peut mener rondement ses affaires de cœur et, après des mois de travail acharné, reprendre haleine, faire le point: « maintenant que je crois connaître mes forces, je regrette bien de sacrifier la fleur de mes idées à des absurdités (...) je suis changé de la différence qu'il y a entre un enfant de 10 ans et un jeune homme de 30. J'ai réfléchi, les choses se sont casées dans ma tête, et je reconnais que la nature m'a traité bien favorablement du côté du cœur et de la tête. » Et cette allusion cavalière à Mme de Berny, qui aura fait appel aux lumières de l'ingénieur Surville: « Mme de Berny s'est plainte de ce que vous ne lui aviez pas répondu sur un point qui nécessitait une réponse, je crois qu'il s'agit de physique quoique cette dame*

* Chapitre XXV de notre édition; édition originale: tome IV, page 92; fragment manuscrit à la Collection Lovenjoul (A 290, folio 4 V°); *Aux Sources*, page 112.

** Lettre citée par L.-J. Arrigon: *Les Débuts littéraires d'Honoré de Balzac*, Perrin, 1924, page 102

aime la Morale. » Des* absurdités, *voilà comment l'auteur juge l'œuvre qu'il achève ou devrait achever; côté cœur, il cache mal son dépit: une femme de quarante-cinq ans, à laquelle il offre un amour sans partage, hésite à se jeter dans ses bras! C'est alors sans doute qu'il rédige pour le quatrième tome de* Clotilde *un prologue ironique et amer, qui disparaîtra de l'édition de 1840 **. En insérant dans l'œuvre en cours cette confidence à peine voilée, dont quelques mots doivent être lus comme un message à Mme de Berny, il inaugure un procédé auquel il recourra souvent par la suite, pour se faire entendre de Mme Hanska:*

> « O burlesque imagination! au lieu de t'enchaîner à d'utiles et de nobles travaux, je t'ai laissée courir et tracer des arabesques, de même qu'un jeune peintre qui barbouille les murs de son atelier de grotesques figures, au lieu de faire le tableau de réception qui doit le rendre digne de ses maîtres.
>
> » Dis-moi, tu avais bien besoin de me faire parler de ces Camaldules, que je ne connais ni d'Eve ni d'Adam? Ne sais-tu pas que c'est un moyen usé, de donner, pour cadre à de pareils tableaux, les manuscrits des prêtres (...)
>
> » Mais mon plus grand reproche, le voici: Pourquoi m'avoir présenté tant de douceurs d'amour? Veux-tu me faire mourir de chagrin, en offrant à mon désespoir tout ce que je désire et tout ce qui me fuit? (...)
>
> » Que veux-tu que je fasse de ce juif et de cette princesse?... Je suis malheureux!... ils le seront. Je ne peux peindre que ce que je ressens. »

* *Correspondance*, tome I, pages 159 et 160 [A Laure Surville, 2 avril 1822].

** Voir appendice. En avril 1882, le tirage du dernier volume n'a probablement pas commencé, mais rien ne dit que la composition du manuscrit incomplet détenu par Belin ne soit pas terminée. Imprimé à la suite de la page de titre sur une « feuille » de huit pages sans numéro et paginée en romain, ce prologue sans motivation apparente, et qui manque dans certains exemplaires, est certainement une addition postérieure à la composition du début du volume.

On a reconnu cette lassitude dont il se plaint à Laure; les « absurdités » de Clotilde *ne l'attachent plus. Quant à l'homme d'imagination étouffant de « désirs inexaucés », enrageant d'être traité en ange quand il supplie en homme et souffre bête, et sachant « quelle mauvaise grâce l'on a à répéter sans cesse les mêmes vœux et les mêmes paroles, surtout lorsqu'on se voit refusé »*, il expose une fois de plus de justes doléances. Lorsque Mme de Berny put les lire dans* Clotilde *imprimée, elles n'étaient plus de saison. Un soir de mai, la grille du jardin des Berny s'était entrouverte en silence, et Honoré avait été comblé **.*

Un bonheur qui n'était pas du goût de tout le monde. Les filles de Mme de Berny observaient les petits manèges de leur mère; Mme Balzac comptait les défections d'Honoré. Villeparisis chuchotait. Au bout de quelques jours, les deux amants se heurtèrent à un obstacle plus grave. Que se passa-t-il, on ne le sait pas, mais un prétendu frère de Mme de Berny avait surpris leur secret. Il semble que ce personnage (connu par les seules allusions des brouillons de Balzac!) ait exercé sur sa « sœur » et sur Honoré un chantage sentimental qui les mit dans l'obligation de se séparer. Peut-être y eut-il aussi contre les amants une entente des deux familles. Honoré, qui promettait depuis longtemps une visite à sa sœur à Bayeux, fut pris au mot par sa mère et, le 6 ou le 7 mai déjà, il parle de partir: « Il le faut, je le dois, plutôt pour toi que pour moi, et sache, Laure (...) que j'abandonne tout ce qui me retenait ici: Clotilde *à moitié impr[im]ée, affaires et, ce qui est pis, ta présence. » Ces quelques semaines délicieuses et dramatiques n'avaient pas favorisé la régularité de son travail, et il s'en fallait que le roman fût en état de paraître.*

Est-ce pour se rapprocher de l'imprimerie que Balzac

* *Correspondance*, tome I, pages 175 et 177.
** Dans les deux derniers chapitres du roman, Nephtaly voit aussi se transformer l'amour de Clotilde. Est-ce une coïncidence?

quitte Villeparisis le 9 mai? Il doit rester quelques jours à Paris, puisqu'il souhaite y faire seul à seul de tendres adieux à Mme de Berny le dimanche 12. Le départ, prévu pour le 14, n'eut pas lieu et, le 18, Mme Balzac écrivait à sa fille: « [Honoré] espère toujours partir lundi [20 mai]. » Il y a de fortes chances pour que ce lundi soit bien le mystérieux « lundi 20 » qui a suscité notre analyse. Dès lors, le départ plusieurs fois différé d'Honoré s'explique par la nécessité de remettre un texte complet à Belin; et ce n'est qu'à la dernière extrémité, le lundi 20, qu'il aura écrit son trente et unième et dernier chapitre, mettant un point final à cet infaisable quatrième volume qui s'empoussiérait depuis deux mois **.*

*Entre le 21 et le 23, il dit enfin adieu à sa famille et à ses amours, planta là ses épreuves et oublia, ou feignit d'oublier, qu'il avait promis des articles à Hubert. En quel piteux état il monta dans la diligence! malade d'amour sans doute, mais n'attribuerons-nous pas aux travaux nocturnes de dernière heure « les atteintes de son tic douloureux » dont parle Mme Balzac dans une lettre à sa fille? ****

A Bayeux, chez sa sœur, il semble avoir renié Clotilde. *Au lieu de répondre à Hubert, qui lui réclame des articles pour* Jean-Louis *et* L'Héritière *— sans quoi il ne le paiera plus — il va, début juillet, admirer en touriste les travaux du port militaire de Cherbourg; il n'écrit pas davantage à sa mère, qui se plaint avec acrimonie de ses silences, alors qu'elle, inlassable déjà, surveille les opérations du*

* *Correspondance*, tome I, page 184; *Les Etudes balzaciennes*, N° 10, mars 1960, pages 440-442.
** La présence d'un long (et mauvais) poème dans l'avant-dernier chapitre a dû contribuer à la lenteur de la rédaction; Balzac fit divers essais dont il reste quelques fragments. L'un (A 158, folio 11) a été donné par P. Barbéris dans son livre (p. 139); si notre datation est correcte, il est de 1822 et non de 1821. Un autre (A 240, folio 71) a été publié par M. Bardèche dans son édition (t. 28, p. 757) [mais ce critique n'a pas remarqué que ces vers étaient destinés à Clotilde].
*** *Correspondance*, tome I, page 186, N. 1.

libraire. A la fin de juillet, la sortie du roman est imminente, et Lord R'hoone continue à faire le mort. Où placerait-il les articles qu'il s'est engagé à rédiger? Pauvre Clotilde. *« Hubert avait désiré qu'il y en ait avant de la faire paraître, ton frère l'avait promis, et voilà qu'il n'y en a pas même après être mise en vente. Cela est mal; quand on donne une parole, on doit la tenir. »* Dans ces conditions, il est légitime de penser que Balzac ne se soucia pas même de revoir les dernières épreuves. Il avait pris soin toutefois de faire imprimer en tête de quelques exemplaires cet hommage à Mme de Berny:*

à vous...

Votre très-humble
R'HOONE

S'il nourrissait peu d'illusions sur la valeur de son livre, il s'était bien gardé de l'avouer à sa mère. Car la composition avait commencé dans l'enthousiasme. Il y avait eu des lectures à Villeparisis. Le charme du lecteur aidant, Mme Balzac, d'abord réticente, s'était persuadé qu'une telle œuvre lui ôterait tout motif de regretter que son fils ne fût pas devenu notaire. Le tribunal familial, qui avait condamné la tragédie de la rue Lesdiguières, s'apprêtait à réhabiliter l'auteur de Clotilde de Lusignan. *Il fallut déchanter. Honoré, choyé par sa sœur et plongé dans de nouveaux travaux, attendait le verdict avec un certain détachement. Il lui fut signifié au début d'août sous la forme d'une lettre, une immense épître adressée à Laure, où, avec l'affection sans indulgence et sans grâce qui était la sienne, Mme Balzac épluchait ce chef-d'œuvre manqué et clamait sur tous les tons sa déception. Laure rédigea pour Lord R'hoone un prudent mais ferme plaidoyer, aussitôt envoyé à Villeparisis afin de préparer le retour*

* *Correspondance*, tome I, page 191 (N. 1); Arrigon: *Débuts*, page 118.

*d'Honoré. La lucidité impitoyable de sa mère dut faire moins de mal au jeune écrivain que cette cruelle apologie: « Honoré ne se destine à être ni un Richardson ni un Fielding, ni un Walter Scott, ce n'est pas son genre. S'il en avait la prétention, ne mettrait-il pas plus d'un mois à chaque roman? »**

Mais s'il n'en avait pas la prétention, paierait-il son indépendance si cher, au prix de tant de veilles? craindrait-il qu'on ne lui trouve cette place que des amis de ses parents lui cherchent? ne soupirerait-il pas après une étude au Marais avec, comme il dit, sa pâtée, sa niche et une Armide? Voyez au contraire quel imbroglio. S'il a déjà, comme le laisse supposer Falthurne, *l'ambition d'égaler Walter Scott, pour écrire il faut qu'il vive, et pour vivre il faut qu'il écrive. Ecrire quoi? des romans pour Hubert, ou pour Pollet bientôt, ceux qu'on fait en quelques semaines — lorsqu'on est Balzac — et qui doivent flatter le goût du jour ou de l'année — Walter Scott peut-être. On en arrive à ce paradoxe que pour être l'émule de Walter Scott, il faut commencer par en être le singe.*

Le moins qu'on puisse dire, c'est que l'auteur de Clotilde *va se trouver dans une situation fausse. Son roman ne saurait être, comme* L'Héritière de Birague, *une franche parodie; d'autre part, les conditions dans lesquelles il écrit lui interdisent de rivaliser sérieusement avec « le grand inconnu ». Il prend alors le parti ingénieux de se moquer non pas tellement de la forme qu'il pastiche que de Lord R'hoone lui-même, de ses ambitions, de son livre, lardant ses élucubrations médiévales d'ironies analogues à celles du prologue que nous avons cité**. Ou bien, à l'insu du lecteur, il copie littéralement quelques réflexions de* Falthurne *sur le chagrin***, mais, dans la même intention*

* Ces deux lettres ont été publiées dans les *Etudes balzaciennes* Nº 7, 1959, par R. Pierrot.

** Des ironies que Balzac et ses correcteurs effaceront en partie dans l'édition de 1840 (voir note liminaire).

*** C'est Pierre Castex qui a mis en évidence ces emprunts dans son édition de *Falthurne* (Corti, 1950, pages LXII-LXIII, N. 3).

d'« autocritique », il leur donne un contexte destiné à les ridiculiser.

Lord R'hoone continue donc à garder les distances à l'égard de son œuvre. En, cela encore son entreprise — imitation ou parodie? — est équivoque, car Walter Scott use du même procédé, plus discrètement il est vrai, quand il affecte de se retrancher derrière un manuscrit dont il ne serait que l'éditeur, ou qu'il vous interpelle par-dessus la tête des personnages. En définitive, de gré ou de force, Balzac est ramené à une imitation qu'il n'a pas les moyens de mener à bien.

*Imitation flagrante partout, mais partout en surface, et qu'il serait facile d'analyser en reprenant les lectures d'Honoré**. *L'influence de* Kenilworth, *qu'on a signalée, semble assez vague, mais le Chevalier noir et le Desdichado, recrutés dans* Ivanhoe *par l'auteur de* Falthurne, *sont encore les mercenaires de Lord R'hoone dans* Clotilde. *Le personnage de Rebecca et les réflexions de Scott sur la condition des juifs expliquent peut-être que le comte de Provence se soit travesti en israélite pour mettre à l'épreuve l'amour de l'héritière des Lusignan. Tournois et batailles, enlèvements, chevaliers vrais ou faux, bandits, créneaux et remparts, l'arsenal de cette épopée pour rire, écrite à la diable, relevée de quelques scènes d'horreur et brodée d'une interminable idylle, demanderait un inventaire qui n'a pas sa place ici. Constatons simplement que Balzac n'a pas découvert encore la longue patience du génie, qui fait le prix de l'œuvre si injustement oubliée du grand écrivain écossais.*

Quoique inférieur aux autres romans de jeunesse, L'Israélite, *dont la lecture n'est d'ailleurs pas dépourvue d'agrément, se rachète par d'assez beaux écarts d'imagination et quelques silhouettes cocasses et bien dessinées. Un amateur prévenu en faveur de Lord R'hoone ira peut-*

* A. Prioult a relevé les principales inspirations « scottiennes » du roman (*Balzac avant la « Comédie Humaine »*, Courville, 1936, pages 136-137).

être jusqu'à aimer que des épisodes langoureux viennent parfois suspendre le récit mené tambour battant. Aimer Balzac, vice impuni...

Car, malgré tout, c'est déjà de Balzac qu'il s'agit. On a remarqué depuis longtemps qu'un personnage au moins sauve L'Israélite *de la médiocrité. En effet, le grotesque docteur Trousse a sur l'économie des forces vitales d'étranges théories qui, tout en rappelant les dadas de Bernard-François Balzac, annoncent la conception centrale des* Etudes philosophiques. *« Le fluide vital (...) s'écrie cette caricature de Louis Lambert, ce feu divin est dans toute la nature », mais nous n'en recevons qu'une parcelle, dont il faut être avare. « Le docteur Trousse ne voulut point faire d'enfants, pour ne pas altérer sa santé, et (...) il mourut à l'âge de cent quatre ans. »** *L'oncle Barnabé, dans* Jean-Louis, *avait soufflé à Honoré son* Traité sur l'Immortalité de l'Ame; *on apprendra sans surprise que ce petit médecin risible a conçu dans sa grosse tête ronde la* Théorie *et le* Traité de la Volonté *de Louis Lambert et de Raphael de Valentin.*

Les lecteurs de 1822 n'avaient pas les mêmes raisons que nous de s'intéresser aux aventures de Clotilde de Lusignan. Ils boudèrent. La « pauvre polissonne de fille reste en boutique », écrit Balzac à sa sœur le 14 août 1822. Et il ajoute: « Vante-la à Bayeux, partout. » Pour lui, il va « faire à Paris le métier d'un cheval de poste pour les articles de journaux ». Le 12 septembre, Le Pilote *publia enfin un article inspiré ou rédigé par Balzac, et sans doute payé. Il fut suivi, le 23 novembre, par un compte rendu élogieux du* Journal des Théâtres**. *En mai 1823, Clotilde refusant décidément de quitter les Galeries du Palais-Royal, l'auteur fit insérer une nouvelle (et dernière?) annonce dans le premier numéro d'une éphémère* Feuille de Librairie, *dont il conserva un exemplaire.*

ROLAND CHOLLET

* Pages 280 et 400.
** *Aux Sources*, pages 125-127.

Note liminaire

Premier « roman de jeunesse » écrit par Balzac seul, *L'Israélite* parut en dernier dans la réédition Souverain (*Dom Gigadas*, publié quelques mois plus tard, ne pouvant être considéré comme une œuvre de Balzac). Il fut en effet annoncé le 18 janvier 1840 seulement, par la *Bibliographie de la France*. Les raisons de cette publication différée ne sont pas connues.

Clotilde de Lusignan débaptisée a subi peu de corrections. En 1822, tous les chapitres portaient une ou plusieurs épigraphes. Elles ont été supprimées. En revanche, ils n'avaient pas de titres; ils en ont reçu. Dans l'édition Hubert, le chapitre VIII n'avait que quelques pages; il a été absorbé, sans modifications de texte, par le chapitre VII.

Le prologue qui ouvrait le tome IV (voir préface) et devrait se trouver au début du chapitre XXIV actuel a été supprimé. Il en va de même de trois notes historiques à la fin du roman. On pourra lire ces textes en appendice.

Le souci de « moralité » ne semble avoir joué aucun rôle dans ces corrections. Les passages politiques du texte original n'ont pas été expurgés. Quelques allusions qui n'étaient plus de mode ou qui n'auraient pas été comprises ont seules été effacées. Ainsi le chapitre III commençait par ces mots: « *Jusqu'ici, lecteur, l'usage étant de se ranger du côté de la majorité*, nous sommes forcés, etc... »; dans la scène du Conseil des ministres une remarque oiseuse de l'auteur disparaît: « Cette salle, *messieurs du centre*, était la salle à manger... *Salut... trois fois salut!*... En ce moment, etc... » (p. 87). Le premier chapitre du tome IV (chap. XXIV actuel) commençait – après le prologue que nous donnons en appendice – par quelques réflexions sur les inégalités sociales. Ces réflexions ont été supprimées; non qu'elles fussent compromettantes, mais elles constituaient un préambule qui a dû paraître artificiel en 1840, et qui se terminait d'ailleurs par ces mots: « si même celui-ci [le préambule] fâche quelque lecteur?... qu'il le dise, je déclare que je le retrancherai... » Feu Lord R'hoone fut pris au mot.

Les quelques suppressions importantes touchent précisément

ces « apartés » au moyen desquels, nous l'avons dit, l'écrivain prenait ses distances. Mais tous ne sont pas tombés, loin de là, et l'éclairage ironique, à peine plus discret peut-être, reste le même. Disparaissent ainsi: un préambule au chapitre XIII (XII actuel) où il était question de « l'honneur des R'hoone » (en 1840, la *Clotilde* de R'hoone n'est-elle pas devenue *L'Israélite* de Saint-Aubin?); quelques lignes à peu près inintelligibles au début du chapitre XVII (XVI actuel), etc... Les allusions au manuscrit des camaldules, que l'auteur est censé recopier, s'espacent. A cette phrase: « Maintenant de plus graves intérêts doivent nous occuper » (p. 216), l'originale ajoutait: « Et je suis presque tenté de vous retarder par la traduction d'une vingtaine de mauvais vers latins, par lesquels les bons camaldules invoquent le dieu Mars pour les aider à raconter les combats. »

Des maladresses ont été corrigées. Au lieu de: « Clotilde n'en omets aucune circonstance » (p. 175), Balzac avait inséré une longue digression (t. II, pp. 200-214) où, s'inspirant de Sterne, il expliquait le caractère des ministres par les circonstances de leur conception. Ce sont les seules pages de *Clotilde* qu'on puisse regretter. Les fragments empruntés à *Falthurne* (voir préface) ont également été chassés (chap. X; IX actuel), de même qu'une invocation parodique à la muse romantique (chap. XXIX; XXVII actuel).

Des maladresses ont été corrigées. Au lieu de: « Clotilde approcha et vit, etc... » (p. 86), Balzac avait écrit: « Clotilde, en un centième de seconde, fut auprès de Josette! » Au lieu de: « le premier roi de l'Europe » (p. 290), « le roi de l'Europe »; au lieu de: « charme indicible » (p. 369), « charme *paradisien* », etc.

Enfin le lecteur de *L'Israélite* a perdu – s'en plaindra-t-il? – une poétique remarque de Lord R'hoone dans l'épisode de la Grotte-du-Géant (p. 119). Voici ce qu'on lisait: « – Entends-tu?... dit l'Albanais au docteur avec un regard de reproche.

» *Les boyaux de la jeune fille retentirent de ce bruit qui précède l'extrême faim!* A ces mots, etc... »

En résumé, les corrections de *L'Israélite* consistent presque uniquement en quelques suppressions destinées à atténuer les intentions parodiques de Lord R'hoone.

L'Israélite
(Clotilde de Lusignan)

Prologue

VA, cours, douce et folle imagination, le charme de ma vie, la source de tous mes plaisirs! vole, papillonne, cours; récompense-toi d'un moment de captivité!

Va, ma fille, je ne te retiens plus; badine, voltige à gauche, à droite, au centre, par monts et par vaux; de-ci, de-là; aval, amont: à l'orient, au nord, dans les cieux, chez les morts, ici-bas!... partout!...

Oui, tout est ton domaine, depuis le passé jusqu'au présent; tu peux même embrasser le néant et dessiner tes tableaux fugitifs sur le voile qui cache l'avenir!

O ma tendre amie, la seule fidèle malgré ton inconstance, ne te garde que d'une seule chose, d'un seul écueil funeste... le bon sens!

Hélas! n'y brise pas notre légère nacelle, si chargée de mousse, de vent et de fictions riantes!

D'aussi loin que tu verras cette île de la raison et de la vérité, ce rocher si désert habité par cinq ou six hommes de génie, fuis! fuis d'une aile rapide comme la pensée; enfin fuis avec la vitesse du vulgaire et des grands, mais sois plus charmante et plus originale en ta fuite, tournoie dans les airs comme le fils de Dédale...

Hélas! ne péris pas en tombant; j'ai besoin de ton délire, ne souffre pas que les feux de la vérité t'enlèvent jamais tes ailes diaprées...

De même que le monde, je préfère une brillante illusion à de tristes réalités: charme donc mes soucis! couvre d'un voile menteur le passé, l'avenir, et tresse une couronne de fleurs pour embellir la minute présente...

Que tout me sourie, je le veux; enivre-moi! j'aime l'ivresse de l'âme et le délire du plaisir...
Lecteur, tout à moi!...

De l'aimable Romus je saisis les grelots;
Beau juif, sors de ta presse, et loin de nous les sots!

O mon petit livret, livret mon ami, qui m'as fait passer tant d'heures cruelles, puisses-tu procurer une heure de plaisir à qui te lira! je serai content.

CHAPITRE PREMIER

Le château de Casin-Grandes. L'Innocente. Clotilde.

Parmi les anciens châteaux semés sur le sol de France par la féodalité, cette grande institution qu'en ma qualité de vilain je m'abstiendrai de juger, il en est auxquels se rattachent des faits importants qui en consacrent à jamais la mémoire. On pourrait dire qu'ils servent de jalons pour l'histoire de notre patrie.

C'est l'un de ces châteaux forts, dont il reste à peine aujourd'hui quelques pans de murailles oubliés par la faux du temps, dont vous allez, pour prélude de cette histoire, lire la description qui nous a été conservée dans les archives des camaldules de la Provence.

J'ignore quand ce dit castel fut démoli; mais, ce que je sais parfaitement bien, et ce qui doit vous suffire, c'est qu'en 1440 la Provence s'enorgueillissait du château de Casin-Grandes, et certes ce n'est pas sans raison!... Soyez-en juges, chers et précieux lecteurs; surtout ne vous endormez pas, ou dormez si vous gardez le titre de juges.

Il existe sur les côtes de Provence, près de Jonquières, un endroit qu'heureusement l'on n'a pas pu détruire: vous irez le voir si c'est votre bon plaisir. Il est assez curieux par la singularité des récifs et des falaises que la capricieuse nature y plaça de ses mains. On présume qu'ils sont des débris de quelque volcan éteint, et les grottes souterraines de la côte autorisent cette opinion. Ces écueils forment trois promontoires dont celui du milieu présente une plate-forme charmante; à sa droite et à sa gauche s'élèvent les masses imposantes des deux autres, qui sont arides et montueux. L'espace de côté rempli par ces trois berges

est inabordable, à cause des écueils qui se prolongent dans la mer: son onde ne laisse jamais de chemin libre au bas des falaises; et elles sont tellement inégales et rocailleuses qu'elles offrent au voyageur les moyens de prouver son courage.

On ne connaît encore qu'un seul homme!... un fanatique chimiste qui, depuis cette époque, s'y soit hasardé, pour démontrer que ces rocs contenaient de la lave semblable à celles du Vésuve. Que ne peut l'amour des sciences? allez-vous dire... Pas du tout, il n'avait pas un sou, et cette démonstration lui valut une place qu'il sollicitait.

Le promontoire à droite est plus élevé que celui de gauche, et il porte le nom de La Coquette. Dans cette étroite vallée qui se trouve entre eux, c'est-à-dire sur l'esplanade formée par la berge du milieu, un habile architecte construisit le château de Casin-Grandes, par l'ordre de Guy de Lusignan. Ce fut en 1303, lorsque Hugues XIII de Lusignan, son frère, donna par testament le comté de la Marche à Philippe le Bel, pour en frustrer Guy. Ce dernier défendit son héritage, mais la force l'emporta. Casin-Grandes devint alors l'apanage de membres de la famille de Lusignan qui ne régnaient pas en Chypre.

Leur race s'éteignit bientôt, et Casin-Grandes appartint aux rois de Chypre, qui gouvernèrent ce domaine par des intendants.

La façade du côté de la mer est d'un genre très noble, et, lorsqu'un vaisseau passe, elle rappelle aux marins les magnifiques palais de la reine amphibie de l'Adriatique. Deux vastes ailes du château longent et dominent les deux montagnes, dont elles ne sont séparées que par un sentier d'environ vingt pieds de large; et ce sentier est fermé du côté de la terre par deux masses de granite qui servent d'embellissement, tant leur disposition est extraordinaire et pittoresque; elles ont l'air de deux énormes pierres tombées des mains des géants quand Jupiter les foudroya. Cette habitation, ainsi défendue par la nature, est inexpugnable du côté de la terre au moyen d'un fossé de quarante pieds

de largeur et par des tours crénelées placées de cinquante en cinquante pieds. Elles décorent très bien la façade d'entrée et donnent à cette demeure un air de puissance qui, du temps du roi Charles VII, en imposait encore assez pour que les vilains, mes confrères, n'osassent pas remuer. Le portail, de forme ogive, passait pour un des plus beaux morceaux de l'architecture féodale. Une allée majestueuse, plantée par Guy de Lusignan, conduit au pont-levis. A droite et à gauche, les deux montagnes finissent en pente douce, et cette pente est garnie d'oliviers, de romarins, de palmiers, de safrans, d'orangers, de myrtes et d'autres arbres, remarquables par leur beauté. Le parc se trouve donc de chaque côté du fort et le précède. Appuyé sur ces deux roches, ce château centenaire s'élève majestueusement au milieu de ce site romantique, en ayant d'un côté la vue de l'immensité de la mer, et de l'autre celle des gais accidents de la Provence. En effet, la vallée est riante; une route la traverse; et par-delà cette route on a l'aspect des terres qui dépendent de ce fief. Le charme de ce paysage unique résulte principalement de l'opposition que présentent la mer, ce château, l'ouvrage des hommes; ces arides falaises, ouvrage du hasard; les bois du parc, la verte prairie et les villages au loin. Mais ce charme est doublé par la transparence du ciel et le délicieux climat de cette Italie de la France.

Une femme seule animait alors par sa présence ce gracieux vallon... La disposition de sa chevelure et ses vêtements étrangers annoncent une Grecque. Il règne dans sa personne un désordre portant une trop forte empreinte d'habitude pour être l'effet du hasard. Cette femme, d'une maigreur presque hideuse, roulant des yeux hagards, le visage sillonné de rides venues avant le temps et produites sans doute par son rire forcé, conservait encore sur sa figure des vestiges de jeunesse et de beauté.

Tel est le portrait de la nourrice de Clotilde, la fille unique de Jean II de Lusignan, roi de Chypre, détrôné pour le moment comme tant d'autres, et réfugié dans le château de Casin-Grandes, avec tous les trésors qu'il a pu

dérober aux mains rapaces des Vénitiens, ses vainqueurs.

La sueur inondait les joues creuses et pâles de la nourrice, mais sa fatigue et la chaleur ne l'empêchaient pas de continuer son travail. Elle creuse une fosse. De temps en temps ses yeux égarés, en errant sur la campagne, paraissent redouter des témoins de son œuvre funèbre; et tantôt, posant un pied sur sa bêche, elle rit aux éclats, ou verse une larme arrachée par l'horreur, en contemplant un tronc d'arbre dont la disposition originale ressemblait assez à un cadavre.

— Va!... mon fils!... tu ne seras pas sans sépulture! Pauvre enfant! je t'ai nourri de mon lait... Hélas! les douleurs de l'enfantement durent toute la vie!...

Mais, poussant un grand éclat de rire, elle ajouta:

— Te voilà bien drôle!...

Pour comprendre ces mots, il faut dire que Marie Stoub perdit la raison en voyant percer son fils d'un coup d'épée, lorsque les Vénitiens emportèrent d'assaut Nicosie, la capitale du royaume de Chypre. C'est ce qui la fit surnommer l'Innocente. Sa folie avait cela de particulier, qu'aussitôt qu'elle fixait la princesse, Marie, songeant à l'enfance de Clotilde, se rappelait celle de son fils. Alors une lueur de raison lui faisant sentir son malheur, elle pleurait en gardant un silence plus terrible que le gai bavardage de sa folie, souvent touchante!...

Après avoir regardé ce tronc d'arbre avec l'expression de la douleur devant laquelle toutes les autres se taisent, celle d'une mère qui pleure son fils, elle reprit son travail avec une effrayante activité. La tombe était presque finie lorsque, sur le haut d'une petite éminence appelée la Colline-des-Amants, parut une jeune fille en jupon court, comme de tout temps les ont portés les Provençales. Cette enfant, à la taille souple et déliée comme un jonc, tient un mouchoir à la main, et les douces et gracieuses ondulations qu'elle lui imprime trahissent de tendres-adieux. A cet instant le bruit d'un cheval galopant en deçà de l'éminence se fit entendre, et l'Innocente, ayant promptement levé la tête, aperçut la jeune fille balançant encore son mouchoir.

Alors la figure de cette femme prit une expression de finesse malicieuse, elle mit en souriant son doigt sur ses lèvres; mais voyant la Provençale se retourner et venir, elle se pencha sur sa bêche en feignant de ne pas l'apercevoir.

Cette jeune enfant, nommée Josette, était la fille de l'intendant que le roi de Chypre avait envoyé régir le domaine de Casin-Grandes. Hercule Bombans, son père, succéda dans cette charge à un intendant prétendu concussionnaire, qui fut tellement noirci dans l'esprit du roi de Chypre Janus, que ce prince crut faire un acte de clémence en se contentant de lui donner un successeur. Cet intendant destitué se trouvait par hasard un homme intègre, il était chéri des habitants; aussi le comte de Provence le nomma bailli de Montyrat... Ce passage prouve évidemment qu'il exista des délateurs dans les temps de la chevalerie!... Consolons-nous donc!...

Quoi qu'il en soit, Hercule Bombans, le père de la gentille Josette, exerçant depuis vingt ans cette place lucrative, ne fut pas épargné par l'envie qui s'attache aux fonctionnaires publics, et sous les coups de laquelle son prédécesseur avait succombé. Cependant, malgré ses détracteurs, il réussit, à l'arrivée du prince fugitif, à faire nommer sa fille demoiselle de la princesse, et les méchants osèrent publier qu'on ne la promut à cette dignité que parce que Josette Bombans se trouvait la seule en état de servir Clotilde!... Mais peut-on empêcher la médisance?

La jeune et jolie Provençale arriva, rouge comme une grenade, près de l'Innocente, et, l'accostant d'un air assez embarrassé:

— Comment, lui dit-elle, avez-vous fait, ma pauvre Marie, pour vous échapper du château?...

— Comme toi!... quand tu as quitté ta maîtresse pour aller courir l'aiguillette!...

— Il n'y a rien de bon à gagner avec les fous, murmura tout bas Josette, dont l'incarnat était devenu plus vif. Mais que creusez-vous là? reprit-elle tout haut en s'asseyant sur le tronc de l'arbre.

— Mauvaise!... respect aux morts!... Tu t'assieds sur la poitrine de mon fils!... Mon fils!... mon cher fils... Jean, que fais-tu là? Pourquoi ne te relèves-tu pas comme les roseaux, après avoir plié?...

La jeune fille, épouvantée des cris de l'Innocente et de l'expression de son visage, se leva précipitamment.

— Tiens, continua-t-elle, vois comme *ils* l'ont blessé! En prononçant ces mots, elle montrait à Josette une fente rouge où la sève de l'orme avait coulé.

— Mais, reprit-elle, j'ai retrouvé son corps!... *Ils* l'ont laissé là... sans le couvrir d'un peu de terre!

Elle se tut un moment, une larme roula dans son œil, et, montrant à Josette ce bois informe que sa tendre pensée animait, elle ajouta d'un ton qui faisait mal:

— Ma fille!... tu l'aurais aimé si tu l'avais connu!... tu le pleurerais au moins!... Et moi, qui l'ai porté dans mon sein et perdu!... je vis!...

Elle se tordit les bras, puis, poussant un éclat de rire à gorge déployée, elle se mit à sauter et danser autour de la tombe.

Josette, émue de pitié, laissa couler une larme. L'Innocente la vit et lui serra la main avec force, elle lui dit d'un ton de voix qui partait du cœur:

— *Tu seras mère!...*

Puis, revenant à sa folie, elle lui prit avec adresse son mouchoir, et, imitant la pose de la jeune fille, elle l'agita comme elle en ayant l'air de la narguer.

En ce moment Josette, seule, aperçut, au bout de l'avenue d'ormes, la princesse Clotilde, entourée de quelques personnes. La nourrice n'en continua pas moins sa danse grecque, avec toute la frénésie d'une bacchante que le vin a momentanément privée de sa raison; elle chantait des vers grecs, et, ne s'inquiétant pas du désordre de ses vêtements et des lambeaux qui s'en détachaient, elle prit Josette et voulut la faire danser.

Le cortège de la fille de Jean II se réduisait à quatre hommes, les seuls grands personnages dont son père ait voulu se voir accompagné dans sa fuite. Il laissa dans son

royaume une foule de partisans qui brûlaient du désir de le suivre, car il était adoré de ses sujets. Le langage qu'il tint en leur ordonnant de rester en Chypre est trop rare de nos jours pour n'être pas rapporté.

« Un citoyen, s'écria-t-il en quittant son palais ensanglanté, doit préférer sa famille à lui-même; son prince à sa famille; mais rien ne peut se préférer à la patrie, si ce n'est le genre humain. Ne quittez donc pas votre pays et comptez qu'en le servant, même sous les Vénitiens, c'est me servir moi-même: votre courage y brillera bien plus que dans un exil qui ne convient désormais qu'à votre prince... Il ne doit pas habiter les lieux témoins de sa chute... Adieu donc... »

Jean II, presque aveugle, ne put voir les larmes dont les yeux furent inondés à son départ. Un monarque ainsi détrôné peut être sûr de régner toujours... Il ne put même empêcher quelques seigneurs de venir le rejoindre.

Les quatre personnages auxquels Lusignan accorda les honneurs de son exil accompagnaient Clotilde dans sa promenade. Cette charmante princesse paraît au milieu d'eux comme une jeune fleur pleine de coloris et d'élégance, qui se trouve entre des ronces et des arbustes dépouillés de feuilles. Naïve comme l'enfance, simple comme la nature, il résidait en elle un charme inexprimable qui la rendait un spectacle ravissant pour la vieillesse, et pour les jeunes un sujet d'extase. De beaux yeux bleus tout humides et fendus en amande semblent loger l'amour et dire: « Esclaves, protégez-moi! » Une bouche de corail, sur laquelle se jouent le plus charmant sourire et des nichées d'amours, attire le baiser... Sa figure et son organe sont doux comme ceux d'une sirène, et ses mouvements pétillants de grâce comme ceux d'un jeune cygne, dont elle possède la taille élégante, les voluptueux contours, la démarche, l'éclat et la blancheur; certes, elle n'avait pas besoin pour séduire de sa délicieuse parure. Vêtue à la grecque, elle portait sur une robe blanche comme la neige une précieuse tunique bleue, terminée par des glands d'argent; une espèce de cothurne rouge chausse un pied mignon large de deux

doigts; ses cheveux noirs sont retenus par des bandelettes blanches, qui, mêlées à ses tresses, en font valoir l'ébène.

Pour se garantir du soleil, Clotilde avait entouré sa tête charmante d'une gaze légère qui lui donnait cette grâce aérienne que notre imagination prête aux divinités mythologiques. La nature avait dit pour elle: « Faisons un chef-d'œuvre... » Il fut complet. Les attraits de Clotilde n'étaient que la divine enseigne d'une âme plus divine encore! Enfin, belle de cette beauté rêvée chez toutes les nations, ignorant l'amour et s'ignorant elle-même, elle ressemblait à la rose vierge encore des baisers du zéphyr, ou plutôt à cette admirable statue égyptienne qui, pour résonner, attendait une caresse du soleil.

J'avoue que, pour mon usage personnel, je regrette, ainsi que vous, lecteur, que Clotilde ne soit plus qu'une cendre égarée dans la nature... et, comme vouloir la retrouver... c'est tenter la *chose impossible* de La Fontaine, il faut nous contenter de nos femmes!... hélas!

CHAPITRE DEUXIÈME

Les ministres de Jean II. Trente mille hommes. L'Israélite.

Clotilde, apercevant sa pauvre nourrice, se dirigea de ce côté. Pendant qu'elle s'avance, examinez un peu, je vous prie, à quatre pas derrière la princesse, un farouche soldat qui marche en silence. C'est un homme court, trapu, d'une figure africaine: lèvres épaisses, bouche fendue et nez plat soufflant du feu. Son œil annonce la férocité; sa barbe touffue, la force; sa démarche, l'homme qui n'a jamais peur; et ses traits grossiers, une origine commune. Pour toute arme défensive, il avait un casque sur la tête; mais il portait à sa ceinture un sabre turc très recourbé, dont il caressait souvent la brillante poignée. Castriot l'Albanais fut, de la garde du prince, le seul qui survécut à la prise de Nicosie. Elle mourut dans le palais, et chaque soldat gardait de son corps la place assignée par le chef. Ils ne dirent point dans les rues de Nicosie: « Nous périrons pour la défense du roi! » Ils moururent! On leur fit, dans la suite, un magnifique service par les soins de Monestan, le premier ministre, que vous allez bientôt connaître.

Castriot peut servir de modèle aux fanatiques présents et à venir. Sa cervelle albanaise n'enfanta qu'une seule idée sans cesse présente: elle consistait à lui faire anéantir tout ce qui nuisait ou qu'il supposait devoir nuire à son prince et à sa fille. Ce dévouement, fils de sa reconnaissance, était tout son code et sa religion... A genoux, ingrats! à genoux devant Castriot!...

Entre Castriot et la princesse, un homme grand, sec, maigre, chauve, à nez aquilin en forme de lame de couteau, gémissait en lui-même d'aller à pied. Ce personnage

était le connétable comte Kéfalein; il n'avait pas encore pu se consoler de la perte de ses chevaux, dont il ne sauva que *Vol-au-Vent*, son favori. Certes, *Vol-au-Vent* méritait bien cette faveur! Je croirais volontiers qu'il était un de ceux qui jadis ont charrié le soleil dans les cieux, et qui revinrent sur la terre lorsque les faux dieux et leurs équipages disparurent devant la croix. Parmi les regrets de Kéfalein il faut compter celui de ne plus commander la cavalerie cypriote. En outre, ce digne chevalier aimait assez à raconter ses anciens exploits. Pour achever son portrait, nous aurons le courage de dire qu'on l'accusa toujours de manquer de bon sens, et l'on présume que Kéfalein fut un sobriquet ironique qui lui resta... enfin il vola le baptême.

Mais la belle Clotilde est entre deux personnages beaucoup plus importants. Celui de droite était le comte Ludovic de Monestan, ministre de Jean II. Ce vieillard à cheveux blancs, simple et doux, avait une bonhomie rare, même chez un ministre; une éloquence naïve, chose encore plus rare; et un cœur droit qui le rendrait le phénix des ministres s'il n'eût pas été dominé par un zèle démesuré pour la religion; tandis que le second, Hilarion d'Aosti, l'évêque de Nicosie, l'aumônier du prince, possédait toute l'ardeur d'un jeune guerrier, la ruse d'un diplomate et la science ministérielle. Sa figure altière respirait les combats, et, ne pouvant satisfaire cette envie dans les camps, il s'en dédommageait, pour le moment, dans la polémique; aussi, lorsque la princesse fut aperçue par Josette, une grave discussion se débattait entre Hilarion et Monestan.

— Je le répète, disait ce dernier, nous n'avons perdu le royaume que parce que les préceptes de la religion mis en oubli, les mœurs dissolues nous ont fait retirer la protection de l'Eternel.

— Ah! monsieur, répondit l'évêque, *si nous avions eu trente mille hommes* de bonnes troupes, l'Eternel aurait été pour nous!... Il aime les gros bataillons; les croisades qui nous ont donné Chypre et Jérusalem le prouvent bien.

— Monsieur, avouez cependant qu'on négligeait le service divin?

— Monsieur le comte, Nicosie n'était pas assez bien fortifiée!...

— Oui!... contre les mauvaises doctrines qui nous ont envahis bien avant les Vénitiens, interrompit le ministre; c'est la religion qui forme les bons soldats en les rendant pieux et soumis au prince, et si les églises avaient été pleines, nous n'eussions pas succombé; le Dieu fort nous aurait accompagnés.

— Non, monsieur, permettez; nous succombâmes parce qu'il nous manquait *trente mille hommes*, voilà le fait... Monsieur, *trente mille hommes* sont la base nécessaire de toute résistance, de toute oppression, de toute entreprise, de tout royaume à défendre, à envahir, à conserver... ensuite, depuis longtemps, l'on négligeait les relations diplomatiques avec les Etats européens. Que cela nous serve d'exemple à l'avenir; n'est-ce pas, madame?...

A cette interrogation du prélat vindicatif, Clotilde garda le silence, en faisant la plus jolie petite moue qu'il fût possible de voir, et elle s'avança plus rapidement vers sa nourrice et sa demoiselle d'honneur.

Monestan, se trouvant attaqué gravement, saisit l'évêque par sa ceinture, et tout en doublant le pas pour suivre la princesse, il dit au prélat avec la chaleur de l'innocence accusée:

— Monsieur l'évêque, trente mille hommes ne peuvent rien là où les mauvaises mœurs ont abâtardi le courage; trente mille hommes sans religion ne valent pas la légion thébaine; et, quant aux relations diplomatiques, qui vous dit qu'elles n'ont pas été entretenues? Pensez-vous à vos paroles? Pour en parler, connaissez-vous bien l'état de l'Europe? Quel secours pouvions-nous attendre du roi de France, qui, dans ce moment même, a la moitié de son royaume à conquérir? Et comment a-t-il conquis la première moitié? C'est avec l'envoyée du Seigneur, cette vierge dont la force vient d'en haut et qui a rempli sa mission en sacrant son roi: elle n'est morte que parce que Dieu l'a rappelée, voulant laisser faire les hommes. L'Angleterre pouvait-elle penser à nous, quand elle ne conserve pas ses

conquêtes attaquées, et que des factions s'apprêtent dans son sein et servent la France plus puissamment que le courage des Dunois? Le roi René, dont nous habitons le comté, ne soutient-il pas une guerre ruineuse en Italie avec l'Aragon? L'Aragon lui-même est en guerre avec les Maures, ainsi que le Portugal; et, de tous ces malheurs, le plus grand, et que vous ignorez sans doute, c'est l'état de la cour de Rome... A peine remise des secousses éprouvées au concile de Constance, elle a vu chasser le véritable pape!... le vicaire de Jésus-Christ! Eugène IV!... Les Turcs attaquent l'Allemagne, déjà attaquée par les Hussites; Constantinople est aux abois; Jérusalem a succombé!... Le tombeau de Jésus est aux infidèles!... Au milieu de ces chocs des masses premières, lorsque les grandes puissances croulent, se reconstruisent de leurs débris, pour crouler encore et s'entre-déchirer, lorsque Dieu, pour punir la terre, a déchaîné son ange exterminateur, quel secours l'Europe pouvait-elle donner à un petit royaume attaqué par une petite république? Quand on ne fait pas attention au siège de Constantinople, devait-on regarder Chypre? Lorsque les lions se battent, s'arrêtent-ils pour séparer les écureuils? Attendez la pacification générale, et l'on nous rétablira!...

L'évêque, atterré par ce discours *ab irato*, resta quelques moments sans répondre; mais vous connaissez bien peu la persévérance sacerdotale si vous le croyez abattu.

— Si la pucelle triompha, répondit-il, elle avait presque *trente bons mille hommes*, que l'originalité du chef d'armée fanatisait... Ici, continua-t-il en regardant Monestan d'un air goguenard, il faut rendre justice à la haute politique de la cour de France, et je suis bien fâché d'ignorer le nom de celui qui trouva ce nouvel expédient pour ranimer l'ardeur des soldats... Mais brisons là-dessus, ajouta-t-il en voyant l'effroi de Monestan; je persiste à dire que si nous avions *trente mille hommes*, cela nous vaudrait mieux que d'attendre votre pacification, et je réponds qu'en les faisant débarquer sur la pointe orientale de Nisastro, car c'est la partie la plus faible de l'île, que j'ai observée plusieurs fois, on viendrait à bout des Vénitiens.

— Hélas! dit Kéfalein, nous fûmes vaincus parce que nous n'avions pas assez de cavalerie.

— Et vous, Castriot, demanda la princesse en riant, que pensez-vous?...

— S'il y avait eu deux mille hommes comme moi, vous seriez encore à Nicosie. Au reste, il ne s'agit plus de savoir comment on a perdu Chypre, mais bien comment on la reprendra.

— Tu as raison, Castriot, dit l'évêque, tu es le modèle des soldats: courage et dévouement.

— C'est vrai, reprit Monestan; mais il manque de religion.

— Voilà ma croyance et mon Dieu, s'écria le soldat en tirant à moitié son sabre; hors mon service, ma tête et le dedans ne regardent personne.

Ainsi chacun parlait sa langue en voulant la faire parler aux autres, et cette toute petite cour avait encore ses intrigues: partout où se trouveront trois hommes et un pouvoir, vous en verrez!

En ce moment, la princesse arriva près de sa nourrice et de Josette. Aussitôt que l'Innocente l'aperçoit, elle cesse ses extravagances, sa figure se contracte, elle est muette et pleure...

— Pourquoi donc avoir quitté le château, ma bonne Marie! vous savez que j'aime mieux vous y voir que dans la campagne, où il peut vous arriver malheur.

L'Innocente, ses petits yeux noirs fixés sur Clotilde, pleura plus fort en entendant cette voix dont elle eut les prémices; elle se tut, et marchant lentement, elle s'alla mettre à côté de Castriot, qu'elle recherchait volontiers par reconnaissance. Il défendit son fils...

— Josette, dit la princesse d'une voix douce, vous m'avez quittée... Je n'ai qu'à vous louer si ce fut pour veiller sur Marie; cependant, comment lui laissâtes-vous faire cette fosse?

Josette rougit et balbutia:

— Madame!... je... j'y...

— Ecoutez, mon enfant, vous avez tort de vous promener

seule; quoique vous soyez du pays, il est en proie à des brigands qui ne vous en tiendront pas compte, car ils ne sont d'aucun pays. Vous devez savoir que le comte Enguerry le Mécréant court la campagne et la pille, ses soldats se permettent tout...

Josette rougit encore davantage, et la princesse, en examinant cette rougeur croissante au nom d'Enguerry et de ses soldats, devint toute pensive... Alors la folle chanta deux vers grecs d'une chanson moderne dont voici le sens:

Je la vis sur la montagne
Embrasser son tendre amant,
Puis revenir tristement
Au travers de la campagne.

La princesse, entendant ces vers, regarda sa demoiselle avec un air inquisiteur, qu'elle eût voulu rendre grave, comme si une jeune fille pouvait l'être!... Clotilde avait parlé d'Enguerry le Mécréant; alors l'aumônier lança son dernier trait au comte de Monestan en lui disant:

— Il faudra songer à nous fortifier contre ce furieux qui lève des contributions, pille, massacre et profite, pour faire trembler la Provence, de ce que le fils de René le Bon n'est pas encore arrivé.

— Il n'a ni foi ni loi, ne croit ni à Dieu ni au diable, répondit le comte.

Castriot s'avança et dit avec un affreux sourire:

— Quand il en sera temps, qu'on me dise: « Va... » et vous ne le craindrez plus.

Il fit avec sa main un geste qui indiquait énergiquement son dessein.

— Nous n'assassinons personne, reprit Monestan d'un ton grave; la loi divine...

— A-t-il de la cavalerie? demanda Kéfalein.

— On dit son château très bien fortifié, repartit l'évêque.

— Je gage qu'il n'y a pas de chapelle! s'écria Ludovic.

Le groupe s'était arrêté pour attendre que Clotilde continuât sa promenade; en ce moment, la folle, voyant

sur la colline une belle tête d'homme, elle se prit à rire en indiquant du doigt la place où Josette avait fait ses adieux. L'on eut beau y regarder, on n'y aperçut rien. On prit cela pour un trait d'extravagance, ce qui fâcha Marie, et elle se mit à murmurer. Tout à coup l'on entendit le bruit des pas d'un homme courant avec vitesse; tous les yeux se tournèrent vers l'endroit où la route faisait un coude avec la Colline-des-Amants, et d'où le bruit partait; alors Castriot se mit en avant, la main sur son sabre.

Un sentiment mixte, qui tient le milieu entre l'inquiétude et la curiosité, rendit chacun immobile; le bruit s'approcha par degrés, et le pauvre fugitif ne tarda pas à paraître. C'était un jeune homme enveloppé d'un manteau. Quand il se montra, l'on vit au-dessus de sa tête, et dans le ciel, une lueur rougeâtre dont l'éclat sinistre effaça celui du jour; une fumée noire, des étincelles et des pailles enflammées, voltigeant dans les airs, indiquaient un grand incendie, et tout, excepté l'Albanais et l'Innocente, fut saisi de terreur. L'inconnu s'avançant toujours, Castriot tira son sabre et se mit sur la défensive. L'étranger ne se trouva bientôt plus qu'à cinquante pas de la princesse de Chypre. Objet de tous les regards inquiets, il fut examiné avec l'attention qu'il est bien naturel d'avoir lorsqu'on rencontre un étranger, et qu'il peut donner des éclaircissements sur ce qu'on ignore. On remarqua donc ses cheveux bouclés, noirs comme du jais, et rendus plus éclatants par une peau très blanche; son visage annonçait un grand effroi, et ses vêtements en désordre une fuite bien précipitée. A la faveur de ce désordre, chacun, et principalement Clotilde, admira les belles proportions de l'étranger. Il tenait à la main un mauvais bonnet vert, appuyé sur son cœur, où il pressait en même temps son manteau, avec lequel il semblait cacher quelque chose. Certes, la beauté est un avantage qui prévient toujours en faveur des gens qui en sont doués, et il n'y avait au monde que Castriot ou un gendarme du XIXᵉ siècle capables d'arrêter sur une route un beau jeune homme, par ces mots prononcés d'un ton brusque:

— D'où venez-vous?
— De Montyrat.
— Où allez-vous?
— Ici.
— Pourquoi?
— Regardez cette lueur...
— Eh bien?... demanda la princesse effrayée.
— Ce beau village est brûlé...
— Est-il du domaine? interrompit Monestan.
— Non, monsieur, il dépend de l'apanage de Gaston II, fils du comte de Provence. J'y avais une modeste demeure, elle est détruite et je fuis le terrible Enguerry le Mécréant. Hier, il vint demander les contributions qu'il avait imposées la veille. On fut dans l'impossibilité de le satisfaire. Il marqua le village d'une croix rouge, et depuis ce matin ses soldats le pillent. Ces flammes annoncent que tout est terminé. Je suis sans patrie et sans asile! On ne m'en refusera pas un chez Jean de Lusignan!...
— Et pourquoi? demanda Kéfalein, qui parut sortir d'un songe.
— Parce qu'il connaît le malheur!...

Les accents de cette voix enchanteresse furent pour Clotilde la plus délicieuse musique qu'elle eût entendue. Elle était sous le charme, immobile, et considérait l'inconnu avec attention; elle se sentait entraînée vers lui par une attraction sympathique si violente, qu'on ne peut la comparer qu'à cette fascination qui contraint l'oiseau à s'avancer lentement vers le serpent. De son côté, l'étranger ne regarde qu'elle, et ses yeux avides semblent dévorer ses attraits; ils errent sur le sein blanc et ferme de la princesse avec tant d'ardeur, que l'intellect de Castriot en fut inquiété. S'indignant de ce qu'un étranger eût l'audace de prendre du plaisir à l'aspect de la princesse de Chypre, il lui dit brutalement:

— Pourquoi ne parles-tu plus?
— Parce que l'admiration est muette... répondit-il d'une voix entrecoupée.
— Mon cher, dit cavalièrement le prélat, malgré vos

phrases, vous sentez que l'on ne peut pas accueillir un inconnu sans savoir...

— Ah! monsieur l'évêque, reprit le ministre, vous avez bien peu de charité!...
— Voyons, qui es-tu? lui cria Castriot.

L'étranger restant muet, l'Albanais commença à brandir son sabre. La princesse n'entendait rien, et Josette, que toutes les soubrettes devront avoir devant les yeux, si elles veulent briller dans leur carrière, remarqua fort bien l'émotion de sa maîtresse.

— Qui que vous soyez, dit-elle enfin, je puis, sans être démentie par mon père, vous accorder un asile dans ses Etats. Quant à savoir qui vous êtes... son hospitalité perdrait tout son prix; les mesures de sûreté ne regardent que ses ministres.

Lorsque Clotilde eut fait connaître sa bienveillance, on s'approcha de l'étranger, et chacun s'apprêtait à le féliciter, quand il répondit avec la voix de l'âme:

— Que les hommes aient une étoile aux cieux, la mienne est désormais sur la terre!... O ma bienfaitrice! ma reconnaissance seule suffira-t-elle? Je me consacre à vous comme au culte d'une déesse. Vous fûtes aujourd'hui ma providence, soyez-la toujours!...

En finissant avec énergie ces paroles exaltées, il voulut tendre ses mains à la princesse, et par ce mouvement il laissa tomber le manteau protecteur dont il était couvert. Le groupe recula d'épouvante comme si la foudre eût tombé, et cette clameur terrible fut unanime:

— Un juif!...

Le seul Monestan dit:

— Un damné!...

Le taciturne Albanais décrivit avec son sabre une courbe turque qui aurait promptement fait voler la tête du vil animal, si, plus prompte encore, la princesse effrayée n'eût crié:

— Castriot!...

Son accent disait tout; le damas s'arrêta à deux lignes du beau col de l'Israélite, et Clotilde s'évanouit dans les bras

de Josette et de Monestan. Kéfalein et l'évêque la soutinrent en montrant une vive inquiétude.

Ce qui produisit ce mouvement de dégoût, c'est qu'en lâchant son manteau, le malheureux découvrit la roue de drap jaune, de la largeur d'un blanc tournois, que les juifs étaient forcés de porter sur le côté gauche de leur habit, par l'ordonnance de Louis X; de plus, on aperçut sur son bonnet vert les deux cornes rouges que l'arrêt de Philippe le Hardi y plaça.

Le juif, immobile et pâle, ressemblait à la statue d'un Lapithe pétrifié par la tête de Méduse. Les restes infortunés de cette nation éternelle, que l'on croyait alors écrasée sous le poids de la colère céleste, étaient repoussés par toutes les justices et toutes les religions. La pitié ne les regarda jamais; ils furent les parias de l'Europe... eurent le monde pour patrie, le déshonneur pour cachet, l'injure et les avanies pour nourriture, la lèpre et l'indignation générale pour compagne, les supplices pour consolation; ils eurent le courage de s'envelopper froidement dans leur infortune et de tenir à la vie par cela même qu'à chaque instant le dernier des vilains pouvait la leur ôter sans rien craindre. Courbés sous le faix de l'exécration publique, les restes de leur vertu succombant à ce poids, force leur était de se rendre nécessaires à leurs tyrans par des richesses acquises dans une usure si âpre, qu'elle justifiait en quelque sorte la haine de la terre. Contraints de déguiser leur opulence, ils inventèrent les lettres de change et les billets; de manière que, semblable à Bias, un juif portait en tous lieux une invisible fortune. Bannis sous le règne précédent, ils venaient de rentrer en France pour y pressurer les grands obérés par la guerre, au risque de tout perdre et d'être encore chassés et torturés au moindre prétexte plausible.

Lorsque l'Albanais se fut assuré que la princesse, objet de tous les regards, reprenait ses sens, il dit au juif brièvement, comme s'il eût eu de la répugnance à lui parler:

— Ton nom?

— Nephtaly Jaffa.

— Ton pays?

— Venise.

— Juif et Vénitien, c'en est trop!... meurs!

— Je ne veux pas que l'on égorge un homme devant moi! s'écria la princesse; la présence des rois ne peut pas être fatale!...

— Est-ce un homme? demanda l'aumônier.

— J'espère qu'il est moins qu'un cheval, dit Kéfalein.

L'Innocente se mit à rire et à sauter autour du juif comme un cannibale devant sa victime, en disant:

— J'ai fait sa fosse, Castriot, mon ami; tuons, brûlons cet ennemi de Dieu!...

— Marie! dit Clotilde avec douceur.

La nourrice resta la bouche béante.

— Puis-je prononcer le mot tuer?... Mon ami, dit-elle au juif, nous nous ressemblons, nous sommes hors l'humanité; viens dans ma loge, je t'y soignerai.

Castriot guettait le moment où Clotilde se retournerait pour débarrasser le beau juif de sa tête; mais Clotilde, regardant toujours l'Israélite à la dérobée, ne lui en laissa pas le loisir. Celui-ci, sans faire un seul pas pour se garantir du sabre de l'Albanais, faisait briller une joie pure dans ses yeux noirs, en voyant les roses succéder aux lis sur les joues de sa bienfaitrice.

— Fuis donc au moins! s'écria l'aumônier d'une voix colérique, retourne d'où tu sors! Va te faire pendre ailleurs!... Déicide, rebut des hommes, ne salis plus notre vue, ne souille plus notre air. *Vade, Satana!*

— Vous pourriez le lui dire avec plus de douceur, dit le comte Ludovic.

— Et va-t'en à pied, ne déshonore pas un cheval, continua le connétable sur le même ton que l'évêque.

— Messieurs, reprit Clotilde, je vous prie de ne plus tourmenter ce... cet...

— Cet animal bipède? dit Kéfalein.

— Je le prends sous ma protection, continua la princesse. Qu'il reste en ces lieux jusqu'à ce que j'aie demandé à mon père de lui permettre d'habiter ses domaines; si

mon père me refuse, alors il les quittera. Mais qu'on ne le maltraite pas...

Et s'apercevant du dessein de Castriot, elle lui ajouta:

— Gardez-vous de lui faire aucun mal!

— C'est bien votre volonté? demanda le farouche Albanais.

— Je vous le commande.

— Soit... Vis donc, animal immonde.

Et le soldat remit avec humeur son sabre dans le fourreau, en lançant un regard très équivoque au juif. L'Albanais lui montra la terre du doigt, en fronçant de gros sourcils noirs de manière à lui faire comprendre qu'il eût à remercier la princesse.

Cette pensée ne fut pas assez clairement exprimée pour que l'infortuné la comprît. Alors Castriot, le jetant par terre d'un vigoureux coup de poing, lui cria:

— A genoux, Judas, et baise la poussière de ses pas!

Clotilde gémit et se retourna promptement, comme pour ne pas être témoin d'une chose pénible. Marie poussa les petits cris d'un enfant auquel on prend un joujou, quand Josette lui arracha le bonnet vert et rouge du juif, dont elle s'amusait.

— Tiens, juif, dit la soubrette en tendant les deux cornes rouges à l'Israélite immobile.

Et voyant qu'il ne faisait aucun mouvement pour le reprendre, elle le lui jeta au nez.

— Allons, venez, Marie, ajouta-t-elle en emmenant l'Innocente, qui ne cessait de regarder Nephtaly en lui faisant des grimaces.

— Et c'est un juif... dit involontairement Clotilde en s'éloignant, suivie de son cortège.

— On pourra lui imposer des contributions s'il est riche, répondit l'évêque.

— Et le tuer s'il ne les paie pas, répliqua Castriot.

— L'on essaiera de le convertir, dit le premier ministre.

Josette, qui s'était retournée pour examiner l'Israélite, observa très judicieusement à sa belle maîtresse qu'il gardait toujours la même posture, et qu'il baisait la marque

du cothurne de Clotilde en la suivant d'un œil enflammé!...

— C'est un juif! répliqua Clotilde.

Et, le préjugé agissant dans toute sa force alors qu'elle ne voyait plus la figure suave de l'Israélite, elle eut un léger frisson en songeant qu'elle venait d'approcher de trois pas un être aussi immonde.

CHAPITRE TROISIÈME

La grâce. Un intendant. Première rêverie.

Nous sommes forcés de laisser le beau juif à la Colline-des-Amants, pour suivre les sept personnages qui s'en retournent au château.

La belle princesse était pensive, et la route se serait achevée en silence si le guerroyant évêque n'eût dit à Monestan:

— Je prétendais donc que rien n'est plus facile que de reprendre l'île de Chypre, et voici comment cela est possible.

Alors il s'engagea une conversation très animée, dont le lecteur doit savoir le résultat, c'est-à-dire que Nicosie ne fut pas reprise, malgré la cavalerie de Kéfalein, les trente mille hommes de l'évêque et les étendards que Monestan faisait bénir par le Saint-Père.

La princesse, toujours préoccupée, ne disait mot, et tant qu'elle fut sur la route elle marcha très lentement, sans toutefois se retourner.

Arrivée près de l'avenue, elle s'arrangea pour pouvoir, en y entrant, donner un coup d'œil sur l'endroit où était Nephtaly. Josette se trouva par malheur à ses côtés. Jamais la pauvre soubrette ne sut comment Clotilde avait pu faire un faux pas sur un sable uni comme une glace; et surtout pourquoi la princesse, en s'appuyant sur elle, la poussa avec tant de violence.

Quoique alors la fille de Jean II n'ait lancé sur le juif qu'une fugitive œillade, elle n'en vit pas moins ce dernier embrasser un gland détaché de sa tunique et le mettre dans son sein.

Ce que la vérité historique force à dire, c'est que du moment qu'il fut impossible à la princesse d'apercevoir Nephtaly, elle s'avança vers le château avec trop de rapidité pour que Monestan, l'évêque et le connétable pussent la suivre.

Sa course s'interrompit par un obstacle. Cet obstacle était la rencontre d'un petit homme gros et court, dont le centre, c'est-à-dire le ventre, se présentait avant l'homme même, tant cette partie semblait, par son volume, faire un être à part. Il sortit de cette machine vêtue de noir une petite voix clairette comme celle d'un flageolet.

— Madame, la colonne d'air atmosphérique aurait-elle attaqué votre système nerveux? Je vous trouve la figure altérée. Ah! vous aurez trop pensé. Je le répète pourtant assez, les émotions du cœur et de l'esprit sont les plus grands fléaux de la santé; *moi, par exemple*, si je me porte bien, c'est que je ne pense jamais... La vie est tout, et chacun la gaspille.

— Mais je vous assure, maître Trousse, que mon système nerveux, répondit-elle en souriant, n'a pas souffert de ma promenade.

— Alors, madame, mes fonctions de médecin cessent, et je vais m'acquitter de celles d'huissier du roi, en vous prévenant qu'il m'envoie savoir quel accident vous retarde si longtemps dans votre promenade; je m'étais chargé de mes instruments de chirurgie en cas de malheur; car, *moi*, je prévois tout et j'opère fort bien, et c'est bien naturel, j'ai étudié à Grenade...

Cette observation fit marcher Clotilde encore plus vite; elle laissa son cortège en chemin. Josette, Castriot et la nourrice seuls la suivirent. Au moment où elle entra, l'Albanais voulut s'esquiver. Ayant fourré dans sa cervelle, pendant la route, qu'il commettait un crime de lèse-majesté en laissant vivre un juif vénitien, coupable d'avoir regardé la princesse avec concupiscence, il courait le tuer. Castriot, semblable à cette bête féroce apprivoisée par Androclès, ne connaissait que Clotilde et son père; il eût assassiné Monestan tout le premier s'il se fût imaginé que le prince en était

mécontent. La princesse le rappela, il vint à pas lents et la tête baissée.

— Castriot, dit-elle, jurez, par ma vie, que vous respecterez celle de Nephtaly Jaffa.

L'Albanais, comme un renard pris au piège, prononça le serment d'un air mécontent. Le serment était solennel pour lui, il le tenait avec la même fidélité que les dieux d'Homère celui du Styx.

Ainsi rassurée, la belle Clotilde traversa les cours aux sons du cor, et au milieu de la haie respectueuse formée par la foule des domestiques et des Cypriotes de la maison. Son passage peu fréquent donnait lieu à des acclamations et à des cris de joie. Plusieurs lui parlèrent; contre son ordinaire, elle ne leur répondit rien, et ces pauvres gens furent étonnés de ne pas entendre sa douce voix et les mots pleins de bienveillance qu'elle ne manquait jamais de leur adresser.

Parvenue à la dernière cour et au corps de logis dont la façade donnait sur le bord de la mer, elle monta avec empressement aux appartements du roi.

Jean de Lusignan, ayant choisi pour demeure le premier de cette somptueuse façade, s'y trouvait entouré d'une magnificence royale. Une vaste salle des gardes, bâtie par Guy pour contenir ses chevaliers, en impose par son air guerrier. Elle est ornée de trophées, d'armures et de tous les portraits des rois de Chypre sauvés du pillage de Nicosie par Kéfalein; le salon d'audience vient après, il est décoré par les étoffes précieuses du Levant, et un dais rouge et le trône y brillent malgré les autres meubles précieux qui les garnissent; la balustrade du trône est en or pur. Le cabinet royal est ensuite; puis, la chambre du monarque se trouve la dernière, elle est ornée d'un tapis de Perse et d'un mobilier gothique mais éclatant par un rare travail. La chaise grossière de la fameuse Mélusine forme par sa présence un contraste assez singulier.

Le prince, vêtu d'une dalmatique garnie de menu-vair, mais encore mieux décoré par ses vénérables cheveux blancs, qui rendaient plus touchant l'air de bonté répandu

sur son visage, était alors dans cette chambre. Rassemblant les forces de sa vue éteinte, il fatiguait ses yeux paralysés en cherchant à découvrir sa fille dans le groupe qu'il entrevoyait, comme une masse, dans les cours.

Tout à coup le vieillard quitte sa fenêtre, prête l'oreille, et comptant sur son reste de vue, se dirige vers la porte en heurtant tous les meubles qu'il rencontre. Clotilde n'est encore que dans le salon rouge, et déjà ce bon père entend les pas légers de sa fille. Sa figure presque morte s'anime de tout l'incarnat qui peut nuancer la pâleur de la vieillesse, et lorsque Clotilde entre, elle trouve son père qui lui tend les bras.

— C'est vous, ma fille, je ne vous ai pas encore vue aujourd'hui.

Et le vieillard l'embrassa sur le front sans se tromper.

— Vous êtes émue, car j'entends battre votre cœur; qu'avez-vous? Est-ce le bonheur ou l'infortune qui causent votre trouble?... Y a-t-il de mauvaises nouvelles?... Enguerry aurait-il connaissance de nos trésors?

Ces derniers mots furent prononcés à voix basse.

— Non, mon bien-aimé père; si je suis émue, c'est que je viens implorer la bonté du roi sans être sûre de réussir.

— Vous êtes donc du complot, ma fille? L'on veut me faire croire que je règne toujours!...

— Hélas! mon père, je vous présente la requête d'un pauvre juif...

— Un juif! s'écria le monarque; ma fille, un juif vous aurait-il approchée?... Il s'en trouverait dans mon royaume! que dis-je?... dans mon domaine!... Oubliez-vous que Henri Ier a péri de la main d'un de ces ennemis du Sauveur?

Clotilde fut presque heureuse de ce que son père ne put voir la rougeur de son front.

— O mon père! reprit-elle en caressant le vieillard et en prenant les plus douces inflexions de sa voix, si vous connaissiez ses malheurs, vous en seriez touché. Enguerry le Mécréant a brûlé ce matin sa demeure; il est sans asile et ne demande que d'habiter votre domaine. Voici la première fois que je vous implore!... me refuserez-vous?

— Petite sirène, un rocher s'attendrirait à votre voix. Où est-il, ce protégé?

— A la Colline-des-Amants. Il y est peut-être encore!... ajouta-t-elle lentement.

— Comment savez-vous qu'il y est resté? reprit Jean II, dont l'ouïe, par sa finesse, compensait la cécité.

Clotilde, embarrassée, garda le silence.

— De quel pays est-il?

— De Venise, répondit-elle en tremblant.

— O ma fille! c'est admettre un serpent! s'écria le méfiant vieillard; Venise, continua-t-il avec cette chaleur guerrière, apanage des Lusignan, Venise ne l'a-t-elle pas chargé de détruire une dynastie qui, tant qu'elle existera, ne la laissera pas tranquille dans sa possession?... Je ne tremble que pour vous, ma fille. Un Lusignan, trop vieux pour reconquérir le trône qu'il a perdu, peut se considérer comme dans la tombe!...

— Il mourra donc, l'infortuné!...

Le vieillard s'émut.

— Le Mécréant le fera périr! ajouta la jeune fille.

Alors le monarque chercha sur sa table d'ébène son sifflet d'or; l'empressée Clotilde l'eut bientôt poussé sous sa main, et Jean remua la tête en signe de mécontentement et siffla deux coups. Bientôt l'on entendit les pas pesants de maître Trousse.

— Faites venir Hercule Bombans.

L'intendant ne tarda pas à montrer sa figure soucieuse. Si l'avarice n'y avait pas éclaté par les protubérances si savamment décrites par Gall, ses habits hors d'âge l'eussent certainement indiquée. Toutes les fois qu'il paraissait devant le prince, sa visible anxiété n'annonçait pas une conscience très nette. Il se rassura donc en entendant ces paroles:

— Allez à la Colline-des-Amants, vous y trouverez un juif; dites-lui que Jean de Lusignan lui accorde un asile, à la condition qu'il n'approchera jamais du château; si on le trouve à dix pieds de distance, il sera pendu...

L'intendant frémit involontairement à ce mot.

— Avertissez, continua le prince, Castriot et les gens de cette circonstance.

Bombans sortit.

— Etes-vous contente? dit le vieillard à sa fille.

Pour toute réponse, elle embrassa ses yeux privés de lumière; elle tint compagnie au bon vieillard, joua du luth toute la soirée, chanta des romances du temps, en choisissant de préférence celles qui parlaient d'amour; enfin elle donna mille petits signes d'une joie intérieure dont Lusignan ne comprit pas le motif. Je le crois, la jeune fille l'ignorait encore, mais elle était contente.

L'intendant, monté sur un vieux cheval, qui lui avait été donné par un fermier arriéré dans le paiement de ses loyers, s'empressa d'exécuter les ordres du roi en essayant de faire trotter le pauvre animal vers la Colline-des-Amants, et par habitude il regardait autour de lui, comme s'il eût craint les voleurs...

Au milieu de l'avenue, il se mit à réfléchir combien il devenait de plus en plus difficile de faire les comptes; qu'il serait prudent de mettre en sûreté son petit trésor en quittant le service du prince. N'avait-il pas, lui Bombans, gagné loyalement son argent?... Il est vrai que sa conscience, un peu large, lui permettait d'interpréter toujours les choses en sa faveur.

— L'argent que j'ai en ma possession, tant qu'on ne me prouve pas qu'il n'est pas à moi, est à moi...

Il le comptait et recomptait déjà dans sa pensée, lorsqu'une voix retentissante, des cris de guerre et le pas d'une cavalerie se firent entendre.

— Chargez!... ki, ki, mes amis, courage, voilà l'ennemi.

A ces mots terribles, l'intendant ne doute pas qu'Enguerry ne soit en embuscade. Il s'écrie:

— Monseigneur, ayez pitié de moi! *J'avais bien dit qu'il m'arriverait malheur!*... Grâce!

— Ferme!... Ki! ki! ki!

— Eh bien! continua Bombans, je vous donnerai mille besants de rançon. Hélas! ils ne sont pas à moi:.. je n'ai rien à moi; mais je les emprunterai.

— Ki! ki! allez, mes amis, ferme en selle!

L'intendant, abattu par la peur, se coule à bas de son cheval et se met à genoux:

— Grâce! reprit-il.

Sa frayeur fut vive mais courte, car il vit passer Kéfalein, qui, monté sur *Vol-au-Vent*, faisait manœuvrer sept ou huit chevaux, afin de créer au prince une cavalerie provençale.

— Eh bien! Bombans, ce n'est pas l'heure de matines...

— Monseigneur, je suis tombé de cheval.

— Mauvais écuyer!

A ces mots, prononcés avec le ton du plus souverain mépris, le connétable s'éloigna au grand galop.

L'intendant remonta sur sa pauvre bête et continua son chemin. Une idée vint l'illuminer d'un trait de feu et, s'applaudissant de son génie, il pressa son cheval et fut bientôt près du juif. On va voir si Hercule Bombans s'entendait en finances.

— Etes-vous juif? demanda-t-il brusquement à un homme, dont les yeux étaient attachés sur les tours de Casin-Grandes.

— Hélas! oui, répondit Nephtaly de sa douce voix.

— Eh bien! misérable ennemi du Sauveur, le prince t'accorde un asile à deux conditions: la première, que tu n'approcheras jamais à moins de dix pieds du château; si l'on te trouve à neuf, tu seras immédiatement pendu.

Ici la voix de Bombans s'altéra, car jamais il ne prononçait ce mot bien distinctement.

— La seconde condition, reprit-il, est que tu vas lui payer par les mains de son intendant, et ce, sans quittance aucune, mille livres tournois pour son secours et sa protection, qui ne te manqueront jamais... Paie et entre sur nos terres.

— Comment les donnerais-je? répondit le juif d'un ton lamentable, j'ai été pillé ce matin et je n'ai plus rien.

— Sangsue! veux-tu vite les compter. Ce ne sera qu'une restitution de tes usures... Ce n'est pas que je condamne l'usure; mais, vous autres juifs, vous en prenez trop et gâtez le métier... Ainsi, paie...

— Il faut donc quitter ces lieux!...

Et Nephtaly fit un pas.

L'intendant, embarrassé par les ordres du prince, et craignant qu'il ne s'en allât, s'efforça de le retenir par ces terribles paroles:

— Tu veux donc mourir en prison? Monseigneur m'a ordonné de t'y mettre en cas de refus, et tu auras toujours un asile préférable à celui d'Enguerry; car il te tuera sans rémission au lieu de t'écouter.

— O Salomon!

Le juif s'arracha les cheveux.

— Israël!... Dieu de Jacob!... on me tue!... l'on m'assassine!...

— Jure, mais paie...

Et la figure de Bombans s'épanouit en entendant l'Israélite continuer ses imprécations, ce qui annonçait que sa bourse allait se délier. En effet, Nephtaly, comme saisi d'un trait de lumière, défit lestement (ce qui est un miracle pour un juif) la doublure de son manteau, et il présenta un billet à Bombans.

— Tenez, je n'ai que cinq cents livres, dit-il d'un ton piteux, c'est un billet sur le trésor du roi René le Bon, comte de Provence.

— Scélérat, paie mille francs.

— Je ne les ai pas.

— Paieras-tu?

— Je ne les ai pas!

— Je m'en vais prendre ton manteau! s'écria Bombans d'une voix terrible.

— Tenez, le voici! dit l'Israélite.

Cette manœuvre hardie en imposa à l'intendant; il ne crut pas un homme capable de céder son trésor avec un tel sang-froid. Nephtaly lui paraissait comme impatienté, et la soumission juive l'abandonnait déjà.

Alors Hercule Bombans se contenta de cinq cents livres, en ajoutant, moitié souriant de ce qu'il touchait et moitié chagrin de ce qu'il croyait perdre:

— Tu solderas le reste plus tard!

Ici, le juif, fixant ses beaux yeux noirs sur l'intendant, lui dit:

— C'est mon tour!... Maître intendant, je puis faire savoir au prince que vous, qui êtes parti de Chypre nu comme un ver, possédez maintenant pour cent mille livres de biens dans le Dauphiné, sur les terres du comte Gaston, le fils du roi René... Vous avez bombé vos comptes, monsieur Bombans.

L'intendant, consterné, ne souffla mot; sa triste figure indiqua le plus violent combat qui se soit livré dans le corps d'un avare. Ces paroles tendaient sans doute à lui faire opérer une restitution.

— *J'avais bien dit qu'il m'arriverait malheur!...*

Nephtaly devina la pensée de l'intendant.

— Rassurez-vous, Bombans, lui dit-il avec des yeux brillant de désirs, je vous abandonne les cinq cents livres si vous voulez m'indiquer en quel endroit donnent les croisées de la chambre où repose la princesse Clotilde.

Une femme entre son devoir et son plaisir; un auteur entre l'argent sans gloire et la gloire sans argent; un gastronome entre deux plats; un ministre forcé de chanter la palinodie n'éprouvent pas un choc aussi violent que Bombans. Malgré la pensée que ce juif pouvait avoir de mauvais desseins, d'après le ton impérieux qu'il prenait en ce moment, le démon de l'avarice l'emporta, et il répondit avec une espèce de rage:

— Oui!...

Et il piqua des deux.

Mais Nephtaly, arrêtant par la bride la pauvre bête, s'écria d'une voix menaçante:

— Eh bien?...

L'intendant, faisant la grimace, répondit:

— La chambre de la princesse fait l'angle de la façade du côté de la mer, une de ses fenêtres donne sur La Coquette et l'autre sur le bord de l'eau.

Ayant dit ces mots avec une rapidité qui permet de croire qu'il craignait d'user sa langue, Bombans serra fort attentivement le billet, tout en s'enfuyant comme s'il eût commis un crime.

— Au surplus, se dit-il, du diable *s'il peut m'en arriver malheur,* La Coquette est dans cet endroit comme une muraille de cinquante pieds de haut. C'est inabordable!... Et puis, s'il en approche, on le pend!...

Ayant ainsi rassuré sa conscience, l'intendant poursuivit sa route.

Le soir venu, Clotilde se retira chez elle; Josette fit son service accoutumé, et lorsque après avoir allumé une lampe d'huile parfumée, la jolie fille de Bombans se fut éloignée, la princesse, au lieu de se coucher, se mit à la fenêtre du bord de la mer pour contempler la beauté de la nuit. A l'aspect de l'immensité de cette mer, alors silencieuse, et de la muette éloquence du ciel étoilé, où la lumière vive et scintillante contrastait avec le terne de la mer et ses pâles reflets, la princesse resta longtemps plongée dans une tendre mélancolie dont, jusqu'alors, elle avait ignoré le charme. Des pensers inconnus vinrent agiter son cœur. Un léger bruit la tira de cette douce rêverie; ce bruit partait de La Coquette. Le cœur de la jeune fille battit avec force, non qu'elle eût peur, mais ce bruit avait quelque chose de soyeux et de délicat... enfin, il coïncidait tellement avec sa pensée qu'elle courut à l'autre fenêtre, et tirant brusquement deux riches rideaux verts fabriqués en Perse, et que le commerce des Vénitiens répandait en Europe, elle aperçut... le juif, suspendu sur l'abîme par une pointe de rocher de trois pieds de large, qui se trouvait au milieu de la muraille formée par La Coquette. Il lui parut incompréhensible qu'un homme eût assez de courage pour aller se placer sur cette faible inégalité d'un roc droit comme le mur d'un bastion. « Et dans quel motif? » se dit-elle.

Au milieu de l'effroi dont elle était saisie, je ne sais quel sentiment involontaire lui fit admirer ce beau juif, couché dans une position si gracieuse qu'on l'aurait cru un effet médité par Phidias... La douce clarté de la lune l'entourait

d'un léger nuage de lumière qui donnait un charme à ses traits. Clotilde vit briller un bijou sur son sein, et elle reconnut le gland de sa tunique. Nephtaly, presque à deux doigts du bord de l'inégalité du rocher, contemplait la croisée de la princesse avec des yeux pleins d'ivresse et de bonheur, et le calme de sa belle figure annonçait la douce harmonie de ses pensées... Une heure s'écoula, rapide comme un songe, et sans son horloge d'eau, Clotilde aurait cru n'avoir passé qu'un léger instant. S'arrachant alors à cette fatale contemplation, la princesse sortit de sa rêverie, et songeant aux paroles de son père, elle s'écria tout bas:

— Il est trop beau pour être criminel!

La jeune fille, agitée d'une douce émotion, s'endormit au murmure gracieux des flots; au moment où le sommeil s'empara de ses sens, elle voyait encore l'ovale délicat, la blancheur et la finesse des traits de cette figure juive.

CHAPITRE QUATRIÈME

Pillage de Montyrat. Cruautés d'Enguerry.

Pendant que tout le monde dort au château de Casin-Grandes, je prie mon aimable lectrice de prendre le chemin de la Colline-des-Deux-Amants... Ah! madame, puissiez-vous ne jamais éprouver le malheur qui la fit nommer ainsi! Je vous le raconterai quelque jour, mais gravissez cette jolie colline, et veuillez continuer la route pendant huit milles, alors vous vous trouverez au milieu du malheur et de la désolation, c'est-à-dire au milieu du pauvre bourg de Montyrat.

Depuis le matin, il était en proie à toutes les horreurs d'un pillage. Et quel pillage, grand Dieu! Sur la grande place et devant l'église, un homme à cheval commande avec un féroce sang-froid les plus affreuses cruautés. Il est assez bien fait, sa figure même est douce, mais son œil a quelque chose de faux comme celui du chat et de cruel comme celui du tigre. Ses cheveux, qui ne frisèrent jamais, ont cette couleur rouge que l'on prête à ceux de Caïn. Il voit tranquillement et de l'air le plus innocent du monde, toutes les portes des maisons enfoncées et ses soldats en tirer de force les malheureux habitants, qui n'ont pas eu le temps de fuir dans les bois. On les amène devant lui, et ils s'y tiennent dans la contenance la plus humble. Les cris des jeunes filles et leur silence, le bruit des portes secrètes que l'on brise et les jurements des soldats, la défense imprudente des jeunes gens et des vieillards, les cadavres et le sang répandu forment un tableau dont le spectacle arracherait des larmes de compassion à tout autre qu'au sire Enguerry le Mécréant.

Sur une table grossière, dont les supports chancellent sous le poids, les soldats apportent scrupuleusement l'argent et l'or ravis aux malheureux qui, pour comble de barbarie, sont spectateurs de ce monceau de leurs dépouilles. Le curé du lieu gémit sur les vases sacrés, en levant au ciel ses yeux pleins de larmes; mainte jeune fille, encore toute rouge, regrette, en réparant le désordre de sa toilette, ses croix d'or et tous ses petits bijoux... Le visage des vieillards porte l'empreinte de cette douleur concentrée qui leur est propre... Enfin les soudards ne cessent de charger cette table jusqu'à ce que la somme exigée par Enguerry soit complète. Le reste du butin doit leur appartenir.

Les soldats cherchent avec une avidité sans égale; cependant, une certaine inquiétude règne dans leurs recherches; tout à coup ils jettent des cris de triomphe, et le Mécréant daigne porter ses yeux sur la maison la plus apparente de Montyrat, d'où part le bruit. C'était la demeure du plus riche du village, en un mot, de l'intendant calomnié, que Janus destitua et que le comte de Provence nomma bailli.

A ces clameurs soudaines, les habitants se retournent aussi, et ils frémirent en voyant leur bienfaiteur indignement traîné par les soldats, qui l'ont découvert au fond d'un puits, où il s'était caché. Son fils se trouvait par malheur à côté d'Enguerry, et celui-ci remarqua la défaillance du jeune homme en apercevant son vieux père couvert de boue, maltraité, menacé par les soldats qui l'amènent devant le Mécréant. Le vieillard, au milieu de ce péril, a l'air calme que le poète lyrique signale comme l'enseigne de l'homme vertueux.

— Ah! te voilà, dit Enguerry, séditieux personnage, qui persuades à tes subordonnés de résister à l'autorité. Avoue où sont tes trésors, et tu auras la vie...

Le vieillard, immobile, reste muet.

— Réponds au chef! s'écria un soldat en le frappant avec un bâton.

— Tu dois être riche, reprit Enguerry, tu as volé dans ton intendance, concussionnaire infâme!

A ce reproche, le vieillard s'anime et s'écrie:



Enguerry le Mécréant

— Dieu m'est témoin!

— Témoin? Tu vas le savoir si tu ne déclares où sont tes trésors.

— Cherche-les, lui répondit le bailli, ils ne sont pas loin.

Un brutal soldat lui applique un violent coup de plat d'épée sur la figure en lui disant:

— Parle avec plus de respect au chef.

Le vieillard ne manifeste aucune émotion.

— Tes trésors, hérétique? répète Enguerry avec un ton qui ne souffre pas de réplique.

— Les voici! dit le bailli de Montyrat en montrant les habitants; tous leurs cœurs sont à moi; prends-les si tu peux.

— Certes, je le puis...

Ce mot fit trembler les paysans.

— Ah! tu plaisantes, vieux pécheur! Songe à toi, je ne t'interroge plus qu'une fois. Pense bien à ta réponse. Où sont tes trésors et ceux de la commune?

En disant cela, le Mécréant tire son sabre et jette un coup d'œil malicieux sur le fils du bailli.

Le courageux vieillard reste toujours muet en montrant un visage tranquille au milieu de la forêt d'épées dont les pointes se tournent vers lui.

— Vieillard, songe que tu l'as voulu...

Et sur-le-champ le Mécréant tranche d'un coup de sabre la tête du fils; il la prend, et la posant sur la table, à trois pas du vieux bailli, il lui dit froidement:

— Répondras-tu?

Le bonhomme, stupéfait et blême, murmure faiblement:

— Mon fils!...

Et il tombe raide mort. A ce spectacle horrible, les habitants se serrent les uns contre les autres.

— L'imbécile! s'écrie Enguerry, il meurt sans dire où est son argent. Que le diable l'emporte! Le Barbu, cherche sa femme.

— Le Barbu n'y est pas, répondit un soldat.

— Où est-il?

— Nous n'en savons rien.

— Il aura affaire à moi. Nicol, dit Enguerry à un autre de ses lieutenants, cherchez la femme de ce bailli de malheur.

Le corps de l'infortuné jeune homme était tombé sur sa fiancée; elle le retint entre ses bras, en laissant couler le sang sur elle; car elle contemplait d'un œil sec et égaré cette tête chérie, posée sur la table, où elle souillait les besants d'or, les croix et les vases sacrés; elle semble chercher un regard dans ses yeux, que l'absence de la vie rend effrayants... Les plus courageux tremblèrent à l'idée de ce qui pouvait leur arriver si le Mécréant venait à se mettre en colère; alors un horrible silence régna dans le village, et dans ce moment l'on aperçut sur les montagnes d'alentour les têtes de quelques fugitifs se hasardant à regagner leur patrie.

Les soudards ne tardèrent pas à revenir en traînant avec peine une vieille femme, dont les cheveux gris échevelés, les vêtements déchirés et les bras nus auraient annoncé la résistance, si le visage en sang des ravisseurs ne l'avait pas énergiquement attesté. On l'amène au milieu du cercle formé par les soldats autour de la table devant laquelle est Enguerry.

A l'aspect du corps de son mari, le parchemin ridé de ses joues maigres se contracta, et une voix criarde sortit de sa bouche démeublée.

— Brigand! tu recevras le salaire de tes crimes... Infâme! si notre bon roi René n'était pas à Naples, tu serais déjà pendu. N'importe, son fils Gaston ne peut tarder, et ta dernière cravate se file... Que j'en paierais volontiers le chanvre, assassin! hérétique! qui renies Dieu!...

— Il ne s'agit pas de moi, dit froidement Enguerry en remuant avec la pointe de son épée sanglante les richesses accumulées sur la table...

Ce mouvement fit apercevoir à la vieille la tête de son fils. Elle resta comme une statue: un cri plaintif sortit de son gosier.

— Tais-toi, vieux registre, dit un soldat, le chef te parle.

— Il s'agit, continua le Mécréant, de nous dire où sont tes trésors et ceux de la commune...

La vieille ne répondit rien.

— M'entends-tu? reprit Enguerry.

Les yeux toujours fixés sur la tête de son cher fils, la vieille ne souffla mot.

— Le Barbu? Le scélérat n'y est pas. Nicol donc, fais chauffer de l'huile.

Les soldats, à la voix d'Enguerry, s'empressent d'apporter des meubles, ils les allument, dressent une immense chaudière et l'emplissent d'huile. Pendant que l'huile s'échauffa, ils continuèrent à fouiller les maisons, à rudoyer et tuer ceux qu'ils trouvaient cachés, et le terrible Mécréant, séparant chaque chose du bout de son épée, s'amusa à compter de l'œil ce que pouvait valoir son butin. Les habitants avaient la fièvre en voyant apprêter l'affreux supplice de la vieille, qui, veuve de tout ce qu'elle chérissait, restait immobile en se repaissant de la vue de cette tête.

Nicol eut bientôt planté un poteau au-dessus duquel il mit un morceau de bois en travers, qu'il fixa par une corde. L'huile bouillait.

— Allons, vite, dit Enguerry, dépêchons!

Alors Nicol saisit la vieille, l'attache par les aisselles au bout de la poutre, qui s'avance au-dessus de la chaudière, et, prenant la place du soldat qui la haussait à trois pieds de l'huile enflée par des bouillons jaunâtres, il attendit l'ordre du chef insensible.

— Parleras-tu maintenant, vieille sorcière? s'écria Enguerry.

La pauvre femme, quoique suspendue dans les airs au-dessus de la mort, regardait la tête chérie de son enfant avec l'égarement d'une mère au désespoir. Elle ne voyait qu'une chose, cette tête!...

— Où sont tes trésors? répéta Enguerry, les yeux étincelant de colère.

La vieille ne lui répondit qu'en croisant son index droit sur l'index gauche, et en faisant des gestes ironiques; le visage de la vieille se plissa, et elle poussa un rire fanatique.

Cette plaisanterie féminine mit Enguerry en fureur.

— Plonge, Nicol.

Et la vieille fut plongée à moitié dans la chaudière, et relevée presque aussitôt.

Un cri d'horreur s'éleva parmi les paysans; mais Enguerry les regardant d'un air farouche, ils se turent et restèrent immobiles.

— Vieille infernale! où sont tes écus?...

La pauvre femme, à moitié folle, recommença ses gestes ironiques.

— Plonge, Nicol, et laisse-la brûler.

La vieille obstinée resta dans la chaudière, et tout en poussant un hurlement terrible, l'œil sec et regardant son fils, elle nargua le Mécréant jusqu'à son dernier soupir.

A ce spectacle, un des habitants mourut de douleur.

— *De profundis!* dit un soldat qui le vit tomber.

Enguerry, furieux, massacra une dizaine de paysans et donna l'ordre de brûler le village. Le feu fut mis par Nicol. Lorsque la flamme fut générale, et qu'au milieu des tourbillons de cendre, de brandons et de fumée, les toits tombèrent, un faible cri plaintif et unanime s'échappa du groupe consterné; quelques-uns s'écrièrent:

— Au feu! au secours!... de l'eau!... par instinct et sans savoir ce qu'ils disaient.

Heureusement pour eux, leurs voix se perdirent dans l'épouvantable craquement de l'incendie.

— Ça n'a pas rendu! dit Enguerry en chargeant un cheval de tout son butin; mais, ajouta-t-il en se retournant vers les paysans, la somme est complète: je vous donne la vie.

— Direz-vous merci? cria Nicol aux paysans, muets à cette largesse.

— Vive monseigneur! s'écrièrent-ils en chœur.

Au moment où le Mécréant montait à cheval, la jeune fille qui devait épouser le fils du bailli, s'étant saisie de l'épée de Nicol, voulut percer le Mécréant au défaut de sa cotte de mailles. Malheureusement l'arme glissa, et Enguerry, se retournant, la prit par la taille et la plongea lui-même dans la fatale chaudière. Elle y mourut en tenant entre ses bras la main de son bien-aimé.

Les soldats n'en continuèrent pas moins à chercher avec ardeur dans les ruines des chaumières, où ils firent encore un ample butin, et les cendres des meubles où les paysans avaient resserré leur or, le chaume des toits, les bois de lits creusés, découvrirent des cachettes antiques et des monnaies enfouies depuis longtemps.

Un des soldats, enfonçant une huche oubliée dans une basse-cour, y vit une pauvre femme à qui il demanda:

— Que fais-tu là?

— Je me promène, dit-elle.

Que ne peut l'épouvante!

Tant que les soldats restèrent, les habitants n'osaient ni pleurer ni remuer. Enfin, aux sons du cor d'Enguerry, les soudards revinrent un à un. Des charrettes emportaient les moissons, les fourrages et les huiles. Le bourg n'offrant plus rien à prendre, ces brigands n'y laissèrent que le désespoir, la rage et les habitants dénués de tout.

— Mes amis, leur dit en partant Enguerry d'une voix doucereuse, vous êtes miens et je vous l'ai prouvé; or, désormais ma protection vous est acquise et vous accompagnera toujours; je vous défendrai envers et contre tous, pourvu que le tribut s'acquitte fidèlement; une autre fois, arrangeons-nous à l'amiable.

— Vive monseigneur! s'écrièrent les paysans.

Enguerry s'approcha du poteau qui était à l'entrée du bourg, effaça sa croix rouge et en mit une blanche. Sa troupe se rangea en bataille et prit le chemin du château. Le Mécréant suivit l'escadron. Aussitôt qu'il fut parti, les paysans se regardèrent en pleurant et la mort dans l'âme. Des plaintes ils passèrent aux murmures et finirent par se reprocher mutuellement leurs torts; chacun rejeta le malheur public sur son voisin en l'injuriant.

— Vieil avare! tu as caché ton argent; que ne le donnais-tu?

— C'est toi, Lancy, qui le premier as refusé la contribution.

— Moi, non, c'est Jehan.

— Avare!...

Bref, ils se battirent et déchargèrent sur eux-mêmes la fureur que leur ruine avait allumée. Ce fut bien pis quand les fuyards revinrent des bois. Image de bien des Etats!

Cependant Enguerry continuait sa route, et chaque personne qui, de loin, apercevait la branche de cyprès que tout soldat du Mécréant portait à son casque, s'éloignait au plus vite ou faisait d'humbles salutations aux terribles brigands. A moitié route, un cavalier bien armé, galopant à toute bride, attira l'attention du sire Enguerry. Le cavalier l'eut bientôt rejoint.

— Ah! te voilà, le Barbu, d'où viens-tu? de Casin-Grandes, je parie?

— Non, monseigneur.

— Prends garde à ce que tu dis, il y va de ta tête; d'où viens-tu?

— Monseigneur, je n'ai été que jusqu'à la Colline-des-Amants, où j'ai poursuivi les fuyards.

— Tu mens, double chien! tu avais un rendez-vous avec quelque fillette du château de Casin-Grandes. Crois-tu que j'ignore tes pas? Le Barbu, mon ami, un soldat amoureux, ne le fût-il que depuis quinze jours, est un mauvais outil, et je le casse.

— Je ne dis rien que je ne prouve, monseigneur, et voici la preuve, répondit l'imperturbable le Barbu.

En achevant ces mots, il ôta son casque et en tira un sac d'or.

— Tenez, ajouta-t-il, j'ai rencontré un juif qui courait lestement, je l'ai poursuivi, et lorsqu'il s'est senti près d'être atteint, le castor m'a lâché sa queue.

— Allons, le Barbu, la paix est faite; garde le sac pour toi et va te mettre à la tête de la troupe: par le tranchant de mon épée, je t'aurais tué si je t'eusse trouvé amoureux. Gorgez-vous dans le pillage, mais, morbleu, rien de sérieux, ou l'on n'est pas mon fait.

— Par le ventre de défunte ma pauvre mère, je jure, capitaine, que je ne songe pas au mariage.

On arriva au château fort d'Enguerry, situé sur une hauteur: c'était une des positions imprenables avant l'invention des canons; on pouvait y braver la colère de tous les rois pourvu qu'on eût des vivres, et Enguerry avait soin d'être toujours très bien approvisionné. Cette position lui donnait son assurance, car jamais il ne déguisait ses desseins!... La force est toujours franche.

Les soudards partagèrent fidèlement entre eux le butin fait à Montyrat; ils se mirent à boire, chanter et rire sans nul souci de la justice divine et humaine, impuissante dans ces temps-là... Enguerry monta dans son appartement, serra soigneusement sa contribution en un trésor habilement caché dans les murs épais de ce château. Il le contempla un moment, en mesurant de l'œil la quantité qui n'était pas encore assez considérable pour qu'il pût entreprendre de vastes desseins dont l'époque justifiait la hardiesse. Il ne tendait rien moins qu'à la conquête d'une principauté dont l'héritière, chassée par ses sujets, serait forcée d'accepter la main d'Enguerry. On n'a jamais su quelle était cette princesse, attendu que ce dessein fut le seul sur lequel Enguerry garda le silence.

Le Mécréant, fatigué, se disposait à se coucher, lorsque la sentinelle placée sur la tour d'observation sonna du cor.

CHAPITRE CINQUIÈME

Deux honnêtes coquins.

Mon cher lecteur, je trouve dans les manuscrits de ces bons camaldules une note que je m'empresse de vous communiquer, ayant pris la charge de vous translater ces manuscrits de latin en français, en les ornant de quelques détails que la narration sèche de ces bons pères ne contient pas; je dois ne rien négliger pour votre instruction. Or, il résulte de cette susdite note que le personnage du sire Enguerry est parfaitement historique, en ce sens qu'ils ont voulu peindre Louis d'Anjou, oncle de Charles VI, dont ces braves moines avaient à se plaindre. Ceci prouve qu'il ne faut jamais déplaire aux prêtres. Vous me permettrez, en conséquence, de passer une foule de petites notes marginales où il est dit à chaque prouesse d'Enguerry: *C'est comme fit monseigneur d'Anjou*, etc.

Nous avons laissé Enguerry prêt à se coucher; tout à coup le Barbu entre précipitamment en lui disant:

— Monseigneur, un inconnu demande à vous parler.

— Quel est-il?

— C'est, m'a-t-on dit, un fort joli garçon.

— Que veut-il?

— Il se prétend ambassadeur.

— D'où?

— De Venise.

— Fais-le attendre dans la salle basse, j'y suis dans un instant.

Le Barbu descendit et trouva l'étranger dans la cour s'amusant à considérer les groupes de soldats jouant l'argent de leur butin, buvant le vin qu'ils avaient pillé et

mangeant plus pour manger que par besoin. Toutes ces figures farouches, éclairées par la lune et par des torches, exprimaient une foule de passions et de caractères, jusqu'aux sentinelles qui, du haut des tours, gémissaient de ne pas avoir été de l'expédition.

— Nicol, s'écria le Barbu, mets ce cheval à l'écurie.

Puis, regardant l'étranger:

— Par le ventre de défunte ma pauvre mère, vous ressemblez furieusement à un homme à qui j'ai grand sujet d'en vouloir pour certain coup.

— Est-ce un honnête homme? demanda l'étranger en riant.

— Je veux que le diable m'emporte si je le sais.

— Alors, reprit l'inconnu, comment veux-tu que je sache si c'est moi?

— Allons, honnête homme ou coquin, suivez-moi.

Et le Barbu alluma une lanterne.

— Me mènes-tu donc à la cave?

— Non...

Le Vénitien fut introduit par le Barbu dans un vaste salon lambrissé tout en chêne uni, pavé de grandes dalles de marbre blanc et noir, à croisées en ogives garnies de petits carreaux de couleur, et sans autre ornement que des fauteuils en noyer; seulement, au milieu de cette pièce, un morceau de bois noir travaillé en forme du dessus d'une de nos chaires d'église surmontait un fauteuil de drap rouge élevé sur une estrade. A côté était une table d'ébène.

L'inconnu se mit à examiner les armures attachées de distance en distance à la boiserie, et il en demanda l'usage au Barbu, qui allumait deux grosses chandelles de cire jaune.

— Ce sont les armures que Monseigneur donne à ceux qui se distinguent.

— C'est donc ici qu'il reçoit?

— Jamais autre part.

A ces mots Enguerry entra et fut s'asseoir sur son fauteuil rouge, en disant à l'étranger:

— Soyez le bienvenu...

Et, faisant un signe au Barbu, le soldat resta près de la porte.

— Est-ce au comte Enguerry que j'ai l'honneur extrême de parler? dit l'Italien.

— A lui-même, répondit le Mécréant en jetant un coup d'œil scrutateur sur l'étranger.

— Monseigneur, ce que j'ai à vous dire est de la plus haute importance et veut que nous soyons seuls.

— Je n'ai de secret pour personne; ce que je médite, tout le monde le sait...

— Monseigneur, croyez!...

— Suffit. Le Barbu, sors; et dis à ceux qui jouent sous les fenêtres de s'en aller plus loin. Place une croix rouge à la porte de la salle, pour qu'on ne nous interrompe pas. En achevant ces paroles le Mécréant mit un doigt en l'air... Ce signe signifiait apparemment de rester en dehors, car cinq minutes après on entendit dans la galerie le bruit du sabre de l'honnête lieutenant.

— Monseigneur, dit l'Italien, c'est assez inutile de se flatter; je vous préviens donc sans façon que je suis le fameux Michel-l'Ange, au service de quiconque a des ennemis, de l'or et la force de me protéger; je suis Vénitien et j'ai le bras très agile; tel que vous me voyez, j'ai déjà eu l'honneur d'expédier pour le troisième hémisphère deux ou trois princes, après toutefois m'être fait donner l'absolution...

— Monsieur l'Ange, vous moquez-vous de moi?...

— Permettez, monseigneur... Le personnel de l'ambassadeur expliqué, et possédant tant de droits à votre bienveillance, j'en viens à ma mission. Foscari, doge de Venise, fort honnête homme en son particulier, mais obligé de commettre de petits crimes par son état de doge, m'a chargé d'une ambassade auprès de votre personne.

— Je suis très flatté, monsieur Michel-l'Ange, d'obtenir l'attention de la République, répondit Enguerry, ne sachant à quoi s'en tenir, d'après le visage riant de l'envoyé.

— Vous devez cet honneur à votre courageuse scélératesse...

— Maître l'Ange! dit le Mécréant en mettant la main sur son épée.

— Là, là, monseigneur, calmez-vous; l'on n'a pas l'argent et la bonne mine des joueurs; l'on n'est pas honnête homme et brigand tout ensemble; il faut opter en ce bas monde... L'enfer pour un péché mortel ou pour cent, on va toujours rôtir avec le diable; nous n'y serons pas seuls!... La compagnie sera bonne, nous y aurons plus d'un prince... Le brigandage a son beau côté, et, comme la vérité n'est pas une injure... apaisez-vous!

— Vous le prenez sur un ton...

— Plaisant, monseigneur; les choses de ce bas monde le sont, la vie comme la mort; c'est, j'espère, tout comprendre; soyons donc toujours joyeux!...

— Enfin quel est l'objet de votre mission? dit Enguerry s'impatientant de l'air léger, de la figure doucement perfide et des retards de l'Italien.

— Une bagatelle pour vous... comme pour moi à cet égard-là... Il s'agirait, continua l'Italien à voix basse, de s'emparer de la respectable personne de Jean II, roi de Chypre, et de celle de sa jolie fille Clotilde... Le Conseil des Dix vient d'apprendre qu'ils sont réfugiés ici près. Or, vous pensez bien, seigneur, qu'il est impossible à l'honorable République de laisser exister ces deux personnages, quand leur vie l'empêche d'être légitime souveraine de l'île de Chypre, qu'elle leur a prise l'année dernière. Concevez-vous, seigneur, ce que c'est que la légitimité *de droit et de fait des choses et des personnes*? Et voyez-vous d'ici comment, par un peu de poison, Venise, reine illégitime de Chypre, deviendra reine très légitime quand les Lusignan auront été voir leurs ancêtres? Au surplus, c'est leur rendre service; ils iront droit en paradis, car j'ai pour eux un bref *in articulo mortis*; et l'absolution d'un digne cardinal pour vous et pour moi; je suis, vous le voyez, un homme de précaution.

— Vous raisonnez en vrai diable, maître l'Ange, répondit le Mécréant embarrassé des deux petits yeux verts de l'Italien qui le fixait avec obstination; mais, pour vous

répondre avec votre encre, me direz-vous si dans le monde vous trouverez, hors le tigre et vous, un brigand qui fasse le mal pour le plaisir de le faire?... Par combien de besants d'or cet honnête Foscari appuie-t-il sa proposition et ses raisonnements?

— Ici je me flatte, monseigneur, que vous vous apercevrez que la République est libérale et connaît le tarif... Que souhaitez-vous?

— Cinq cent mille francs.

— Elle en donne le triple; un million pour vous, le reste à moi...

— Le Barbu!... cria le Mécréant dont la figure se dilata.

— De plus, monseigneur, la République accorde un asile dans ses Etats et un excellent voilier pour fuir; il est à Marseille d'où je viens...

— Le Barbu!... le Barbu!

Ce dernier parut.

— Apporte-nous de ce bon vin d'Orléans que nous avons pris à ces coquins d'Anglais.

Le vin arriva bientôt.

— Buvons, monsieur Michel-l'Ange, et montrez-moi vos cédules, reprit Enguerry avec un sourire diabolique.

Le digne Vénitien ne se fit pas prier, et il chercha dans sa ceinture.

— Cependant, m'expliquerez-vous, mon ami, pourquoi votre République se sert de moi?

— Parce qu'elle a appris votre adresse et votre courage, et qu'elle ne voulait pas se mettre à découvert en envoyant ses troupes assiéger Casin-Grandes. Tenez!...

Alors l'Italien montra le billet du doge, qui n'était acquittable qu'en plein Conseil des Dix, et qui portait la mention expresse de la translation à Venise du prince détrôné et de sa fille...

— Buvons!... Certes, dit Enguerry, vous êtes un admirable homme, monsieur l'Ange, et vous n'aurez pas affaire à un ingrat... En vérité, je ne comprends pas que pour un million il n'y ait que deux personnes à occire! Mais j'ai un petit scrupule. Jean sans Peur, ce brave duc de Bourgogne,

que Dieu veuille avoir son âme! professait un principe dont il ne s'écarta jamais, quelle que fût son envie d'amasser ce métal précieux qui nous rend honnêtes gens de scélérats que nous sommes; ce qui fut certes bien prouvé par le célèbre Jean Petit, honnête cordelier, aimant fort l'argent, et qui fit voir, moyennant bonne somme, comment le duc de Bourgogne eut raison de tuer le duc d'Orléans, et ce sans crime aucun... Or ce principe de mon cher maître, principe qui l'aida puissamment à consentir et ordonner même une foule d'exécutions que l'on a nommées assassinats, parce que le public ne comprend rien à la politique des grands, dont la seule différence avec nous, c'est qu'ils sont criminels sans l'avouer...

— Et que nous l'avouons, monseigneur; mais votre principe, de grâce?...

— Ce principe, continua le Mécréant en tâchant de percer l'enveloppe du cœur de l'Italien, est de n'attaquer personne sans cause... Alors on n'est plus un brigand, on se venge, comprenez-vous?

— Oui...

— Or, l'envie de gagner loyalement un million ne suffit pas pour que j'aille tuer de braves gens, de plus, souverains encore, que je me proposais de visiter prochainement.

— J'admire, seigneur, répondit l'Italien avec le rire de Satan, votre philosophie profonde et votre philanthropie: mais nous avons de ces dilemmes diplomatiques qui consistent à s'emparer de tout ce qui convient. Moi qui vous parle, seigneur, je suis connu dans l'Europe pour cette espèce de talent; les papes me paient pension: plusieurs princes sont en marché de m'avoir; j'ai fait trois apologies pour Charles le Mauvais, et je suis l'auteur des manifestes de tous ceux qui se prétendent rois de Naples... Or voici, continua le cauteleux Italien, ce que je vous propose... Allez à Casin-Grandes!...

— Buvons un coup, interrompit Enguerry, car il y a un peu de chemin.

— Votre vin est délicieux!... Arrivé à Casin-Grandes,

vous ne commettez aucun mal, et... vous demandez en mariage la belle Clotilde... On vous la refuse.

— Certainement ils auront cette indignité-là! s'écria le Mécréant.

— Tant mieux, sire chevalier; car alors vous vous mettez dans une colère furieuse, et vous jurez la mort de ceux qui vous outragent; vous ravagez le château.

— Certes je le ravagerai!...

— Oui... Mais ceci demande d'autant plus de célérité, ajouta l'Italien en prenant un ton confidentiel pour dire son mensonge, que je vous apporte l'avis charitable que nous avons rencontré cent chevaliers bannerets et mille hommes d'armes cinglant vers la Provence, où Gaston, le fils du roi de Naples, leur a donné rendez-vous. Il a quitté la Palestine l'année dernière; il s'est même trouvé à Chypre lors de la prise de Nicosie; et c'est là que son père lui envoya l'investiture de ce beau comté de Provence... Je ne crois pas qu'il vous laisse en repos: un asile et de l'argent, c'est ce qu'il vous faut au plus vite, et je vous offre tout cela!...

— Corbleu! quoique j'aie l'un et l'autre ici, et que je défie cet amoureux transi qui court après le parfait amour jusque dans l'Asie... sans le trouver...

Le Mécréant s'arrêta, parut réfléchir, mais, serrant la main du Vénitien, il s'écria:

— Morbleu!... allons, tu es un brave garçon, Michel-l'Ange!...

— Je le sais bien, certes!... et maint seigneur que j'ai délivré de ses ennemis ou de ses oncles trop riches me l'a dit plus d'une fois; surtout lorsqu'il n'était pas vengé; car après le paiement ils sont aussi ingrats que des grands peuvent l'être... mais, s'il leur arrive de me mépriser, je ne suis pas en reste avec eux!...

— Tu es aussi habile que Jean Petit, le cordelier! s'écria Enguerry, consterné par la nouvelle du retour de Gaston II.

— Mais, monseigneur, c'est tout simple: nous autres, gens de talent, nous jugeons le monde et la vie ce qu'ils valent. Quand on monte sur le pinacle que l'on nomme

pouvoir, on ne voit l'homme qu'en masse! alors, qu'est-ce qu'un homme isolé lorsqu'il s'agit de sauver les grands troupeaux que l'on nomme nations? Par saint Marc, le salut de l'Etat est une bien bonne raison! et j'en ai bien souvent profité pour l'acquit de ma conscience... comme le font les potentats qui sont des géants: ils écrasent les hommes, comme les hommes écrasent les fourmis en marchant... et le plaisant, c'est qu'on se plaint!...

— Buvons un coup, maître l'Ange, et vivons bien! J'ai grand-peur que nous ne mourions pas de maladie!...

— Seigneur, nous en comptons une de plus que le reste des hommes: on l'appelle *potence*, *jugement*, *corde*, car nos médecins varient... On se sert même du mot *gibet*!... gibet, soit! Etre écrasé par un chêne, ou y mourir accroché, c'est tout un... il n'y a que la différence du public qui nous voit... et moi, j'ai toujours aimé la compagnie! aussi, j'ai préféré l'enfer, où j'irai joyeux comme durant ma vie. Après tout, nous sommes ici-bas aussi passagers qu'un éclair! une minute de plus, une minute de moins; être une comète désolante, ou une paisible étoile... ce fut de tout temps l'histoire de chaque homme. Spartacus, Alexandre, Jean de Bourgogne, Viriate, Sylla, Procuste et autres brigands, nos chefs de file, valent bien les bons bourgeois qui se lèvent à huit heures et se couchent à neuf, à côté d'une femme qu'ils aiment et qui s'inquiète d'un péché véniel!

— Il me semble que nous blasphémons un tant soit peu!... car enfin, la vertu...

— Eh! monseigneur, j'ai l'absolution. Ecoutez! nous autres savants nous expliquons tout: vous ne vous doutez pas que vous servez la vertu! si les coquins comme nous n'existaient pas, comment saurait-on que cette vertu si rare existe!...

— Oh! oh!...

— Ma foi, monseigneur, j'ai la science du crime, je m'y adonne tout entier, je l'ai aimé dès le bas âge!... Eh quoi! le marchand trompe pour gagner son argent! le maltôtier ne prend-il pas la sueur des malheureux? le militaire n'assomme-t-il pas de pauvres malheureux à prix fixe, et

moyennant mes dilemmes qu'il ignore?... Nous autres, au moins, nous ne tuons que par-ci, par-là... et nous gagnons bien notre argent en loyaux corsaires. Corbleu! vive la corde!... C'est la panacée universelle, elle guérit de tous les maux; ma foi, vogue la galère!...

— Vous avez raison, mon ami l'Ange; nous prenons l'état de brigand par instinct, et les autres prennent le leur au hasard!..

— Tout cela est bel et bon, monseigneur, mais revenons à notre sujet.

— Buvons donc, maître l'Ange!

— Nenni. Convenons de nos faits. Consentez-vous à servir la République?

— Je jure, s'écria le Mécréant en se levant, d'exterminer les Lusignan, moyennant un million; cependant, dit-il en baissant le ton, je le jure par les mânes de Jean sans Peur, mon cher maître, honnête brigand s'il en fut... Mais il était couronné, je ne le suis pas; et si Jean Petit l'accompagne, le cordelier est capable d'en imposer au Père Eternel. Dites un peu un *De profundis* pour lui.

— Dix si vous voulez, répliqua Michel-l'Ange, car c'est très utile à ceux qui ne sont plus rien!... Quant à moi, monseigneur, je jure par le lion de saint Marc...

— Que jures-tu, mon ami?...

— Tout ce que vous voudrez.

Le Mécréant sentit la force de cette réponse et l'inutilité de faire jurer le Vénitien; alors il s'écria:

— Buvons par là-dessus, mon cher l'Ange.

Et Enguerry versa une ample rasade à son digne compagnon.

Le Mécréant, en donnant si souvent à boire au Vénitien, avait de bonnes raisons: c'était de le faire s'expliquer sur certaines choses qui le tracassaient. *In vino veritas!*... Mais Michel-l'Ange n'était pas un homme à qui l'on cachât une pensée, et il eut soin de boire à grands coups pour conserver son entendement. Feignant, quand Enguerry buvait, de lui exposer un raisonnement, il lui arrêtait le bras, de manière à ce qu'il fît trois coups d'une rasade, pendant

que lui, Michel, n'en faisait qu'une et laissait son verre à moitié plein.

L'on n'a jamais su quelle était l'intention de Michel-l'Ange en voulant enivrer le Mécréant; quant à ce dernier, il manifesta promptement la sienne, alors qu'il fut entre deux vins.

— Mon cher ami l'Ange, dit-il en tournant ses yeux brillants sur l'Italien, j'ai certain doute que je vais t'exposer avec franchise, car je suis franc!... ah! franc comme un Franc!... Ton diable de Conseil des Dix, avec sa clause d'acquittement, me chiffonne; si l'on se servait de moi pour tirer les marrons du feu?... On ne lâche pas facilement un million!... On pourrait fort bien m'envoyer au pont des Soupirs!... et toi t'en tirer!... Tu m'entends, mon loyal ami?...

— Ah! seigneur!...

— Mon ami l'Ange, ne m'appelle pas seigneur!... je suis un franc vaurien comme toi! et mon comté?...

— Que dites-vous, monseigneur?

— Drôle!... je suis un brave soldat et pas plus; mais quand on a cinq cents hommes d'armes, on est tout ce qu'on veut...

— Et comment avez-vous fait?

— Mon ami, buvez donc!... Voici comment: après avoir été lieutenant des ducs de Bourgogne, je devins celui du comte Enguerry... A la bataille d'Azincourt, il fut pris par les Anglais, je ne sais même pas si je n'y ai pas contribué!... Je sauvai sa compagnie et m'en vins par ici, me disant son frère... Dieu veuille qu'il reste en Angleterre le plus longtemps possible!... C'est mon bienfaiteur, et je soigne ses domaines en véritable ami!...

— Ne craignez-vous pas ses parents?...

Le geste horizontal par lequel le Mécréant répondit équivalait au *Vixerunt* de l'orateur romain.

— Et vos soldats doivent savoir?...

— Rien. J'ai eu le soin de les mettre un à un aux postes les plus dangereux, et... j'ai eu le malheur de les perdre!... *De profundis!*

Et il se signa...

— Vive Dieu ou le diable!
— Je suis pour le diable, observa l'Italien.
— Vive le diable donc!... Ceux que j'ai maintenant sont de rudes coquins que j'ai choisis de tous les pays... Mais ce Sénat, mon ami! je disais que ce Sénat...
— Le Sénat est le Sénat, répliqua l'adroit Vénitien.
— Je le sais morbleu bien; mais quelles sont vos précautions contre ce Sénat?...
— Les quinze cent mille francs sont en main tierce.
— Et à qui la main tierce est-elle dévouée?
— A moi.
— A toi!... s'écria le Mécréant, qui, malgré son ivresse, parut illuminé d'une soudaine lumière.
— Aimeriez-vous mieux que ce fût au Sénat?
— C'est bien... monsieur l'Ange, allons nous coucher! je réfléchirai au mariage que vous me proposez.
— Mais ce n'est pas un mariage...
— Ah! ce n'est pas un mariage... Tu me démens, double coquin?... s'écria Enguerry tirant son épée.
L'Italien, voyant la fureur du Mécréant, répondit doucement:
— Mon cher hôte, allons nous coucher!
— Mon ami... vous... avez raison. Nicol... le pendard!... le Barbu! veux-je dire...
Le Barbu parut.
— Conduis cet honnête garçon à la chambre rouge! Et qu'on le respecte à l'égal de moi-même; il est tout aussi respectable que l'ambassadeur!... et il a de plus tout l'esprit de Jean Petit *de cordelière mémoire*!... Ce vin d'Orléans est bon, pas vrai, notre féal?...
Et il frappa rudement l'épaule de l'Italien cauteleux, très occupé à réfléchir...
Il fallait que sa figure eût quelque chose de sinistre, car le brave soldat eut encore peur en le conduisant. Bientôt le calme le plus grand régna dans cette enceinte, et ces brigands dormirent tout aussi bien que les vertueux habitants de Casin-Grandes, dont la perte venait d'être jurée!... Qu'on dise maintenant que les criminels ont des remords!...

CHAPITRE SIXIÈME

Les fleurs. Le conseil. Le chevrier.

Depuis une heure le soleil dorait les tours de Casin-Grandes, et l'aurore trouva l'intendant montant éveiller sa fille, pour qu'elle pût assister au lever de la princesse.
— Bien, mon enfant! lui dit l'avare en la voyant levée, il ne faut jamais être en retard auprès des princes; ne manque pas d'arriver au coup de sifflet de la princesse: elle récompensera ton zèle.
— Ah! elle l'a déjà fait, répliqua l'imprudente Josette en montrant une riche bourse.
— Donne, donne, mon enfant! s'écria Bombans en ouvrant de grands yeux et prenant un ton paternel, tu n'as pas besoin de cet argent!... je le ferai valoir; et quant à la bourse! je la vendrai: elle est trop riche pour nous.
— O mon père! laissez-la-moi! c'est un souvenir!...
— Elle vaut vingt angelots!
Et l'intendant la remit avec peine à sa fille...
— *Je t'avais bien dit* que la princesse était généreuse.
— Et bonne, douce, point difficile à servir...
— Mais, Josette, dis-moi, comment es-tu avec elle?...
— Comme me voilà, mon père.
— Ce n'est pas cela. A-t-elle de l'amitié pour toi? te rudoie-t-elle? est-elle franche, confiante?
— Mon père, nous sommes comme deux amies!...
— Bien, bien!... deviens sa favorite... elle nous soutiendra contre l'envie.
— Vous parlez toujours de malheur! que craignez-vous? n'êtes-vous pas honnête homme?
— Oui, répliqua l'intendant, embarrassé; mais tâche

d'en convaincre la princesse; les grands croient aussi difficilement le bien qu'ils croient facilement le mal!... Surtout, ma fille, ne va pas me ruiner en habits somptueux: depuis quinze jours, tu as mis deux robes différentes; nous ne sommes pas riches: je me suis ruiné au service du prince!... Allons, va dans l'antichambre de ta maîtresse.

La jolie Provençale sortit, et son père fouilla toute la chambre, pour voir si Josette ne lui avait pas caché quelque ducaton, ayant également peur d'en trouver et de n'en trouver pas! La recherche fut inutile; aussi s'en alla-t-il gronder les gens et les faire hâter...

Josette, en entrant chez la princesse, éveilla le farouche Castriot qui, couché en travers du seuil, dormait à la porte de la chambre de Clotilde. L'Albanais calculait sa reconnaissance: « En effet, se disait-il, que dois-je faire? Empêcher la race de Lusignan de finir; or, on peut tuer le prince!... c'est un très grand malheur sans doute; mais le malheur serait irréparable si la princesse mourait, puisque tout périt avec elle... » Clotilde était donc l'objet de tous ses soins grossiers, mais empreints de la plus vive reconnaissance... Il avait soin d'ouvrir la porte des appartements du prince; et alors il pouvait veiller en même temps sur le père et la fille, car la salle des gardes n'était séparée de l'antichambre de Clotilde que par le péristyle d'un escalier tout en marbre.

— Allons, Castriot, levez-vous! s'écria Josette, il est temps que je vous remplace.

— C'est vous, belle enfant, dit l'Albanais en faisant une affreuse grimace, qu'il prenait pour un sourire.

Et il s'en alla en remettant son sabre dans le fourreau.

Les pas de l'Albanais fidèle éveillèrent Clotilde... Sa première pensée fut pour le beau juif; au moins c'est ce qu'on peut présumer d'après sa promptitude à sauter hors de son lit pour courir à sa fenêtre... Sa jolie petite main blanche entrouvrit bien légèrement les rideaux; et son tendre cœur agita le simple vêtement qui couvrait à peine deux trésors d'amour, quand elle aperçut les beaux yeux noirs du juif dirigés vers la croisée, avec une telle ténacité, qu'on aurait

cru qu'il admirait Clotilde!... Mais Nephtaly, voyant le soleil s'avancer dans les cieux, fit les mouvements d'un homme qui songe à la retraite avec chagrin.

La princesse fut curieuse de voir comment il sortirait du péril inouï dans lequel il s'était engagé pour savourer la vue de l'appartement habité par sa bienfaitrice.

En cet endroit, le pic de La Coquette avait la roideur perpendiculaire d'une muraille de soixante pieds de haut: peut-être l'ai-je déjà dit, mais pardonnez-moi cette répétition.

Qu'on se figure donc au milieu de ce mur bâti par la nature, c'est-à-dire à trente pieds du haut comme du bas, une pierre rocailleuse dont la saillie offre trois pieds de large.

Or, l'angle solide que forme La Coquette du côté de la mer ayant la roideur de l'angle d'un bastion, et la falaise qui longe la Méditerranée étant beaucoup trop rapide et trop dangereuse pour qu'on eût la pensée de s'y hasarder, il semblait que Nephtaly n'avait pu parvenir à cette rocaille que par le haut du pic; car l'on doit se rappeler que le seul côté accessible de La Coquette, celui qui s'en allait en mourant vers la terre, lui était défendu, puisqu'il faisait partie du parc. Aux premiers mouvements que le juif osa se permettre sur un si petit espace, la princesse trembla de tous ses membres.

Ce dernier, ne sachant pas qu'il est vu, saisit de ses deux mains une corde remplie de nœuds que Clotilde n'avait pas aperçue. Cette corde était fixée sur le piton de la montagne. Tout à coup Nephtaly s'élance, et, posant en forme d'arc-boutant ses deux pieds sur le rocher, il se trouva horizontalement suspendu par rapport au fossé, et parvint, en faisant manœuvrer ses pieds avec adresse, à gagner la première crevasse de la falaise. Bientôt la princesse, immobile de frayeur, le vit sur le haut du pic détacher sa corde et disparaître au milieu des aspérités, des pointes de rocher et de l'écume de la mer, qui blanchissait les crevasses en s'y glissant.

Il régna dans tous ces mouvements du beau juif une

grâce dont la nature gratifie au hasard certains êtres. La force, l'élégance, l'adresse et toutes les beautés de Nephtaly parurent aux yeux de la curieuse princesse, qui savourait l'espèce de plaisir que l'on éprouve à l'aspect des dangers d'autrui. Involontairement sans doute, elle imitait les mouvements de Nephtaly, et, lorsqu'il atteignit la plage, elle fit un cri de joie auquel Josette accourut.

— Qu'avez-vous, mademoiselle?

— Rien, rien, Josette... répondit Clotilde toute tremblante; je ne vous appelais pas, pourquoi donc êtes-vous entrée?

— J'ai cru vous entendre jeter un cri... Redoutant quelque malheur, je suis vite accourue.

En effet, Josette était émue, et l'inquiétude se peignait sur ses traits. La princesse lui lança quelque petit sourire d'amitié, comme pour la remercier; mais je suis fâché d'avoir à dire qu'il entra dans ce sourire quelque chose de trop distrait pour ne pas dévoiler une méditation profonde.

Josette, trop habile pour ne pas le remarquer, respecta la rêverie de sa maîtresse et fut ouvrir la fenêtre du côté de la mer; puis elle en vint à celle qui donnait sur La Coquette:

— Ah! s'écria-t-elle.

— Qu'avez-vous? dit Clotilde effrayée.

— Ah! madame, les belles fleurs!...

Clotilde approcha et vit sur la fenêtre des fleurs tout récemment cueillies; elles contenaient même encore des gouttes de rosée, semblables à des perles orientales. Ces fleurs flattèrent agréablement l'odorat de la jeune Provençale; mais pour la fille des Lusignan elles exhalèrent un parfum céleste. Les fleurs annonçaient une pensée dominante par leur gracieuse simplicité et la disposition de leurs couleurs. Clotilde, craignant de la comprendre, osait à peine les regarder.

— Madame!...

A ce mot Josette s'arrêta; car, se tournant vers sa maîtresse pensive, elle lui trouva une expression qui n'avait jamais animé sa belle figure; alors la Provençale se mit

aussi à réfléchir. Néanmoins, comme il serait peu convenable que deux jeunes filles restassent plus de dix minutes sans parler, Josette se hâta de sauver l'honneur du sexe.

— Madame, répéta-t-elle, que faut-il faire de ces fleurs?

— Comment sont-elles venues? s'écria Clotilde.

Et la princesse, prenant, par un mouvement machinal, une rose d'églantier, en savoura l'odeur avec une espèce d'avidité.

— Madame désire les conserver? demanda Josette en voyant l'action de sa maîtresse.

Cette observation fit naître sur les joues de Clotilde l'incarnat de la honte; elle aperçut rapidement la conséquence de la conservation de ces fleurs, et s'écria:

— Vous pouvez les jeter.

— Oh! madame, c'est dommage?...

Et néanmoins la soubrette, d'un coup de main, les fit voler vers la terre. D'après le mouvement que Clotilde laissa échapper, la soubrette put conclure que c'était un grand sacrifice pour la princesse, et cependant Clotilde lui dit:

— Josette, nous avons eu raison de les ôter; regardez!... elles se sont effeuillées en chemin... Puisse l'espérance se dissiper ainsi!... le sylphe n'en apportera plus.

Après ces paroles, qui tombèrent une à une, Clotilde s'habilla dans le plus grand silence; elle prit son ouvrage de tapisserie, Josette le sien, et de temps en temps elles regardèrent la fenêtre.

Au-dessous de la salle des gardes se trouvait une vaste galerie voûtée et garnie de petites colonnettes assemblées qui distinguent l'ordre gothique; une de ses portes, de forme ogive, donnait sur la plate-forme, large de près de cinquante pieds, qui séparait le château des vagues mugissantes; et l'autre porte offrait une sortie sous le péristyle de l'escalier de marbre qui menait aux appartements du prince. Cette salle était la salle à manger. En ce moment les trois ministres, finissant de déjeuner, quittaient une table ornée de plusieurs pièces d'argenterie massive, et ils achevaient une conversation très sérieuse avant de livrer

cette salle à l'appétit des officiers de seconde classe, pour le service desquels on retirait les pièces d'argenterie.

— Enfin, monsieur le connétable, disait Monestan, de quoi pourrons-nous entretenir le roi?... le conseil d'aujourd'hui sera sans intérêt. Depuis deux mois que nous sommes à Casin-Grandes, nous avons tout expédié: notes secrètes à nos émissaires, instructions à nos partisans, envois d'argent, affaires intérieures et extérieures... tout est épuisé. Il est vrai que la cavalerie et les armées ne peuvent pas nous fournir de grands sujets de conseil... Nous n'en avons plus!

A ce mot, le grand Kéfalein poussa un soupir de regret.

— Et, continua Monestan, nous ne recevons aucune réponse de nos envoyés dans toutes les cours de l'Europe...

— Est-ce que vous pensez que Venise les aura laissés parvenir? dit l'évêque en haussant les épaules.

— Que va donc devenir le roi? s'écria Kéfalein.

— On pourrait, reprit le prélat, lui forger une dépêche fort importante.

— Oh! monsieur, dit Monestan, faire un mensonge et se jouer du prince!...

— Monsieur le comte, répondit Hilarion, on ignore le mot de mensonge dans la haute politique; et du reste, si le prince s'en aperçoit, nous ferons pendre le courrier qui sera censé avoir apporté la dépêche.

— Il est écrit: *Tu ne mentiras point!...* s'écria le pieux ministre.

— Cependant, monsieur le comte, répliqua l'évêque, tous les jours un général invente un stratagème pour battre l'ennemi: il envoie de prétendus espions qui se laissent prendre, et qui, pour avoir leur grâce, font de faux rapports sur le nombre, etc. Notre ennemi, c'est l'ennui du prince, et pour tuer le temps, on peut bien...

— Grand Dieu! se permettre une chose indigne de la majesté du souverain! interrompit le premier ministre; pour qui prenez-vous le roi Jean II? C'est de nous tous le plus sage, le plus religieux et le plus politique.

— Au reste, reprit l'évêque en affectant un air de mépris

pour le ministre, une affaire importante est bientôt trouvée. Ne peut-on pas concerter le plan à suivre pour reprendre l'île de Chypre? Mais... le prince a la manie de l'initiative, il veut toujours avoir parlé le premier des choses et les proposer.

— Vous pensez juste, monsieur, répondit Monestan; n'ayant plus rien qui s'applique au présent, il faudrait pouvoir s'occuper de l'avenir et faire voir au prince les abus qu'il devra détruire en rentrant dans son royaume.

— Mais nous nous occuperons d'abord des moyens de reprendre ce royaume! s'écria l'évêque.

— Soit, dit Monestan, je conviens que c'est le plus essentiel, et après la religion sera...

— Messieurs, interrompit Kéfalein, je vous laisserai tenir le conseil sans moi; tirez-vous de cette difficulté, vous avez plus de talent que moi pour les discussions; mais s'il s'agissait d'une charge de cavalerie comme celle que je fis à Edesse... Ah! quel combat, messieurs!

Il allait entamer le récit de la bataille, où il fut fait connétable et où il sauva l'Etat, quand il aperçut Castriot; aussitôt il courut vers l'Albanais:

— Je crois, dit l'évêque avec un sourire et un geste contempteur, qu'il ne nous serait pas grandement utile, ce pauvre général... *Quid nobis.*

— J'avoue, monsieur, que le connétable n'est pas un aigle, mais l'Eternel a ses raisons en distribuant aux hommes leurs divers talents, et Kéfalein est brave, il a sauvé l'Etat.

— Il vous l'a bien assez répété pour que vous le sachiez.

— Monsieur l'évêque, la religion nous ordonne de souffrir les défauts des autres parce que nous en avons tous, et que, sans cette tolérance, l'amour fraternel qu'elle recommande n'existerait plus. Si vous n'estimez que les grands capitaines, Kéfalein n'estime que ceux qui montent à cheval; Trousse ceux qui se portent bien et ne pensent pas; Bombans ne juge un homme que sur sa richesse, et que de gens comme lui!... Chacun sa marotte. L'indulgence est une des premières vertus du vrai chrétien.

Kéfalein et Castriot sortirent ensemble, accompagnés des quinze chevaux que le connétable exerçait; il avait le chagrin de n'avoir pu trouver que dix personnes en état de les monter, aussi s'occupait-il à faire des recrues dans le domaine.

Le chef et le soldat cheminèrent quelque temps sans rien dire; seulement le connétable retournait sa petite tête longue pour examiner comment ses néophytes équestres s'en tiraient.

Enfin Castriot, comprenant que le devoir lui dictait au moins une interrogation, risqua la suivante:

— Monseigneur, une difficulté m'a toujours occupé: lorsqu'on fait une charge de cavalerie, doit-on tenir son sabre en l'air ou en ligne droite?

— Castriot, c'est une grave question, répondit le joyeux connétable en arrêtant *Vol-au-Vent*. Si tous les gouvernements avaient des hommes exercés comme toi dans l'art de se servir du sabre des Turcomans, on devrait le tenir sans cesse prêt à décrire une courbe rapide; mais remarque que l'objet de la cavalerie n'est pas précisément de tuer les soldats ennemis, elle les disperse; voilà pourquoi les charges de cavalerie décident le succès d'une bataille, comme à celle d'Edesse, où je sauvai l'Etat par une charge brillante que je vais te représenter. Ici... continua Kéfalein en montrant un champ de blé, ici se trouvaient les bataillons ennemis presque entamés, et dans cette position-là (il indiquait un champ d'avoine) nos soldats les attaquaient avec courage. L'ennemi pressé tente un dernier effort et fond sur les nôtres; à cette furieuse irruption nos soldats étonnés s'enfuient...

— C'étaient des lâches! interrompit Castriot en colère.

— Soit; mais, posté depuis longtemps à un millier de pas avec ma cavalerie, je me disposais à donner, lorsqu'un vieux soudard, qui, par parenthèse, fut tué, me dit: « Monseigneur, ils ne sont pas encore assez en désordre, vous risqueriez d'être abîmé. » Je suivis ce conseil et, lorsque leurs rangs commencèrent à se rompre, je fondis...

A ce mot, Kéfalein pressant les flancs de son cheval, *Vol-au-Vent* partit au grand galop; les autres chevaux suivirent cette impulsion par instinct en cherchant à se devancer; de manière que lorsque le connétable se trouva dans le champ de blé, il aperçut sept de ses cavaliers sur dix étendus par terre et criant comme des aveugles sans bâton.

— Cette manœuvre sauva l'Etat, dit-il tristement à Castriot, le seul homme qui fût à ses côtés. Comment, bélîtres! s'écria-t-il quand les maladroits revinrent chercher leurs chevaux, après douze leçons vous vous laissez désarçonner? Jamais, non jamais le roi n'aura de cavalerie dans ce maudit pays.

— Coquins! continua Castriot, vous devez savoir monter à cheval, puisque Monseigneur le veut. Sachez-le demain ou sinon...

Il leur fit une affreuse menace avec son sabre.

— Il faut convenir cependant qu'un bon cavalier est une chose rare, répondit le connétable en ramenant vers la tête de son cheval ses deux longues jambes en fuseau, qui lui donnaient l'air d'une paire de pincettes, et il força son beau cheval arabe à caracoler.

Après cette manœuvre, il regarda ses gens avec l'air de supériorité d'un acteur qui rentre dans la coulisse au bruit des applaudissements.

Les cavaliers, honteux, remontèrent en silence sur leurs chevaux, et l'escadron continua sa route à travers les domaines du château de Casin-Grandes.

Pendant ce temps-là les deux ministres, fort embarrassés de ce qu'ils allaient dire à leur souverain, traversaient le péristyle; au bruit de leurs pas la garde du prince, c'est-à-dire trois Cypriotes qui jouaient aux dés, saisirent leurs hallebardes et prirent une position semi-militaire. Les deux ministres entrèrent au salon en se dirigeant vers le cabinet royal, lorsque le docteur Trousse, une verge d'ébène à la main, les arrêta.

— Messeigneurs, le roi n'est pas encore visible.

— Serait-il indisposé, maître Trousse? demanda Monestan.

— Un roi sans royaume se trouve toujours malade, mon-

seigneur; *moi*, je prétends qu'il ne s'en porte que mieux. Mais vous, messeigneurs, votre santé doit toujours être chancelante, car les affaires de l'Etat emportent une somme considérable de vos idées, et plus nous en perdons, plus la maladie a de prise sur nous. *Moi*, vous le savez, je crois que les nerfs sont la cause immédiate de nos douleurs, et les nerfs, visibles ou invisibles, étant les agents immédiats de la pensée, la pensée les détériore et cause nos maladies et notre mort. Nos pères, qui pensaient peu, se portaient bien, et de nos jours les maladies augmentent avec les sciences. Ah! les médecins dans quatre cents ans auront de la besogne. *Moi*...

A ce mot favori du docteur-huissier, un léger bruit se fit entendre dans le cabinet; il y transporta sa ronde et lourde petite machine en pensant le moins possible.

— Sire, dit-il, vos ministres se présentent pour avoir l'honneur...

— Vous pouvez faire entrer.

— Messieurs, répéta Trousse en s'inclinant, le roi m'a dit: « Vous pouvez faire entrer. »

Trousse se tapit respectueusement contre la porte en criant d'une voix clairette:

— M. le comte de Monestan, M. l'évêque de Nicosie.

On pourrait croire, d'après la fidélité avec laquelle Trousse rendait les paroles du roi, qu'il avait lu Homère.

Monestan seul salua profondément Jean II, qui était assis dans un fauteuil de bois doré, près d'une table ronde couverte d'une étoffe verte et de papiers. L'évêque entra d'un air très cavalier.

— Sire, nous attendons vos ordres, dit Monestan.

— Messieurs, je vous permets de vous asseoir à cause de votre grand âge.

Ces paroles, depuis trois ans, servaient de prélude à toute espèce de conseil. Un assez long silence suivit cet ordre, et les deux ministres se regardèrent comme pour se demander: « Qu'allons-nous faire? »

— Eh bien! messieurs, dit le prince avec le geste d'un homme accablé de travail, de quoi s'agit-il aujourd'hui?

— Sire, répliqua l'évêque, qui ne doutait de rien parce

qu'il se croyait la plus forte tête du conseil, nous pourrions nous occuper de la marche à suivre pour reconquérir l'île de Chypre.

— En avons-nous déjà parlé? reprit fièrement le monarque aveugle en se retournant plus loin que l'endroit où se trouvait le prélat; c'est à nous seuls à juger quand et comment il conviendra de le faire.

— Si je proposais cette chose, c'est que je présumais, d'après quelques paroles de Monseigneur, que tel était son dessein.

— Ce fut toujours le nôtre, reprit Jean II avec orgueil, mais nous ne pensons pas qu'il soit temps.

— Vous avez raison, monseigneur, ajouta Monestan. Avant-hier, sire, à l'occasion de votre ambassade au Très-Saint-Père, n'avez-vous pas parlé d'envoyer l'un de nous à Venise afin de...

— Nous y renonçons, répliqua le monarque, fâché de ce simulacre de conseil et de ce qu'on n'attendait pas ses ordres.

— Monseigneur a-t-il appris que le comte Enguerry le Mécréant s'est approché jusqu'à Montyrat? demanda l'évêque.

— Croyez-vous que nous ignorions quelque chose? Nous le savons.

— Eh bien! sire, n'est-ce pas un grand sujet? continua Hilarion.

— Oui, interrompit le monarque avec colère, c'est sur ce dangereux voisinage que nous voulions attirer votre attention; mais ne pensez pas, messieurs, nous persuader que nous régnons encore. A chaque instant les circonstances nous le rappellent assez énergiquement; néanmoins, il nous semble que le caractère indélébile que nous portons réclame toujours un peu de respect, et nous saurons, dans notre adversité, conserver une plus grande pruderie de royauté que si nous étions à Nicosie. Ne croyez donc pas qu'il nous faille chaque jour un conseil; désormais nous vous demanderons lorsque les secrets de l'Etat nous feront désirer de consulter votre expérience.

L'évêque voulut dire un mot.

— Paix! s'écria le roi.

— Sire, reprit Monestan, vous connaissez notre dévouement; jamais nous n'avons eu l'intention d'ajouter aux peines de votre exil...

— Nous vous rendons justice.

Et Jean II serra la main de son vieil ami.

— Sire, je ne suis pas seul ici! s'écria Monestan.

Le roi se leva, fut à l'évêque et lui dit:

— Nous vous avons accordé les honneurs de la fidélité en vous amenant dans cette retraite; cette distinction vaut plus que vous ne pensez, quoique l'on ne croie pas à l'amitié des rois.

Le vieillard croisa sa dalmatique, revint à sa place avec une dignité que sa cécité rendait touchante, et les deux rivaux furent attendris de la bonté de leur souverain.

— Monestan, dit le monarque, quelle est votre opinion sur les mesures à prendre contre Enguerry?

— Sire, je pense qu'il n'est pas digne de la majesté d'un roi de Chypre et de Jérusalem d'aller au-devant d'un tel brigand; s'il a cinq cents hommes d'armes, vous avez ici deux cents personnes qui mourraient pour vous si le château de vos ancêtres n'était pas inexpugnable.

Le vieux roi tressaillit.

— Et vous, Hilarion? dit-il tout ému.

— Monseigneur, je crois au contraire qu'il serait important de vous concilier le cœur de ce compagnon valeureux de Jean sans Peur. Il est grand capitaine, et ses invincibles soldats seraient un commencement des *trente mille hommes...*

— En nous associant à un tel homme, interrompit le ministre, nous perdrions notre dignité aux yeux des habitants de ce pays, qui attendent avec impatience l'arrivée du prince Gaston II pour en être délivrés, et, du reste, sa troupe pervertirait l'enfer!

— Monsieur le comte, reprit l'évêque, dans l'état actuel de la France, un rebelle heureux, quand il a cinq cents hommes d'armes et un château fort imprenable, n'est jamais en danger; il partage ses trésors avec le prince

quand il est lâche, et quand il est brave il lasse sa patience.

— Le connétable est donc absent? demanda le roi.

— Oui, sire.

— Il faut donc attendre son retour, puisque vous êtes d'opinion différente.

Il se fit un moment de silence.

— Nous avons, reprit le roi, dont la figure exprimait le contentement, nous avons à vous entretenir d'une chose beaucoup plus importante.

Les deux ministres se regardèrent et prêtèrent une oreille attentive.

— Notre bien-aimée fille arrive à l'âge où l'on se marie, et sa beauté, ses droits au trône peuvent nous procurer un allié puissant; mais le généreux chevalier qui nous sauva la vie quand les Vénitiens envahissaient notre palais nous dit en nous conduisant au vaisseau qu'il nous procura: « Vous avez une fille! » Alors son émotion nous prouva qu'il avait vu Clotilde, et ces mots semblent annoncer que son bienfait ne sera pas gratuit.

— Ah! sire, ne l'accusez pas d'un tel calcul, le Chevalier noir est trop brave pour être déloyal.

— Nous ne l'accusons ni ne nous en plaignons, reprit le prince; ce serait s'emporter contre l'arbre qui nous écrase; mais il n'est point venu réclamer Clotilde et nous pouvons, je crois...

A ces paroles un grand bruit de chevaux se fit entendre dans la cour et le roi s'arrêta.

— Quel est ce tumulte? demanda-t-il.

Monestan s'avança vers la croisée.

— Le connétable amène un jeune pâtre garrotté, répondit le ministre; nous allons être instruits.

En effet, Kéfalein, sachant l'embarras de ses collègues, apportait la matière d'une discussion.

— Sire, dit-il en entrant avec le jeune pâtre, contenu par Castriot, nous venons de saisir ce braconnier, assez audacieux pour poursuivre un chevreuil jusque dans le parc et le tirer; il est du reste très bon archer.

— Connétable, répondit le roi d'un air sévère, nous ne

vous avons pas fait appeler; oublierez-vous toujours les choses les plus ordinaires? Retirez-vous.

Jean prit son sifflet et Trousse parut au son de l'instrument.

— Maître Trousse, sur quel ordre avez-vous laissé pénétrer le connétable.

— Moi, sire, j'étais occupé à démontrer que les cordes trop serrées allaient faire périr le coupable; car ses nerfs se trouvaient tellement attaqués que sans *moi*...

Le monarque interrompit Trousse en permettant au connétable de reprendre sa place. Jean II, malgré son désir de conserver sa dignité, tout en satisfaisant le plaisir qu'il trouvait à tenir ses conseils, manifesta cette fois sa joie à l'aspect de ce surcroît de besogne.

Le beau pâtre était debout: sa figure ronde et spirituelle n'annonçait pas la crainte, et son œil furtif semblait chercher une autre personne. La hardiesse du jeune criminel indisposa l'évêque.

— Est-ce vrai, lui dit le roi, que vous ayez commis le crime dont on vous accuse?

— Oui, monseigneur, répondit-il avec franchise.

— En ce cas il mérite la mort, s'écria l'évêque.

— C'est juste, dit Kéfalein en levant sa petite tête oblongue.

A ces mots Monestan pâlit et répliqua:

— Sire, vous m'avez toujours vu gémir à l'idée de la destruction d'un être, tel chétif qu'il fût; mais ici quelle cruauté l'on exercerait en faisant mourir un homme pour un plat de gibier! La religion de Jésus défend une telle doctrine; elle met la vie d'un homme à un plus haut prix que celui d'une perdrix.

Kéfalein s'écria:

— C'est vrai!

— Sire, reprit l'évêque, il convient d'imprimer à ces misérables l'idée de votre puissance: trop de bonté nuit aux princes...

— Que pensez-vous, monsieur le connétable? demanda le prince.

— M. l'évêque a raison, répondit-il.

— Eh quoi! répliqua Monestan, n'est-il aucune circonstance atténuante. Si c'était pour soutenir son vieux père qu'il a chassé ce chevreuil, cette légère faute deviendrait une belle œuvre. Sire, lorsqu'un homme arrive à vingt ans, la nature a décrété qu'il vivra, et l'homme ne doit pas s'opposer à l'Eternel...

— C'est vrai; je me range à l'avis de M. le comte, ajouta Kéfalein.

— Si l'on tue aujourd'hui les chevreuils du parc sans être puni, demain que n'oseront-ils pas? observa le vindicatif prélat.

— Alors il faut le pendre pour assurer notre tranquillité, dit le connétable.

— Sans l'entendre? répliqua Monestan.

— Entendons-le pour la forme, répondit le sage Kéfalein.

— Parle donc! s'écria Castriot, qui crut que le geste de son souverain signifiait de frapper rudement le beau chevrier.

Ce dernier se retourna brusquement, mais il réprima son mouvement d'indignation trop vite pour que l'on s'en aperçût.

— Pour quel motif avez-vous tué ce chevreuil? lui demanda le roi.

— Sire, répondit le jeune pâtre en souriant, un chevalier vient d'aborder à l'instant dans les récifs, il mourait de faim, et je n'ai pu résister à sa prière.

— Quel est ce chevalier?

— Je l'ignore. Il a grand soin de dérober sa figure aux regards; la visière de son casque est baissée, ses armes sont d'un acier bruni, la barque et le vaisseau qui l'ont amené portaient le pavillon anglais; ils disparurent dès qu'il fut sur la plage.

— Serait-ce mon bienfaiteur? murmura le prince.

— Frivole excuse! dit l'évêque; les lois veulent la mort de ce jeune rebelle, les lois sont au-dessus de tout, et Dieu, monsieur le comte, exécute celles qu'il s'est tracées.

— Je suis de cet avis, observa Kéfalein.

Monestan, gémissant de voir ce jeune homme périr pour si peu de chose, essaya de ramener Kéfalein à son opinion en lui disant:

— Monsieur le connétable, on pourrait faire de ce jeune pâtre un très bon cavalier.

L'évêque, prenant un malin plaisir à l'emporter sur Monestan, l'interrompit:

— Monsieur le comte, s'écria-t-il, ce serait compromettre notre sûreté en l'admettant.

— Ce n'est pas à nous à prononcer un arrêt, interrompit à son tour le roi, qui se retira tout pensif dans son appartement.

Le pâtre fut donc condamné: les ministres s'en allèrent en causant de l'émotion que le roi avait manifestée lorsque le pâtre dépeignit le chevalier. Le chevrier fut remis entre les mains du docteur Trousse, qui le conduisit à la loge de Marie, en se promettant bien de le disséquer, afin de prouver son système aux incrédules; et il eut la bonhomie de le dire au prisonnier.

— Allons, Marie, levez-vous et faites place à ce condamné.

La folle grogna comme un jeune chien.

— C'est un de tes malades qui ressuscite, Trousse, mon ami. Je n'en veux pas chez moi, ma réputation en souffrirait.

— Tes nerfs seront donc toujours attaqués?...

— Aussi longtemps que ton cerveau, docteur du diable; rends-moi mon fils.

— Mais *moi*!

— Mon ami, dit l'Innocente au jeune pâtre, je plains ta mère!...

Aussitôt le jeune pâtre incarcéré, Trousse s'en fut au plus vite à son poste. L'Innocente resta près de la grille.

— Mon enfant, dit-elle au captif, personne ne te consolera... Si j'avais la clé, je te délivrerais... Mais tu es un scélérat... ils me battraient... Et puis mon fils ne reviendra jamais de dessous terre.

— Madame, dit le pâtre, si vous pouvez me faire parler à l'intendant...

Elle se mit à rire...

— Cela me sauverait peut-être.

Elle rit encore plus fort.

Le jeune homme, voyant l'inutilité de sa demande, ne dit plus rien; mais l'Innocente n'en resta pas moins assise sur une pierre à côté de la grille. Heureusement pour le condamné, sur le soir Bombans arriva suivi d'un aide de cuisine qui portait le dernier repas du chevrier.

— Etes-vous l'intendant du château? demanda le captif.

— Oui, pour le moment.

— J'ai besoin de vous parler, reprit le chevrier en faisant sonner de l'or.

— Va-t'en, drôle, dit l'intendant au petit marmiton. De quoi s'agit-il? continua Bombans, qui pensa que le condamné voulait racheter sa vie, ainsi que les lois de ce temps-là le permettaient.

— Il s'agit, s'écria le pâtre en saisissant l'intendant par son vieil habit, il s'agit de me délivrer.

L'intendant resta immobile parce qu'il prévit que sa résistance lui coûterait un habit; il s'y opérait déjà certains craquements qui l'inquiétaient fort; il se contenta donc de crier au secours. Mais le chevrier lui glissa son poing si fort à propos dans la bouche, que force fut à Bombans de se taire.

« Economie de paroles!... » dut-il penser.

— Si tu ne te sers pas de la princesse Clotilde pour obtenir ma grâce, je déclare au roi Jean, avant de mourir, que tu as pour cent mille francs de biens dans les terres de Mgr Gaston II.

— Tout le monde le sait donc! s'écria l'intendant pétrifié.

— Vilain cancre! dit la folle en riant aux éclats et montrant à Bombans une basque qu'elle avait détachée de son habit en en mordant l'étoffe.

— Je suis ruiné!... cria Bombans; un habit de trois marcs!

— La même corde nous servira, maître Hercule, ajouta le chevrier.

A cette sage réflexion du malin pâtre, Bombans fit un signe de consentement, non pas à la pendaison, mais à la précédente proposition du captif.

— Songe toujours que ma mort sera la tienne, lui cria ce dernier en le voyant se diriger vers la cour des appartements royaux.

Bombans obtint de sa fille qu'elle parlât sur-le-champ à la princesse. Aussitôt Clotilde se rendit chez Jean II, qui se laissa séduire par sa fille chérie; mais il lui déclara que cette grâce serait la dernière qu'il accorderait à sa prière, en ajoutant qu'il n'entendait pas qu'elle se mêlât des affaires de l'Etat.

Rentrée chez elle, la princesse attendit avec assez d'impatience que Josette en fût sortie. A peine la jeune Provençale eut-elle fermé la porte en jetant un dernier coup d'œil à cette fenêtre que la princesse avait regardée toute la journée, que Clotilde courut en entrouvrir les rideaux: elle revit l'Israélite déjà placé sur sa rocaille. La lune étant couverte d'un nuage, il cherchait vainement à distinguer si ses fleurs ornaient la fenêtre de sa bienfaitrice; la princesse attentive devina cette pensée et fut touchée de compassion, lorsqu'un faible rayon de lune, perçant le nuage, fit voir à Nephtaly ses fleurs gisant à terre. Il regarda douloureusement la fenêtre, des larmes sillonnèrent son beau visage, et le chemin qu'elles y laissèrent fut brillanté par les doux feux de Diane.

Clotilde voudrait bien ouvrir la fenêtre sans être aperçue, afin d'être plus rapprochée du juif. Un verre est bien peu de chose, dira-t-on; mais encore c'est un obstacle, et ceux qui ont aimé comprendront pourquoi la princesse était gênée par cette importune croisée. Elle parvint à l'ouvrir sans bruit, et elle étendit légèrement le rideau sur tout l'espace de la fenêtre, en s'y ménageant une place pour son œil. Alors elle respire avec délices l'air qui s'engouffre, en pensant que cet élément vient d'effleurer le corps de son protégé. L'air est un messager fidèle; cet air

est le même qu'aspire Nephtaly; enfin, l'air ne les sépare point. Tout à coup l'air modulé transmit ces paroles prononcées avec l'accent de la plainte:

— Dieu n'écoute pas toujours nos prières, il en faut beaucoup pour le fléchir.

La croisée fermée, Clotilde aurait-elle reconnu le doux organe de Nephtaly? Ces paroles, pleines d'une mélancolie gracieuse, remplirent l'âme de Clotilde d'une volupté suave comme l'odeur de la rose du matin. Le calme de la nuit répandait un grand charme sur ce religieux et muet hommage de l'Israélite; et ce culte de la reconnaissance émut tellement la jeune fille, qu'elle aperçut, à l'oscillation de son sein, le danger qu'il y avait pour elle à se livrer à cette douce contemplation. Elle eut la force de se réfugier dans son lit; elle ne le gagna qu'à pas lents.

Il est entre la veille et le sommeil un état mixte où notre âme réfléchit encore, mais nos pensées, pâles et comme fantastiques, n'offrent, pour ainsi dire, que l'ombre des pensées; ce fut pendant cette rêverie vaporeuse que Clotilde examina quel sentiment elle portait au beau juif...

« Je le protège!... se disait-elle, il est reconnaissant... S'il vient toujours, je serai contente!... ce bonheur me suffira... Car je ne puis l'aimer!... Cependant, qui pourrait savoir le secret de mon cœur?... personne... » Elle s'endormit néanmoins sans convenir avec elle-même qu'elle aimât Nephtaly.

Le lendemain, un faible souvenir de cette pensée fugitive s'offrit à Clotilde; elle s'en indigna; elle courut à sa croisée, et... l'Israélite à genoux frappa ses regards; sa contenance semblait dire: « Je ne veux que de l'espoir... Ne tuez pas mon bonheur!... grâce!... » Le courroux de la jeune fille se dissipa comme un nuage fugace... Aussitôt que Nephtaly se fut retiré, Clotilde ouvre elle-même la fenêtre, y voit des fleurs nouvelles, en respire l'odeur délicieuse, les touche, et les jette, afin que Josette ne les aperçoive pas.

« Nous verrons s'il aura de la constance!... » se dit-elle. Et, sans achever, elle se remit au lit en sifflant Josette...

La curieuse Provençale accourut et ne manqua pas d'ouvrir la fenêtre de La Coquette la première.

— Madame, il n'y a plus de fleurs aujourd'hui!... s'écria la suivante.

— Probablement ce sont des oiseaux qui les apportèrent hier pour commencer leur nid.

Josette fit un sourire d'incrédulité.

A ce moment le jeune chevrier fit réclamer par Bombans la faveur de remercier la princesse.

— Madame, dit le pâtre avec des manières et un son de voix qui n'annonçaient pas la rusticité d'un vilain du XVe siècle, qu'il me soit permis de vous témoigner ma reconnaissance!...

Il s'arrêta, presque interdit de la beauté de Clotilde; cet embarras est la louange qui flatte le plus; aussi la princesse sourit.

— Madame, je vous souhaite, continua-t-il, le seul théâtre digne de vos charmes, une cour brillante. J'ai vu celles de l'Europe!... partout, je vous assure, vous auriez la palme de la beauté. Adieu, madame. *Raoul* cherchera quelque jour à s'acquitter: puisse l'occasion se présenter bientôt!...

— Ne m'aviez-vous pas dit que c'était un chevrier?

— Oui, madame!...

— Raoul! s'écria la princesse pensive, quel est ce nom?

Pendant six jours le juif ne cessa de venir, chaque soir, contempler la croisée de Clotilde, et chaque matin les fleurs les plus belles et les plus rares l'embellirent; chaque matin elles furent jetées sans aucune pitié... Le soir du sixième jour, Nephtaly, les voyant encore dédaignées, chanta la romance suivante au moment où Clotilde allait s'endormir, après avoir contemplé le juif pendant deux heures entières, en croyant toujours ne le regarder qu'un moment.

Je me fais un devoir de copier cette romance telle qu'elle est dans les manuscrits des camaldules, sans chercher à la rajeunir; c'est une des plus fameuses chansons d'un spirituel troubadour de Provence.

Je ne fay rien que requérir,
Sans acquérir
L'aueu d'amoureuse liesse,
Las!... ma maytresse,
Dictes quand est-ce
Qu'il vous plaira me secourir;
Ne fay rien que le requérir.

Vostre beauté qu'on uoit flourir,
Me fayct mourir:
Ainsy j'aime ce qui me blesse;
C'est grand'simplesse,
Mais grand'liesse,
Pourueu que me ueuillez guarir.
Ie ne fay rien que requérir.

La pureté du chant de Nephtaly, la douce mélancolie de l'air, la naïveté des paroles, le murmure gracieux de sa voix flexible et les accords de son luth plongèrent la princesse dans une extase ravissante. Le juif avait cessé, que Clotilde crut entendre errer dans les airs des restes de cette mélodie enchanteresse... Au tendre refrain de l'Israélite, elle se reprocha sa cruauté et résolut de ne plus jeter les fleurs... « Mais à quoi cela servira-t-il?... se dit-elle, à lui donner de l'espoir... Que d'idées ce mot entraîne à sa suite!... Ne suis-je pas sûre de mon cœur? Quelle distance entre nous!... Sa qualité de juif est le marbre funéraire de tout sentiment, excepté ma pitié... mais... »

Une jolie gondole tourmentée par les vents est une image fidèle de l'âme de Clotilde... Elle s'endormit pour ne plus réfléchir. Qu'a-t-elle décidé?... D'accepter les fleurs et de *laisser faire aux dieux*.

Un négociant, au milieu d'une foule de spéculations, à la veille de proclamer sa banqueroute, source de fortune, ne sachant ni ce qu'il a ni ce qu'il doit, tenant encore à l'honneur, tremble de se convaincre et prolonge son incertitude!... ainsi de Clotilde!

CHAPITRE SEPTIÈME

Caprice de jeune fille. Catastrophe.

Au petit jour, Clotilde se lève... incertaine, elle n'ose approcher de la fenêtre... Sa conscience lui reproche chacune de ses pensées, l'état de son cœur, et de n'être plus auprès de son père; à peine paraissait-elle un instant le soir! Il est vrai qu'elle chantait au bon vieillard des tensons et des ballades où l'amour jouait un grand rôle, et que Jean II trouvait, dans la voix de sa fille, un charme extraordinaire... Etait-ce assez!... Abandonner son père pour contempler l'endroit où se pose un juif!... Mais le monarque ne s'apercevait pas de l'absence de sa fille!... Des conseils se tenaient fréquemment, et Clotilde ignorait que son mariage en fût l'objet!... Ainsi parlait la voix de la conscience... et Clotilde n'en hésitait que davantage; elle attend que cette voix secrète se taise pour ouvrir un peu le rideau... « Tu vas faire un pas, criait-elle toujours; ce pas te mène vers le *don d'amoureuse liesse*, de même que le premier pas de la vie mène vers la mort... En prenant les fleurs tu proclames que ton cœur n'est plus vierge!... Attends au moins qu'il soit parti!... »

« Maugré cettuy sage aduertissement, la pucelle feit ung male pas. Elle se délibéra de tirer le ridelet moult doulcettement, et, par le pertuiz, vist le soulas de son cueur: elle gorgia ses ceilz de ce juif, cui l'affoloyt, en l'esgardant ores-cy ores-là... tant, qu'on l'auroyt cuidé incongneu à la bachelette... Ce repas d'amour paracheué; son queur se mollifia; à donc sa conscience, qui douloyt se tinst mute et quoye (coie), ung aultre appetist occyt ses clamours... » Les bons camaldules ne disent pas quel est cet appétit.

Au moment où le juif s'élançait sur la crevasse protectrice, après avoir salué la fenêtre d'un geste plein de mélancolie, le bruit de la croisée, bien qu'ouverte avec précaution, retentit légèrement et le fit retourner sur-le-champ; l'attention le rendit immobile... La princesse se rejeta dans sa chambre, et n'osa pas revenir, de peur d'être aperçue...

Attirée cependant par une force invincible, elle s'approche à petits pas et s'arrange de manière à ce qu'un seul de ses yeux lance un regard furtif... Nephtaly se trouvait toujours sur la crevasse périlleuse; et, sans voir que la mer atteignait son pied, tout entier à l'espoir, il attendait, avant de partir, s'il se réaliserait... Deux heures se passent... il est encore là... L'imprudent oublie l'heure du départ!... Que n'oublierait-on pas pour jouir de l'aspect de sa *bienfaitrice*!...

Les fleurs sont sur l'appui gothique de la fenêtre ogive; Clotilde les dévore de l'œil et brûle de les tenir, par cela même qu'elle ne le peut pas. Elle tâche d'en aspirer l'odeur délicieuse!... de temps en temps une secrète œillade lui découvre la constance de Nephtaly... Tout à coup elle songe que Josette va venir et verra les fleurs qu'elle a décidé de ne plus flétrir.

O génie féminin! nous devons te rendre les armes! Lecteur, cet aveu devient précieux, car il échappe à des moines... Clotilde s'habille elle-même à la hâte; elle ordonne à Josette de la suivre; et les deux jeunes filles se rendent sur la petite plate-forme qui régnait au bas du château du côté de la mer. Clotilde veut y respirer l'air frais du matin et cueillir des fleurs; Clotilde aime les fleurs; elle en désire chez elle, et ne conçoit pas qu'elle s'en soit passée jusqu'ici. Ne lui faut-il pas garnir deux magnifiques vases de cristal qui sont sur son prie-Dieu? Josette trouve ce goût bien subit; néanmoins elle aide la princesse, et Clotilde remonte avec un charmant bouquet, en éloignant toutefois la suivante, sous un prétexte quelconque. Elle rentre, et, pleine de dépit, jette dans la mer les fleurs qu'elle vient de cueillir; l'onde les emporte en les balançant. Nephtaly, du haut de sa falaise, a vu la blanche main de Clotilde lancer les fleurs: il se plonge dans la mer pour saisir ce trésor!

La princesse court à l'autre fenêtre, s'empare avidement des fleurs de l'Israélite et les sent avec une sorte de délire.

A la voir, on dirait qu'il existe pour elle une odeur de plus dans la nature!...

— Il n'y est plus, s'écria-t-elle en jetant un regard furtif sur la crevasse.

A peine a-t-elle prononcé ces mots que Nephtaly, mouillé par l'onde amère, reparaît, le bouquet à la main; il en secoue l'eau salée, le met au soleil levant; il se tourne vers la fenêtre qu'il aperçoit à peine, la salue par son refrain; et son attitude, toujours respectueuse, semble dire: « J'ai plus que je n'espérais!... » Tous ses gestes expriment la joie d'un cœur en délire: cette joie n'offensa point Clotilde, parce qu'elle était joyeuse sans savoir pourquoi...

La douceur de ces petits riens, qui sont de grands événements d'amour, répandit un tel charme, que la princesse ne songea point combien le hasard l'avait compromise. Peut-être, lui dit sa conscience, que le juif n'a pas vu que ses fleurs étaient acceptées!... l'honneur est encore sauf!...

Clotilde regardait toujours cette crevasse, maintenant défleurie; et le reste de l'innocente volupté qui saisissait son âme l'empêcha d'entendre que Josette avait exécuté ses ordres; enfin elle revint à elle, et Josette revêtit sa maîtresse de la même parure qu'elle portait le jour de la rencontre de l'Israélite, en observant toutefois qu'il manquait un gland à la tunique.

Clotilde rougit... Pourquoi rougir?... *Qui aime le die!...*

— Madame, continua Josette, il y a huit jours que vous n'êtes sortie...

— C'est vrai... Mettez de l'eau dans les vases de cristal...

— Madame sortira-t-elle?...

Cette question fit penser qu'elle n'avait pas encore parcouru les périlleuses falaises que le juif affrontait chaque jour pour arriver à cette rocaille où le diable seul parviendrait, si des hommes passionnés ne valaient pas mieux que le diable. Elle résolut donc d'aller visiter les chemins que prenait l'Israélite, et répondit:

— Oui, je sortirai...

Josette fit une jolie petite moue que je traduirais volontiers ainsi: « Peste soit du service des princes! on a un rendez-vous et l'on ne peut y courir. Les rendez-vous sont la vie d'une Provençale; faut-il m'en priver?... »

Vivre sans amour, c'est mourir d'avance.

Alors la soubrette se hasarda à demander:

— Madame aurait-elle la bonté de me permettre d'aller voir un de mes oncles à Montyrat?

— C'est bien loin pour vous. Vous êtes d'une hardiesse!... Quelqu'un vous accompagne-t-il?

— Oui, madame, répliqua l'amoureuse Josette.

— Si le comte Enguerry vous rencontrait?

— Que voulez-vous qu'il me prenne?...

La princesse ne dit mot. Mais, se souvenant de l'embarras et de la rougeur de Josette au seul nom des soldats d'Enguerry, le jour de la rencontre de Nephtaly:

— Josette, répliqua-t-elle en se saisissant de sa main, vous avez des secrets et vous me les cachez!...

— Madame, s'écria la fille de l'intendant, par grâce, ne les demandez pas! demain je vous ouvrirai mon cœur. Permettez que j'aille à Montyrat; mon père me remplacera pendant votre promenade.

— Mon enfant, répondit Clotilde émue des pleurs de Josette, va partout où tu voudras... Votre cœur ne m'appartient pas, et la pensée est la seule chose qui soit hors du domaine des rois.

— Ah! madame, dit Josette en se tordant les mains, mon cœur est bien à vous; Dieu du ciel! en doutez-vous?... je vous aime comme *lui*!

Heureusement pour la Provençale, Clotilde se trompa sur le sens de ce dernier mot, et Josette ne jugea pas à propos de la tirer de son erreur en l'instruisant de ses amours avec le Barbu.

Aussitôt son service fini, la jeune suivante mit son jupon rouge, son joli corset, et courut à Montyrat avec toute l'ardeur des filles de ce pays des amours...

Les ministres, occupés à tenir conseil, ne purent accom-

pagner Clotilde. Alors le docteur Trousse, Castriot et l'intendant reçurent l'ordre de suivre la princesse de Chypre.

Hercule Bombans, jugeant qu'il était en grande faveur, ne voulut rien négliger pour s'y maintenir. Clotilde aimant la toilette, il se revêtit d'un pourpoint à gros boutons, tout neuf depuis deux ans; il mit ses belles braguettes, découpées et garnies de ferrets d'argent; il sortit de son coffre des bas pers et de riches souliers à la polonaise, qui depuis furent appelés à la poulaigne, et une fraise brodée par sa fille. Il s'alla promener fastueusement dans les cours, en jouant avec sa médaille et son bâton de majordome, aux armes de Chypre, ayant soin de se faire voir aux gens afin de leur imprimer du respect; il fut même, à ce sujet, un peu plus hargneux que de coutume; il regarda le temps avec anxiété, et ne se rassura qu'à l'aspect de l'azur du ciel.

La princesse ne tarda pas à passer, suivie de Castriot et du docteur Trousse. Elle avait à la main deux fleurs les plus rares, apportées par le beau juif; et de temps en temps elle les sentait avec un visible plaisir.

— M. l'intendant est d'une somptuosité!... s'écria Clotilde en apercevant Bombans.

— Ah! madame, je dois encore le prix de cet habillement, répondit l'avare effrayé.

— Il faut acquitter vos dettes...

— Cela lui attaque les nerfs!... observa Trousse.

— Hélas! quand on est pauvre...

L'intendant se tut parce qu'il prévit un orage, d'après les regards de l'Albanais.

Clotilde prit à travers le parc et se mit à gravir le pic de La Coquette; son pas léger, animé par le désir, était trop rapide et fatiguait horriblement le pauvre Trousse, dont le ventre pouvait passer pour un second lui-même; pour ne pas déplaire, il souffrit en silence.

La princesse, parvenue au sommet, put juger des difficultés inouïes que le juif avait à surmonter pour arriver seulement à la crevasse qui altérait la pureté de l'angle

droit formé par le coin de La Coquette; la pente rapide de la falaise ne laissait pour tout chemin que de rares inégalités et des sables mouvants, dont les éboulements annonçaient les pas de Nephtaly. Après un demi-quart de lieue de cette côte, on apercevait un chemin moins dangereux, car le bord de la mer offrait des déchirements de terre, des anfractuosités et des grottes curieuses, parmi lesquelles on distinguait le Rocher-du-Géant, dont le sommet avait l'air d'une immense tête d'homme courbée vers la mer; ce caprice de la nature effrayait la vue par sa bizarrerie: jusque-là l'on ne découvrait aucune trace humaine. Quelques plantes maritimes, des mousses, des algues et des coquillages diminuaient, par un simulacre de végétation, le jaune foncé des rochers et l'horreur de ces lieux sauvages.

La princesse remarqua les vestiges des pieds et des mains de Nephtaly. L'idée d'essayer à courir le même danger que le juif lui sourit; mais lorsqu'elle la manifesta, Trousse et l'intendant se récrièrent:

— Madame, c'est risquer d'attaquer très fortement vos nerfs par la peur de la mort, que vous allez affronter à chaque pas, et *moi*, comme médecin, je m'y oppose. Songez donc que *moi*, gros comme je suis, je ne pourrai jamais descendre.

— Tu rouleras, dit Castriot.

— Madame, observa Bombans, mon habit...

Un regard terrible de l'Albanais glaça le visage jaunâtre de l'avare.

— Un désir de la princesse est un arrêt du destin pour nous.

Ayant dit, Castriot s'élança après Clotilde, qui, légère comme un faon, sauta d'inégalités en inégalités, en imprimant la marque de son joli pied sur les traces de celui de Nephtaly.

La princesse ayant un peu froissé les deux fleurs qu'elle tenait à la main, les mit dans son sein, prévoyant qu'elle s'aiderait de ses deux mains pour suivre le chemin du juif.

Trousse et l'intendant, effrayés, restèrent sur le haut de

la falaise à se regarder l'un l'autre pour se donner du courage.

— On risque de tomber à la mer! s'écria le médecin.

— Si ce n'était que cela, répondit tristement Bombans, mais mon habit, mes souliers... *J'avais bien dit qu'il m'arriverait malheur!*

— *Moi!* je suis trop gras pour dégringoler; la masse totale de mes nerfs m'emportera jusqu'au fond de la Méditerranée, mais vous!

La princesse et Castriot riaient de l'embarras des deux poltrons.

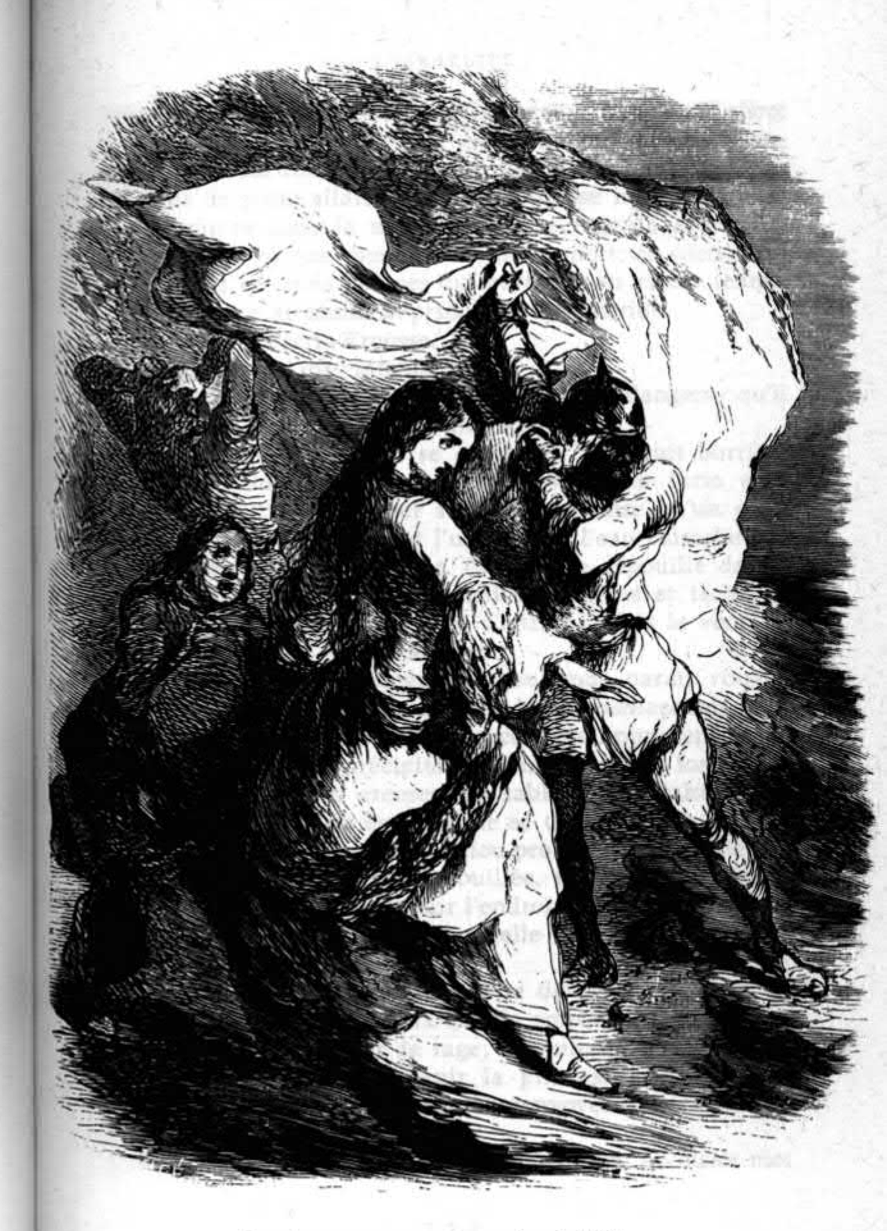
— Descendrez-vous? cria l'Albanais, puisque cela plaît à Madame; descendez ou je remonte.

— Oui, répondit le docteur, plus effrayé de la menace que du danger; *moi*, je descends.

Et le pauvre Trousse, recommandant ses nerfs à l'Eternel, roula comme une boule sans s'inquiéter des déchirures de son pourpoint noir. Heureusement Castriot le retint, car il eût dégringolé jusqu'au fond de la mer.

Pour l'intendant, il s'aida de ses pieds et de ses mains, en ayant soin que ses habits ne fussent pas souillés; mais il ne put empêcher que la moitié de sa collerette ne se déchirât et qu'une des pointes de ses souliers ne restât pour échantillon sur un caillou maudit.

C'était un curieux spectacle de voir ces quatre personnes errer au-dessus des flots; Bombans et Trousse marchaient comme sur des charbons ardents, la peur leur donnait des vertiges; mais le cœur de la princesse battait de joie. Elle voulut aller jusqu'à ce qu'elle ne vît plus de traces de la marche du juif. Pendant qu'ils s'avançaient vers le Rocher-du-Géant, où les guidaient les pas de l'Israélite, un immense nuage noir envahissait les cieux: il semblait qu'une déesse malfaisante étendit un crêpe funèbre marqueté de ces petits nuages blancs que l'on nomme fleurs d'orage. Quand Clotilde et sa suite aperçurent le jour cesser derrière eux, les flots de la mer s'agiter par des mouvements intestins et bouillonner en enfantant de grosses vagues qui, semblables à des moutons bondissants, cou-



Les lames menaçantes arrivent déjà aux pieds des spectateurs imprudents

raient les unes après les autres, ils se retournèrent et l'effroi les saisit. Castriot lui-même trembla pour sa maîtresse, parce que tout courage devenait inutile; nul doute que les torrents de pluie allaient rendre la falaise impraticable et les entraîner dans la mer. Chacun se regarda avec cette muette horreur que cause la vue de la mort; ce silence fut rompu par ces trois phrases qui partirent en même temps:

— Sauvons au moins la princesse! dit Castriot.

— Et moi? s'écria Trousse.

— Mon habit! dit l'intendant.

« Voilà donc, murmura Clotilde, les dangers qu'il affronte pour m'apporter ses fleurs!... »

A ces mots, les éclairs se succèdent, un bruit horrible s'étend au loin et l'orage éclate avec une furie sans exemple; le ciel et la mer semblent ne faire qu'un et se déchaînent en se menaçant l'un l'autre; l'eau ruisselle par torrents et siffle en tombant. Castriot se dépouille de ses vêtements, s'accroche à des cailloux pointus et tâche de former un abri pour la tête de Clotilde... Mais le vent les emporte bientôt et l'Albanais jure.

La mer s'enfle par degrés et son onde paraît vouloir atteindre le haut des falaises: les lames menaçantes arrivent déjà jusqu'aux pieds des spectateurs imprudents, tandis que l'eau qui se précipite du haut de la côte forme des torrents partiels qui creusent le sable et l'entraînent. La petite plate-forme où est Clotilde se trouve sur le chemin de l'un de ces ruisseaux. Le caillou protecteur ne résiste pas longtemps, et la princesse, mouillée, tremblante de froid, tombe en mettant sa main sur l'endroit de son sein où sont les fleurs qu'elle veut préserver; elle resta passive comme le rocher qui la reçut durement.

En la voyant étendue et l'eau se diviser sur sa tête en détachant ses noirs cheveux qu'elle emporte, l'Albanais se mit à pleurer et écumer de rage; il s'enfonça dans le sable jusqu'à mi-corps pour retenir la princesse mourante, et tirant son sabre, il essaya de renvoyer l'eau qui les envahissait graduellement.

L'intendant, cramponné sur deux cailloux, ne disait mot

tant sa douleur était grande en apercevant l'eau qui dégouttait de ses vêtements en absorber la couleur et la grêle couper les ferrets d'argent qui garnissaient les découpures de ses braguettes. Son œil, suivant cette couleur fugitive qui devenait la proie de la mer, ne se tourna pas une seule fois sur la pâle Clotilde, dont Castriot protégeait la tête au moyen de son casque.

Trousse, ne s'inquiétant ni de ses habits ni de sa personne, roulait son gros petit corps à travers les écueils et les ruisseaux sans s'occuper de la commotion de ses nerfs; animé par l'amour de la vie, il cherchait à atteindre le Rocher-du-Géant, dont le flanc ruiné promettait un asile.

Il n'est de tel qu'un égoïste en danger; ce qu'il trouve pour lui sert aux autres. Trousse, en arrivant à cette roche salutaire, s'écria:

— *Moi*, je suis à l'abri!...

Ce mot fit tourner la tête à Castriot: il se dégage du sable, prend Clotilde dans ses bras, et, rapide comme l'éclair qui sillonna la nue dans ce moment, il franchit les obstacles et parvint heureusement à la roche, car le tonnerre tomba au même endroit où était Clotilde. Les brusques mouvements de l'Albanais dégagèrent du sein de la princesse une des fleurs du juif; au milieu de son épouvante elle en gémit, une larme roula dans son œil quand elle vit cette tendre fleur emportée par l'onde furieuse.

Restait l'intendant, qui, séparé de tout et presque envahi par la mer, s'écria douloureusement:

— On m'abandonne!... *J'avais bien dit qu'il m'arriverait malheur!...* Mon habit est perdu; vingt-cinq marcs jetés à l'eau! Je suis mort! Au moins mon enterrement et mon cercueil ne me coûteront rien.

Ayant dit, il chercha à gagner le Rocher-du-Géant; Castriot lui tendit le fourreau de son sabre et il aida l'intendant à grimper sur le récif; mais dans cette opération salutaire, les deux souliers à la poulaine et la médaille d'or restèrent sur des cailloux, et Bombans les montra du doigt sans rien dire lorsque la mer les emporta.

— *Moi*, je n'ai rien perdu, répondit Trousse à ce mou-

vement de l'avare, seulement mes nerfs sont agacés; et les vôtres, madame?

La princesse, presque morte de froid, ne répliqua rien.

Cependant la mer en furie menaçait de son onde blanchissante les endroits qu'on aurait crus les plus inaccessibles; l'eau, tombant du haut du Rocher-du-Géant, se réunissait dans la grotte, plus basse que sa plate-forme qui s'avançait dans la mer. A mesure que l'onde approche, Clotilde et sa suite, entrant par la petite ouverture de la caverne, se retirent vers le fond. Tout à coup un horrible éclat de tonnerre se fait entendre. Il est suivi d'un craquement effroyable, et la masse informe, cette tête du rocher qui se penchait vers la mer, se détache et ferme l'entrée de la caverne... Un cri terrible s'élance dans les airs, et l'on aurait pu distinguer l'inévitable *moi* de Trousse. Il servit d'oraison funèbre; un affreux silence succéda... Cette porte fut la pierre tumulaire de ce sépulcre, ouvrage du hasard et de la nature... et pour que le *ci-gît* n'y manquât même pas, au-dessus du rocher fendu par la foudre, un jeune et gracieux arbuste lutte contre la furie du vent, au milieu de trois troncs d'arbres déracinés.

Dès le commencement de l'orage, Raoul s'est élancé vers le château; mais comment trouvera-t-on les victimes?

Le ciel se nettoie, l'azur reparaît, les oiseaux chantent et la nature a repris sa suavité pittoresque, la mer est calme et les chèvres de Raoul se suspendent sur les rochers.

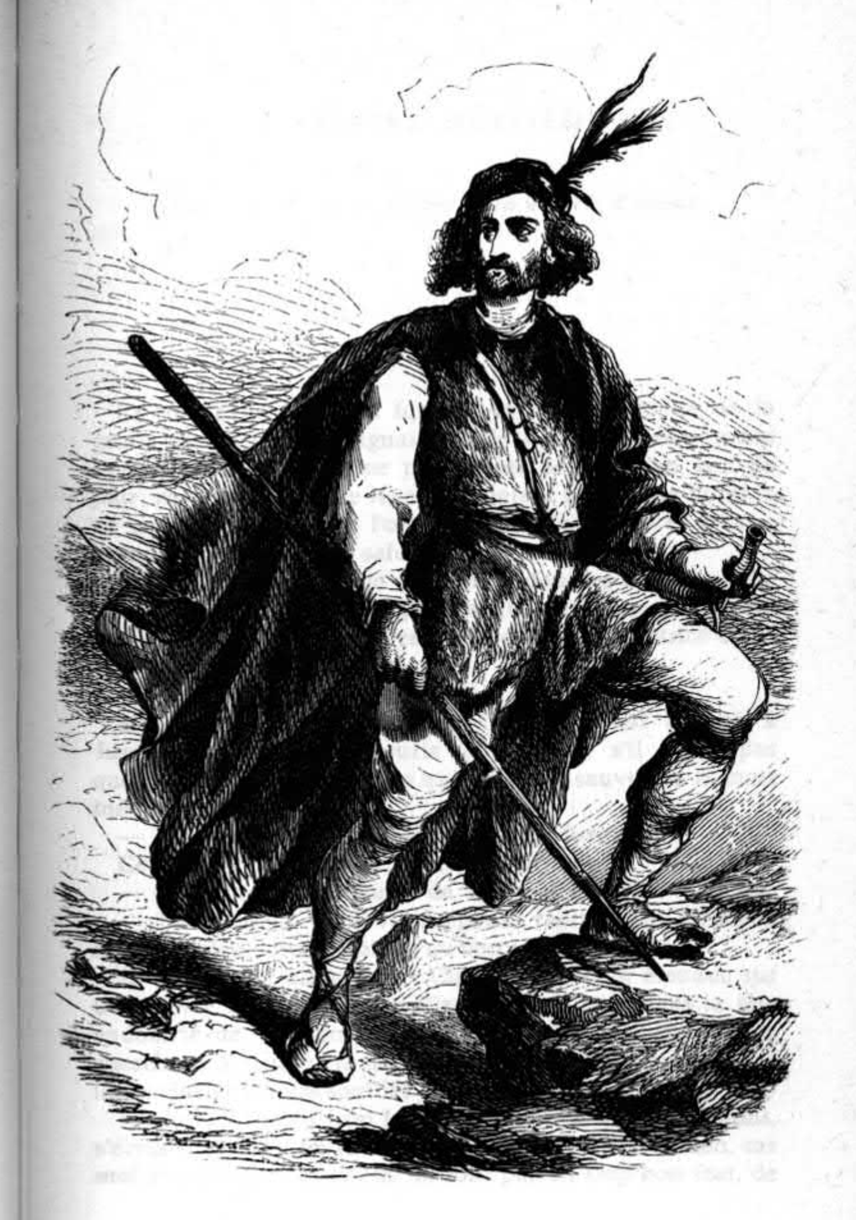
N'oublions pas le sire Enguerry le Mécréant. Après huit jours de réflexions, il résolut de partir pour le château de Casin-Grandes; Nicol et le Barbu reçurent le commandement de la forteresse et l'ordre de veiller sur Michel-l'Ange, et surtout de ne pas laisser approcher de la chambre d'Enguerry. Le Barbu tint l'étrier et le Mécréant prit la route de l'asile du roi de Chypre en pensant:

1° Que si le roi de Chypre lui donnait sa fille, il hériterait du royaume, qu'alors ses desseins s'accompliraient, et qu'il livrerait Michel-l'Ange;

2° Qu'au cas contraire, il serait toujours le maître du cauteleux Vénitien en gardant chez lui le prince et la princesse et ne les délivrant qu'à bonnes enseignes, c'est-à-dire en recevant le million promis; qu'alors les difficultés qu'il avait trouvées dans les cédules de l'Italien disparaissaient et qu'il serait le maître du Sénat vénitien;

3° Que puisque Gaston II ne s'était pas montré en Provence, depuis huit jours que le Vénitien avait annoncé son arrivée, il pouvait assiéger Casin-Grandes en toute sûreté s'il éprouvait un refus.

Alors il donna un grand coup d'éperon à son cheval et galopa vers Casin-Grandes, en ôtant toutefois de son casque la branche de cyprès qui l'eût fait reconnaître. Au bout d'une lieue, l'orage fatal à la pauvre Clotilde arrêta la marche du Mécréant, et il se réfugia dans une hôtellerie située à l'endroit où la route d'Aix rejoignait celle de Casin-Grandes.



Raoul le Chevrier

CHAPITRE HUITIÈME

Désespoir. Coup de théâtre. Un miracle d'amour.

La masse de lave qui formait la porte éternelle de la grotte du Géant ne joignait pas le haut du rocher assez hermétiquement pour ne pas laisser pénétrer un peu de jour; mais cette fenêtre légère, en jetant une faible lumière, ne servait qu'à rendre l'obscurité plus affreuse et à faire évanouir tout espoir de salut.

L'humidité de la grotte et la pluie dont les vêtements de Clotilde sont chargés ont pénétré jusque dans ses veines; son sang s'est glacé, elle est pâle et froide. Castriot cherche en vain à la ranimer.

— Trousse! Trousse! s'écrie-t-il.

Mais le docteur ne l'entend point; il est occupé à fureter, comme une souris poursuivie, s'il n'est pas quelque fente, quelque trou qui puisse le sauver de la mort inévitable.

— Trousse! répéta Castriot d'une voix formidable.

Celui-ci, pour s'excuser, lui répondit:

— Le prince a la bonté de m'appeler *maître* Trousse.

— Le malheur nous rend égaux, répliqua le farouche soldat; arrive donc et vois ce qu'éprouve la princesse.

Le docteur se dirigea vers Clotilde, qui était étendue sur une pierre aussi froide qu'elle; Castriot, soulevant la tête endolorie de sa bienfaitrice, l'appuya sur ses genoux en cherchant à réparer le désordre de ses vêtements et de ses longs cheveux noirs souillés par le sable.

— Ses nerfs sont trop faibles pour de pareilles émotions, s'écria le docteur en lui tâtant le pouls; je le crois bien, car *moi* je sens que les miens ne sont pas en trop bon état, de

semblables pensées sont trop fortes, l'âme n'a qu'une somme d'énergie, et...

— Imbécile! reprit Castriot, pense-t-elle maintenant?

— Non.

— Alors elle devrait bien se porter, selon ton jargon.

— Aussi *moi* je prétends que les morts se portent mieux que les vivants.

— Serait-elle morte? s'écria l'Albanais.

Et ses yeux étincelants effrayèrent Trousse, qui se hâta de répondre:

— Je ne dis pas cela, mais moi...

— Il ne s'agit pas de toi, guéris la princesse ou sinon...

Il caressa son sabre.

— Comment voulez-vous que je la guérisse si le sang est figé dans les divers coins où il est distribué pour toujours. Et d'ailleurs, Castriot, voyez cette prison, c'est notre tombeau; moi comme vous nous allons y mourir. Grand Dieu! mourir! aucun espoir!... Savez-vous ce que c'est que la mort?

— Et toi, le sais-tu?

— Que trop, dit le tremblant médecin.

— Et tu penses vivre! s'écria le soldat, lâche! Si quelque chose est rien, la mort est encore moins.

— C'est bien facile à dire, mais vivre est notre plus beau patrimoine, et notre père commun fut juste, car...

— Lâche! interrompit encore Castriot.

— Qu'a de plus que moi le plus grand roi du monde? Je ne le cède qu'à Dieu! Lui! il vit toujours.

— Lâche! répéta Castriot en caressant son sabre.

A ce moment un léger bruit se fit entendre, et le docteur tressaillit d'espérance... pour lui-même.

— Serais-je sauvé?... dit-il.

— Pourrait-elle l'être? s'écria l'Albanais en ne pensant qu'à sa bienfaitrice.

Ils prêtèrent une oreille attentive; mais c'était l'intendant qui secouait ses habits, en pressait l'eau, tâchait de les sécher et de les brosser, en se servant alternativement

de chacune de ses manches; il comptait combien il lui manquait de ses ferrets d'argent...

— Au moins, murmurait-il, je ne craindrai plus la corde!... je mourrai de ma belle mort; et, encore, vivrais-je au moins trois jours sans rien dépenser?...

Castriot, tout en colère, réchauffait la princesse en répétant:

— Le lâche!...

Enfin un rayon de soleil, perçant le voile épais des nuages, fit voir au fidèle Albanais Clotilde ouvrant ses deux beaux yeux bleus affaiblis par la souffrance!...

— Où suis-je?... dit-elle d'une voix douce.

— Hélas! madame, *je* suis rayé de la liste des vivants! répondit le docteur.

— Tais-toi, vieux radoteur; lâche! n'effraie pas les autres. Madame, dit l'Albanais en se tournant vers Clotilde, nous sommes en danger... mais vous vous sauverez peut-être...

— Et comment? s'écria Trousse; les morts n'ont jamais levé leur marbre funéraire!...

A ces mots, Clotilde leva les yeux sur les flancs rougeâtres de cette espèce de tombe, et chacun l'imita. Cet aspect lugubre n'attrista point la princesse. En général, la jeunesse, insouciante et gaie, ne conçoit pas la mort; au printemps de la vie on ne voit partout que des roses!

— C'est un bienfait du Ciel... murmura-t-elle; que de malheurs cette mort m'évite! *Ah! je sens que je l'aurais aimé!...* Je meurs au beau moment de la vie!... N'importe, je me retire enivrée! oui, si l'existence réside en l'usage, j'aurai vécu huit jours pleins! huit siècles!... *et je serai pleurée!...*

A cette pensée, elle tire de son sein la fleur de l'Israélite, en savoure l'odeur avec délices; pour elle, cette fleur possède un charme rare, elle semble cueillie sur les bords du Léthé; car Clotilde oublie le danger présent, et son âme, tout en proie à des voluptés idéales, déguise l'horreur de cette tombe, en brodant de fleurs le suaire dont s'enveloppe son amour sans espoir.

— Madame, murmura le docteur, quelle horrible situation pour un homme qui n'a pas gaspillé sa vie de la perdre par un tel événement!...

— Mon pauvre maître Trousse, je sens combien je suis coupable; j'ai causé votre perte; j'en suis au désespoir!...

L'intendant, se rapprochant de Clotilde, s'écria:

— *J'avais bien dit qu'il m'arriverait malheur!*

Puis il s'assit sur une pierre avec une résignation morne.

Le silence régna dans la grotte comme si personne ne l'habitait, et ces malheureux se jetèrent des regards désespérés; la princesse seule avait sur ses lèvres pâlies le doux sourire des amours; sûre de mourir, elle se livrait tout entière au charme de s'avouer sa flamme innocente, et ses yeux brillaient de joie... Elle repassa dans sa mémoire les moindres événements de ces huit jours et s'environna de tous les enchantements de l'amour... Castriot pleurait de rage en voyant le visage gracieux de sa maîtresse.

« Elle a plus de courage que moi!... se disait-il, et voilà les Lusignan perdus!... »

Il se lève, et, suivi de ses compagnons d'infortune, ils se hissent près de la fente du rocher, et s'écrient à la fois, avec toute la force du désespoir:

— Au secours!...

Ils entendirent les sons de leur voix s'étendre sur la vaste plaine des eaux, et les échos des montagnes les prolonger... Point de réponse!...

Trois fois ils crièrent, et trois fois l'imperturbable silence de la nature leur signifia qu'ils devaient mourir. Alors la rage s'empara de leurs cœurs, ils assemblèrent leurs forces contre le rocher, et, semblables à ces enfants qui frappent la pierre dont ils sont blessés, ils déchargèrent leur fureur sur cette masse de lave, en cherchant vainement à l'ébranler: le destin n'est pas plus inflexible! Castriot, tirant son sabre, essaya de miner la fente légère, mais il s'aperçut que ce rocher de granit userait son sabre avant d'avoir laissé place pour le passage d'une souris.

Le découragement se glissa dans leurs âmes et en consuma la force aussi rapidement que le feu dévore un

toit de chaume. Ils revinrent prendre leurs places dans l'attitude du désespoir; leurs yeux fixes regardèrent la terre en paraissant craindre l'aspect de ce groupe de douleur faiblement éclairé... Cette lueur fugitive, ce rayon fluet était l'image du peu de vie qui leur restait; les plus tristes réflexions vinrent errer dans leur imagination, et le silence de la mort régna par avance...

Oublieuse du danger et toujours suspendue dans un monde idéal, la princesse en fut tirée par la vue de la douleur morne de ses compagnons.

— Mes amis, leur dit-elle, sans que sa voix enchanteresse fît impression sur leurs âmes, car nul mets n'a de goût pour un condamné; mes amis, pourquoi nous attrister, si notre douleur ne change pas l'arrêt du destin?... Vivons toute notre vie! la dernière heure est quelquefois la plus suave; il est un charme dans les adieux!...

— Ah! madame, vivre est tout!... s'écria le docteur.

— Si cependant on gagnait à mourir... dit l'intendant.

— Peut-être!... répliqua Castriot; après tout, les mortels se passent le flambeau de la vie les uns après les autres; dans quel but?... nous l'ignorons...

A ce mot, le silence de la vie ne fut plus interrompu.

Trousse s'écria:

— J'ai faim!...

La voix de l'égoïste avait une expression qui faisait frémir.

— Et vous, madame? demanda l'Albanais à Clotilde.

— Je souffre et je me tais!... répondit-elle d'une voix altérée.

— Entends-tu?... dit l'Albanais au docteur avec un regard de reproche.

Alors Castriot, fronçant ses noirs sourcils, jeta de temps en temps des regards avides sur Hercule Bombans et le docteur Trousse, en les comparant l'un à l'autre. Le pauvre docteur ne les comprit que trop, et l'Albanais n'avait pas besoin d'y ajouter, pour commentaire, cette

caresse habituelle qu'il faisait à la poignée de son sabre.

— Moi!... je ne suis pas très gras, observa Trousse en tremblant, et ces événements, en agaçant mes nerfs, auront rendu ma chair très coriace, car j'ai soixante ans!... ajouta-t-il en se vieillissant de cinq ans.

— J'en ai soixante-dix! s'écria Bombans effrayé.

— Cela ne changera pas ma résolution, dit l'impitoyable Castriot, aussitôt que la princesse ressentira la faim, je tuerai Trousse, comme le plus gras; l'intendant après Trousse, et moi-même après l'intendant!...

— Qu'entends-je? s'écria Clotilde. Castriot, j'aime mieux cent fois périr!...

— Non, madame... dit l'Albanais avec l'accent immuable du destin.

— Castriot, je vous ordonne... répliqua-t-elle en pleurant.

— Madame, dit-il en tirant son sabre, je suis le maître, et...

A ces mots, la princesse s'évanouit... Castriot, croyant que c'était de besoin, brandit son sabre... Trousse et l'intendant, se comprenant par un regard, se jetèrent sur l'Albanais furieux, pour lui arracher son arme... Un combat s'engagea auprès du cadavre de Clotilde...

La lutte ne fut pas longue; Castriot, se reculant de trois pas, abattit d'un coup violent l'intendant, qui tomba par terre; et, roulant des yeux animés par la rage, il levait son sabre sur le cou de Trousse, lorsque la princesse, se relevant, arrêta son bras en s'écriant d'une voix déchirante:

— Je n'ai plus faim!...

A ce moment, un horrible craquement retentit, et son bruit semblait annoncer de nouveaux malheurs; le fond de la grotte parut se mouvoir; la princesse fut joyeuse en pensant qu'ils allaient tous mourir d'un coup. L'intendant, malgré sa résignation, et le pauvre Trousse, tremblèrent comme les feuilles en novembre, et Castriot éleva ses mains pour soutenir la voûte au-dessus de la tête de Clotilde!...

Le flanc de la grotte se retira comme par enchantement, une lumière vive illumina ce théâtre d'horreur, et du milieu d'un palais souterrain l'on aperçut, comme un dieu

protecteur, le beau juif environné d'un nuage de lumière et d'une auréole céleste!... Soudain un cri de joie frappa la voûte, rendue moins sonore par les ornements de tout le luxe de l'Orient. En effet, les étoffes les plus précieuses, plissées avec élégance, forment un dais de pourpre et descendent en tapissant les parois volcaniques de la grotte. Tous les plis ondulés de l'étoffe se rattachent, au milieu de la voûte, à une rosace d'or du plus beau travail, et de cette rosace pend une lampe d'argent remplie d'huile odorante; un magnifique tapis de Perse déguise le sol poudreux; tout à l'entour de cet appartement règne un divan en bois d'ébène enrichi d'or; des coussins moelleux et à glands de soie y sont à profusion; aux quatre coins s'élèvent des colonnes brisées; elles supportent des trépieds d'or d'un goût exquis, d'où s'échappe la fumée bleuâtre des parfums de l'Arabie; des vases précieux, des pierreries, des curiosités, des livres, embellissent cette délicieuse retraite!... L'étonnement a saisi chacun, et l'intendant reste la bouche béante devant tant de richesses... Ce coup d'œil fut l'affaire d'un moment!...

— Madame, dit l'Israélite aussitôt qu'il parut, je n'hésite pas à vous découvrir un asile devant lequel, depuis deux cents ans, ma famille vit expirer la haine de la terre et le pouvoir des rois!... Je sais qu'en vous sauvant je perds tout, car l'intolérable persécution de la haine n'a point de mémoire dans le cœur... Lorsqu'on nous poursuivra, ce refuge, fruit de la prudence de mes ancêtres, ne sera plus impénétrable, et nos richesses seront la proie de nos persécuteurs. Mais j'éprouve une douceur extrême à tout sacrifier pour votre vie!... elle vaut tous les biens de la terre et tous les juifs qui l'habitent! Venez, ô ma bienfaitrice! venez, je vais vous rendre au jour... Quel que soit le faible luxe qui décore ces parois, rien n'est beau que le ciel, et vous croirez, comme moi quand je sors, assister au premier jour de la création...

Il aurait pu parler cent ans... cent ans Clotilde l'eût écouté!... N'en croyant pas ses yeux, elle contemple le beau jeune homme d'un œil étonné. Elle quitte un instant pour

parcourir, d'un regard curieux, cette demeure qui recèle Nephtaly. Sur une table d'ivoire et d'or elle remarque son bouquet placé dans un vase murrhin et tout près d'un luth précieux dont elle entendit, naguère, les tendres accords... A cette vue, une joie céleste s'empara de son âme, et Castriot attribua l'oscillation de son sein à la surprise de devoir la vie à un juif.

Avant que l'on entrât, le bel Israélite s'élance, et la princesse inquiète le vit se diriger vers sa place habituelle; il ôte, avec une soigneuse précipitation, le gland de la tunique qui se trouvait, comme une relique d'amour, posé sur un coussin précieux; songeant que ce talisman pourrait être reconnu, il le cacha sous son luth.

Cette délicatesse de sentiment toucha plus Clotilde que le soin qu'il avait eu de lui sauver la vie; elle comprit que cet homme l'aimait pour elle-même et que la vanité cédait à l'amour.

Aussi, quand il revint, Clotilde tira de son sein sa fleur chérie, en souriant de ce doux sourire produit par la seule volupté de l'âme... En reconnaissant la fleur qu'il apporta le matin, le beau juif change de couleur, il pâlit et s'écrie:

— Ah! je sens que l'on peut mourir de plaisir!... quand on a sauvé sa bienfaitrice... ajouta-t-il en remarquant l'œil ardent de l'Albanais.

Ai-je besoin de dire que Clotilde le comprit?

Ces mouvements furent rapides et incompréhensibles pour les spectateurs, qui, du reste, ne se lassaient pas d'admirer ce lieu qui semblait la salle du trône du roi des gnomes.

— Je suis lasse et veux me reposer un moment... dit la princesse en courant s'emparer avec avidité de la place que le froissement des coussins indiquait être celle du bel Israélite.

Elle s'y pose complaisamment, étale ses bras en foulant la pourpre, et regarde les riches ornements, le luth, les vases, surtout les fleurs qu'elle jeta le matin dans les flots... et qui semblaient l'amulette protectrice du juif.

La douceur des parfums, la gracieuse recherche de ce

lieu tout plein de Nephtaly, sa présence, le souvenir du danger dont il venait de la sauver, et, plus que tout cela, la correspondance secrète de leurs âmes embellissaient ce moment d'un charme inexprimable: la princesse ne pouvait s'empêcher de porter fréquemment sa vue sur Nephtaly, qui fit asseoir ses hôtes sur des coussins, et leur présenta de l'hypocras et du vin de Chio... Quant à lui, il resta debout dans une humble contenance.

Gracieux Raphaël! toi seul pourrais rendre la molle langueur des regards du juif et de la princesse, et cette attitude extatique qui dévoile l'amour... Mille pensées légères comme les bizarreries d'un songe voltigèrent dans leur imagination, et ces pensées leur furent communes. Si Nephtaly rêva des baisers imaginaires savourés sur la bouche de rose de Clotilde, Clotilde retint Nephtaly dans ses bras; elle pressa, posa cette tête charmante sur son sein palpitant, et son chaste cœur ne devina pas de plus suaves voluptés!

Ce sont ces idées involontaires qui, retenues captives par la pudeur, font briller nos yeux du feu de Prométhée. En vain Clotilde veut les chasser; un malin démon les enfante à plaisir, et, quoiqu'elle détourne souvent ses regards du juif immobile, ce démon la pousse à lever ses yeux plus souvent encore. Enfin, elle s'écrie d'une voix enchanteresse:

— Nephtaly!...

Autant elle eut de joie en prononçant ce nom, autant en ressentit le juif en s'entendant nommer par Clotilde...

— Nephtaly, je vous donne l'assurance que votre asile sera respecté; j'oublierai, *s'il se peut*, que je l'ai vu!... Quant à ces gens, soyez sûre de leur discrétion... Leur silence sera semblable à celui de la mort dont vous les avez sauvés!

Le juif, les yeux toujours attachés sur la fleur avec laquelle la princesse badinait, resta muet, et Clotilde comprit son silence.

— C'est un bien honnête homme! dit tout bas l'intendant en se promettant bien de lui redemander les cinq cents livres qu'il croyait lui être dues.

Trousse savourait la vie et ne répondit rien. Mais Castriot se lève, s'approche de Nephtaly, lui saisit la main et tire son sabre:

— Mon ami, tu n'es plus juif pour moi puisque tu viens de te dévouer pour sauver ma bienfaitrice; songe que Castriot et ceci te défendront contre tous tes ennemis, lorsque le salut et l'intérêt du prince ne s'y opposeront pas!... Et vous, ma bienfaitrice, je sais que vous m'avez recueilli, tenu lieu de mère, que j'ai mangé votre pain de bienfaisance. Il me fut délicieux! madame!... dit-il d'un ton plus grave, je crois m'acquitter de tout en taisant que vous avez été dans la tanière d'un juif; du reste, mon silence sera comme mon dévouement... éternel!...

La princesse le remercia par un de ces regards qui donnent la vie et qui font naître dans le cœur des ouragans de désirs!...

— Vous!... reprit Castriot en s'adressant à Trousse et à Bombans qui buvaient toujours, s'il vous arrive d'en lâcher une parole et de nuire au juif Nephtaly... toi, Bombans, je déclare au prince que tu possèdes...

— Chut! dit l'intendant, j'obéirai!

— Et toi! continua l'Albanais en faisant voir de près son sabre à Trousse, si tu n'oublies pas cet asile, je te trousse... Tu aimes la vie?

— Moi...

— Silence! s'écria Castriot, si tu veux vivre!

La princesse et Nephtaly, se dévorant l'un l'autre des yeux, n'entendirent pas ce colloque.

« Si je pouvais l'aimer... ma vie serait une extase perpétuelle; mais un juif... le dernier des hommes!... » Ainsi pensait Clotilde!

« Qu'elle dise: « Je t'aime », et je meurs content!... » Ainsi pensait Nephtaly: et leurs regards trahirent leurs pensées, car les trois quarts de ce qui se dit en amour s'exprime par l'œil... Aussi Clotilde s'écria-t-elle tout bas:

— L'air de ces lieux est mortel pour mon bonheur!... Nephtaly, continua-t-elle à voix basse en lui montrant le divan pour qu'il vînt s'y asseoir, si vous avez un sen-

timent généreux pour moi... promettez-moi de ne plus venir sur La Coquette.

Une grosse larme humecta l'œil du juif, et la princesse sentit tressaillir son cœur.

— Madame, répondit-il à voix basse aussi, ma vie vous est consacrée; lorsque vous me direz: « Meurs!... » je mourrai... Toutefois sachez que c'est me l'ordonner que de me faire renoncer à votre aspect; l'endroit que vous habitez est pour moi tout l'univers! et le reste... l'autre monde!

— Nephtaly, combien de fois faudra-t-il donc que vous voyiez *votre bienfaitrice*?... Voulez-vous que...

Elle s'arrêta de peur d'en trop dire.

— Madame, vous venez du bord de la mer; si vous en avez compté les grains de sable, vous aurez marqué combien d'années vivra ma *reconnaissance*.

Clotilde soupira.

— Hélas! je sais tout ce que me dit ce soupir... Malheureux! s'écria-t-il en déchirant sa précieuse dalmatique, peux-tu donc oublier que tu es un animal immonde, rebut de la terre, qui te dénie les droits d'un homme!... Depuis le jour que je vous vis, madame, mon cœur m'a convaincu de l'injustice de la terre!... O Judas! que de malheureux tu as faits!...

— Nephtaly, quel est donc votre espoir?...

A son tour il soupira.

— Que devenir?...

A ce mot l'Israélite leva ses yeux et sa main droite vers le ciel comme pour lui redemander, par ce geste, l'égalité de la nature; puis il revint tristement puiser la vie dans l'aspect de la princesse.

— Songez-vous, Nephtaly, que le Ciel ne peut rien et que vous devez...

A la contenance du juif il était facile de voir qu'il allait répondre: « L'amour ennoblit tout, et le temps tire de l'urne du destin les arrêts les plus bizarres... Si vous deveniez orpheline!... pauvre, abandonnée!... cette retraite... » La princesse le comprit et s'arrêta... Et, comme l'homme espère jusqu'aux tombeau, Clotilde, écartant tout ce qui pourrait

troubler sa pensée, crut entrevoir une ombre d'espérance que la réflexion devait détruire; mais, pour le moment, elle s'y livra tout entière et la prudence s'envola en gémissant!...

La modeste retenue du beau juif qui n'exigeait rien, son culte silencieux, émurent le cœur de la princesse et le donnèrent à jamais à l'Israélite; cette minute décida de l'âme de Clotilde sans que la jeune bachelette s'en aperçût, car elle avait encore un reste de fierté qui l'empêchait de se l'avouer à elle-même.

Castriot, regardant une magnifique clepsydre, s'écria:

— Madame, il est bien tard et le roi doit être au supplice!...

Clotilde se leva précipitamment; alors l'Israélite furieux brisa l'horloge importune en mille pièces; bien en fut-il récompensé par un regard d'amour!... Ce fut à regret qu'il guida ses hôtes à travers un labyrinthe d'escaliers et de grottes ménagées dans l'intérieur du Rocher-du-Géant. Bientôt Clotilde se trouva dans le cratère d'un volcan éteint... Nephtaly leur montra la falaise et dit à Clotilde un: « Adieu, madame!... » qui fit tressaillir jusqu'au terrible Castriot. La princesse salua son libérateur par un geste de main plein de mélancolie; et, plus pensive que jamais, elle s'en fut à pas lents... En sortant de cette rêverie, elle remarqua que ses vêtements étaient souillés, que sa chevelure en désordre couvrait son sein d'un voile noir qui, laissant des interstices, rendait plus éclatante la blancheur de sa peau satinée: sa tunique mouillée, les algues et les mousses qui ornaient sa tête, lui donnaient l'air d'une naïade; et l'amour avait jeté sur cette scène un tel charme, que le juif ne s'en était pas plus aperçu qu'elle... Clotilde se retourna pour admirer la beauté pittoresque des Roches-du-Géant, bouleversées par l'orage... Alors elle vit le bel Israélite qui, plongé dans une extase profonde, la suivait de ses regards; il ressemblait, par son immobilité, à Niobé prête à devenir rocher!

L'air, purgé par l'orage, était suave, et la mer apaisée; les fleurs exhalaient leurs plus doux parfums; le chant des

oiseaux avait quelque chose de voluptueux; enfin la nature semblait solliciter l'attention de Clotilde par cette amoureuse coïncidence... mais non! La jeune fille ne voit rien de tout cela... son pied léger foule à peine la terre, et elle paraît dédaigner le ciel, tant elle est heureuse et tant son cœur est chargé de pensées nouvelles!... Le bonheur nous rend presque athées... les infortunés seuls regardent les cieux!

Ce fut alors que Clotilde conçut la vie!... et, semblable à l'athlète qui vient pour la première fois aux jeux olympiques, elle admira l'étendue du cirque: l'espérance, aux doigts fragiles, en ouvrit la barrière, et son imagination le parcourut en le parant de fleurs!... Cependant que d'anxiétés dans l'amour!... Pauvre Clotilde!...

CHAPITRE NEUVIÈME

Un nouveau personnage.

Malgré tout le plaisir que l'on éprouve à suivre cette charmante Clotilde, l'abrégé des perfections humaines, il nous faut revenir à cette hôtellerie située au coin de la jonction de la route d'Aix et de celle qui conduit au château de Casin-Grandes.

Le sire Enguerry rongea son frein en entendant son éloge fait de main de maître par plusieurs paysans ruinés; il s'impatienta! Une femme impatientée ouvre la bouche et ne la referme que pour prononcer indistinctement les mots que lui souffle la colère, mais un homme!... se promène sans rien dire. C'est ce que fit le Mécréant. Il marcha de long en large, notant du coin de l'œil les paysans qui le maudissaient, et à chaque fois qu'il arrivait à une mauvaise fenêtre qui se trouvait contre la porte de l'hôtellerie, il regardait si l'orage cessait, ce qui ne tarda pas; mais il fallait encore attendre que les eaux fussent écoulées; alors il prit le parti de s'asseoir au coin d'une vaste cheminée.

Une jeune et jolie fille vint aussi chercher un asile dans l'hôtellerie; ses pieds n'avaient aucune tache de boue et ses vêtements étaient à peine mouillés. Cette circonstance la rendit l'objet de l'attention générale lorsqu'elle entra, chacun tâchant de deviner comment il se pouvait que cette petite sorcière eût reçu l'averse sans se crotter la jambe; mais ce n'était pas là le plus extraordinaire de son aventure!

— Vous voilà, mademoiselle, dit l'hôtesse en allant au-devant d'elle avec un certain respect; approchez-vous du feu! Faites-lui place, vous autres!... Je croyais que votre

service auprès de la princesse vous prenait tout votre temps! Que se passe-t-il au château?... Que vous êtes heureuse d'être avec la fille d'un roi! Comment se porte M. Hercule Bombans, votre père?...

A ces mots les paysans reconnurent Josette, la fille de l'intendant; elle répondit:

— Très bien, madame!...

— Est-il toujours soucieux?...

— C'est un bien honnête homme!... s'écria un paysan dont le terme du fermage approchait.

— Et d'où venez-vous, sans curiosité?... demanda l'hôtesse.

— De Montyrat, répondit Josette en rougissant.

La jeune Provençale était tout en émoi; ses joues pâles, ses cheveux dérangés et ses yeux fatigués annonçaient qu'elle venait de faire une bien grande course!... et je crois, en vérité, qu'il n'existe pas dans la vie, hors la minute qui précède la mort, une traversée plus longue que celle de Josette, telle courte qu'elle puisse sembler... Josette n'osait presque lever les yeux; cependant elle trouva moyen de lancer sur l'assemblée des coups d'œil plus savants que ceux du matin: ses œillades friandes avaient ce feu qui distingue les yeux du Midi; je ne sais quel épanouissement régnait sur la figure animée de Josette: quand on a bu de l'ambroisie, il en reste toujours une certaine odeur!... Cet état que toute femme devine n'échappa donc pas à l'hôtesse, qui y trouva l'ample matière des discours du lendemain... Alors il courut les bruits les plus étranges sur la fille d'Hercule Bombans... mais j'affirme, sur mon honneur, qu'elle était innocente!... sans cependant affirmer qu'elle eût conservé ce dont on est épris en France et ce qu'on méprisait à Sparte!...

— Vous êtes donc du château de Casin-Grandes? demanda le Mécréant.

— Oui, monsieur.

— Vous êtes fille de l'intendant?...

— Oui, monsieur.

— Alors vous savez si la princesse Clotilde!...

A ce mot, Enguerry fut interrompu par l'arrivée d'un autre personnage extraordinairement intéressant. Il venait de la route d'Aix, capitale de la Provence, et il allait prendre celle de Casin-Grandes, lorsqu'en passant devant l'hôtellerie il entendit prononcer le nom de la princesse de Chypre. Or rien ne fut si facile, car il laissait marcher négligemment son cheval dans le moment où Enguerry parla de Clotilde; je dis dans ce moment-là, car le destrier, couvert d'écume, pouvait faire supposer une marche très précipitée.

Ce cavalier, destiné à jouer un grand rôle dans cette histoire, mérite que nous fassions son portrait et que nous cherchions la cause de la mélancolie qu'il porte empreinte sur son visage. En commençant par ce qu'il a, car c'est le plus visible, nous viendrons peut-être à trouver ce qui manque à son bonheur, la cause de sa mélancolie! Je gage que toutes les femmes qui me liront l'ont déjà devinée; néanmoins elles ne savent pas encore ce que je vais dire:

Il a d'abord un très beau casque d'acier bronzé, surmonté de belles plumes noires; son gorgerin est noir, sa cuirasse est noire, ses brassards, sa cotte de mailles, le fourreau de sa large épée, ses cuissards, ses gants, le harnais de son beau cheval noir, tout est noir; son écusson n'offrait aucune marque héraldique, si ce n'est un tournesol privé de l'astre qui lui donne la vie, et l'on lisait (ceux qui savaient lire) en lettres en relief: *Deuil à qui n'est pas aimé...*

Il régnait dans les mouvements de ce cavalier une grandeur simple et naturelle, un air dégagé, sans apprêt, qui dévoile les hommes au-dessus du vulgaire, car ce chevalier était sans doute un de ces paladins, grands redresseurs de torts et servant les princes opprimés, un fils de famille allant chercher, à cheval, les aventures que de nos jours nos jeunes gens cherchent en poste, sous prétexte de s'instruire: enfin un de ces preux comme cette époque en fournit encore quelques-uns; hélas! ce furent les derniers! et ce beau temps, l'âge d'or de l'Europe, ce temps où les hommes se battaient sur les grands chemins pour les dames,

cette époque où pour un bien arrivaient mille maux; enfin ce règne de l'adresse individuelle disparut devant l'invention déloyale du canon: l'*ultima ratio regum*, la logique éternelle.

— Quelle est la route qui mène à Casin-Grandes? dit en entrant ce cavalier en s'adressant à l'hôtesse.

Mais sa curiosité jalouse se portait plus particulièrement sur le Mécréant, auteur de la question sur Clotilde; ce qui veut faire présumer qu'il connaissait Clotilde, car je veux tout expliquer, pour éviter les commentateurs, si par hasard cet ouvrage ne meurt pas en huit jours.

L'hôtesse indiqua le chemin. Certes on indique un chemin du doigt en disant: « Le voici ». Mais l'hôtesse prit le chemin de La Fontaine quand il allait à l'Académie:

— Monsieur, s'écria-t-elle d'une voix criarde, ah! vous voulez savoir la route de Casin-Grandes! mais elle est faite depuis longtemps, c'est pour vous dire qu'elle n'est pas en trop bon état et qu'elle doit être impraticable. Si vous attendiez, j'ai du vin d'Orléans; et voici la fille de l'intendant du château qui s'en retourne dans une minute, elle vous tiendra compagnie, et certes elle est gentille, et dans ce pays nous avons assez généralement de l'esprit, et les Provençales sont de bonne compagnie, etc., etc., etc.

Qu'il vous suffise d'apprendre qu'elle parla pendant cinq minutes, et que ce qu'elle débita remplirait de vide vingt grandes pages.

Le cavalier noir et le sire Enguerry s'examinaient avec l'attention farouche de deux rivaux; mais le Mécréant ne put en aucune manière voir le visage de l'étranger, sa visière était baissée et les jours si serrés, que l'on n'apercevait rien au travers.

— La princesse Clotilde n'est pas mariée? dit le Mécréant en reprenant sa conversation interrompue par l'arrivée de l'inconnu.

— Non, monsieur, répondit Josette avec un petit air d'importance.

— C'est bon, s'écria-t-il, car mon voyage serait fini...

A ce mot, le chevalier noir se tourna brusquement vers

le Mécréant avec un air d'étonnement mêlé de dédain qui semblait dire: « Qui es-tu pour prétendre au parangon des femmes?... à une reine? »

Ces pensées furent arrêtées par l'interrogation suivante faite par l'hôtesse à l'étranger:

— Monsieur vient d'Aix?...

— *Peut-être,* répondit-il.

— Dit-on, demanda le Mécréant, que le prince Gaston soit arrivé d'Asie, de Chypre, du diable!... avec je ne sais combien de chevaliers bannerets?

— *On l'ignore,* répliqua le taciturne chevalier.

— Tant mieux, répondit Enguerry; sans doute il soupire auprès de quelque pièce de satin pour savoir si le contenu d'icelle l'aime ou ne l'aime pas, plutôt que de régner? Au surplus, tant mieux... Mon bel ami, continua-t-il enchanté de cette nouvelle, si vous allez à Casin-Grandes, nous ferons route ensemble?...

Pendant ce discours, l'étranger donna quelques signes de colère en grattant la terre avec le fourreau de son épée et en frappant du pied. Enguerry se leva et le cavalier noir l'imita sans rien dire.

— Allez avec eux, mademoiselle, dit l'hôtesse à Josette; la nuit approche.

— Nenni, répondit Josette, et ma réputation?...

— Bon s'il n'y en avait qu'un?... mais deux!

Malgré ce profond raisonnement de l'hôtesse, Josette attendit et les suivit de loin.

— Dirait-on pas qu'elle a grand-chose à perdre! s'écria l'hôtesse aussitôt qu'elle fut partie...

Ce blasphème étonna les paysans, et il s'entama une dispute: le défenseur de l'honneur des Bombans fut le fermier qui n'avait pas encore payé son terme. Laissons-les se quereller, car je n'aime que les raccommodements.

Le Mécréant et l'inconnu cheminèrent quelque temps, sans que ce dernier desserrât les dents. Enguerry, toujours occupé de ses intérêts, songea, d'après l'encolure de ce cavalier et la manière dont il se tenait à cheval, que ce serait un excellente acquisition pour sa troupe, d'autant

plus qu'il était mécontent de le Barbu son lieutenant; il dit donc à l'inconnu:

— Beau sire, il paraît que vous avez guerroyé?...

— Beaucoup.

— En France?

— Non.

« Tant mieux », dit en lui-même le Mécréant.

— Je gage, continua-t-il, que vous êtes brave?...

— L'ennemi le sait.

— Comment se fait-il qu'un bon soldat comme vous courre après une viande aussi creuse que l'amour, ainsi que le dit votre devise?

— Chacun son faible, répliqua le taciturne étranger.

— Croyez-moi, renoncez à cette chimère.

— Chimère! O Dieu du ciel! s'écria l'étranger en colère, n'as-tu pas rendu l'amour un allégement des misères de cette vallée de passage? Et le cœur d'une femme qui nous chérit réellement n'est-il pas la source de tout bien?... Oui, qui ne se plaît pas au doux servage, je le tiens félon ou prêt à le devenir.

— Eh! l'ami, vous brillez dans les orémus... chansons que tout cela. L'amour n'existe pas.

— Cela peut se dire... Mais alors on ment par sa gorge!

Le ton de l'étranger avait un tel ascendant, une telle conscience de supériorité, qu'Enguerry ne voulut point batailler; il était même enchanté de cette ardeur.

— Et quand on le prouve? répondit-il.

— Cela est impossible, dit l'inconnu se radoucissant.

— Beau sire, reprit le Mécréant, avez-vous aimé?...

— Oui, répliqua le chevalier noir en soupirant, et sans l'être jamais: mon rang ou mon abaissement, ma fortune ou ma pauvreté, ma laideur ou ma beauté, tout fut obstacle.

— C'est déjà prouver en ma faveur!... Continuons... Aimez-vous?...

— Oui, pour la dernière fois!...

— Bon: dans quel but?...

— D'être heureux, c'est notre cause finale.

— Ah! mon cher soldat, est-ce de l'amour que d'aimer pour soi seul!... Avouez que l'on ne cherche que son plaisir; et partant l'on aime l'objet qui nous en donne le plus, si par *amour* l'on entend le *plaisir*, je suis d'accord?

— Hérétique, mécréant!

— Aussi le suis-je. Mais convenez encore que si vous cessiez d'aimer votre maîtresse il vous serait bien difficile de l'aimer une seconde fois. Vîtes-vous jamais jeune fille amoureuse d'un vieillard? car pour ce qui est des vieilles femmes, elles ne valent pas un zeste d'orange.

— Vous n'avez donc pas de mère?

— Si fait; mais avouez que l'on ne cherche que son plaisir; qu'alors les formes et la beauté sont nos points cardinaux. En France, on nous aime plutôt par vanité que par ardeur amoureuse. Paris est un pays de femmes glaciales; en Italie, on aime tout ce qui est homme; en Espagne, on nous aime un à un, en nous chérissant beaucoup, car elles veulent contenter le corps et l'âme; chaque pays, chaque mode; mais la mode éternelle, c'est l'intérêt... L'amour est donc un besoin comme la soif, et l'on ne boit pas toujours! dont bien nous fâche...

— Sire chevalier, répondit l'inconnu, laissez-moi mon erreur: elle m'est trop douce; je veux encore croire un moment à ce sentiment qui n'embrasse que la perfection de l'âme, à cet amour exquis, pur comme la neige qui n'a pas touché terre, suave comme l'odeur d'une rose, et dans lequel on est certain que notre belle maîtresse ne pense qu'à nous, comme on ne pense qu'à elle; enfin que l'on n'est qu'une même âme. Se reposer sur le sein d'une telle femme, c'est une jouissance du paradis!...

— Ce n'est plus de l'amour!... car si vous ne cherchez que ce point, l'imagination peut vous fournir, comme aux faiseurs de vers, une maîtresse idéale... J'en reviens à mon dire, qu'amour est une petite rage... Ainsi pensait Jean sans Peur...

— Il tenait cependant à l'honneur de sa femme, car il fit assassiner le duc d'Orléans à ce sujet.

— Vous vous trompez! Il fut, au contraire, très content

de ce prétexte pour tuer le duc, *j'en sais quelque chose*... Ainsi pensait-il, ainsi je pense, ainsi pensèrent les grands capitaines, ainsi le veut la nature; et je n'en permets pas plus à mes soldats; l'homme et la société firent le reste...

— Et pourquoi sommes-nous donc au monde, si ce n'est pour aimer et jouir?...

— Jouir!... Certes, répliqua le Mécréant, donner de bons horions sans en recevoir, boire, rire, régner, se battre sans se soucier des robes et du dessous qui met martel en tête aux amoureux transis; voilà ce qui doit occuper les hommes et ce que je vous offre...

— Comment cela? demanda le cavalier.

— Ecoutez!... vous me semblez bon compagnon, *je suis Enguerry le Mécréant*.

A ce nom, le chevalier noir fit un mouvement involontaire en regardant le Mécréant, qui lui dit:

— Auriez-vous peur?

— Peur! répondit l'étranger; quel est ce mot? Est-il anglais? je ne le connais pas; que signifie-t-il, je vous prie?...

— Bon!... s'écria le Mécréant en voyant la colère du chevalier, il me faut beaucoup de soldats comme vous. Venez avec moi, vous aurez l'occasion de faire fortune; si mes desseins réussissent, je vous promets un comté comme celui de Provence; en attendant, nul souci ne vous talonnera; le bon vin, la bonne chère, les filles des vaincus ne vous manqueront jamais... Tenez! incessamment nous pillerons ce château de Casin-Grandes et tous les trésors de ce bon roi Jean.

— Comment cela? interrompit le chevalier en cachant sa curiosité.

— Je viens demander la princesse; et si l'on fait la sottise de me la refuser, je saccage tout...

— Vous prétendez à la main de Clotilde?

— Certes!...

— Et avez-vous beaucoup de soldats?

— Sept à huit cents chevaux...

— Et vous êtes Enguerry?... s'écria l'étranger avec mépris.

— En chair et en os.

— En ce cas, votre chair et vos os n'ont guère de prudence de dévoiler les secrets qu'il contiennent.

— L'ami, le pouvoir est franc, et le lion ne déguise rien.

— Le pouvoir!... Pour qui prenez-vous le souverain de ces lieux? s'écria l'étranger d'une voix fière et retentissante, ne croyez-vous pas à sa vengeance?...

— Ne savez-vous pas que je m'appelle Mécréant, et de fait ne croyant ni Dieu ni diable... Est-ce que je connais les rois? ajouta-t-il avec un air de mépris.

— Vous ne les connaîtrez que trop tôt!... murmura l'étranger.

— Baste! ne m'avez-vous pas dit que Gaston était toujours à chercher des aventures?

— Il reviendra!...

— Au surplus, qu'il revienne, je m'en bats l'œil; je le défie. Ma retraite est un abri contre la vengeance des rois; elle en a vu périr plus d'un au pied de ses remparts; on ne peut s'en emparer que par une certaine poterne, mais elle est toujours bien gardée.

— La foudre tombe partout, répondit brièvement le chevalier.

— Soit.

— Ce Gaston, reprit l'étranger, n'est donc pas brave, puisqu'on le redoute si peu?...

— Soudard!... dit Enguerry avec respect, le prince est une bonne lame, et je réponds pour lui. C'est me vanter que d'assurer que je le vaux. Allons, mon ami, voulez-vous mener la vie joyeuse d'un enfant sans souci?...

— Comte Enguerry, répliqua d'une voix sévère le chevalier noir, avez-vous regardé mes éperons?

— Non, mon ami.

— Je m'en suis aperçu plus d'une fois. Voyez-les donc, ils vous apprendront que j'ai fait les serments d'un loyal chevalier. Dunois les a reçus; ce serait me perdre

d'honneur que d'être un de vos soudards, tous gibiers de potence!...

Ce mot fut comme le signal d'une tempête. En effet une grêle de coups tomba; le Mécréant ayant détaché sa hache et le chevalier noir la sienne, ils se battirent à outrance. Josette, qui les suivait de près, admira quelques instants la vigueur d'Enguerry, l'adresse et le courage de l'étranger, puis elle s'enfuit à Casin-Grandes en pensant que ces chevaliers avaient une valeur intrinsèque au moins égale à celle de son cher Barbu.

Les deux adversaires luttèrent comme deux lions, mais le chevalier noir assena sur le chef du Mécréant un si vigoureux coup, que le cimier du brigand en fut brisé. La nuit ne leur permettait plus de continuer.

— Bien, chevalier! s'écria le Mécréant, étourdi du coup; Dunois se connaît en hommes; je suis bien sot de m'être fâché d'une vérité... Touchez là, dit-il en lui présentant sa main.

L'inconnu, faisant semblant de ne pas entendre, piqua des deux, et le Mécréant, déconcerté, l'imita. L'avenue de Casin-Grandes se trouvant illuminée par des torches, les deux adversaires ne surent que penser de cette circonstance.

Ici il faut nous reporter au moment où le pâtre, rapide comme la foudre, entra dans les cours de Casin-Grandes en s'écriant:

— *Au secours!... Madame est en danger!...*

Ces mots retentirent et plongèrent le château dans un désordre presque aussi grand que celui dans lequel il se trouva lorsque les pierres, la chaux, le sable, les charpentes qui devaient le former gisaient pêle-mêle. Chacun s'ébranla, s'arma; tout, jusqu'à Marie, comprenant le danger, se précipita en formant un groupe inquiet dont les murmures frappèrent les airs très inutilement.

Le chevrier arriva au conseil du prince au moment où l'on venait de décider, au grand regret du jaloux évêque,

que Monestan irait en ambassade à la cour de Naples vanter la beauté de la princesse, assez adroitement pour enflammer le bon roi René, veuf depuis longtemps, et l'inciter à épouser l'héritière du royaume de Chypre, et sinon s'adresser à Gaston II, son fils.

Raoul raconte comment il a vu la princesse se promener sur le bord de la mer, comment la tempête a fait grossir et monter les vagues à une hauteur prodigieuse, et comment il n'a plus vu Clotilde...

A ce récit, le prince et ses trois ministres sont comme frappés de la foudre. Kéfalein parla le premier en s'écriant:

— A cheval vite, ma cavalerie!...

Et il s'élança suivi du pâtre.

— Grand Dieu, dit Monestan en levant les mains au ciel, l'auras-tu protégée?

— Tous nos projets s'évanouissent; plus de guerre si la princesse est morte, continua l'évêque; Chypre est à jamais perdue!

— Morte! répéta le prince machinalement.

Il se leva, mais la douleur le fit retomber sur son siège:

— Ma fille! ma fille!

Il descendit, soutenu par ses deux ministres, et voulut aller sauver sa Clotilde.

Ce fut un touchant spectacle que le cortège de ce père désolé; entouré de tous ses gens, il se dirigea vers les falaises.

Les visages inquiets, la stupeur de chacun, ne servaient qu'à prouver combien était grande la douleur du roi. La belle tête de ce vieillard, dénuée des couleurs vitales, portait l'empreinte d'une tristesse funèbre, quelques larmes s'échappaient de ses yeux privés de lumière, et son silence, plus morne que le silence du cortège, inspirait la terreur plutôt que les larmes. On alluma des torches, on se précipita vers la mer, et, malgré son grand âge, le roi, marchant avec la vigueur que donne le désespoir, se trouvait à la tête de cet escadron de fidèles serviteurs.

Vol-au-Vent fut digne de ce nom. En peu de temps Kéfalein eut parcouru le haut de la falaise; il était guidé par

Raoul. Le connétable, s'étonnant de voir le pâtre aussi savant que lui dans l'équitation, tout en courant, lui criait:

— Bon cavalier! Mon ami, la lieutenance de ma cavalerie est à toi; tu es digne de commander; je suis sûr que la charge que je fis à Edesse n'est pas plus...

A ces mots il s'arrêta, car ils aperçurent la princesse, et Kéfalein revint avec la rapidité de l'éclair rassurer le monarque.

— Sire, elle existe! s'écria-t-il en caressant *Vol-au-Vent* couvert d'écume.

— Ah!

Ce monosyllabe fut toute la réponse de Jean II. Il s'arrêta en s'appuyant sur Monestan pour ne pas succomber à sa joie. Les rides du prince disparaissent, son front s'éclaircit et, sans qu'il sourie, son visage offre les traits du bonheur; il dirige sa main vers le connétable, lui prend la sienne et, la mettant sur son cœur, il fait entendre à Kéfalein qu'il battait un peu pour lui.

A ce geste, la plus belle des récompenses, le connétable regarda ses deux collègues avec orgueil et s'écria:

— Que l'on dise que la cavalerie ne sert à rien!

L'attitude du prince, les larmes de joie qu'il laissait couler sur les traces de ses larmes de chagrin, émurent tous les cœurs.

— Ma fille! dit-il en entendant son pas et le bruit soyeux de ses vêtements encore humides.

— Mon père!...

Ils sont dans les bras l'un de l'autre. A ce spectacle, à ces mots déchirants par leurs accents, chacun, comme dans le conte de *La Belle au Bois dormant*, garda sa pose, tant on savourait le bonheur peint dans ce vivant tableau: les suaves caresses de la jeune épouse sont gracieuses, mais le baiser d'un père qui retrouve une fille qu'il croyait perdue porte un caractère admirable; c'est la sainteté du sentiment, une volupté tout à part... Le front large et majestueux, les cheveux argentés, le visage sévère et ridé de Jean II, contrastent avec la blancheur, la naïveté, la douceur et la taille svelte de Clotilde; elle est dans les bras de

son père comme une rose qui s'épanouit dans le creux d'un vieux chêne.

— Ma fille! te voilà donc...

Il semblait à Jean II qu'un siècle se fût écoulé.

— Mon père! j'ai pensé ne plus vous revoir.

— C'est *moi* qui l'ai sauvée! s'écria Trousse.

— Lâche! tais-toi, dit Castriot.

— J'y ai perdu dix de mes ferrets d'argent, mes souliers et ma médaille, observa Bombans.

— Je vous en donne d'autres, répliqua le monarque.

— J'ai presque acquitté ma dette, dit modestement le jeune chevrier.

— Chacun a fait son devoir, s'écria le prince.

Et dans son ivresse il tira sa bourse et l'offrit au beau Raoul.

— Monseigneur, je suis payé, répondit-il avec finesse.

— Ouais! s'écria l'intendant, qui poussa le coude du chevrier, accepte toujours...

— Ce drôle a de l'honneur, observa l'évêque.

— Voilà l'effet des bons principes, dit Monestan en caressant la joue du pâtre.

— Jeune homme, reprit Jean II, je vous offre une place d'écuyer.

— Il monte à cheval comme moi; vous devinez les talents des hommes, dit Kéfalein, car c'est à Edesse que vous me fîtes conné...

— Sire, je ne puis l'accepter, interrompit le jeune chevrier.

Et sans attendre de réponse il s'élança dans les montagnes.

La troupe s'étonna seule de ce désintéressement; car pour le prince et Clotilde ils nageaient dans un fleuve de joie céleste.

On forma à la hâte une litière avec des branches, et l'on y porta en triomphe le monarque et sa fille. Les cris de joie font retentir les airs; le bon prince, environné de cette petite foule bruyante, se croit encore à Nicosie; ses deux ministres, de chaque côté du palanquin, figurent sa cour;

Kéfalein, avec ses quinze chevaux, forme escorte; et Josette s'est glissée sans rien dire derrière sa maîtresse.

Cette marche triomphale, éclairée par des torches, s'avançant dans l'avenue aux cris de: « Vive Jean II! vive Clotilde! » était ce qui causa l'étonnement d'Enguerry le Mécréant et du chevalier noir; aussitôt ils piquèrent des deux pour s'y joindre.

CHAPITRE DIXIÈME

Réception au château. Dîner. Les deux chevaliers.

En arrivant près du château, la curiosité de chacun fut fortement excitée par un phénomène miraculeux. La lueur incertaine des torches fit apercevoir à dix pieds de terre un grand fantôme blanc, d'une forme aérienne, qui se débattait dans les airs en jetant des sons inarticulés comme ceux des sibylles; une auréole entourait sa tête prophétique, et le bruit infernal des chaînes servait d'accompagnement à ses cris. On s'arrête en regardant ce phénomène avec les yeux de la peur, qui se glissa dans l'âme des plus courageux.

— C'est une vapeur formée par les exhalaisons des fossés, dit l'évêque.

— Monsieur, répondit Monestan, la sainte Ecriture enseigne que le Seigneur fait souvent des miracles pour avertir les hommes.

Hilarion haussa les épaules par un mouvement imperceptible.

Cependant Monestan parut avoir raison, car l'on entendit distinctement ces paroles qu'une voix rauque lança dans les airs:

— Courage, prince, courage: Chypre sera reprise!... Mais les malheurs et l'adversité ne sont pas à leur terme... Je vois ton ennemi le plus cruel s'approcher; le voilà; le serpent est à tes côtés, le vois-tu?... Regarde l'ange de bonté, le défenseur, le vaillant, le fort des forts!... Courage, et rendez le sang versé; me...

Le bruit des chaînes empêcha d'entendre le reste. On s'examina mutuellement, et la stupeur fut au comble quand

on aperçut, à dix pas du prince, les deux chevaliers qui parurent tombés du ciel; car chacun, le nez en l'air, ne les avait pas vus venir.

— C'est Marie! s'écria Kéfalein revenant du portail; elle déraisonne, à cheval sur les chaînes du pont-levis où elle a grimpé.

En effet, l'Innocente, les cheveux épars, descendit et se jeta aux pieds du prince en criant lamentablement:

— Sire, mon fils! rendez-le-moi!...

— Pauvre folle!... dit le monarque en trouvant au milieu de sa joie une infortune que toute la puissance des rois ne pouvait adoucir.

Cependant un regard de Clotilde fit taire Marie.

Castriot tournait autour des deux inconnus en brandissant son sabre avec l'air hargneux d'un chien de ferme lorsque deux pauvres se présentent à la porte. Monestan, ne sachant pas si les deux cavaliers n'étaient point des anges descendus du ciel, leur dit, avec toute la douceur qu'annonçaient sa figure et sa contenance abbatiale:

— Seigneurs, qui êtes-vous et que demandez-vous?

— Beau cher sire, répondit le Mécréant, nos talons prouvent que nous sommes chevaliers, et je ne sache pas que l'on nous ait jamais refusé l'hospitalité dans aucun château.

— Voilà de bien beaux chevaux! s'écria le sage Kéfalein.

— Connétable!... interrompit le roi d'un air imposant. Ce seul mot fit taire Kéfalein.

— Messieurs, continua le prince, les rois de Jérusalem ont créé l'Ordre des hospitaliers, c'est assez vous dire que notre château sera toujours ouvert aux chevaliers; soyez les bienvenus...

— D'autant plus, répliqua le Mécréant, que nous avons à vous entretenir en particulier.

Le chevalier noir ne cessait de regarder la princesse: protégé par la sombre clarté des torches, il s'approcha le plus qu'il put de Clotilde, et l'on s'avança vers le pont-levis, au milieu du murmure général causé par les conversations

dont l'apparition des chevaliers était le sujet. Castriot ne perdit pas de vue ces deux inconnus.

La princesse, en proie aux souvenirs d'un moment à peine écoulé, ne pensait point au désordre de ses vêtements et encore moins aux chevaliers étrangers. Depuis deux mois que le prince habitait Casin-Grandes, il n'avait pas encore eu l'occasion de recevoir. Il fut donc au comble de la joie en pensant au simulacre de grandeur qu'il allait déployer; il se félicita que la circonstance eût rassemblé tout son peuple autour de lui lors de l'arrivée des deux chevaliers, et il ne cessa de donner des ordres à Bombans.

A dix pas du château, le roi quitta son palanquin, et Clotilde fut transportée dans son appartement afin d'avoir le temps de s'habiller. La jolie Provençale l'aida dans les apprêts d'une toilette bien simple. La fille de Lusignan n'était plus jalouse que d'un seul suffrage.

Arrivé sous le portail, le roi dit à ses deux hôtes, en les confiant aux soins de ses trois ministres:

— Ce château, tout grand qu'il est, se trouve trop petit, même pour les restes de notre cour et de notre splendeur presque éclipsée; si nous étions en Chypre, vous seriez mieux reçus.

— Sire, répondit l'inconnu, votre bonté, votre franchise, décorent mieux votre hospitalité que tout le luxe des cours.

A ces paroles, le prince tressaille; son cœur s'émeut, il rassemble les vestiges de sa vue afin d'apercevoir le chevalier; il ne le peut: un geste trahit son impatience, et il se retira tout rêveur.

Castriot, sur un mot du prince, s'empressa de grossir la garde royale des dix apprentis cavaliers du digne connétable; il se mit à leur tête et tâcha, par sa contenance, de donner un air martial et grandiose à la salle des gardes. Le monarque passa sa dalmatique doublée d'hermine, il se décora de tous les attributs de son pouvoir et vint presser les valets de pied, les serviteurs fidèles qui se dépêchaient d'ôter la housse de la balustrade d'or, de découvrir les meubles, d'allumer les torches de cire que contenaient des candélabres d'or appelés torchères. Bombans, de son

côté, pour rendre le souper digne d'un monarque, se concertait avec le fameux cuisinier Taillevant, qui depuis fut au service du roi de France, et qui nous laissa même un précieux traité sur la cuisine. Le menu du souper ayant été arrêté, l'intendant employa plusieurs Cypriotes affidés pour sortir la vaisselle du trésor.

Pendant ces apprêts, les trois ministres promenaient les deux chevaliers dans les cours. Le grand écuyer — c'est ainsi que l'on nommait le palefrenier en chef — vint chercher les deux destriers.

— Ayez-en bien soin, Vérynel! s'écria Kéfalein.

Sur un message secret de Jean II, Monestan dit aux inconnus:

— Si vous vouliez monter au palais, sires chevaliers! il ne fait pas assez jour pour examiner les fortifications.

L'évêque ne se tenait pas de joie en voyant Enguerry s'occuper de la forteresse en guerrier savant; il discutait guerre et combats avec le Mécréant, et il le prit en amitié par un secret penchant.

Sur l'observation du comte de Monestan, ils s'acheminèrent vers le perron de l'aile de Hugues, et le sire Enguerry le Mécréant admira la beauté du portique et l'escalier de marbre. Dans la salle des gardes, Castriot disposa ses quinze soldats tout contre les trophées et les panophées, de manière qu'ils parurent en plus grand nombre.

— Ce sont les chefs de nos compagnies d'ordonnance, dit l'évêque au Mécréant pour lui faire concevoir une haute idée de la puissance guerrière du prince; il n'ajouta pas que les compagnies manquaient.

Ce mot produisit son effet. Enguerry crut le monarque entouré de mille hommes au moins.

— Je croyais le prince sans soldats.

— Sans soldats? reprit l'évêque avec un geste de hauteur; lorsque le reste de *nos trente mille hommes* sera disposé, Chypre nous appartiendra...

A ces mots ils se dirigèrent vers la salle du trône.

— Le roi de Chypre est visible, sires chevaliers, leur

dit Trousse en grand costume de maître des cérémonies.

Et, prenant par la main les deux étrangers, il les introduisit dans le salon rouge, tout brillant de dorures et de pierreries. Jean II était assis sur son trône, dans une attitude majestueuse et calme; les trois ministres se rangèrent debout à côté du trône; deux vieux serviteurs qui servaient de pages, et six hobereaux de l'île de Chypre, trois musiciens, deux écuyers du prince, Vérynel le grand écuyer, le commandant des chasses, grand louvetier, le curé subalterne qui disait la messe, et cinq ou six autres personnes, formaient une espèce de cour: leurs habits somptueux et leur contenance firent croire au Mécréant que c'étaient des princes.

— Vous devez être fatigués, sires chevaliers, dit le monarque; nous vous prions de vous asseoir.

Alors les deux pages, âgés d'une quarantaine d'années, apportèrent des escabelles garnies de coussins. A ce moment Clotilde se présenta, suivie de Josette; les deux étrangers se levèrent, et le Mécréant, profitant du charmant usage de ce temps féodal, baisa Clotilde sur la bouche, tandis que l'inconnu lui prit la main et y déposa un respectueux baiser...

A ce geste, Clotilde frémit d'une terreur secrète, et pâlit en reconnaissant, à l'éclat des lumières, le chevalier noir qui sauva son père de la fureur des Vénitiens, et le transporta dans un navire anglais, avec tous ses trésors!... Les soins de ce chevalier mystérieux lui revinrent en la mémoire!... Nul doute qu'il n'allait réclamer sa main. Comme elle achevait cette parole en elle-même, une chouette, placée dans la vaste cheminée de ce salon, fit entendre des cris lugubres et plaintifs.

— Bel augure!... se dit-elle en s'asseyant à côté de son père, qui, toujours intrigué de la présence de l'étranger, écoutait tous ces mouvements.

— Pâques-Dieu! qu'elle est belle!... s'écria très involontairement Enguerry.

— Désirez-vous quitter vos armes? leur demanda le prince.

— Un vœu me force de toujours garder les miennes, répondit l'inconnu.

— Il aura commis quelque crime! murmura l'évêque.

— Le Ciel en ait pitié! dit Monestan, cherchant à se rappeler la tournure du chevalier dont il reconnaissait les armes.

— Quant à moi, reprit Enguerry, je garde volontiers les miennes par habitude.

Alors l'intendant, revêtu momentanément de la haute dignité de maître d'hôtel, parut orné de la dalmatique de Kéfalein; mais sa face jaunâtre, ses traits régulièrement grossiers et ses gros vilains sourcils, en annonçant son avarice, prouvèrent qu'un roturier ne joue jamais bien le rôle d'un grand seigneur!... Avis aux anoblis.

— Sire, dit-il, vous souperez quand il vous plaira!...

A ce mot, le chevalier noir, qui n'avait pas cessé de regarder Clotilde, s'élança pour présenter une main tremblante d'amour, et l'on descendit à la salle du festin. Là commença le triomphe du prince et de l'intendant.

Sur un dressoir en vermeil, on aperçut une douzaine de grands plats d'argent, des aiguières, des drageoirs et des bassins en argent: au milieu de ce buffet brillaient une grande nef, un navire octogone tout en or, représentant en bosse les douze pairs du temps de Charlemagne, ladite nef supportée par des lions massifs, aux armes du prince; un baquet en or soutenu par quatre sirènes, des flacons et une foule d'aiguières, d'hydries, de quartes à contenir le vin, en même métal; enfin des tasses en vermeil, douze salières en or, trente cuillers d'argent, autant de fourchettes, des hanaps et des coupes, etc.

La table du festin, en bois d'ébène, ornée d'une lame d'argent très épaisse, et sur laquelle on sculpta une vigne, était couverte d'une nappe peluchée, mise de manière à laisser ce chef-d'œuvre d'orfèvrerie à découvert.

Cette salle immense, voûtée et décorée par des petites colonnes gothiques en pierre et à base de marbre, avait aux quatre coins des torchères en argent, garnies de grosses chandelles de cire; et, pour plus de luxe, sept valets

magnifiquement habillés tenaient des torches dans leurs mains, en mettant leur gloire à ne pas remuer. Le haut bout de la table était orné d'un dais rouge, et dans cet endroit Enguerry remarqua une autre nef d'or soutenue par des centaures et contenant, selon l'usage, la serviette brochée d'or du prince, sa salière, son hanap, son couteau, son sifflet, et à côté la quarte dorée renfermant son vin particulier.

A la place de chaque convive se trouvait un hanap d'or (espèce de vase semblable à un calice) et un pot à boire du même métal, plein de vin d'Orléans; les viandes qui surchargeaient la table étaient disposées en pyramide dans de magnifiques plats d'or; on avait parsemé la nappe de feuilles de roses, et deux chandeliers d'or, symétriquement placés, éclairaient la table et les mets du temps; Taillevant nous en a donné le détail: c'étaient des poulets dorés avec des jaunes d'œufs, des chapons à l'huile, des gelées aux armes du prince, des pâtés de gibier et des prunes confites à l'eau de rose, etc., etc.

Sur une vaste cheminée, remplie de feuillage et de fleurs, il y avait une horloge d'Orient, et du manteau de la cheminée pendait une bande de taffetas vert découpée en dents de loup, et sur laquelle les armes du prince étaient brodées. Le Mécréant désira bien ardemment qu'on lui refusât la princesse, en contemplant toutes ces richesses avec un œil d'envie...

Clotilde s'avança gracieusement et présenta aux deux chevaliers une aiguière remplie d'eau parfumée; ils s'y lavèrent les mains, et la princesse leur donna une serviette peluchée pour s'essuyer.

Cette cérémonie faite, l'évêque prononça négligemment le bénédicité; et chacun s'assit sur un banc de bois de cèdre sculpté, sur lequel il n'y avait de coussins qu'à la place du monarque et de sa fille. Ces derniers se placèrent sous le dais rouge, dans le haut bout de la table; personne ne se mit à côté de Clotilde, si ce n'est que le chevalier noir, ne voulant point manger, se posa doucement sur une escabelle, à l'angle de la cheminée; il prit sa tête entre sa main droite, et,

l'appuyant sur un de ses genoux qu'il croisa sur l'autre, il parut plongé dans une rêverie profonde!... A gauche du monarque était Monestan; venait ensuite l'évêque, puis le Mécréant, qui s'assit derrière le riche dressoir, en ayant le connétable à sa gauche... Le reste de la cour se tint debout dans une attitude respectueuse.

Clotilde aidait son père à manger, en lui poussant avec adresse chaque chose sous sa main; elle lui versait à boire, coupait son pain, et tous ces soins délicats étaient empreints de trop d'amour filial pour ne pas faire penser qu'elle serait une tendre épouse... Certes le monarque avait besoin de ces attentions, car il ne s'occupait que du chevalier noir, et lorsqu'il eut bu, laissant la moitié de son vin dans le hanap:

— Présentez le reste au chevalier, dit-il à sa fille.

Clotilde le lui donna; l'étranger s'arrangea pour toucher les doigts de Clotilde en le prenant, et il les pressa tout doucement; la jeune fille rougit.

— Sire, s'écria l'étranger, c'est trop d'honneur et trop de plaisir; en vous voyant, on se croit à la table des dieux, et servi par Hébé.

Il rendit le hanap en tremblant, et Clotilde remarqua ses yeux briller à travers la visière serrée!... Un froid mortel se glissa dans les veines de la jeune vierge, en pensant que son beau juif mourrait de chagrin en apprenant son mariage!... Le chevalier reprit sa position mélancolique.

Après le premier moment de silence qui sert de préface à tous les repas, l'évêque fit la demande suivante au Mécréant:

— Dans quels pays avez-vous porté vos armes, sire chevalier?

— En France seulement, répondit Enguerry.

— C'est un très beau métier! continua l'évêque.

— Hélas! dit Monestan, on désole la terre au lieu de la cultiver!... Les hommes vont mourir en des pays qui ne les virent point naître!... Que de larmes ont coulé!... que de larmes couleront encore dans cette vallée où la guerre les sème à chaque combat.

— Monestan, reprit le roi, la guerre est nécessaire; c'est

une maladie de la masse humaine, et une maladie salutaire: la guerre est juste quelquefois. Lorsqu'on dépouille un prince, ne doit-il pas chercher à reconquérir son royaume?

— Puis, dit l'évêque, si tous les hommes vivaient, la terre ne pourrait les contenir.

— Croyez-vous, s'écria Monestan, que le Seigneur ne l'ait pas prévu? la terre est assez fertile!...

— Ou plutôt les combats assez fréquents, dit Enguerry en vidant son hanap.

— Oui, continua l'évêque en soutenant le Mécréant, pour lequel il avait un faible.

— C'est un point douteux, reprit le prince, et vous avez tort tous les deux: les combats n'ont pas toujours déchiré le monde, et alors la terre suffisait aux besoins des hommes, et ce, par le moyen des maladies contagieuses et partielles, dont l'Eternel laissa le germe chez nous. Une profonde sagesse préside à nos maux comme à nos biens.

— C'est autoriser la guerre, dit Enguerry.

— Je ne le pense pas, répondit le prince.

— Cependant l'Eternel est appelé le *Dieu des armées*, observa l'évêque.

— Non pas dans l'Evangile, répliqua prestement Monestan.

— Cela ne prouve rien, reprit le prince; Dieu n'a jamais autorisé la guerre, et si les rois étaient tous prudents, ce fléau n'existerait pas.

Les trois ministres se turent et firent un signe au Mécréant prêt à répondre. En effet, on aurait parlé de faire de la toile, le bon prince eût été le meilleur tisserand; de cavalerie, c'était le meilleur cavalier; de politique, de guerre, de religion, il connaissait tout à fond, se fâchait de ne pas parler le premier, et contredisait chaque raisonnement en croyant avoir convaincu lorsqu'on se taisait par respect.

C'est une maladie commune à tous les grands, à tous les rois, et j'ai vu beaucoup d'hommes qui sont empereurs sur cet article...

— Comment avez-vous trouvé notre forteresse? demanda l'évêque.

— Que trop fortifiée, répondit le Mécréant avec humeur.

— Un château ne l'est jamais assez, dit le prince.

— Sire, il l'est toujours trop pour ceux qui l'assiègent!... observa le Mécréant en achevant, pour la seconde fois, de vider sa quarte de vin d'Orléans.

— Au contraire, continua le monarque, plus un castel est fort, plus il y a de gloire à l'emporter; et si nous avions bâti ce château, nous l'aurions encore mieux défendu, surtout du côté de la mer.

— Mais, monseigneur, réplique le Mécréant, il n'y a pas besoin de fortifications, précisément à cet endroit.

— C'est vrai, dit l'évêque.

— En effet, observa Kéfalein...

Clotilde était offensée des regards effrontés du Mécréant, et elle le fixa de manière à lui faire baisser les yeux.

« Elle ne m'aimera pas », pensa-t-il.

Et il se consola de cet échec en buvant.

Le roi, comme accablé par l'approbation générale donnée au comte Enguerry, reprit en ces termes:

— Vous vous trompez, messieurs; vous n'avez donc pas étudié le mouvement de l'eau sur notre globe? Dans cent ans l'on abordera peut-être à Casin-Grandes aussi facilement que dans une rade, si la mer se retire, comme je le crois, ou plutôt y apporte des sables; il faut tout prévoir...

— Sire, vous avez raison, dit Kéfalein.

L'évêque haussa les épaules, mais la princesse lui lança un coup d'œil de reproche.

— Vîtes-vous les fossés? continua l'aumônier.

— Certes, répondit Enguerry.

— Et l'épaisseur des murs?

— Ils sont indestructibles.

— Croyez-vous qu'il y ait un côté faible?...

— Non...

— Si, messieurs, reprit Jean II; et rien n'est plus facile que de prendre...

Enguerry prêta l'oreille. A ce moment, le chevalier noir,

dégageant sa tête, fit quelque bruit avec les plumes de son casque; Clotilde se retourne, et le chevalier, craignant que le prince ne trahît sa détresse, dit à voix basse:

— Cet homme est Enguerry...

Clotilde laissa tomber sa fourchette d'or, et Monestan la vit pâlir.

— ... Et rien n'est plus facile, observait le monarque, que de prendre Casin-Grandes...

A ce mot, la princesse fit un signe au comte de Monestan; ce signe signifiait: « *Méfiez-vous d'Enguerry!...* » Le premier ministre le comprit heureusement...

— ... Hélas! continuait toujours Jean II, si nous pouvions avoir assez de soldats pour défendre la façade d'entrée, ce château serait inexpugnable!...

— Que dites-vous, sire? interrompit brusquement l'évêque en achevant de vider son hanap, et confus de ne plus paraître un guerrier d'importance, et de ce que l'étranger allait découvrir qu'il en avait imposé; sire, vous oubliez donc les quinze compagnies d'hommes d'armes dont les chefs vous servent de gardes du corps.

— Hilarion, répondit tristement le prince, je les avais en Chypre, mais nous n'y sommes plus!... et je crois qu'excepté Castriot il serait difficile de trouver ici...

A ce mot funeste, Clotilde réitéra un signe de tête et d'yeux à Monestan, pour lui donner à entendre qu'il fallait soutenir l'évêque dans ses assertions et l'empêcher de parler au Mécréant.

— ... De trouver ici d'autres soldats, acheva le prince.

— Monseigneur ne veut pas que l'on connaisse ses forces, dit l'évêque à l'oreille du comte Enguerry.

Monestan se mit à tirer Hilarion par sa soutane, pour qu'il ne causât pas avec l'ennemi; mais l'opiniâtre Hilarion donna, par-dessous la table, des petits coups sur les doigts de Monestan, afin de défendre sa soutane; il en résulta un combat intestin, le premier qu'ait soutenu l'évêque, et il continua de dire au Mécréant:

— Nous avons aussi des raisons d'Etat pour les lui cacher à lui-même.

Ici Monestan remporta la victoire, et l'évêque en gémit. En effet, Monestan avait tiré si fort la soutane, que force fut à l'aumônier de se retourner pour voir les signes du premier ministre.

En toute autre circonstance, Clotilde eût ri de cette bataille.

Malheureusement la nature mit une telle douceur dans les yeux bleus et la figure anodine de Monestan, que l'évêque n'y comprit rien; et il se mit à parler de nouveau à l'oreille du Mécréant.

Tout ceci fut l'affaire d'un moment.

— Sire, s'écria alors Monestan, vous ignorez donc que vous avez trois cents hommes dans le château, deux cents à Marseille, cinq cents à Aix!... une armée!...

— Une armée, répéta le roi dans un profond étonnement.

— Oui, mon père, dit Clotilde.

Le Mécréant ne savait que penser...

— Et de plus une cavalerie ottomane que je vous ai créée, ajouta Kéfalein; il est vrai que ces Provençaux ne veulent pas devenir habiles...

— De la cavalerie! dit Jean II.

— Oui, monseigneur, s'écria l'évêque au comble de la joie de se voir soutenu, vos armées jusqu'à présent ne vous ont rien coûté. Notre dévouement, dût-il encourir votre disgrâce, les a préparées pour vos succès; et, habilement disséminées dans divers endroits, elles attendent le moment où l'on s'embarquera pour aller reconquérir l'île de Chypre; et dès que nos *trente mille hommes* seront complets, vous n'aurez plus qu'à vous mettre à leur tête; et, débarquant à Nisastro, vous volerez jusqu'à Nicosie, de victoire en victoire; nous y entrerons entourés de drapeaux vénitiens, aux acclamations du peuple, et les Lusignan brilleront d'une gloire nouvelle!... on pourra même peut-être reprendre Jérusalem.

En disant ces derniers mots l'évêque n'était plus sur le banc; il se remuait dans sa soutane, en brandissant son hanap comme un sabre.

— Certes, on le pourra, dit Kéfalein, car je formerai un corps de mameluks, pour ne plus avoir à craindre la redoutable cavalerie des Turcs de l'Asie.

Le prince, ne pouvant deviner les motifs de cette conspiration, s'écria tout en colère:

— Que signifie cette multitude de soldats que vous me donnez si libéralement lorsque vous savez notre détresse? Avons-nous dix hommes d'armes au château? Oubliez-vous qui nous sommes, pour plaisanter ainsi?...

— Ah! sire... répondirent à la fois les trois ministres, excités par les coups d'œil de Clotilde, effrayée.

— Silence, messieurs, répliqua sévèrement le monarque; nous n'avons pas d'armée... mais nous en aurons une, le jour que cela nous plaira... Lorsqu'on possède nos trésors, on peut espérer tout; et, supposé que nous eussions les bataillons que vous nous créez, vous nous auriez donc abusé, lorsque vous confessiez notre dénuement le jour où, d'après mes ordres, l'on discuta les mesures à prendre contre le fléau du pays, cet infâme scélérat...

— Mon père! interrompit Clotilde, qui pressentait une catastrophe; mon père, votre vin se renverse!...

— ... Contre ce traître Enguerry le Mécréant, acheva le prince.

— Traître!... répéta le Mécréant échauffé par le vin, jamais le comte Enguerry n'a trahi personne!

— Ciel!... le plus grand brigand!... dit le prince.

— Vous en avez menti par votre gorge.

Et le Mécréant, se dressant, leva sa visière et s'écria:

— C'est moi qui suis Enguerry!...

A ce mot, l'épouvante est dans la salle; chacun est debout; la figure altière de l'évêque est animée, Kéfalein met la main sur son épée, en regardant avec ses yeux à fleur de tête le terrible Mécréant; Clotilde, comme évanouie, penche sa belle tête sur le dos du banc... le chevalier noir reste impassible; la figure de Monestan indique une sainte horreur; et au milieu du tumulte Bombans effrayé cache sous sa dalmatique les pièces de vaisselle les plus précieuses et les reporte au trésor en semant l'alarme...

Le prince s'écria d'un accent guerrier:

— Mânes de mes ancêtres qui planez dans cette salle, vous indignez-vous de mon affront, et de voir votre descendant aveugle et sans épée... pour se venger!...

— Se venger!... répéta Enguerry d'une voix retentissante, de quoi? Ne suis-je pas comte? Ai-je déshonoré votre table? Qui m'a déclaré félon et déloyal?

— Tes actions!... dit le roi avec l'accent d'une rage concentrée.

— Je n'ai jamais tiré mon épée que pour me venger!... et j'avais, selon la maxime de Jean sans Peur, de bonnes raisons; et prenez garde de m'en donner une!... Mais je m'explique, et vais déclarer le dessein qui m'amène... Je demande en mariage la princesse Clotilde!...

A ce mot, la jeune fille s'évanouit, à l'aspect de la barbe rousse du Mécréant et à l'idée d'être la femme de ce monstre d'iniquité; Monestan se signa, et Bombans emporta de nouvelles pièces d'argenterie.

— Voûtes, écrasez-nous donc!... s'écria le prince. Kéfalein, Castriot! Castriot, armez-vous! votre prince est insulté... Heureux que vous êtes de ne pas voir ce Mécréant!

La figure de ce vieillard en cheveux blancs était sublime de dépit et de colère.

Kéfalein tira son épée et le Mécréant la sienne.

— Le combat est inégal, dit l'évêque, le connétable est sans armure.

Le prince se lève, cherche sa fille et la prend dans ses bras en lui demandant où est l'autre chevalier.

— Ah! si notre libérateur était en ces lieux! demanda Jean II.

A ce mot, l'étranger saisit le bras du prince.

— C'est lui! dit le roi, nous en étions sûr.

A cet instant, Castriot, qui s'était entendu nommer par le monarque, franchit les escaliers; il entre, voit le prince et sa fille dans les bras du chevalier noir, l'épouvante sur tous les visages, et l'imprudent Kéfalein prêt à être percé par l'épée du Mécréant. Les yeux de l'Albanais lancent des

éclairs; il n'hésite pas et décharge un tel coup de sabre sur la nuque du sire Enguerry, qu'il alla faire connaissance avec les dalles de marbre qui pavaient la salle, puis Castriot s'en alla sans rien dire. A cet instant, Bombans avait emporté la dernière pièce d'argenterie.

— Il est mort, aussi vrai que moi je vis! s'écria Trousse survenant; il est mort!...

A ce mot fatal, toute l'indignation de Jean II cessa, il réfléchit aux suites de sa colère, et le politique Monestan lui dit:

— S'il existe, nous sommes perdus; s'il est mort, monseigneur, c'est une tache à votre mémoire.

— Sire, dit le chevalier noir, le comte Enguerry le Mécréant était votre hôte; vous avez violé les lois de l'hospitalité.

Pour toute réponse, le prince, reconnaissant tout à fait son libérateur, le serra dans ses bras.

— Ma fille, c'est lui!... dit-il.

— Je le savais, mon père!...

Et Clotilde vit tressaillir le chevalier noir à ce mot, qu'il crut dicté par l'amour.

« Pauvre chevalier, pensa-t-elle en voyant ce mouvement de joie, je ne puis t'aimer!... »

— Et vous ne me l'avez pas dit, cruelle! répondit le prince à sa fille. Enfants, dit-il en se tournant vers sa cour, parez de fleurs ce château. Appelez les musiciens. Que l'on apprête un plus beau festin et que l'on répande nos vins les plus précieux. Brûlez des parfums et que tout respire la joie; notre libérateur est en ces lieux! Il a sauvé votre prince!...

En ce moment, Enguerry se releva en s'écriant:

— Vengeance!... L'on m'a fait grandement outrage; on m'assassine quand je crois manger le pain de l'hospitalité... C'est une félonie!...

CHAPITRE ONZIÈME

Le roi et le chevalier noir. Sympathie. La chaine d'or. Les fleurs.

Lecteur, le prince était bien en faute; car selon l'usage admirable de ce temps antique, on pouvait bien se venger de son ennemi, mais l'on attendait, pour le faire avec décence, qu'il fût dehors; et les jésuites ne vivaient pas à cette époque!... Je le dis, car la race future sera si méchante qu'elle leur attribuera cette subtile distinction. Dans sa joie, le monarque se tourna vers le Mécréant, sans cependant quitter la main du chevalier noir, qu'il pressait sur son cœur, et il dit au comte Enguerry, d'une manière touchante, quoique pleine de majesté:

— Nous ne voulons pas que les voyageurs secouent la poussière de leurs pieds à la porte de notre château sans y entrer. Sire chevalier, notre intention est que nos hôtes soient reçus avec toute la dignité que leur donne momentanément leur caractère sacré; le malheur est susceptible, et si vous songez à ce que nous fûmes et ce que nous sommes, vous verrez que l'on peut passer beaucoup à qui souffrit beaucoup. Les rois ne sont pas plus exempts que les autres hommes du joug des passions et de l'erreur, et plus grand est leur mérite quand ils le reconnaissent...

Ce fut tout ce que la dignité royale et la politique permirent au bon Jean II de dire, pour ne pas ensanglanter la fête causée par le retour de son libérateur.

— Vous fûtes toujours moult bon, vaillant et généreux! s'écria le chevalier noir.

— Sire, répondit Enguerry, vous pouvez encore mieux réparer le mal; je vous réitère la demande de la main de

votre fille. C'est à vous de m'entendre. Demain matin, j'attendrai votre réponse, sinon je partirai.

— Seriez-vous fatigué? dit le prince à son libérateur en le sentant tressaillir aux paroles d'Enguerry.

— Oui, sire.

Alors Trousse conduisit le Mécréant à l'appartement qu'on lui destinait; le monarque voulut guider lui-même le chevalier noir vers le sien; la princesse monta à son appartement et les ministres au salon rouge pour discuter sur les événements importants qui venaient d'avoir lieu. L'on en causa même dans les cuisines, dans les écuries, dans les cours, partout, et le calme, un instant troublé, se rétablit.

Suivons d'abord le prince et son libérateur.

Arrivés à l'appartement des hôtes de distinction, Jean II tout ému l'introduisit en lui disant:

— Que j'ai de joie à vous posséder ici! J'espère que vous resterez longtemps avec nous?

— Impossible, sire.

— Eh quoi!...

— Monseigneur, aujourd'hui même je me suis convaincu qu'il est urgent que demain je parte dès l'aurore. Il s'agit de choses importantes pour le salut de mes... de ma patrie et peut-être pour votre tranquillité même...

— Je ne vous reverrai donc plus? s'écria le prince avec douleur.

— Ah! sire, il est un aimant qui me fera sans cesse revenir vers vous!...

— Je le devine, répondit le monarque en soupirant; Clotilde...

— D'où le savez-vous? dit le chevalier en déposant son casque.

— L'amour est-il un sentiment que l'on puisse cacher? Entre tous les hommes on voit un amant, de même qu'entre les femmes on distingue une mère.

— Eh bien! oui, sire, j'aime votre fille; que dis-je? j'aime... j'adore, j'idolâtre, et cette passion n'est point guérie. Je pensais que l'absence la ferait mourir, faute d'ali-

ment. Ah! le souvenir est dans les amours plus puissant que la présence. Celui de Clotilde m'assiège sans cesse, et depuis le jour où je réussis à vous embarquer sur un de mes vaisseaux j'éprouvai des malheurs.

— Des malheurs! répéta péniblement le prince avec un air de bonté touchante; ont-ils cessé?

— Oui, sire. Des tempêtes assaillirent notre flotte. Les chevaliers qui me firent l'honneur de me choisir pour chef et mes soldats furent séparés de moi; je n'en ai point encore de nouvelles, et j'en suis d'autant plus inquiet que j'ai pensé périr dans un naufrage. Un navire anglais nous sauva, mon écuyer et moi, lorsque nous allions être victimes des flots. Eh bien! au milieu de ces maux, j'y fus insensible, tant je pensais à votre fille; et, presque enseveli dans l'onde, mon amour brillait au fond de mon cœur comme un feu que rien ne pouvait éteindre, pas même le danger...

La voix du chevalier n'avait plus l'accent rude et guerrier; elle était douce et pénétrante, et Jean II se sentit ému.

— Mon ami, dit-il, je sais que la reconnaissance m'oblige à vous donner ma fille; c'est tout ce que j'ai pour m'acquitter.

— Donner!... interrompit le chevalier. Sire, vous m'estimez bien peu en croyant qu'un homme digne de ce nom vous sauva par intérêt. Donner!... Je n'exige rien, sire; je ne veux devoir Clotilde qu'à elle-même, qu'à mon amour. Il faut que je lui plaise, qu'elle m'aime; dès aujourd'hui je commence à me déclarer son servant d'amour.

— Mais, sire chevalier, Clotilde ne doit épouser que des princes.

A la manière dont Jean II se débarrassa de ces paroles, on pouvait s'apercevoir qu'elles lui coûtaient beaucoup à dire; aussi le chevalier répondit en souriant et d'une voix sonore et presque ironique:

— Monseigneur, croyez que je puis aspirer à elle; et quand je me découvrirai vous serez satisfait du sang qui coule dans mes veines; c'est le plus noble de toute la chré-

tienté. Il ne peut qu'honorer les Lusignan, tout rois qu'ils sont. Ils furent vassaux de mes ancêtres.

— Ils ne furent vassaux que des rois de France! dit fièrement Jean II, et ils les firent trembler. Mais, seigneur, cette question ne peut vous déplaire. Vous vous couvrez d'un voile mystérieux qu'un père doit lever.

— Il est vrai, sire, mais on ne le peut encore; il faut attendre.

« Serait-ce un bâtard? » pensa le monarque en frissonnant à cette idée.

— En me découvrant à vous, continua l'étranger, je ne me perdrais pas seul, car mes desseins enferment le bonheur de bien du monde et votre propre salut.

— Comment? s'écria le roi.

— Je ne m'explique point, mais soyez persuadé que je vous prouverai mon dire.

— Chevalier, dit le prince avec l'accent de la plainte, votre courte apparition est en quelque sorte douloureuse. C'est me montrer le plaisir pour me le faire regretter. Si du moins vous vous étiez découvert plus tôt, bien que mon cœur vous devinât, j'aurais pu vous recevoir avec plus d'éclat.

— A quoi sert-il?

— C'est vrai, la véritable fête est dans mon cœur... Vous ne voulez donc pas la prolonger?

— O mon vénérable ami, mon père, croyez qu'il faut de grands motifs pour me faire quitter ces lieux avec tant de précipitation. Ne contiennent-ils pas tout ce que j'aime?...

Le roi lui serra la main avec attendrissement.

Cette muette réponse, empreinte de l'éloquence du cœur, toucha le chevalier. Que de choses disait cette douce pression! Ne pouvant voir son libérateur, le prince remplaçait l'expression de ses yeux par le tact amical de sa main généreuse. Après un moment de ce silence compris des grandes âmes:

— Prince, s'écria l'étranger, je suis venu réclamer un serment.

— Demandez, chevalier. Vous êtes sûr d'obtenir.

— Jurez-moi donc que votre fille ne sera l'épouse d'aucun autre tant que j'aurai l'espoir de lui plaire... et de l'épouser.

— Je le jure, dit le prince avec calme.

— Me voilà tranquille. Adieu, sire.

— Pourquoi cet adieu?

— Je pars demain dès l'aurore.

— Vous ne passerez donc qu'une nuit sous le toit de votre père?

— Les princes doivent savoir faire des sacrifices.

— Adieu donc.

Et ils s'embrassèrent. Une larme du vieillard coula sur la joue de l'étranger.

— Adieu... mais revenez, dit encore le monarque en fermant la porte.

Et il entendit le chevalier pousser un soupir.

« Je ne lui ai pas offert mes trésors », pensa le bon Jean II.

Il rentra donc.

— Sire chevalier, si vos entreprises exigeaient des secours d'argent, je puis vous être utile; car, pour des soldats, *je suis détrôné*...

Le prince soupira.

Dans ce moment je regrette mon trône doublement.

— Sire, vous êtes trop bon, et je vous remercie.

Alors le monarque s'achemina vers son salon rouge. A son approche, les ministres se levèrent et ôtèrent leurs toques.

Le roi les trouvant occupés à discuter, il se hâta de dire en arrivant, de crainte qu'on ne lui enlevât la parole:

— Messieurs, nous nous trouvons dans de graves circonstances: Enguerry nous demande notre fille, et, d'un autre côté, le chevalier noir vient de réclamer sa main. Il est nécessaire de réfléchir à la conduite que nous devons tenir et la rendre conforme à notre dignité...

Tous tombèrent d'accord qu'il était impossible de donner Clotilde au Mécréant.

— Messieurs, nous avons engagé notre royale parole de ne point marier notre bien-aimée fille avant que le chevalier noir ait renoncé à elle...

— Sire, observa l'évêque, l'on ignore ce qu'est le chevalier noir, et le comte Enguerry n'est pas tant à dédaigner: il a huit cents hommes d'armes et des trésors, du courage; il est noble...

— Oubliez-vous qu'il nous insulta? Oubliez-vous aussi que vous nous avez souverainement déplu? Messieurs, dit sévèrement Jean II, nous ne savons pas à quoi tient que nous ne vous bannissions de notre présence; nous honorons votre repas en y venant prendre part, et vous avez l'audace de nous contredire, de nous rendre ridicule aux yeux de deux étrangers en nous donnant des armées que nous n'avons pas; il ne nous manquait plus pour dernier outrage que d'être insulté par nos propres sujets.

— Sire, dit Monestan en tortillant sa toque entre ses doigts et retenant l'évêque qui frappait du pied, j'avoue que nous sommes coupables; mais ces assertions étaient une ruse innocente pour inspirer au Mécréant une idée imposante de votre puissance et vous mettre à l'abri de ses desseins.

Le roi ne répondit rien. Son silence à la réponse de ses ministres équivalait toujours à l'aveu d'un tort, ce qui n'arrivait pas souvent; cette fois il y ajouta un mouvement circulaire de la main gauche qui semblait dire: « Vous aviez raison... »

Mais il s'écria sur-le-champ:

— Pourquoi ne nous avez-vous pas prévenu de cette circonstance?

— Sire, vous ne pouviez pas voir nos signes, répondit Kéfalein.

Le roi se tut de nouveau.

Rien n'était plus facile aux ministres de profiter de ce moment de triomphe, mais ils eurent la générosité de laisser le champ libre au roi.

— Messieurs, reprit-il, encore faut-il que nous donnions une réponse au comte Enguerry.

— Et qui ne le choque pas, dit l'évêque.

— Qui la lui portera? demanda Monestan.

— Moi, si cela plaît à Monseigneur, répondit le connétable.

— On pourrait s'en dispenser, observa le comte Ludovic.

— Nous préférons ce parti pour l'honneur des Lusignan; un Enguerry ne doit pas...

— Sire, continua Monestan, le Mécréant nous a dit que, faute de réponse, il partirait demain matin après l'avoir attendue; il faut le laisser partir.

— Admirable! s'écria Kéfalein; je n'aurais jamais trouvé cet expédient.

— Nous y accédons, dit le monarque, et c'est notre bon plaisir; messieurs, que Dieu vous ait en sa garde!

Les ministres s'inclinèrent, et sur ce mot Jean II se retira dans son appartement, car les émotions de cette journée l'avaient un peu fatigué.

— Votre ambassade à Naples est finie, dit l'évêque à Monestan d'un air de triomphe.

— Dieu veuille que le Mécréant ne se trouve pas offensé!... répondit le premier ministre.

— Quel mal y aurait-il à le combattre? répliqua le guerroyant Hilarion.

Kéfalein les regarda gravement.

Si l'on avait voulu les peindre, on aurait très bien représenté le groupe de la douceur, de l'orgueil et de la naïveté... L'évêque en soutane affectait une supériorité sur ses deux collègues; Monestan avait les yeux baissés avec humilité; Kéfalein était dans une pose unique, il jouait avec la plume de sa toque en contemplant l'évêque d'un œil effaré, et son immobilité seule suffisait pour dévoiler le peu de complication qui régnait dans ses pensées...

— Pourvu *qu'il n'arrive pas de malheurs*, messeigneurs, s'écria l'intendant qui venait de recouvrir les choses précieuses, et notamment la balustrade; ce Mécréant regardait le dressoir avec un œil de convoitise! oh! je m'y connais...

Les ministres laissèrent Bombans et ses valets s'acquitter de leur devoir...

Revenons à la princesse. Aussitôt que Clotilde eut regagné son appartement, elle s'assit pour réfléchir à ses malheurs.

« Quelle journée!... se dit-elle. J'oubliais trop promptement que les filles des rois ne doivent point avoir de cœur! l'obéissance est le seul sentiment qu'elles connaissent; pourquoi suis-je fille d'un roi?... Pauvre juif!... ce soir ton amour a reçu le coup de la mort!... »

Elle n'eut pas le courage d'aller à sa fenêtre.

« Pourquoi l'entretenir dans son espérance? se dit-elle, quand le chevalier noir me demande peut-être à mon père... et peut-il me refuser? moi-même, puis-je résister?... Je suis la rançon de mon père!... il s'acquitte à mes dépens!... Hélas! épouser l'étranger, ou je ne sais quel prince que j'ignore, n'est-ce pas toujours là mon destin!... Pauvre juif!... »

Elle entendit du bruit sur La Coquette:

— Il y est, le malheureux!... dit-elle.

Et la jeune fille reçut un coup terrible... A ce moment Josette entra:

— Madame doit se trouver bien fatiguée?...

— Ah! beaucoup, Josette!...

— Madame aurait-elle du chagrin?...

— A quoi voyez-vous cela?...

— Vous avez pleuré, madame...

— Je ne m'en apercevais pas, Josette, dit Clotilde pour changer de conversation pendant que la jeune Provençale la déshabillait. N'avez-vous rien à me dire sur vos secrets, vous voilà revenue!...

— Hélas! madame!... j'ai peur de vous déplaire...

— Non, ma fille... Laissez mes cheveux, reprit Clotilde, ils n'ont plus besoin d'être si bien arrangés *maintenant*!...

Ces mots furent dits avec l'accent de la plainte.

— Mais, madame, ils sont gâtés et remplis de sable et de mousse; il faut les nettoyer.

— Ne jetez rien à terre, s'écria Clotilde, mettez sur ma table ces faibles débris; ils me rappelleront le danger que j'ai couru... comment je me suis sauvée... et... continuez votre récit...

— Vous me renverrez de votre service si je parle...

— Pouvez-vous le craindre, à moins d'une grosse faute?

La Provençale se tut, une larme brilla sur sa joue.

— Mon enfant, reprit Clotilde, vous vous trouvez donc bien coupable?... allez, dites toujours, je suis indulgente... que trop!... même pour moi...

— Madame, je ne suis point coupable; mais je sais que j'aurais plutôt dû vous parler ce matin; car ce soir, dit-elle en pleurant, je n'en ai pas le courage!...

— Suis-je donc si redoutable?... Donnez-moi mon missel, reprit Clotilde en montrant de son doigt un livre de prières; je veux y mettre cette fleur afin de la sécher pour la conserver toujours!...

Clotilde tira de son sein la fleur du beau juif, et ce ne fut pas sans chagrin qu'elle la fana en la pressant dans le vélin monastique; alors elle pensa que la religion réprouverait son amour; mais aussi qu'elle lui offrait des consolations. « C'est comme si je consacrais mon amour à Dieu! » se dit-elle. Et elle ferma le missel en soupirant.

— Vous pleurez aussi, Josette?

— Madame, cet Enguerry doit vous être en horreur?

— Pourquoi?... je suis sûre que mon père n'accueillera pas sa demande; ainsi...

— Eh bien! je vais vous ouvrir mon pauvre cœur!...

— Bon, mon enfant, je vous écoute!...

Onze heures sonnèrent à l'horloge du château.

— Madame, nous devons toutes...

— Auparavant, dit la princesse en se levant, je veux voir à ma fenêtre si le ciel est calme.

Clotilde, ne pouvant résister à l'envie de contempler son bel Israélite avant de se mettre au lit, courut entrouvrir son rideau: le temps était chargé de gros nuages noirs, et l'obscurité la plus profonde régnait; mais les yeux de l'amour sont perçants, et Clotilde crut entrevoir sur la rocaille une

masse brune qui tranchait avec le flanc blanchâtre de La Coquette.

« Il y est sans doute! se dit-elle, et la lune ne nous éclaire pas ce soir!... Pauvre juif! la nature elle-même nous dénie son assistance; adieu pour toujours!... »

A ce moment la chouette cria de ce cri lent, clair, plaintif et funèbre qui jette dans l'âme le froid de la mort qu'il annonce!... A ce son lugubre, à l'aspect du voile noir des cieux, au silence imposant de la nuit, au pressentiment de son cœur glacé, Clotilde laissa tomber le rideau, revint toute tremblante, comme si la mort l'eût désignée par un mouvement de sa faux.

— Voilà deux fois que j'entends la chouette!... il mourra de douleur, ajoute-t-elle à voix basse, et moi... peut-être aussi!...

Josette soutint sa maîtresse qui se mit au lit presque évanouie; ses joues n'étaient plus que faiblement rosées, et le vague qui régnait dans son âme apparut sur son visage.

— Madame, qu'avez-vous?... s'écria la jeune Provençale effrayée.

— Rien, c'est le cri de la chouette... continuez...

— Madame, vous ne vous fâcherez pas?...

— Non...

— Hélas! reprit la jeune fille, notre destin est d'aimer!...

— Malheureusement pour nous, Josette!...

— Mais, madame, le comble du malheur c'est que nous ne sommes pas maîtresses de notre cœur, un je ne sais quoi l'emporte en un instant: M. Trousse nomme cela *sympathie*.

— *Sympathie*, Josette!...

— Oui, c'est ce qui fait que l'on aime des gens malgré soi, des gens que quelquefois nous ne pouvons pas...

La fille de Bombans se mit à pleurer.

— Josette, je t'entends!...

Et des larmes inondèrent le visage de Clotilde. Il régna un moment de silence, pendant lequel les deux jeunes

filles se regardèrent, et la princesse, entendant un léger bruit sur La Coquette, tressaillit et pleura plus fort.

— Madame, je serais bien malheureuse, reprit Josette, si j'aimais un prince, car je ne pourrais pas l'épouser! Je serais bien malheureuse aussi, si j'aimais un juif...

— Josette... n'achevez pas!...

Et la princesse se couvrit la figure de ses deux mains.

— Ah! madame, ce n'est pas un juif que j'aime, s'empressa-t-elle d'ajouter avec un accent de triomphe qui fit trembler Clotilde; et cependant je n'ose vous dire qui je chéris!...

— Ne craignez rien, ma fille, rien n'est impossible à l'amour, et vous, vous pouvez aimer en liberté.

— Si c'était un soldat d'Enguerry?...

Et la Provençale épia le visage de sa maîtresse.

— D'Enguerry!... répéta Clotilde.

— Mais ce n'est pas un soldat, madame, c'est son premier-lieutenant!...

Le grand mot était lâché.

— Il vous aime donc bien, Josette?...

— Ah! madame, j'en ai la plus grande preuve...

En disant cela, la Provençale, rassurée, badinait avec une croix d'or qu'elle avait au cou.

— Laquelle?... demanda Clotilde.

— Vous saurez donc, madame, que ce vilain Mécréant défend à ses soldats de se marier sous peine de mort; il dit que cela les rend lâches!...

— Eh bien?

— Eh bien! madame, ce matin... je me suis mariée avec le lieutenant, à Montyrat...

Elle frémit dans l'incertitude où elle était de la réponse de Clotilde, qu'elle regardait avec anxiété.

— Heureuse fille!... s'écria la princesse, je voudrais être toi!...

Et elle contempla la Provençale étonnée avec des yeux remplis de larmes et d'envie.

— Ah! madame, dit-elle d'un air fin, j'ai bien vu que ce chevalier noir vous aimait!...

— Que trop, Josette!...

— Est-ce que vous croyez ne pas pouvoir l'épouser?...

La princesse, à cette idée, laissa tomber les larmes qu'elle retenait, sans chercher à tirer Josette d'erreur; seulement elle lui dit:

— Josette, l'amour est toute notre histoire, il fait notre malheur ou notre bonheur.

— Ne craignez donc rien, madame, continua Josette en parlant à voix basse et prenant un air mystérieux; lorsque le roi s'enferma dans la chambre de l'étranger, je passais dans la galerie; j'ai tout entendu: votre père a promis votre main au chevalier noir...

La jeune fille fut surprise de voir la terreur se peindre sur le visage de Clotilde.

— Dites-vous vrai?... Grand Dieu!... plus d'espoir!... Allez-vous-en, Josette, votre bonheur me fait mal!...

— Adieu, madame!...

— Allez dormir pour nous deux!... mais donnez-moi sur ma table le vase de cristal où sont les fleurs de ce matin...

La jeune fille les apporta en silence.

— Elles se fanent... dit Clotilde.

Et elles les respira avec une jouissance indicible.

Josette s'éloigna, ne sachant que penser de l'état de sa maîtresse; cependant le bonheur qu'elle ressentait d'avoir instruit Clotilde chassa vite ses tristes réflexions. En sortant elle trouva Castriot avec un renfort de deux gardes, qui veillaient à la porte.

Aussitôt que l'aurore lança le char du soleil dans les campagnes du ciel, le chevalier noir sella lui-même son cheval et sortit du château; ce fut Marie qui lui baissa le pont-levis en souriant.

— N'êtes-vous pas la nourrice de la princesse?... lui dit-il.

— Oui.

— Tenez...

Et l'étranger lui donna une magnifique chaîne d'or.

— Rappelez-vous du chevalier noir et présentez-le quelquefois au souvenir de Clotilde.

A ces mots, il s'éloigna si rapidement, que son cheval semblait voler. L'Innocente resta muette et retourna cette chaîne, la regardant avec insouciance... Elle eut la constance de la remuer ainsi pendant deux heures entières... L'arrivée du Mécréant la tira de son absorbement; elle regarda Enguerry tracer une grande croix rouge à l'une des colonnes gothiques qui supportaient l'ogive du portail, et précisément au-dessous des armes des Lusignan, que l'architecte avait sculptées dans la pierre.

— Ma mie, dit-il à l'Innocente, vous pouvez annoncer qu'avant trois jours on aura de mes nouvelles... et je serai vengé du mépris que l'on a pour moi...

Puis il disparut.

— C'est un vilain!... il ne me donne rien, s'écria Marie.

A ce mot, Bombans parut, et sa figure jaunâtre s'épanouit à la vue de l'or qui brillait dans les mains de la nourrice.

— Marie, ma mignonne, dit-il en se frottant les doigts qui lui démangeaient, où donc as-tu pris cela?...

— Mon bon ami de là-bas me l'a donné! répondit-elle avec un léger sourire.

— Donne-la-moi, reprit l'intendant en caressant l'épaule nue de Marie, je te la serrerai, tu pourrais perdre ce bijou.

— Non, je la mettrai sur mon cœur!... Mon cœur, reprit-elle en jetant un regard sur elle-même, mon cœur, il est mort!... Je n'ai plus de fils!

— Que feras-tu de cette chaîne?...

Et l'intendant la suivait de l'œil dans tous les mouvements que la folle lui imprimait en la tournant.

— Je la garde pour mon fils!...

Bombans, à force de manœuvres, saisit la chaîne, en disant:

— Elle est d'un beau travail et bien lourde!

Et il la prit tout à fait des mains de Marie. Il a toujours *prétendu qu'elle la lui donna librement, et que ce mouvement valait donation; mais on prétend qu'il l'arracha*

violemment, ce que les paroles suivantes de l'Innocente confirment:

— Au voleur!... au voleur!...

— Dieu, quel malheur! s'écria l'intendant, *je l'avais bien dit!...*

Et il cria si fort que la voix de Marie fut couverte par la sienne.

— Qu'avez-vous, monsieur l'intendant, dit Vérynel survenant.

— Regardez cette croix!...

Et Bombans lui montra la fatale croix rouge.

Alors, pensant à son trésor et au pillage qu'en ferait le Mécréant, l'intendant courut le mettre en sûreté, criant que tout était perdu; dans sa douleur, il ne rendit pas la chaîne d'or; la pauvre Marie n'en cria que davantage; tous les gens accoururent, et quand on apprit le dessein du Mécréant, la plus grande consternation régna dans les cours du château... Tout le monde se rassembla et se précipita vers le pavillon de Hugues.

— Tous ces gens-là seront bientôt malades, dit l'impassible Trousse en les voyant entourer le perron; et qu'est-ce qui les agite... c'est une pensée; et quel est l'intermédiaire entre le corps et la pensée... ce sont les nerfs. Or...

— Or, va avertir les ministres, lui répliqua Castriot.

Alors l'huissier fit prévenir le connétable et le comte de Monestan du grand événement qui jetait le trouble dans le château.

En ce moment la princesse se levait. Elle court à sa fenêtre, elle l'ouvre... Le bel Israélite, assis sur son rocher, la regardait avec amour... Elle rougit en le voyant, et rougit encore plus fort lorsque le céleste parfum des fleurs nouvelles embauma l'air. Ne sachant comment se tirer de ce pas difficile, elle prit, d'un air embarrassé et sans oser lever les yeux, chacune des fleurs l'une après l'autre; elle les assembla et quitta la croisée pour les mettre dans le second des vases de cristal... Elle tremblait en les posant... Son esprit était agité de mille idées diverses; enfin elle revint à la fenêtre... Imprudente! elle dit:

— Nepthaly... ma main est promise! retirez-vous... et ne venez plus!...

— Pourquoi me ravir votre vue?... demandais-je autre chose! s'écria l'Israélite au comble de la joie en entendant Clotilde lui parler.

Elle soupira, et le juif, prenant ce soupir pour une réponse favorable, dévora des yeux sa tendre bienfaitrice et la remercia, par un geste, de cette espèce d'assentiment qu'elle donnait à leurs amours. Son geste semblait dire: « Enfin vous m'ordonnez quelque chose, vous prenez possession de moi, je vous appartiens... »

Clotilde fut interdite, et un regard fugitif répondait: « Ne croyez pas que je vous avoue que je vous aime... n'est-ce pas impossible?... »

Ce muet langage plein de charme et d'une mélancolie réelle, puisque c'était presque un adieu, fit voir à Clotilde toute l'étendue de sa passion. Enfin le juif rassembla tout son amour dans un dernier regard et se retira sur sa crevasse. Clotilde le vit se mettre à genoux et envoyer un tendre baiser à cette fenêtre... « Quelle est donc sa joie? » se dit-elle. Naïve, elle ignore que l'amour est aveugle, et que, tout entier au bonheur présent, jamais il n'a regardé l'avenir: la folie ne le guide-t-elle pas en l'étourdissant de ses grelots?... Aussi Clotilde s'étourdit-elle et partagea la joie du beau juif, sans comprendre que le langage qu'elle avait tenu, les gestes qu'elle avait faits, trahirent un sentiment trop tendre pour n'être que de l'intérêt ou de la pitié...

A ce moment Josette entra sans être appelée:

— Madame, dit-elle, Enguerry va venir assiéger le château!...

Et le visage de la Provençale amoureuse respirait le plaisir.

— Eh bien! Josette?

— Eh bien! madame, je verrai mon mari!...

— Malheureuse, vous oubliez donc les maux qui vont nous accabler?

— Ah! madame, pardonnez-moi...

Et elle se mit à genoux avec les marques du repentir le plus grand.

— Je suis bien coupable!...

« Sa joie n'est-elle pas naturelle?... se dit Clotilde en regardant les fleurs nouvelles... Moi-même ne suis-je pas coupable!... Je n'ai plus le droit d'être sévère!... »

— Relevez-vous, Josette...

La jeune fille raconta à sa maîtresse le désordre qui régnait dans le château. Laissons-les pour assister au grand conseil qui doit se tenir en ce moment.

CHAPITRE DOUZIÈME

Conseil du roi. Ambassade. Dénombrement de l'armée.

Depuis cinq minutes les trois ministres étaient entrés dans le cabinet du roi de Chypre. Jean II, instruit du malheur qui le menaçait, avait oublié la formule qui servait de prélude à tous les conseils; et les ministres, étonnés de se trouver debout, attendaient l'ordre du prince. Monestan, les yeux baissés, tenait son chaperon à la main sans le remuer aucunement; tandis que Kéfalein faisait mouvoir le sien avec l'insouciance qui résultait des désinences de son caractère. Quant à l'évêque, il avait sa main droite appuyée sur sa hanche, et par sa pose et son œil fier il semblait s'indigner du silence du prince. Jean II, assis sur son fauteuil, frappa son genou de sa main gauche avec un air embarrassé; sa noble figure ressemblait assez à ces bustes antiques dont les yeux sans expression offrent l'image d'une impassible résignation. Enfin il rompit le silence par ces mots:

— Messieurs, jamais nous ne nous sommes trouvés dans des circonstances si graves et si pénibles... En effet, nous avons pu perdre notre royaume, ce fut un malheur bien grand; néanmoins il nous restait la perspective de pouvoir le reconquérir!... Mais la menace d'Enguerry, le dénuement où nous nous trouvons, dénuement que malheureusement il connaît ainsi que nos trésors, nous plongeront, si le Mécréant est vainqueur, dans un abîme d'où nous ne pourrons plus sortir, car nos espérances de rétablissement s'évanouiront...

Un grand homme, et je ne sais lequel, a dit, et je le répète: *Un rien allège les souffrances...* Tel homme se

console de la perte d'un fils en discourant; tel autre sera soulagé de la mort de sa maîtresse par la sublime inscription qu'il a trouvée pour mettre sur sa tombe... Le bon roi Jean II, au milieu de sa nouvelle infortune, éprouvait, en prononçant les paroles que l'on vient de lire, une espèce de joie en voyant les affaires de l'Etat prendre une importance, une gravité, qu'elles n'avaient point eues depuis qu'il habitait Casin-Grandes. Cette satisfaction de tenir un conseil véritable perça dans les mots suivants:

— Aussi, messieurs, nous nous sommes empressé de vous mander pour profiter des lumières que vous avez acquises par votre expérience et votre savoir; employez-les à trouver une résolution digne des rois de Jérusalem et de Chypre. Nous sommes dans le dernier asile des Lusignan; il ne fut jamais violé... c'est assez vous en dire.

— Sire, dit l'évêque, Enguerry le Mécréant, en plaçant cette croix vengeresse que nous aurions évitée si l'on avait suivi mon conseil d'hier, a déclaré qu'avant trois jours il investirait votre château; l'on ne saurait donc prendre des mesures trop promptes.

A cette observation, le roi leva brusquement la main qu'il avait appuyée sur sa cuisse gauche, et cette main tendue semblait demander: « Est-il vrai?... » Le silence des trois ministres affirma que l'évêque disait la vérité. Le prince laissa retomber sa main sur sa cuisse. Or il y a bien des manières de laisser tomber sa main, et ce geste peut exprimer la douleur comme le plaisir; mais le prince mit tant de mélancolie dans ce mouvement, cette main tomba si bien d'aplomb, que Kéfalein fut ému de ce simple geste; son corps fluet se pencha, sa petite tête oblongue suivit le mouvement de la main du prince, et son bonnet ne tourna plus entre ses doigts. Quant à Monestan, il lève les yeux au ciel, croise ses bras, insère son pouce droit entre ses deux lèvres et se met à réfléchir. Le silence régna dans toute sa pureté.

Il devenait clair qu'il fallait prendre une décision importante dans ses résultats: la guerre ou la paix, la vie ou la

mort, dépendaient de ce conseil. Aussi je n'en omets aucune circonstance.

Parmi les historiens du cœur humain, La Rochefoucauld est un de ceux qui surprirent le plus de ses secrets, et je pense avec lui que l'amour-propre est le motif de toutes les actions des hommes; mais j'y joins l'intérêt: et, cela posé, je prétends que tous les conseils des rois finissent comme celui du roi de Chypre, c'est-à-dire selon l'intérêt et les passions de ceux qui les composent.

L'aumônier pensa que la guerre lui fournirait l'occasion de se distinguer, et de faire briller ses talents militaires.

Kéfalein, de son côté, se disait intérieurement que sa cavalerie pourrait faire des prodiges, des charges, des évolutions, etc.

Monestan gémissait, et lui seul avait raison: car, le prince étant résolu à ne pas donner sa fille, seul moyen d'apaiser le Mécréant, ce sage ministre voyait bien que la guerre allait fondre sur l'asile de son roi.

— Non! s'écria Jean II en frappant sur la table, nous ne sacrifierons pas notre fille!...

A cet élan généreux, l'évêque jugea que le prince penchait pour la guerre, et il répondit:

— Sire, qu'a donc d'effrayant la guerre avec Enguerry? Ne peut-on pas armer vos vassaux, votre maison? et, conduits par un chef habile, la cavalerie commandée par le connétable, j'ose croire à des succès; et, dans l'hypothèse la plus désespérante, c'est-à-dire le siège de Casin-Grandes, ne pouvons-nous pas le défendre pendant cent ans contre Enguerry?... même contre trente mille hommes? Ah! si nous les avions!...

— Hilarion, dit le prince entraîné par l'accent du prélat, il faudra bien faire ce que vous proposez: ce n'est pas un expédient, c'est ce que la nécessité nous force d'entreprendre. Certes, nous savons que nous devons espérer des succès; les Lusignan vainquirent souvent quand ils commandèrent...

— Sire, répondit le prélat se chagrinant à l'idée de voir

le prince commander en personne; votre grand âge?...

— Notre âge!... A cent ans les Lusignan sont jeunes quand il s'agit de défendre leurs sujets!...

— Sire, dit Kéfalein, nous n'avons pas à choisir, il faut combattre!...

— C'est ce que nous pensions, répliqua le roi.

A ce moment Monestan détacha son pouce d'entre ses dents, et dit avec une douceur toute monastique:

— Sire, je crois que l'on peut encore éloigner le fléau de la guerre...

— Le moindre détour déshonorerait les Lusignan! s'écria l'évêque en interrompant.

— Ce n'est point une défaite que je propose, reprit Monestan sans s'émouvoir; tout le premier je défendrai mon prince lorsque tout espoir sera perdu; mais, sire, laissez-moi suivre un dessein qui m'est inspiré par un bon ange. Envoyez une ambassade au sire Enguerry; qu'on lui fasse amitié; qu'on lui dise qu'il partit trop matin; que vous ne pouvez prononcer sur le sort de votre fille; qu'elle a demandé huit jours pour rendre réponse. Au moins, messieurs, pendant ce temps nous pourrons rassembler nos forces pour résister; nous enverrons à Aix ou en Dauphiné demander du secours ou soudoyer des troupes: qui sait même si le Ciel pendant ce temps ne nous secourra pas si nous l'implorons!...

A ces paroles, dictées par la prudence, chacun fut comme illuminé d'une lueur subite, et l'évêque lui-même ne trouva point d'objection.

— Monestan, dit le roi flatté d'avoir une ambassade à nommer, à envoyer, à attendre, nous vous remercions de cette opinion sage et qui peut s'accorder avec notre dignité; nous vous nommons ambassadeur avec notre aumônier; M. Trousse vous accompagnera comme secrétaire, et Vérynel avec deux Cypriotes vous serviront d'escorte; acquittez-vous avec noblesse de vos fonctions; que votre vertu en impose, et si l'on vous refuse, déclarez la guerre; que dès aujourd'hui l'on s'y prépare.

Ces mots éveillèrent dans l'esprit du prélat l'idée des

combats, car il se promit bien qu'il s'acquitterait de manière à ne pas apaiser le Mécréant, et Kéfalein songea sur-le-champ à sa cavalerie. Monestan calcula que de toute manière on prierait Dieu pour vaincre et que l'on chanterait des *Te Deum* en cas de victoire, et de son côté il espéra calmer le Mécréant. Le prince se retira moitié content, moitié chagrin; et, ne sachant qu'elle issue aurait cette guerre future, il résolut de cacher à sa fille l'amour du chevalier noir pour elle, car le matin il avait décidé de l'en instruire, en lui déclarant qu'il désirait ce mariage. Clotilde eut donc encore du répit, et elle aurait eu sans doute la même joie que Josette si elle avait su que la guerre lui évitait cet ordre paternel.

Les ministres sortirent du conseil et descendirent dans la cour: tous les gens de la maison, excepté Clotilde et Josette, étaient rassemblés en attendant avec impatience le résultat de ce conseil; les ministres furent tous flattés de l'importance que leurs dignités acquéraient dans un asile où ils ne croyaient pas avoir à gouverner. Kéfalein, en qualité de connétable, fit la harangue suivante, en agitant ses deux bras en forme de télégraphe:

— Fidèles serviteurs du roi, notre maître, la guerre vient d'être décidée...

A ces mots une espèce de frayeur s'empara de l'assemblée.

— En décidant la guerre, reprit Kéfalein, qui prit ce mouvement soudain pour un effet de son éloquence, nous avons décidé la victoire, et c'est en voyant votre dévouement que nous en pouvons répondre; que chacun songe donc à défendre son prince, à se défendre soi-même: dès à présent nous allons prendre les mesures les plus sévères pour composer une armée qui sera redoutable, si vous avez du courage; et c'est vous faire injure que de le mettre en doute, car tout homme en a, lorsqu'il combat *pro aris et focis*, pour son sac et ses quilles, sa patrie et son prince. Cette seule idée en donne.

Un morne silence succéda à cette harangue, la seule que le connétable ait faite dans sa vie: le seul Castriot avait

joyeusement tiré son sabre et il le frottait, le nettoyait, l'aiguisait sur le fer du perron, en tâchant de faire disparaître la brèche qu'il reçut en tombant sur le gorgerin du Mécréant. Les trois ministres descendirent le perron après avoir décidé à voix basse de faire une revue générale des forces militaires du château.

— Nous aurons bien de la peine à arriver à *trente mille hommes*, dit tristement l'évêque en jetant un piteux regard sur les deux cents serviteurs qui composaient la tremblante assemblée.

Le corps d'élite fut formé de Castriot, que l'on promut sur-le-champ au grade de commandant; on lui donna pour soldats les trois Cypriotes et les trois musiciens du prince, ses huit valets de pied, les trois valets de chambre et cinq aides de cuisine; le concierge, le boulanger et deux de ses garçons, le sommelier et son fils, le sacristain de la chapelle, le gardeur de troupeaux et huit hommes de peine.

Ce premier corps, composé de trente-huit hommes, se sépara du reste et se groupa mélancoliquement autour de Castriot, qui ne put s'empêcher d'éprouver un mouvement d'orgueil. Ses gros sourcils noirs remuèrent si bien, que nul des incorporés n'osa se plaindre; il les rangea tout le long d'un mur et se promena devant eux en caressant la poignée de son sabre.

L'évêque, le connétable et Monestan virent avec chagrin que dans ce qui restait d'effectif il n'y avait plus que quatre-vingts hommes. Ils se regardèrent d'un air consultatif, et l'évêque rompit le silence en s'écriant:

— On fera un corps de réserve avec les femmes, nous l'emploierons en temps et lieu.

— En amazones, observa le connétable.

L'on procéda à la formation du second corps, dont le commandement fut décerné au docteur Trousse.

— Mais, monseigneur, s'écria le docteur en émoi, songez donc que moi, comme médecin, chirurgien et apothicaire, j'aurai les blessés à soigner, et qu'il conviendrait, loin de m'exposer, de me placer avec une vingtaine de femmes dans un lieu sûr et hors de tout danger.

— Il n'y aura pas de blessés, répondit l'évêque.

— Qu'y aura-t-il donc? s'écria le docteur consterné.

— Que des morts! observa Kéfalein; on s'arrangera pour cela, et obéissez sans murmurer.

Trousse fronça la peau tendue de sa grosse figure bien nourrie et il se retourna tristement vers l'intendant, qui lui dit:

— J'avais bien prévu qu'il arriverait mal...

— Et moi aussi!... interrompit Trousse au désespoir. Commander un corps quand je ne suffis pas à gouverner le mien et celui du prince!... Me battre!... Ah! cette pensée m'emportera si elle se convertit en peur!...

Dans ce corps entrèrent les deux valets de Kéfalein, deux de l'évêque, les quatre de Monestan, le secrétaire des ministres et ses deux scribes; on y joignit huit palefreniers, les trois hommes du chenil, les deux sous-cuisiniers, six jardiniers et quatre ouvriers, le fauconnier avec ses quatre oiseleurs, et l'officier de bouche qui sonnait les repas; en tout quarante hommes.

Le docteur Trousse se mit en rechignant à leur tête, et fut se placer à l'opposite de Castriot, en cherchant à ranger ses soldats sur une seule ligne; mais il feignit de ne pas le pouvoir afin qu'on le destituât.

Il est impossible de rendre la joie de l'évêque en assemblant ces bataillons et en les voyant en ordre de bataille.

— Le troisième corps, s'écria-t-il en regardant Monestan, sera composé de...

— De quoi? dit Monestan en lui montrant les quarante vieillards qui restaient, maître Taillevant ne peut pas combattre, M. l'abbé Simon non plus.

— Vous avez raison, reprit l'évêque, mais alors, nous prendrons tous ceux qui sont au-dessous de soixante ans, et j'en vois à peu près quinze; nous y incorporerons les gens de la ferme de Casin-Grandes, au nombre de douze; et le garde-chasse avec ses gardes particuliers formeront un effectif de trente hommes, dont maître Bombans prendra le commandement, et l'on donnera le nom de *corps des vieillards* à ce bataillon.

— La cavalerie maintenant, s'écria Kéfalein, c'est le plus essentiel.

Les ministres se dirigèrent vers les écuries, et l'on y compta:

1° Les seize chevaux de Kéfalein, y compris *Vol-au-Vent*, ci	16
2° Les trois chevaux du prince, ci	3
3° Sept, employés aux charrois des grains, fumiers, etc., ci	7
4° La haquenée de la princesse Clotilde, ci	1
5° Les neuf chevaux appartenant aux piqueurs, à Vérynel, grand écuyer, ci	9
6° La jument de Monestan, le cheval entier de l'évêque, le vieux cheval volé par l'intendant et la mule de Trousse, en tout quatre, ci	4
	40

Toute récapitulation faite, la masse équestre se trouva être de quarante chevaux à pourvoir.

Kéfalein avait ses dix néophytes que l'on avait compris dans le dénombrement des fantassins, ainsi restaient trente chevaux; mais le connétable recruta l'évêque en qualité de lieutenant, huit piqueurs, le commandant des chasses, le grand écuyer Vérynel, deux écuyers et les six demi-seigneurs cypriotes qui formaient au besoin la cour du prince, ce qui ne laissa plus que onze chevaux vacants; et Kéfalein frémit à l'idée de voir sa cavalerie incomplète, lorsque les deux vieux serviteurs que l'on décorait du nom de pages du roi vinrent s'offrir à ses regards et sur-le-champ furent enrôlés bon gré, mal gré.

— Encore neuf chevaux, monsieur l'évêque! s'écria Kéfalein avec l'accent de la plainte.

— Et vous oubliez nos deux courriers, répondit Hilarion.

— Il en resterait toujours sept, observa le triste connétable en poussant un long soupir.

— Hé! ne faut-il pas songer aux chevaux de remonte en cas de chevaux tués?

A ces mots, le visage de Kéfalein s'épanouit comme une rose au soleil.

— Ainsi, continua l'évêque, en récapitulant nos forces, nous avons cent huit hommes d'infanterie et trente-trois de cavalerie. Eh bien! dit-il en se frottant les mains et regardant Monestan avec un air martial, l'on peut encore se défendre avec cela contre cinq cents hommes d'armes.

— Ce n'est rien, monsieur, observa Monestan, il...

— Comment, ce n'est rien! interrompit brusquement l'évêque, c'est le commencement de *trente mille*, de cent mille hommes et c'est beaucoup si l'on fait attention que nous avons des murailles de douze pieds d'épaisseur derrière lesquelles nous combattrons.

— Monsieur, je voulais dire, reprit Monestan avec douceur, qu'il faut les armer.

— C'est juste, répliqua l'évêque, qui dans son extase oubliait le plus essentiel.

— Maître Hercule Bombans, dit Monestan, vous ne nous avez jamais découvert l'endroit où étaient les armes que le comte Hugues de Lusignan a déposées dans ce château.

— Monseigneur, dit l'intendant en balbutiant — car il les avaient vendues — je les chercherai, et vous les trouverez pour demain.

— N'y manquez pas, vous en répondrez sur votre tête! s'écria l'évêque; il doit s'y trouver les armures des cent chevaliers de Hugues, sans compter celles de ses autres soldats.

— C'est vrai, monseigneur, mais je ne sais plus dans quel souterrain elles sont amassées; je le répète, demain vous aurez des armes.

— Demain donc!... dit Castriot d'un air qui convertit le jaune de la figure d'Hercule Bombans en un blanc mat.

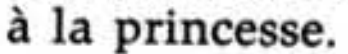
— Que l'on ait soin, observa le premier ministre, de publier dans tout le marquisat que les vassaux peuvent se réfugier ici avec leurs troupeaux, leurs meubles et leur argent.

— Ne serait-il pas prudent, dit l'évêque, de ne pas recevoir les femmes; leurs maris les conduiront à Aix; il ne faut pas se charger de bouches inutiles, en cas de blocus.

— Vous ferez observer cela dans les villages, dit Monestan au crieur, qui partit sur-le-champ.

Les ministres se retirèrent sur le perron et contemplèrent l'agitation qui régnait dans les cours; ils y mirent le comble en déclarant Casin-Grandes en état de siège, défendant à chacun de sortir sans permission, et ordonnant de hausser le pont-levis et de mettre un Cypriote dans la petite tourelle d'observation, afin de savoir ce qui se passerait dans la campagne; ils appelèrent avec eux Bombans, afin de se concerter avec lui sur les moyens d'approvisionnement et la quantité d'argent nécessaire pour y subvenir. Vérynel fut nommé commandant de la place, et le prince approuva tout et se renferma avec ses ministres pour discuter le plan de campagne.

Aussitôt que Bombans eut terminé ses opérations avec les ministres, il enfourcha son cheval hors d'âge et le fit trotter vers la ville d'Aix. Trois motifs dirigeaient l'avare de ce côté: le premier était d'éviter la corde; le second, de sauver son trésor, qu'il allait confier aux mains du trésorier du comte de Provence; et le troisième, d'acheter à prix d'or des armes pour le lendemain. Il s'arrangea de manière à gagner la somme nécessaire à cet achat sur les approvisionnements qu'il avait à faire pour le siège. Laissons-le calculer, combiner en trottinant sur la route, et revenons à la princesse.



Hercule Bombans enfourcha son cheval hors d'âge...

CHAPITRE TREIZIÈME

Casin-Grandes en état de siège. Bonheur d'aimer.

On doit sentir que le prince était au comble de la joie au milieu des graves occupations qui l'assaillaient, et, bien que dans Casin-Grandes chacun pliât sous le faix du travail, Jean II n'était pas le moins affairé. Aussi, ce soir il ne dit rien à Clotilde, qu'il ne voyait ordinairement qu'aux heures des repas, puisqu'ils les faisaient ensemble, et la jeune fille restait toujours la soirée presque entière après le souper; mais cette fois la manie du bon prince l'emporta sur son amour pour sa fille.

— Laissez-moi, ma bien-aimée, lui dit-il, je suis accablé d'affaires avec cette guerre à soutenir.

D'après le ton de Jean II, on l'aurait pris pour un puissant monarque.

— Plaise au Ciel que vous soyez victorieux, mon père, répondit Clotilde à Jean II d'un ton presque plaintif.

— Vous êtes toujours rêveuse, ma fille; car, si je pouvais apercevoir votre figure, j'y verrais une expression inaccoutumée...

— Qui vous le fait penser, mon père?

— Mais vous parlez plus rarement et avec plus de circonspection; maintes fois vous oubliez de répondre ou d'achever votre pensée; vous soupirez de manière à me faire croire que votre peine est presque un plaisir; enfin il est des mots que vous ne prononcez qu'en tremblant; votre accent annonce une idée fixe. Je suis vieux, ma fille, et c'est pour cela que je puis deviner l'intérieur par les dehors; et je pressens les sentiments, comme cet Arabe les gens de sa tribu par l'empreinte de leurs

pieds, et d'autres circonstances nulles pour les autres.

— Mon père, je vous assure...

— Ne jurez rien! une autre fois nous causerons plus à fond de tout cela... Va, tu seras heureuse, car je t'aime plus en père qu'en monarque... Adieu, ma fille.

— Adieu, mon père.

Et Clotilde embrassa le front vénérable du vieillard en tâchant d'arrêter les palpitations de son cœur. Si Jean II put les entendre, du moins il ne vit pas la pâleur de sa fille, qui se retira à pas lents, la mort dans l'âme.

— Saurait-il mon secret?... se dit-elle en rentrant dans ses appartements.

Toutes ces circonstances, ces obstacles, le peu d'espoir, le défaut de bienséance, le soin des convenances, ne faisaient qu'irriter et augmenter l'amour de Clotilde... « Enfin[1], quant la nuict eust tollu la lumière, la gente bachelette feust ouvrir la fenestre avec une tant brusque hastiuité, que nous cuyderions icelle s'estre ébaudie tout le iour à ramentvoir en son espérit les doulces mirificques et gratieulses perfections de son gentil Hébrieu, quantes fois, que ce transon de bonne chière d'amour, l'ayt affriolée à s'aduouer sa passion, d'autant, que l'enuie l'en chastouilloyt sans l'espouuanter, comme quant l'amour yssit de prime abord dans son cueur.

» Si veit-elle la joie de son âme?... et sa malesuade faim d'amour s'esueigla en sursault dans sa poictrine.

» Cres Nephtaly, pour la prime fois de sa vie, boyt, à pleins guodetz, en la coupe jolyette où boyuent tous hommes franchement, librement, hardiment, sans rien payer; aussi ne l'espargnent?.... icelle coupe ha source viue et veine perenne; l'espoir y gist au fons, et aulcuns l'expuisent-ils jusqu'à la lie? Si ha-t-elle incluz la male mort, la uie, la ioyeuse et aëlée fortune, le malheur, voire

[1] Le morceau qui suit est copié littéralement sur un vieux manuscrit; il a semblé si facile à comprendre, que l'on n'a pu se résoudre à en priver ceux qui aiment la naïveté de notre langue antique.

les crimes et les vertus; et, selon la dille par où l'on boyt, est-on ung beat ou ung paoure, un vertueux ou ung criminel? L'Hébrieu s'y enyura, pour ce qu'il comprint que la paourette l'aimait... Il l'esguarde sans dire un seul propous; peu s'en fault qu'il ne choyt ébaudi?... Heureux prime-vère des amours!...

» L'amour est semblablement à un fruict, il a dessuz et dessoubz une flour délicate: si s'efface-t-elle au reguard? tant est fugitifue sa gratieulse beaulté. En icelle flour, sont les primes sermentz, accordz, esguards, gualans deviz, et petitz guerdons. Cette mysticque et sacrosaincte doulceur s'euapore comme ung refue, se deflore comme ung mirouer, ainsy qu'un fruict tastonné, gist descouloré... Ores l'amour de Clotilde et de l'Hébrieu ha encores sa fleur, point n'est gasté; la bachelette n'ha qu'une paour, si est-ce que Nephtaly ne soict tant plein de feaulté et confict de respect qu'il faille à dire: « J'aime!...

» Tant meslent-ils leurs doulx reguards sans estre mesnagers, que semblent ils se sugcer leur asme?... et ils se baignent en leur allaigresse, sauourent cette mélodieuse harmonie de leurs cueurs, se guardant, comme d'un forfaict, de rompre le silence de la nuict argentée à la fauueur de Diane: et, la dive amante d'Endymion espand auec complaisance ung faisceau de lueur autour d'eulx.

» Clotilde mignonnement s'accoulda sur l'appuyz de la fenestre ogifue; Diane jalousa l'iuoire de ses bras rondeletz. Ores Nephtaly ne pouuant retrayre son heur, il print son beau luth et feist sursaulter sa gente maîtresse aux primes parolles de la chorde. L'aer s'esmut doulcettement, en pourchassant les carmes suiuans sur les aesles des mutz zéphyres de la coite nuict. »

Au fons de sa pensée,
Au fons de ses ennuicts,
A toy s'est addressée
La clamour, jourz et nuicts,
De l'Hébrieu.

Escoute sa voi plainctifue;
Las!... n'est-il pas sayson,
Que l'aureille ententifue,
Soyct à cette orayson
De l'Hébrieu.

Si restes rigoreuse
Deniant ung reguard,
La male mort heureuse
Férira de son dard
Ton Hébrieu.

Il t'esguarde encore
Soir, matin, sans seiour;
Pluz matin que l'aurore
Assise au poinct du iour,
Est l'Hébrieu.

Seroit content de peu,
Oui... peu le console!...
Prins ung peu de ce feu,
Qui tant nous affriole,
Pour l'Hébrieu!...

Qui n'a pas entendu, dans le calme des nuits, une femme entourée des doux feux de Diane, et assise sur un rocher, ou sous un saule, ou sur le bord de l'onde, faire rendre à une harpe quelques sons plaintifs comme ceux d'une tourterelle, ne peut se figurer l'extase angélique des deux amants solitaires; car le doux fruit d'amourette veut être cueilli furtivement... Des larmes roulèrent sur la joue de Clotilde; larmes que le juif eût voulu pouvoir sentir répandre sur son sein, brûlant de désirs qu'il n'osait avouer... Toutefois il répète avec la voix de l'âme:

Prins ung peu de ce feu,
Qui tant nous affriole,
Pour l'Hébrieu.

— Nephtaly, répondit Clotilde, un peu, c'est tout!...

— Je le sais!...

— Et cependant, reprit-elle, l'enfer et le ciel ne sont pas plus éloignés que nous le...

— Je le sais... mais un seul de vos regards n'est-il pas plus fort que le destin!...

— Qu'espérez-vous donc?... dit-elle toute émue et sans oser respirer.

— Hélas! ma vie n'est-elle pas un crime?... et n'est-ce pas un nouveau crime que d'espérer?...

— Vous ne serez pas seul coupable!...

A peine ce mot eut-il passé de son cœur sur ses lèvres de corail, que Clotilde aussi pâle, aussi tremblante, aussi confuse que si elle eût abjuré la foi de ses pères, ferme brusquement la croisée, tire le rideau et se réfugie dans son lit virginal, bien tourmentée depuis que le cœur de la jeune fille n'est plus vierge.

« Eh quoi! je l'aimerais? se dit-elle, un juif!... Et quand cela serait, puis-je l'épouser? L'épouser?... il faudrait que nous fussions seuls sur la terre!... »

Mais bientôt un malin démon ou un ange, je ne sais lequel des deux, l'entraîna vers une autre perspective, et lui fit oublier la raison...

« Mon cœur l'a choisi!... » fut la dernière pensée de la jeune fille, et même pendant son sommeil d'innocence, la figure, les formes du juif, rendues plus belles par le prisme de l'imagination des rêves, vinrent tourmenter son âme qui se débattait encore sous les derniers coups du dieu des caprices.

L'aurore pure et belle comme l'aurore de leurs amours fit voir à Clotilde des fleurs nouvelles: un sourire d'intelligence récompensa le bel Israélite! O doux sourire d'yeux, de bouche et de tête! doux messager de bonheur, tu renfermais tout ce que peut dire l'amour de plus tendre et de plus significatif. Aussi Nephtaly, satisfait de ce sourire encyclopédique, quitta son poste périlleux en s'agenouil-

lant et tendant ses mains tantôt vers le ciel, tantôt vers Clotilde, sa seconde divinité...

Dès lors, la jeune fille s'abandonne au torrent qui l'emporte... en s'écriant comme les Croisés: « Dieu le veut! » Et elle se couronne en espérance des myrtes et des lauriers de l'amour... Malheureuse!... que de peines! Mais n'anticipons pas!...



Jean de Lusignan

CHAPITRE QUATORZIÈME

Préparatifs. Fête à Brigandinopolis. Prône. Négociations inutiles.

La même aurore vit l'intendant conduire d'Aix à Casin-Grandes des chariots rompant sous le faix des armes. Il s'avançait vers le château, suivi de la foule désolée des paysans et des fermiers du marquisat; néanmoins, comme ces derniers n'avaient rien en propre que la vie, ils n'étaient guère occupés que de la conservation de ce précieux meuble. Hercule Bombans jetait des regards avides sur ces pauvres mainmortables, qui rongeaient leur pain noir, avec l'insouciance de la misère, et maintes fois l'envie lui prit de leur vendre la protection du prince, en les faisant payer à l'entrée du château; « car, se disait-il, ils n'ont pas l'air assez affligés pour des indigents; ils doivent avoir des trésors cachés; mais le moyen de les leur écorner, cela se saurait! »

Cette idée le mettant de mauvaise humeur, il les rudoya pendant la route, et les fit gémir en eux-mêmes. Enfin ils arrivèrent, et le pont-levis s'abaissa sous leurs pas, quand Vérynel eut reconnu le soucieux intendant.

— Allons, paresseux! s'écria Bombans dans les cours, en s'adressant à son cortège; à l'ouvrage, et payez de vos corps la protection que l'on vous accorde! déchargez les voitures!

A sa voix et à l'aspect de ces armes, les trois corps d'infanterie s'approchent: chacun s'empresse de travailler pour la défense commune: les uns dérouillent, polissent, affilent; les autres remettent en état les corselets, les chanfreins, les salades, les morions, les gorgerins, les casques, les pavois, les hauberts, les mailles; on apprête des arcs,

des frondes, des arbalètes, des lances, des pertuisanes, des hallebardes, des piques, des javelines, des cimeterres, des massues. La cour offre le tableau d'un arsenal, où les fers résonnent, l'activité de la guerre y règne; on entend le bruit des travaux, et l'on voit arriver du bétail, des vins, des grains, des fruits, des victuailles: vaches, bœufs, taureaux, fourrages; de l'huile pour jeter sur les assiégeants, du bois pour la chauffer, des pierres pour accabler l'ennemi. On amoncelle tout, en emmagasine; les cours ressemblent à la tour de Babel; on crie, on fouette, on siffle, on chante, on ordonne, on obéit, on brouette, on s'exerce, on s'essaie, on s'occupe; on oublie le malheur qui menace, car le travail est un demi-dieu trempé dans les eaux du Léthé. Enfin rien n'est en repos, c'est une fourmilière qui semble sourde, et en petit l'image d'un Etat où chacun intrigue et remue à un changement de ministère.

Ce fut au milieu de cette scène que les ambassadeurs, munis des lettres de créance du soigneux Jean II, s'avancèrent vers le portail du château... A cet aspect guerrier, l'évêque sourit; et, à l'approche des envoyés, le tableau mouvant s'arrête, comme si, dans une machine tournant par des ressorts, l'un d'eux se fût cassé; chaque figure indique le désir de voir Monestan réussir dans son ambassade; on le suit des yeux, on le charge de vœux, et le Ciel est importuné des bénédictions qu'on lui demande; enfin le pont-levis s'abat, ils sortent, et le tableau mouvant reprend son activité.

Le prélat montait son beau cheval entier, en le faisant caracoler; tandis que la jument de Monestan, douce et tranquille comme son maître, marchait l'amble... Trousse, à sa mule près, avait l'air de Silène; et sa grosse figure, ayant perdu sa gaieté égoïste, annonçait que la machine entière *pensait...* Vérynel et les deux Cypriotes, craignant quelque malheur, jetaient des regards inquiets sur la campagne.

Au bout d'une heure de marche faite en silence:

— Monseigneur, demanda le docteur à l'évêque, si le comte Enguerry exaspéré, ou s'exaspérant, allait nous garder en otage, je ne pourrais pas soigner le prince s'il tombe malade, ce qui ne manquera pas d'arriver, si la guerre est déclarée, car sa pensée...

A cette observation présentée par le tremblant docteur, la petite troupe s'arrêta comme si elle eût rencontré le grand mur de la Chine.

— Vous avez raison, dit le prélat; dans cette hypothèse probable, le prince serait privé de ses plus précieux défenseurs et de vos sages avis, monsieur le comte, ajouta-t-il en se tournant vers Monestan.

— Ce que j'en dis, reprit Trousse, n'était que pour vous faire voir que ma présence est indispensable au château; ce n'est pas que la captivité m'effraie, moi!.... car vivre dans une prison ou dans un palais, pourvu que l'on vive...

Chacun, regardant Monestan, semblait attendre sa réponse.

— Messieurs, s'écria le courageux vieillard, lorsqu'il s'agit du service du prince et de l'Etat, doit-on se considérer? Que rien ne nous arrête... Allez, messieurs, ne craignez rien d'Enguerry le Mécréant; entre un homme de bien et un scélérat, Dieu réside tout entier, comme la nuée invisible qui entourait autrefois les fils des dieux, et il veillera sur nous... Marchons!

— Dieu!... Dieu!... répéta Trousse.

L'évêque rougit de s'être arrêté, et, donnant un grand coup d'éperon à son destrier, il galopa vers la forteresse du Mécréant, en disant à Trousse:

— Qu'il ne vous arrive plus de faire de sottes réflexions; quittez votre robe de médecin pour devenir digne de l'ambassade qui représente le souverain de Chypre et de Jérusalem.

Ils arrivèrent sans encombre devant les murs de la forteresse du sire Enguerry. L'air retentissait de cris et d'un tapage infernal si bruyants que la sentinelle fut obligée de sonner plusieurs fois de son cor avant d'être entendue. Trousse tremblait de tous ses membres. Au bout de cinq à six minutes, le pont-levis s'abaisse; et Nicol, qui rempla-

çait le Barbu, parti pour une expédition, vint à moitié ivre au-devant des ambassadeurs.

— Pâques-Dieu! que demandez-vous chez le diable?...

— Mon ami, dit Monestan, ne jurez pas, je vous en prie...

— Vertudieu! je le veux bien; or, sur mon âme, que désirez-vous à Brigandinopolis, comme l'appelle M. l'Ange?

— Nous sommes, répondit l'évêque, les ambassadeurs du roi de Chypre; allez savoir du comte Enguerry s'il peut nous donner audience sur-le-champ.

— Des ambassadeurs?... Entrez toujours, dit Nicol chancelant sur ses jambes, je vais voir monseigneur!... Des ambassadeurs!... nous en avons déjà.

— Et d'où?... demanda l'évêque.

— De la république de...

— De quoi?... répéta Trousse.

— Drôle! dit Nicol au docteur, ce sont les secrets du maître. Entrez, messeigneurs.

Ce début ne promettait rien de bon, et ce ne fut pas sans un certain effroi que l'ambassade passa sur le pont-levis, et sous la voûte du porche de ce repaire.

— Allons, dit Nicol à Trousse, qui regardait à deux fois avant d'entrer; dépêche-toi, extrait d'homme! on ne te mangera pas d'une seule bouchée, si c'est cela que tu crains!...

— Moi!... je ne crains rien!... s'écria Trousse en voyant qu'il fallait entrer.

L'évêque et Monestan ne purent se défendre d'un mouvement machinal de terreur, quand ils entendirent hausser le pont-levis derrière eux. Hilarion regarda le premier ministre d'un air qui voulait dire: « Que va-t-il arriver?... Respecte-t-on le droit des gens à Brigandinopolis? »

— Cela n'annonce rien de bon pour moi! s'écria le docteur.

— Silence!... lui répondit Monestan avec le flegme de la vertu.

Lorsqu'ils parvinrent dans la seconde cour, un singulier spectacle frappa leurs regards, et une sainte horreur se

peignit sur la figure du religieux Monestan, indigné de l'impiété de ces brigands.

Tous les soldats d'Enguerry, rangés par bande, comme les chrétiens à l'église, tenaient à la main, au lieu d'un livre, un vaste gobelet de fer, et ils avaient à côté d'eux un quartaut de vin.

Au milieu de la cour était dressé, sur des morceaux de bois, une manière d'autel; en guise de cierges, on voyait de grandes lances; au lieu d'un crucifix, l'image grossière d'un brigand en croix; et, sur les marches, un homme, grotesquement habillé d'un surplis de pampre, était l'objet de l'attention des brigands; un des leurs marchait gravement une canne à la main, et quand l'ambassade arriva, on chantait le verset suivant de ces vêpres parodiées comme ces temps-là nous en offrent mille exemples, comme dans les fête de l'âne à Beauvais, etc.

— *Bambochamini gentes*, s'écria l'officiant.

Et il avala une rasade.

— *Et non cagotando passamus vitam*, répondirent en chœur les brigands en achevant le verset et buvant aussi.

— *Scandalizate et pressurate terram l'écumanda tout doucement*, reprit Michel-l'Ange, que l'on doit reconnaître à cette fête burlesque dans le goût du carnaval de Venise.

— *Sed nolite peccare*, répond le chœur en buvant de nouveau.

— *Adorate dominum*, dit Michel-l'Ange.

— *Quia fecit vinum*, crièrent les brigands buvant à la cardinale.

— *Non peccamini trop fort*, reprit le Vénitien.

— *Bonus repentirus sauvabit nos*, continuèrent-ils en buvant d'autant.

— *Ibitis in infernum*.

— *Num?...* demandèrent les scélérats.

— *Je n'en sais rien*, répondit l'Italien en éclatant de rire.

Puis il reprit, en leur montrant le barbouillage du tableau:

— *Bonus larronus!...*

— *Orate pro nobis*, dirent les brigands.

— *Amen!* s'écria Michel-l'Ange; mon quartaut est fini!...
— *Amen!* répétèrent-ils.
Et ils ne tardèrent pas à vider leurs pots.
— Qu'est cela?... demanda Trousse au brigand contre lequel il était.
— C'est la fête de notre patron.
— Quel est-il?
— *Le bon larron.* Nous l'invoquons sous les auspices de l'Ange-Michel, qui nous préside: parce que nous avons une grande expédition à faire, un château à piller; et comme on sait bien où l'on est, mais que l'on ne sait pas où l'on va, nous nous réjouissons en attendant la camuse, buvant, chantant, car notre carnaval dure toute l'année.
— Vous moquez-vous aussi de la justice?...
— Nenni; nous ne nous moquons que du Ciel, parce qu'il est bon et n'est pas rancunier, et nous vivons sans souci, sans penser à rien.
— Vous devez bien vous porter, observa le médecin.
— Nous ne mourons qu'une fois et jamais vieux.
— Voilà bien le tort, l'on devrait avoir à mourir deux fois.
— Silence! dit le soldat, l'Ange monte en chaire, et nous allons rire; on ne fait que cela depuis qu'il est ici!...
Monestan frémit et leva les mains au ciel à l'aspect de cette profanation, tandis que l'évêque ne revenait pas de son admiration.
— Voilà des soldats!... quelle mine, quelle taille, quelle contenance!... Ah! monsieur le comte, si nous avions trente mille hommes comme ceux-ci...
— Nous ne triompherions pas; car le courroux de Dieu gronde sur leurs têtes, répondit Monestan.
— Hé! monsieur le comte, il grondait sur celles des Huns, qui prirent Rome et le Saint-Père!... et cependant...
— C'est que le Seigneur voulait punir la terre!.. répliqua le ministre
A ces mots, ils aperçurent Michel-l'Ange monter dans une espèce de cuve attachée à un poteau. Il ôte un fragment de casque noirci qu'il avait sur la tête, il s'incline,

déploie un mouchoir, tousse, et boit une grande lampée de vin.
L'importance comique qu'il mit à cela fit rire les soldats qui l'imitèrent et l'écoutèrent avec une attention qui prouvait qu'ils s'attendaient à de nouveaux lazzis semblables à ceux dont il les amusait depuis dix jours
— Brigands, mes frères, s'écria le plaisant Vénitien en forçant et déguisant sa voix, je ne prends pas de texte, parce que c'est fort inutile; notre texte de tous les jours, c'est de songer à votre salut, et vous plus que tous les autres! car, vous êtes noirs de crimes, et vous suez l'iniquité par tous vos pores: mais, il est toujours temps de vous repentir: le repentir et l'espérance sont les deux Antigones que l'Eternel nous a léguées, pour parcourir les sentiers de la vie!... Scélérats, mes amis, repentez-vous donc, puisque votre conversion est plus propice à Dieu que la constance de dix fidèles: et je vous en avertis, il vous sera pardonné beaucoup pour une larme de pitié: or, faites quelque chose pour Dieu, puisqu'il a tant fait pour vous; et je vous le dis en vérité, vous n'êtes pas si loin que vous le pensez de l'état de grâce. Il est dans le monde de bien plus grands coupables, qui s'en vont entourés de la faveur publique et la tête levée, quand du fond de leur cœur se lève un effroyable levain d'iniquités!... Mais ne vous repentez pas en vain, car l'enfer est pavé de bonnes résolutions, et surtout ne vous croyez pas absous en voyant vivre de plus grands coquins que vous, car chacun est fils de ses œuvres.
— Je ne l'aurais pas cru si moral, dit Monestan.
— Et pourquoi fîtes-vous vos œuvres d'iniquité?... Pour un peu d'or!... O coquins, mes frères, prétendriez-vous devenir riches?... Si c'est là votre but, rentrez dans le sentier de la vertu, car qui montrerez-vous de riche? L'homme peut-il être satisfait ici-bas? Un je ne sais quoi ne nous dit-il pas que nous sommes faits pour les cieux? Croyez-moi, vivez gais, prenez tout en bien, le plus riche meurt, et nu l'on vient, nu l'on retourne... Repentez-vous, il est temps encore. Et ne croyez pas que vous serez damnés

pour avoir partagé avec les grands de la terre, car alors Alexandre le Grand et saint Sylvestre le seraient. Ce dernier n'a-t-il pas partagé avec Constantin? Mais vous le serez pour avoir refusé quartier aux vaincus, pris le denier de la veuve, refusé le verre d'eau au malheur, et fermé votre cœur à votre semblable, humble et soumis... Vous le serez!... mais il ne tient qu'à vous de ne pas l'être... Travaillez dans le bon sentier; le travail est la moitié de la vertu!.. Hélas! mes frères, quand je regarde la vie de l'univers et la vie de l'homme, quand je pense que Dieu conduit la masse de la nature vers un but ignoré, et que toutes nos actions sont des lignes, des coups de pinceau du grand tableau que trace sa main puissante, et que je me remémore de plus sa bonté si sublime, je crois...

A ces mots, qui excitaient l'attention la plus vive, et surtout celle de Monestan, Nicol vint chercher les ambassadeurs, et, leur faisant traverser la foule des brigands, il les mena dans cette salle basse que vous connaissez sans doute, et ils y trouvèrent le Mécréant, assis dans son fauteuil; il se leva et fut à leur rencontre.

— Soyez les bienvenus, messieurs, et daignez vous asseoir, leur dit-il avec une espèce de courtoisie qui fit trembler le docteur.

A cet instant des éclats de rire et des cris de joie annoncèrent que les plaisanteries de Michel-l'Ange égayaient fortement l'assemblée, et que son sermon n'avait peut-être été qu'une satire... Il ne tarda pas à paraître lui-même dans la salle; il s'y glissa comme un chat et se tapit dans un coin, pour voir ce qu'Enguerry répondait aux envoyés, et s'ils ne venaient pas proposer, pour éloigner le danger, des conditions plus lucratives que celles du Sénat de Venise.

— Sire chevalier, s'écria l'évêque en prenant la parole, nous sommes députés, en qualité d'ambassadeurs, par le roi de Chypre et de Jérusalem, pour vous apporter la réponse qu'il ne vous a pas plu d'attendre hier.

— Je la savais, dit sèchement Enguerry.

— Sire chevalier, si elle était telle que vous le pensez,

vous ne nous verriez pas, reprit Monestan; au surplus, voici nos lettres de créance.

Trousse les offrit au Mécréant. Enguerry les prit brusquement et les jeta sur sa table d'un air de mépris.

« Bon!... se dit en lui-même le Vénitien en voyant ce geste, ils ne réussiront pas! »

— Mais, seigneur comte, continua l'évêque avec hauteur, il me semble que les écrits d'un roi de Chypre et de Jérusalem veulent plus de respect.

Monestan tira violemment le prélat par sa soutane pour le faire souvenir qu'il fallait de la douceur et de l'abnégation dans les négociations.

— D'abord, répondit le Mécréant, je fais peu de cas des rois, et surtout des rois sans couronne; mais je comprends qu'il vous est facile, messieurs, d'oublier que l'on m'outragea. Moi, je ne l'oublie pas, et je n'ai jamais rien pardonné; finissons en deux mots. J'ai demandé la princesse en mariage; m'apportez-vous le consentement du roi? non. S'il a voulu la guerre, il l'aura!...

— Sire chevalier, dit Monestan, le roi ne vous refuse point sa fille!...

Ces mots débités avec douceur produisirent un coup de théâtre; le Vénitien avança sa tête en maudissant le vieillard, et le Mécréant resta la bouche béante et s'écria:

— Serait-il vrai?...

— Je vous le dis, comte Enguerry, mes lèvres sont vierges de mensonge.

Enguerry croisa ses bras sur sa poitrine et se mit à marcher à grands pas dans la salle; et Monestan, Trousse et l'évêque le regardèrent aller et venir en espérant obtenir du répit. D'après ses mouvements, Michel-l'Ange, voyant son parti prêt à être coulé bas, faisait mille signes d'intelligence au Mécréant. Celui-ci, tout absorbé dans ses réflexions, n'y prit pas garde, et l'astucieux Vénitien n'en trembla que davantage. Enfin le Mécréant s'arrête, contemple Monestan, et lui dit:

— Vieillard, si cela est... je renonce à ma vengeance, et... Voyons vos propositions.

— Sire chevalier, elles sont justes; la princesse a demandé huit jours pour réfléchir et se résoudre à cette alliance... le roi n'a pu les refuser à sa fille. Il faut au moins ce laps de temps pour vous connaître, pour que vous vous rendiez digne d'elle par mille petits soins, enfin pour lui faire la cour. Ce temps est même nécessaire quand il ne s'agirait que des préparatifs et des formalités...

Monestan s'arrêta en voyant le changement de visage du Mécréant. Ce dernier continua de marcher en songeant à cette brillante alliance, qui l'éblouissait. Michel-l'Ange, sentant qu'il serait égal au Mécréant de posséder les trésors du roi Jean en servant le Sénat ou en épousant Clotilde, et que lui, Michel, serait la victime de ce dernier moyen, il fit alors des signes qui pouvaient passer pour des signes de détresse, et ils devinrent si pressants, qu'Enguerry s'arrêta devant lui et pencha son oreille vers l'Italien.

— Songez, mon compère, dit l'Ange à voix basse, que l'on se joue de vous et qu'on vous tend un piège!...

Et ses petits yeux verts exprimaient une fine ironie.

— Et lequel?... lui demanda le Mécréant.

— Vertu-Dieu! ils veulent gagner du temps, rassembler des forces, ou donner à Gaston le loisir de venir!... Vous n'avez donc aucun principe de politique?...

Le Mécréant, rouge de colère à ces idées qui se glissèrent dans son âme comme un rayon de soleil dans une chambre obscure, revint précipitamment vers les ambassadeurs, et s'écria, d'une voix ironique qui fit retentir la voûte:

— Ah! beaux chers sires, vous voulez que j'aille courtiser la princesse?... oui, j'irai dès ce soir avec un cortège de cinq cents hommes d'armes... Le trouvez-vous assez nombreux? faut-il l'augmenter? dites, perfides messagers. N'espérez pas me voir consumer un temps précieux en négociations dont j'entrevois le but.

— Oubliez-vous, s'écria l'évêque à son tour d'une voix colérique, que nous représentons un roi de Chypre et de Jérusalem?

— Vous l'avez oublié vous-même en vous chargeant d'une perfidie.

— Une perfidie! reprit Monestan. Seigneur, je vois que vous n'aimez pas la princesse et que ce n'est pas elle que vous cherchez.

— Est-ce que vous croyez qu'on se marie pour avoir une femme? répondit le Mécréant avec un sourire infernal.

— Allons, sire chevalier, dit le premier ministre, c'est de l'or qu'il vous faut, je le vois.

— Certes.

— Eh bien! je vous en offre! Pour éviter la guerre, voulez-vous *vingt mille marcs*?

— *Vingt mille marcs!* s'écria le Mécréant en se reculant vers le Vénitien, tandis que l'évêque tordait la main de Monestan pour le faire taire et cesser des propositions déshonorantes.

— Nouvelle ruse, dit tout bas le Vénitien, ils veulent vous attirer à leur château pour se défaire de vous.

— Ouais! mon ami, dit Enguerry à Monestan, voulez-vous rester pour otage pendant que j'irai les chercher?

— Oui, réplique Monestan avec un sublime dévouement et en faisant signe à l'évêque qu'il consentait à périr pourvu qu'on s'assurât de sa personne.

Trousse trembla de tous ses membres en craignant que la proposition ne fût acceptée.

— Mon compère, dit Michel-l'Ange à voix basse, gardez-vous d'y consentir. Je connais ces gens vertueux, ils sont capables de mourir pour le salut de leurs princes.

— Mais, mon féal, deux millions...

— Eh! brigand, mon ami, tu les auras puisqu'ils les ont, et tu auras de plus les dix mille marcs du Sénat.

A ce raisonnement subtil, Enguerry revint vers les ambassadeurs et leur répondit:

— Messieurs, je ne consens point à vos cauteleuses propositions.

— Eh bien! répliqua Monestan presque en colère, vous en serez victime.

Et, prenant un ton grave, il se couvrit et ajouta:

— Au nom de Jean II, roi de Chypre et de Jérusalem, je vous déclare la guerre...

— Adieu, sire Enguerry, continua l'évêque, le glaive est entre nous et décidera; nous nous verrons! ajouta l'audacieux prélat.

— J'accepte joyeusement, dit le Mécréant, et, sans plus attendre, je vous donne assignation sous les murs de Casin-Grandes.

— Nous y serons! répondit l'évêque avec un ton fier qui en imposa au Mécréant.

— Oui, nous y serons, répéta Monestan, assistés de notre bon droit et du Dieu des armées.

— Tant mieux pour vous! dit le Mécréant, qu'il vous défende!

A ces mots, les ambassadeurs, contrits au fond de l'âme, se retirèrent, et lorsqu'ils furent sortis de l'enceinte du château, le premier mot de Trousse fut:

— Ah! je vis!

Et il se tâte le corps.

— J'ai presque eu une idée fixe de peur qui m'aurait à la longue emporté.

Que l'on juge de la désolation qui régna dans le malheureux château de Casin-Grandes quand la nouvelle du mauvais succès de l'ambassade y fut répandue.

— Messieurs, dit le prince à ses ministres quand ils eurent fini leur récit, tout n'est pas encore perdu; sortons, allons examiner nos ressources et rassurer nos soldats.

CHAPITRE QUINZIÈME

Déclaration de guerre. Surprise. Déclaration d'amour.

Depuis qu'il y a des hommes sur la terre, depuis que l'on a su ce que c'était que le *tien* et le *mien*, ce que valaient les mots *patrie* et *honneur*, jamais déclaration de guerre n'apporta tant de terreur chez une nation que l'assurance d'avoir la guerre avec le Mécréant n'en fit régner dans Casin-Grandes et dans l'esprit de ses habitants, et ce, par une bien bonne raison, c'est que chacun avait la conscience de sa faiblesse, et que dans l'état des choses il devenait palpable que la résistance en pleine campagne était impossible. De cette idée sourdirent la stupeur et l'immobilité des trois corps d'armée et des paysans. Cette idée fit une peine bien grande au prélat, qui voulait à toute force une bataille rangée. On résolut de ne soutenir qu'un siège.

Lorsque le roi, guidé par Monestan, descendit au milieu de son petit peuple, il y eut, tant dans la nation que dans l'armée, un mouvement d'enthousiasme dont, en général habile, le prélat sut profiter en s'écriant:

— Aux remparts!

— Aux remparts! répète la foule.

Or on sait combien les cris d'une multitude exaltent ceux qui la composent; il en résulte un enivrement moral qui, dans cette circonstance, fit disparaître les dangers, et l'on s'écria de plus belle:

— Aux remparts! Vive Jean II! Aux remparts!

Bien plus, on y monta.

— Sire, dit le prélat, l'endroit le plus important à défendre, c'est la façade du château: nous y devrions placer

tous les archers, les femmes et le corps des vieillards; il sera difficile de les atteindre, et ils peuvent jeter des pierres, de l'huile bouillante et des masses sur les assiégeants.

— Vous pouvez donner des ordres en conséquence, dit le prince, fâché de ne pas y voir assez pour exercer son initiative sur les propositions de ses ministres.

Le corps des vieillards, les femmes et les enfants, enfin tout ce qui ne faisait pas partie des autres corps d'armée grimpèrent avec courage sur la muraille, et l'on s'y campa pour être toujours prêt à défendre cette précieuse façade. On fit une espèce de chaîne et l'on ne cessa de transporter des pierres, des huiles, de l'eau, du bois et des projectiles.

— Il sera difficile de nous vaincre, monseigneur, dit Monestan, resté seul avec le prince. Ah! si vous pouviez voir le zèle et l'amour de ces fidèles serviteurs et vassaux!

— Mon ami, reprit le prince, puissé-je les récompenser!

Les deux vieillards s'attendrirent.

— Sire, vous méritez bien ce dévouement.

— L'amour des peuples, Monestan, est la plus belle couronne des rois.

Le connétable et l'évêque ne tardèrent pas à revenir.

— Sire, dit le connétable, quel est votre avis pour la disposition des autres corps d'armée?

— Nous pensons, répondit le prince avec un visible plaisir causé par cette déférence, qu'il faut diviser le second corps en deux bataillons, qui garderont les deux ailes latérales de Casin-Grandes, et nous réservons le corps d'élite pour le portail; il protégera les sorties si la cavalerie en fait.

— Elle en fera, sire, dit Kéfalein en agitant sa tête pointue; je veux trouver en ces lieux un second Edesse, où je sauvai l'Etat par cette charge de...

— Et si les ennemis, continua le monarque, arrivaient, par quelque malheur, à ce portail, ils le défendront; ce plan me paraît sage.

— Annibal n'eût pas mieux raisonné, dit le prélat.

J'ai remarqué que nous sommes disposés à la flatterie

quand nous sommes joyeux, et l'évêque, en s'occupant de combattre, n'était plus un homme ni un prêtre; il tenait le milieu entre la terre et le ciel.

Les défenseurs de Casin-Grandes ainsi placés et armés jusqu'aux dents, le bas du château fut désert, il ne resta dans les cours que les corps d'élite, la cavalerie et quelques vieux serviteurs qui entouraient le prince, l'évêque et le connétable.

— Ne serait-il pas à propos, s'écria Monestan, maintenant que toutes les précautions humaines sont prises, de nous rendre à la chapelle et d'invoquer le Seigneur des armées?

L'évêque remua la tête à cette proposition.

— Sans doute, il le faut, répondit le pieux monarque, allons-y tous de ce pas, et le Dieu dont nous avons délivré la crèche et le tombeau ne nous oubliera pas. Mais, s'il nous laissait dans l'infortune, nous adorerions toujours sa main puissante, car ses décrets sont immuables et pleins de sagesse.

La petite troupe se met en marche vers la chapelle: chacun entre avec un saint respect, excepté l'évêque, qui marche avec l'air dégagé d'un ministre prenant possession d'un portefeuille. Le prince s'assied sous son dais, les vieux serviteurs se groupent en silence autour de l'autel, et le prélat, s'étant revêtu de ses habits pontificaux, parut suivi de l'abbé Simon et du sacristain couvert de son armure.

Les vitraux coloriés semblent empêcher le soleil de pénétrer et ne laissent passer que le faible jour des cloîtres, ce qui donne à cette scène quelque chose de religieux; car la réunion des circonstances les plus ordinaires peut quelquefois produire une sorte de majesté. Le silence profond, les voûtes majestueuses, les piliers gothiques, l'attitude du prince agenouillé qui s'humilie devant le maître des rois; la componction des vieillards, la ferveur de Monestan, et, plus que tout cela, l'idée de la présence immédiate de l'Eternel, inspiraient un sentiment que l'on ne pourra jamais expliquer que par le mot *religion*. L'ensemble moral

auquel on donne ce nom, outre le charme consolant qu'il porte, aura toujours quelque chose de suave et de poétique; ces vieillards, en levant leurs mains vers la voûte, par ce seul geste, espèrent et interrogent un œil intelligent qu'ils devinent derrière l'écharpe diaprée des cieux!

Des cheveux blancs courbés vers la terre, des hommes affligés avouant leurs faiblesses, et des mains suppliantes m'ont toujours attendri; je ne puis même songer sans émotion aux prières boiteuses qu'Homère nous montre suivant toujours l'Eternel.

L'évêque chanta le psaume par lequel David demandait au Seigneur du secours contre son fils et ses partisans rebelles; la triste monotonie du chant d'église a une mélancolie plaintive que je trouve admirable; dans cette circonstance, elle était sublime!

Il me semble voir, sur une mer orageuse, au fort d'une tempête, des matelots chanter l'hymne de la Vierge et leurs cris de détresse surmonter la voix immense des orages et parvenir au trône céleste sur l'aile rapide des vents. L'évêque, tout en mettant une ardeur guerrière dans son invocation à l'Eternel, ne pouvait s'empêcher à la fin de chaque verset de regarder les armures suspendues aux piliers de la chapelle.

Au premier verset, il gémit de ce qu'on les eût laissées oisives. Au second, il pensa, d'après l'ampleur des cuirasses, que les hommes étaient plus forts du temps de Hugues. Au troisième, il donna un corps à ces cuirasses. Au septième, il vint à regretter les hommes d'armes et les cent chevaliers de Hugues. Enfin son idée favorite le subjugua tellement qu'au dixième verset, au lieu de paroles latines, il entonna:

— *Ah! si nous avions trente mille...*

Ces mots détruisirent le charme céleste de cette scène religieuse. L'Eternel aura sans doute pardonné en riant, mais il n'en fut pas ainsi du prince, il ouvrait la bouche pour admonester Hilarion; et Monestan, la bouche béante, regardait l'évêque confus, lorsque des cris et un effroyable bruit, un trépignement et une clameur soudaine retentirent sourdement contre les murs de la chapelle, et l'on entendit ce mot fatal:

— Aux armes! voilà l'ennemi.

On sort tumultueusement de la chapelle, et l'évêque, oubliant qu'il est en habits pontificaux, monte avec vitesse sur les murailles. Quel spectacle! Le Mécréant, à la tête de six cents hommes d'armes, entrait dans l'avenue en poussant avec sa troupe des cris de joie et de victoire; leurs casques brillaient ainsi que leurs armures, un nuage de poussière s'élevait au-dessus du feuillage des arbres centenaires. Enfin la troupe ennemie s'approche et s'établit en face la muraille du château. Elle s'étend jusqu'aux deux énormes quartiers de roche qui ferment le vaste fossé formé par La Coquette et l'autre montagne; on dresse quelques tentes et l'on se campe. L'évêque voit dans le lointain une seconde troupe d'ouvriers apportant des machines et des fascines, et déjà des barbares coupent les premiers arbres de l'avenue pour servir au siège; les vieux ormes craquent en tombant, et la terre gémit du poids de ses fils chéris.

— Ils auront bien vite comblé les fossés, avec tout cela! s'écria l'évêque en s'apercevant que les combats qu'il voyait jusqu'alors en idée allaient devenir sérieux.

A ce moment une lueur soudaine éclaira les cieux à l'horizon, et l'effroi saisit les habitants de Casin-Grandes assis sur leurs créneaux, en contemplant l'incendie des villages du marquisat; un cri d'horreur s'éleva avec les flammes, et le courage des assiégés s'augmenta par le désespoir, qui leur glissa sa rage. Ils virent consumer en un instant les toits paternels, et il n'en resta plus que la place.

— Malédiction sur Enguerry, ses soldats, fauteurs et adhérents! s'écria l'évêque; je les excommunie, eux et leur postérité.

Et l'évêque prononça la formule d'excommunication.

Ceux qui connaissent ces temps-là ne seront pas étonnés d'entendre répéter la foule:

— Ils sont excommuniés! nous les vaincrons.

— Croyez-le! dit le pauvre Trousse, tout chagrin de voir son gros corps emprisonné dans une armure.

Les paroles du fougueux prélat donnèrent de la confiance aux soldats; l'idée s'accrédita, parcourut les rangs, et les Casin-Grandésiens regardèrent l'ennemi, en le menaçant comme s'ils étaient des anges, et les soldats d'Enguerry des démons. Mais je pense que, malgré cette assertion des camaldules, il est plus sensé de présumer que ce renfort de courage leur vint plutôt de la nécessité où ils se trouvèrent de défendre leur existence; car le *moi* de Trousse est le pivot du monde. L'évêque redescendit et fit part au prince de l'investissement de la place, en appuyant sur l'enthousiasme des troupes. Alors on prit la dernière précaution: toutes les richesses du prince furent enfouies dans un des caveaux de la chapelle, et l'on en mura l'entrée. La nuit ne tarda pas à couvrir de son voile les assiégés et les assiégeants, sans distinguer entre eux; car le Ciel a une égalité cruelle: il n'a de privilège pour personne, et le proverbe: *Le soleil luit pour tout le monde*, devrait faire rougir les législateurs qui créent des castes.

Le prudent évêque plaça une sentinelle près du beffroi, pour, en cas d'alarme, mettre chacun sur pied. Enfin, suivi de Kéfalein et de Castriot, il visita tous les postes, les sentinelles, les armes, encouragea les faibles, fortifia les plus courageux; et le bon et sensible Monestan promit l'affranchissement aux mainmortables qui se distingueraient, et la libération de leurs enfants à tous ceux des serfs que l'on trouverait morts.

— Pourvu qu'ils soient blessés par-devant... observa Castriot.

Après avoir pris toutes ces actives précautions, le petit état-major rentra dans les appartements, et l'on rendit compte au prince de l'état satisfaisant des troupes, soit au moral, soit au physique, en l'assurant que l'on ne devait rien craindre. Malgré cette assurance, le souper du bon Jean II fut triste, et Clotilde n'osa point chanter. Le monarque passa la soirée à réfléchir, la tête appuyée dans

sa main; il garda la même attitude, et son visage souffrant faisait d'autant plus de peine à voir, qu'il ne se plaignait pas. Etait-ce par majesté, était-ce par grandeur d'âme? Nous aimons à croire, d'après les différentes esquisses que les camaldules nous ont données de son portrait, que c'était par ce dernier motif.

— Mon père, vous êtes rêveur! votre Clotilde est là, dit la jeune fille après un long silence. Si je pouvais vous soulager!... Hélas! je ne puis que partager vos peines.

— Ma fille, je ne vous oubliais pas. N'entends-je pas le doux murmure de votre sein?... Ah! si j'étais jeune et plein de la vigueur qui vous manque, je me réjouirais à l'idée des combats!

— Vous serez victorieux, mon père!

— O jeunesse!... s'écria le vieillard. Et si l'on succombe, que deviendrez-vous, Clotilde?

— Le malheur a des avantages.

En prononçant ces paroles, l'amoureuse princesse se voyait en idée errante, abandonnée, orpheline, sans espoir, sans asile, et recueillie par son bel Israélite dans une solitude pleine d'amour. Cette infortune n'était-elle pas la seule cause qui pût enfanter son bonheur? Le ton qu'elle mit à ces paroles frappa le vieillard.

— Vous tremblez, ma fille, et ce que vous venez de dire cache quelque secret, car c'est trop philosophique pour votre âge.

— Sire, en coulant vos jours dans une chaumière, loin des agitations du monde, soigné par votre fille chérie, ne vous occupant que des seuls biens réels que nous légua la nature, tranquille et sans alarmes, ne seriez-vous pas heureux?... plus heureux peut-être?...

A ces mots prononcés avec une candeur virginale mêlée à je ne sais quoi de suppliant et d'espérant, le vieillard allonge la tête, et le mouvement répété de ses yeux annonce qu'il cherche à deviner ce qui se passe dans le cœur de Clotilde.

— Vous aimez, Clotilde! s'écria-t-il après avoir pensé longtemps. Hélas! ajouta-t-il en croyant que sa fille était

éprise du chevalier noir, si je suis vaincu, je ne pourrai vous rendre heureuse, vous souffrirez de votre amour... Ne le deviné-je pas?

La jeune fille tremblait comme une génisse devant la hache; le vieillard prit ses blanches mains, qu'il serra dans ses mains glacées:

— Tu trembles, ma fille!... A ce signe je reconnaîtrais l'amour, si déjà je ne l'avais reconnu. Va, Clotilde, si l'honneur existe, s'il n'a pas fait ses derniers pas sur la terre, tu seras heureuse.

La jeune fille pleura, car l'erreur de son père était bien manifeste; une des larmes tomba sur la main du vieillard.

— Rassure-toi, Clotilde, s'écria le bon prince, *il t'aime!*...

Ce fut un coup de poignard bien cruel pour le cœur de la tendre amante du bel Israélite.

— Et je vois à tes larmes, continua le prince, que tu l'aimes aussi. Heureux enfants! l'aspect de vos feux réchauffe mon cœur!... O ma bien-aimée! voilà pourquoi j'étais triste. Je crains plus que vous pour vos amours... Le tableau que vous me dérouliez tout à l'heure est ma mort comme celle des fêtes de vos deux cœurs; car, à moins qu'il ne soit qu'un simple chevalier, comment voudriez-vous qu'il épousât la fille d'un monarque sans asile, sans couronne et sans richesse?

Clotilde pleura plus fort à ce dernier mot.

— Et, continua toujours le prince, n'espérez pas que je vive. N'étant plus qu'un objet de pitié, un débris de roi, la honte de notre maison, et, comme un monument ruiné, n'offrant plus que le faible souvenir de ce que je fus!... Non, si, malgré nos malheurs, le chevalier noir est constant, ma tombe vous servira d'autel; vous viendrez tous les deux y pleurer un bon père, et, si je vous sais heureuse, Clotilde, ma mort ne sera pas toute amère.

Clotilde, ne pouvant plus soutenir l'aspect de son père, lui dit:

— Adieu, mon père...

Et elle embrassa la joue du vieillard. L'accent de cet

adieu fit tressaillir Jean II, qui répondit en levant la tête et comme en fixant Clotilde:

— Oh! que de larmes, ma fille!... C'est juste, vous aimez trop votre père pour ne pas aimer ainsi celui qui doit le remplacer.

Que de sanglots la pauvrette étouffa, et qui éclatèrent quand elle rentra dans son appartement! La vue des fleurs du bel Israélite sécha toutes ses larmes. N'est-ce pas l'effet du feu?

Josette attendait sa maîtresse depuis longtemps.

— Madame, lui dit la belle Provençale en la déshabillant, mon mari n'est pas avec les assiégeants; il garde apparemment la forteresse, vous l'auriez pu voir... et *moi aussi.*

La princesse, absorbée tout entière dans la douce contemplation des fleurs qui éveillaient une si grande masse de souvenirs, ne fit pas attention au ton boudeur de sa suivante et à l'expression naïve de son *moi aussi.*

Clotilde répondit négligemment:

— C'est heureux pour vous, Josette; il aurait pu périr.

La petite moue de la chagrine Provençale indiqua qu'elle préférait le plaisir dont elle était friande, accompagné de dangers, à l'assurance du repos de son époux sans plaisirs: et c'est la nature!

La princesse ne vit rien de tout cela, car elle avait le visage tourné vers les fleurs qu'elle aspirait de loin et sa figure annonçait tout le délire de son âme; il régnait dans sa pose cette extase céleste dont Raphaël a répandu le charme sur ses Vierges correctes et pures.

Aussitôt que Josette fut partie, Clotilde courut à sa fenêtre chérie avec la légèreté d'un faon, ou plutôt avec les ailes du bonheur, j'allais dire de l'amour. Choisissez.

— Nephtaly, dit-elle d'une voix tremblante, ne craignez-vous pas que la sentinelle vous aperçoive?

— Elle dort... Hélas! demain elle me fera disparaître bien avant l'aurore...

Il s'arrête.

— Demain, continua-t-il avec un ton plaintif, je ne vous

verrai point. Pour moi, l'aube sera sans charme et le jour sans éclat; je ne vous verrai point.

— Nephtaly, la nuit qui nous environne toujours est d'un triste présage; ce voile demi funéraire devrait vous empêcher de revenir.

— O ma bienfaitrice, si j'osais...

— Eh bien?...

— Puis-je espérer de ne pas être pour vous un objet de colère si je vous avoue ma pensée?...

— Nephtaly!

— Hélas! je vous aime.

A ce mot, il semble aux deux amants que tout dans la nature l'entend. Un instant de silence suivit, après quoi l'Israélite reprit avec une expression, oh! une expression... Heureux qui l'a connue!

— Je ne puis plus, dit-il, contenir en moi le torrent qui me déchire dans sa violence. Hélas! souffrir sans que vous le sachiez, c'est souffrir mille fois davantage. Punissez-moi, mais sachez mon audace.

— Nephtaly!

— Ah! madame, je sens que je vous offense; mais cette injure et mon mal viennent de vous. Je désire souffrir seul et ne pas troubler votre repos... Quelle démence s'est emparée de moi!... Malheureux!

— Nephtaly!...

— Ah! n'augmentez pas ma douleur, n'attisez pas les feux de l'enfer en prononçant si doucement mon nom, si vous devez me bannir...

— Nephtaly!...

Ces quatre exclamations étaient chez la princesse l'effet d'une joie céleste; à peine si elle savait les avoir prononcées.

— Nephtaly, reprit-elle, je sens que vous êtes pour moi plus qu'un frère. A votre voix, à votre aspect, que dis-je? à votre seul souvenir, tout tremble en moi; j'aime mon père, mais avec un sain respect que je n'ai pas pour vous, car j'éprouve trop de douceur à votre vue sacrilège: je dirais que j'aime, si je connaissais ce que c'est que l'amour...

Hélas! je ne suis plus la même, j'ai trouvé de la douceur dans mes larmes; et, du jour où je vous aperçus, la verte prairie arrosée par le ruisseau, le ciel tranquille, ces montagnes bleuâtres, cette scène magique, que j'envisageais d'un cœur sans désirs, n'eut plus le même aspect; je sentis que l'orage altère le ciel, que le torrent trouble le ruisseau limpide, que la foudre frappe les montagnes, et que je devais changer... Je devrais me taire, mais mon âme s'envole malgré moi sur ces paroles qui s'échappent de mon cœur... Au moins, Nephtaly, songez que vous êtes chargé d'un immense fardeau. Je me remets entre vos mains, car je n'ai plus d'empire sur moi-même. Je pourrais commander, je veux être esclave!... Aurai-je raison?... serez-vous constant, fidèle, et respecterez-vous ma faiblesse?

Il est impossible de rendre la volubilité avec laquelle ces paroles furent prononcées. On pourrait la comparer à celle des eaux qui, longtemps retenues par une digue, la rompent et s'échappent par une ouverture, en emportant dans leur flux rapide toutes les barrières. Clotilde aperçut, à la lueur diamantée des étoiles, le beau juif se cramponner au rocher, comme un homme étourdi de bonheur et prêt à succomber à son plaisir.

— Ah! j'accepte, s'écria-t-il, j'accepte ce dangereux dépôt; jamais or et richesse n'auront été si respectés par un avare. Ma Clotilde!...

A ces mots, un effroyable bruit retentit dans les airs, le beffroi sonne lugubrement, les cours et les vieux bâtiments tremblent sous le trépignement des soldats, les murs et les échos répètent les cris, et cette clameur unanime s'élève:

— Aux armes!... aux armes!

Les flambeaux, les torches s'allument, les créneaux se garnissent de soldats, l'alarme se répand, la confusion règne, la terreur et la guerre semblent être présentes, en semant leurs brandons et leur épouvante; on s'entrechoque, on court, des pas précipités ébranlent les galeries: le bruit des armes éveillerait les morts. Clotilde est immobile et muette de stupeur, car elle entend les gardes s'assembler

et la foule se diriger vers ses appartements. Nul doute que Nephtaly ait été aperçu.

— Sauvez-vous! dit-elle à Nephtaly.

Le beau juif, sentant le prix de ces paroles, saisit sa corde avec trop de précipitation, et Clotilde entend rouler une masse et le bruit sourd d'une chute suivi d'un faible gémissement. Elle écoute, et ce gémissement lugubre parvient à son oreille:

— Clotilde!

Il est prolongé, plaintif, comme celui d'un homme qui tout à la fois accuse et remercie le Ciel.

— Il est mort!... dit la vierge pâle.

Et la voix de Clotilde expire.

On entre chez elle; elle reste immobile comme le fantôme de la mort; ses yeux sont secs.

— Il meurt pour moi! il l'avait bien dit... fut sa dernière parole, car la porte s'ouvre; et...

CHAPITRE SEIZIÈME

Premier succès. Assaut.

Des soldats se précipitèrent dans la chambre sacrée de la jeune fille; mais ils trouvèrent Clotilde dans un si horrible état d'immobilité, que le fidèle Albanais, qui les conduisait, le sabre nu, demeura stupéfait à l'aspect du regard fixe et hébété de sa jeune maîtresse.

— Madame! dit-il respectueusement.

La jeune fille, toujours immobile, regardant sans voir, ne répondit rien à l'Albanais.

— Madame! répéta Castriot.

— Il est mort!... murmura Clotilde.

— Ah! venez au plus tôt, reprit l'Albanais. Marie vient de mettre nos soldats à une rude épreuve; l'alarme est dans la forteresse, et vous seule pouvez calmer l'Innocente.

La princesse suit Castriot machinalement; elle descend et s'avance dans les cours à demi sombres. Elle arrive vis-à-vis le portail, et le spectacle de l'Innocente, échevelée, tenant une torche qu'elle secoue, semblable à la Discorde, et se débattant au milieu de tout le premier corps d'armée qui suffit à peine pour la contenir, frappe ses regards sans qu'elle le voie intellectuellement. Ce tableau nocturne et pittoresque dans ses effets, les figures des soldats éclairées par la lueur des torches, les murs grisâtres, et Marie en proie à ses convulsions, sont devant elle comme s'ils n'y étaient pas.

Cependant Clotilde s'approche de l'Innocente, et, apercevant alors sa nourrice, elle eut une idée vague de ce dont il s'agissait; mais sa pensée dominante ayant trop

d'empire, ces mots errèrent sur ses lèvres pâlies par la douleur:

— Marie!... ma bonne Marie!... vous ne savez pas tous les malheurs que vous causez... Ah! nous sommes bien malheureux si vous avez perdu votre fils; j'ai...

La jeune fille effrayée s'arrête.

A ces accents chéris, l'Innocente revient à elle, arrange sa chevelure en désordre, se tait, regarde fixement celle qui fait vibrer encore quelques cordes d'un cœur mort au plaisir des mères, et ses yeux ne tardent pas à se remplir de larmes!...

Cette jeune fille, pâle, immobile au milieu de ces soldats étonnés; ces torches qui ne rompaient l'obscurité de la nuit qu'en un seul endroit, en colorant les vieux murs couverts de mousse, cette femme calmée d'un regard, offraient le tableau d'une jeune magicienne évoquant un mort aux yeux d'un peuple effrayé; car la pauvre Marie, par son air délabré et la nudité de ses membres décharnés, avait l'air de sortir d'une tombe et de se couvrir, par une pudeur renaissante, du linceul, dernier vêtement de l'homme!...

Le calme reprit peu à peu son empire. Chacun retourna à son poste. Marie, dont on avait laissé la loge entrouverte, fut renfermée, et la princesse, suivie de Castriot, revint à pas lents.

Elle rentre et s'assied en tombant sur un fauteuil: elle y resta, dans la même position, jusqu'au lever de l'aurore, et ces heures douloureuses doivent être encore plus effacées de sa vie que si elle eût dormi.

A peine le jour commence-t-il à poindre qu'elle se lève doucement, va vers la fenêtre et l'ouvre en tremblant, avec l'anxiété d'une mère qui reçoit des nouvelles de l'armée, et qui, ne reconnaissant pas l'écriture de son fils, pâlit en décachetant la lettre fatale!

Clotilde regarde avec l'avidité de la douleur sur le rocher, dans le fossé, sur les dunes... l'œil de l'amour lui découvre du sang... elle en suit la trace, elle voit les vestiges des

mains rougies du bel Israélite!... Ces déchirants indices sont empreints des soins de l'amour le plus délicat. En effet, ces marques sanglantes sont effacées à moitié, et recouvertes de sable afin de déconcerter des recherches trop curieuses... Ces précautions prises au milieu des angoisses de la mort, cette attention de se traîner pour aller expirer loin des lieux qui pourraient paraître suspects, et flétrir l'honneur d'une maîtresse adorée, cet ensemble touchant frappa l'âme de Clotilde comme un éclair... mais comme un éclair qui précède la foudre; car un froid glacial parcourt ses membres; un nuage se répand sur ses yeux; à peine a-t-elle le temps de dire: « ... étais-je aimée!... » qu'elle tombe!... et, blanche comme un lis abattu par l'orage, elle gît décolorée, les bras étendus et l'œil fermé. Ses longs cils, sa noire chevelure et les deux arcs d'ébène qui surmontent ses yeux tranchent seuls sur cette effrayante pâleur.

Inquiète et impatientée d'attendre, la jolie Provençale entra en chantant chez sa maîtresse. L'effroi de Josette fut presque égal à la douleur de la princesse. La suivante, muette de stupeur, soulève Clotilde; elle parvint à la prendre dans ses bras, et elle la porte sur le lit, qu'elle s'étonne de trouver en ordre. Elle réchauffe la princesse, l'appelle en pleurant, et laisse tomber ses larmes sur le visage de Clotilde; la Provençale porte sa main sur le cœur de sa maîtresse et le sent battre faiblement... L'espèce de sourire que fait naître l'espoir vint errer sur les lèvres de la fille de l'intendant; ce sourire, au milieu de ses larmes, ressemblait au rayon de soleil qui perce la nue au milieu d'un orage.

Enfin Clotilde remue avec peine sa pesante paupière, elle la soulève et son œil se découvre; mais il est terne et dénué de cette flamme qui l'embellissait.

— Ah! madame!...

— Josette!...

Et la princesse, comme sortant des bras de la mort, promène son œil sec sur tout ce qui l'environne. Ce regard rencontre les vases de cristal chargés de fleurs du bel Israé-

lite. A cette vue, un torrent de larmes s'échappe, et Clotilde est sauvée. Ces larmes semblent desserrer son cœur; le gonflement qui l'avait étouffée se relâche, et quelques débris de pensées confuses commencent à lui rappeler son malheur.

— Est-il mort, Josette?

— Non, madame! répondit l'adroite Provençale avec un mouvement de tête assez gracieux.

Ce mot produisit dans l'âme de Clotilde la même détente que ses larmes opérèrent dans son corps: l'espérance agite son rameau vert, et la jeune fille se confie à la barque légère que la déesse conduit sur un océan sans rivages.

La Provençale ne devina que bien tard le secret de cet accident inconcevable pour elle. Clotilde, en reprenant l'empire sur elle-même, lui recommanda le plus profond silence; et la fille des Lusignan, alléguant le siège de Casin-Grandes, déclara qu'elle voulait rester dans ses appartements, se souciant peu d'aller montrer sa pâleur et les larmes involontaires qu'elle répandrait en pensant à ces traces de sang et aux événements de cette fatale nuit.

« S'il existe, je le saurai bientôt, se disait-elle; car... je verrai des fleurs!... mais si je n'en vois pas!... (Nouveaux pleurs.) J'en verrai!... peut-être... » (Nouvel espoir.)

Laissons-la pleurer et sourire alternativement, balancée entre le deuil et l'espoir; et, soit qu'elle revête les voiles du veuvage, soit qu'elle se couronne de myrtes, prouvant toujours un amour extrême, pur comme la rosée, naïf comme l'enfance, et violent comme la colère.

Maintenant de plus graves intérêts doivent nous occuper.

Dès l'aurore, l'évêque, Monestan et le connétable, après avoir été saluer le prince, étaient montés sur les toits pour contempler l'ordonnance de l'armée ennemie. Ce ne fut pas sans effroi qu'ils s'aperçurent des desseins de l'habile Mécréant: la perte de Casin-Grandes s'y lisait écrite en lettres majuscules, ainsi qu'au mélodrame, quand on déroule des papiers où sont imprimées des inscriptions que n'a pas fournies l'Académie.

En effet, deux cents travailleurs avaient apporté des fas-

cines, des troncs d'arbres et des pierres pendant toute la nuit. Ces matériaux formaient deux monceaux immenses; et, comme ils étaient placés de chaque côté de l'endroit où s'abaissait le pont-levis, il fallait être bien maltraité du Ciel pour ne pas s'apercevoir que le Mécréant avait l'intention de combler le large fossé, juste en face du portail, afin de l'enfoncer... Ce plan ne demandait pas huit heures pour l'exécution.

Aussi cette manœuvre savante excita l'épouvante parmi les trois ministres; ils se regardèrent tristement et d'un air bien peu rassurant pour la foule qui les entourait à une distance respectueuse.

— Lorsqu'ils s'approcheront, dit l'évêque en montrant les soldats du Mécréant, nous les accablerons bien de pierres, de traits et d'une foule de projectiles que voici... mais nous les aiderons d'autant à combler le fossé, et notre pont-levis, quoique doublé de fer, ne leur résistera pas longtemps.

Kéfalein fit un mouvement de tête perpendiculaire assez expressif.

— On pourrait, observa Monestan, bâtir un mur sous le portail.

— C'est juste, dit Kéfalein sans songer qu'il ne pourrait plus faire de charge de cavalerie...

— Oui, répondit l'évêque, mais notre mur n'aura pas douze pieds d'épaisseur, car nous n'avons pas le temps de le bâtir de cette largeur-là, et le Mécréant l'abattra sans effort.

Le petit état-major se regarda de nouveau silencieusement... A ce moment, les soldats et les travailleurs d'Enguerry commencèrent à combler le fossé avec une effrayante activité... On fit sur-le-champ une décharge de pierres et de traits qui en tuèrent quelques-uns; mais ils levèrent leurs boucliers, formèrent une espèce de tortue protectrice et continuèrent leur ouvrage sans se soucier de la vengeance inutile de ce second ciel.

— Eh quoi! s'écria Kéfalein, messieurs, verrons-nous consommer notre ruine sans faire des efforts pour la

conjurer? Descendons, abaissons promptement le pont-levis! et je vous promets une charge semblable à celle d'Edesse, où je sauvai l'Etat, où je fus fait connétable, et où...

— Bien, seigneur, interrompit Monestan en arrêtant l'inévitable récit d'Edesse; ordonnons aux archers et aux arbalétriers de descendre; ils protégeront notre rentrée si nous ne réussissons pas par notre courage à chasser l'ennemi.

L'évêque tressaillit de joie en voyant que cette charge pourrait lui remplacer une bataille rangée, et il s'écria:

— Partons!... avec l'enthousiasme d'un soldat français.

A ce mot, les trois ministres descendirent, suivis de la moitié des archers. L'ordre de monter à cheval fut donné à voix basse, et l'on se prépara dans la première cour à cette sortie. Les trente-trois cavaliers se mirent trois par trois: à leur suite, le corps d'élite, partagé par la moitié, se plaça de chaque côté pour défendre les abords du pont-levis, et le reste eut ordre de ne pas quitter le portail et de ne lancer les traits qu'à un signal convenu. L'évêque s'arma d'une massue; Monestan monta sur son cheval; Castriot enfourcha le trente-quatrième, et six paysans dévoués, les six chevaux de labour qui restaient; Kéfalein prit le commandement, et fit deux ou trois fois le tour de l'escadron, puis il commanda de la main le silence et au concierge d'ouvrir.

Le gros concierge et sa femme abaissent le pont-levis avec une célérité admirable, et la cavalerie s'élance comme un éclair en jetant un effroyable cri de guerre. On surprend les travailleurs, et cette trombe équestre renverse, tue et détruit tout sur son passage; les archers lancent leurs traits par-dessus l'escadron, et les deux détachements du premier corps garnissent le pont-levis.

Dans le moment où cette décharge eut lieu, le Mécréant, ne s'attendant pas à tant d'audace, était occupé à voir s'il ne pourrait pas faire grimper ses soldats sur les masses de granit qui fermaient les fossés, formés par La Coquette d'un côté, et par la seconde montagne de l'autre, et il s'assurait qu'il était inutile d'entrer dans le parc, parce que les murs du château surpassaient en hauteur les deux collines. Ainsi ses troupes furent prises au dépourvu, personne n'était à cheval, le chef était comme absent, et la charge de Kéfalein eut un succès triomphal.

La cavalerie casin-grandésienne tomba sur les brigands étonnés et empaquetés dans leurs armures; la stupéfaction les saisit, ils se laissèrent tuer, et le carnage fut assez satisfaisant. Au milieu de cette scène, l'évêque et Castriot brillèrent par leur ardeur. Le prélat, ne voulant pas violer les préceptes de l'Eglise, qui défend à ses ministres de verser le sang, assommait les brigands en leur appliquant sur le chef une lourde massue; Castriot se délectait en décrivant avec son sabre des courbes qui trouvaient si bien le défaut des gorgerins, que les têtes tombèrent autour de lui comme la grêle; Kéfalein, tout en promenant son grand œil bleu sur la bataille et en perçant les brigands de son épée, dirigeait la charge avec un sang-froid et une prudence qui feraient honneur à plus d'un général; il trouva même le temps de montrer à l'ennemi que *Vol-au-Vent* caracolait comme un papillon léger. Enfin Monestan prenait toutes les précautions en cas de retraite, et il achevait, par humanité, les brigands blessés à mort qui souffraient trop, en leur donnant toutefois l'absolution en cas de repentir *in articulo mortis*. Cette admirable sortie fut l'affaire d'un clin d'œil, et, tant que les brigands ne purent reconnaître le nombre des assaillants, ils moururent comme des mouches.

Le Mécréant avait échelonné ses gens, et ce fut la première division qui soutint l'effort de cette furieuse attaque, honneur éternel de Kéfalein!... Mais au bruit de cette irruption soudaine, aux jurements horribles de ses brigands, qu'à ce signe il reconnu périssant sous les cris des vainqueurs, Enguerry, transporté d'une bouillante colère, monta sur son cheval et courut avec la rapidité de l'éclair pour aller rallier le second corps, qui déjà participait à la déroute. La présence du valeureux chef rétablit l'ordre; le troisième corps monta à cheval, et le combat prit un aspect très sérieux.

A la tête de la cavalerie casin-grandésienne arrivèrent Kéfalein, l'évêque, Castriot et les plus intrépides; ils firent des prodiges, et le Mécréant trouva des guerriers autrement difficiles à vaincre que les pauvres paysans sans défense qu'il pillait. L'évêque criait à tue-tête:

— *Frappez, ils sont excommuniés!...*

Et ces mots, retentissant comme la trompette du Jugement dernier, donnèrent du courage aux Casin-Grandésiens. Enguerry fut même enveloppé par l'évêque et Castriot, et, sans l'arrivée de Nicol, la courbe du sabre de l'Albanais allait délivrer Casin-Grandes.

— A moi, brigands! s'écria le Mécréant en fureur.

Et il conçut une manœuvre bien fatale à l'armée cypriote.

En effet, les débris des deuxième et premier corps d'armée du Mécréant s'étaient reformés sur les flancs de la cavalerie casin-grandésienne, et le Mécréant, en donnant son ordre, s'élança pour le soutenir, afin de couper aux Cypriotes toutes les communications avec le pont-levis et cerner ainsi les imprudents assiégés. C'en était fait de l'Etat sans la prudence de Monestan, qui, prévoyant ce danger, avait envoyé chercher du feu au château, et venait, par une heureuse inspiration, d'incendier les deux montagnes de matériaux qui se trouvaient de chaque côté du pont-levis.

D'autre part, le connétable, comprenant la manœuvre d'Enguerry (ce qui fut le plus grand effort de la tête vide de Kéfalein), donna l'ordre de la retraite, et l'on se recula vers le pont-levis en combattant toujours. Ici Kéfalein se félicita intérieurement d'avoir appris à sa cavalerie à reculer. Ainsi protégés par les feux des deux vastes bûchers dont le vent soufflait la flamme et la fumée aux yeux des brigands, ils arrivèrent près du pont-levis avant Enguerry, qui fut salué par une décharge de traits. Alors il se reporta sur la tête de la cavalerie cypriote, et, avec toutes ses forces réunies, il tâcha de l'écraser. Toujours gardés par les flammes des deux bûchers, qui brûlaient comme ceux de l'Inquisition sans s'éteindre, les flancs des Casin-Grandésiens étaient inattaquables, et, comme on sait,

l'évêque, Castriot et Kéfalein se trouvaient à la tête!... Or, si vous avez lu Homère, représentez-vous le fils de Télamon défendant l'entrée de leur camp contre Hector.

Une grêle de pierres, de traits et de projectiles fut habilement lancée du haut des murs. Cette heureuse pluie permit, par son effet, à la cavalerie de rentrer; des cris de joie et de victoire retentirent!... Et le pont-levis se haussa!...

Le Mécréant se mit dans une horrible colère quand il se trouva seul, entre les deux bûchers, renversé sur le bord du fossé, et qu'il vit son cheval, au bas duquel il se laissa couler, suivre le pont-levis; car le Mécréant, malgré la pluie de traits, avait eu le courage de se hasarder sur le pont-levis; les jambes de son cheval s'y embarrassèrent dans les chaînes qu'il cherchait à couper, tout en recevant la grêle d'en haut; alors son pauvre cheval fut enlevé, il se trouva fixé par les pieds et attaché au portail, comme ces bêtes carnassières clouées à la porte des châteaux en forme de dépouilles opimes. Le généreux animal pleurait et hennissait lamentablement; enfin le bon Monestan donna l'ordre de baisser un peu le pont, et il tomba dans le fossé, où il mourut sur-le-champ.

Qu'on juge, dis-je, de la rage, de la furie et des imprécations du Mécréant; il écumait et menaçait de ses poings le château; il aurait voulut pouvoir voler pour franchir l'espace qui l'en séparait: la grêle devenant très meurtrière, il fut contraint de se sauver à une distance où il n'y eût plus de danger. Dans sa fureur il fendit la tête à un pauvre cavalier de Kéfalein, qui, s'étant laissé désarçonner par son cheval, fut trouvé par terre. Cette cruauté fit trembler les Casin-Grandésiens, qui jetèrent un cri d'effroi.

Aussitôt la cavalerie rentrée, chacun se reconnut, et le premier enivrement de la victoire passé, les trois ministres coururent donner au prince un rapport officiel de cette première sortie.

— Sire, s'écria Kéfalein en finissant le récit, nous n'avons perdu qu'un seul homme et j'en suis au désespoir.

— Il y a de quoi, connétable, et la mort d'un de nos sujets, dit le prince, est un deuil pour nous...

— Ce n'est pas précisément sa mort qui m'afflige, reprit le connétable, mais, sire, il est tombé de cheval, et l'on peut croire que je l'avais mal instruit. Je vous assure, monseigneur, qu'il a reçu ses quinze leçons comme tous les autres!...

— On priera Dieu pour lui! s'écria l'évêque, appuyé sur sa massue avec une fierté qui l'aurait fait prendre pour Hercule si le paganisme avait encore eu ses autels.

Monestan ne put s'empêcher de sourire et ne chercha point à troubler le triomphe de Kéfalein, en disant que, sans son idée de mettre le feu aux morceaux de bois, la cavalerie était cernée et perdue.

— Sire, continua le connétable, enthousiasmé, depuis la charge d'Edesse, où vous me nommâtes connétable, on ne connaît pas dans l'histoire de la cavalerie européenne une charge aussi brillante!...

— Allons, messieurs, répondit le prince, dont la figure respirait la joie, espérons des succès d'après un tel début.

— Sire, dit l'évêque, nous délivrerons Casin-Grandes à la première occasion.

Il est inutile de dire que cette victoire fit atteindre aux soldats du prince l'apogée du courage, et que l'espoir se glissa dans tous les cœurs et se manifesta par des insultes que l'on adressa du haut des murs aux assiégeants battus et frémissant de rage.

Mais Enguerry venait de jurer qu'avant la nuit il serait maître de la forteresse et qu'il vengerait la mort de ses soldats: la revue qu'il en achevait lui prouva que cette sortie lui en coûtait cent trente-trois de ses plus braves, l'évêque, pour sa part, en avait mis douze au cercueil. Les précautions du Mécréant annonçaient un général habile, et rien ne pouvait empêcher cette fois que Casin-Grandes ne fût pris en cinq ou six heures. Ces fatales dispositions se firent pendant que les défenseurs de la place déjeunaient pour prendre des forces, afin de voler à de nouveaux exploits. Au moins ils n'en furent pas témoins, car les sentinelles n'avaient pas assez de lumières stratégiques pour deviner les intentions du Mécréant.

Il commença par ordonner de couper de quoi combler le fossé, il disposa ses travailleurs de manière que cet ouvrage marchât avec la plus grande célérité, et il distribua des soldats avec des boucliers, pour qu'ils préservassent les pionniers de la pluie de pierres; il enjoignit à ce corps de fuir à toutes jambes si l'on s'avisait de baisser le pont-levis; puis il choisit parmi ses brigands une cinquantaine des plus déterminés, il les partagea en deux troupes, dont il donna le commandement à Nicol et à un autre de ses officiers. Ces deux détachements, armés de haches, eurent l'ordre de briser les chaînes du pont-levis, en cas de sortie, et de mourir plutôt que de manquer à cet ordre.

Enfin il divisa sa troupe en trois corps, il commanda aux deux moins nombreux de se cacher sous le feuillage touffu des premiers ormes de l'avenue et d'appuyer, en cas d'une nouvelle charge, les détachements chargés de couper les chaînes, et en même temps d'essayer simultanément à séparer les Casin-Grandésiens de leur château et de les cerner. Il se mit à la tête du troisième corps, qu'il posta derrière les travailleurs afin de soutenir l'effort des assiégés, ou d'être tout prêt, si les Casin-Grandésiens renonçaient à une nouvelle sortie, à entrer dans la place lorsque le fossé comblé offrirait un chemin praticable, et que la porte serait enfoncée ou brûlée. Ces dispositions fatales aux assiégés étant toutes prises, et les ordres exécutés, les travailleurs comblèrent le fossé avec une ardeur vraiment effrayante et qui permit au Mécréant de croire qu'avant deux ou trois heures il entrerait à Casin-Grandes.

Quand l'état-major, c'est-à-dire quand Kéfalein, l'évêque et Monestan revinrent examiner l'ennemi du haut des remparts, ils y revinrent ivres de leur premier succès, et chacun sait que l'ivresse de l'âme aveugle autant que l'autre. Néanmoins ils ne furent pas aveugles, en ce sens qu'ils aperçurent très bien les dispositions et le plan du Mécréant; mais, tout en voyant le danger qui les menaçait, ils se flattèrent que leur courage suppléerait au nombre et qu'ils chasseraient le Mécréant. Cependant le fossé se remplissait avec une rapidité qui prouvait combien le sac de

Casin-Grandes affriandait les soldats d'Enguerry. Les ministres donnèrent l'ordre de faire chauffer de l'huile, de l'eau, et de préparer des matériaux pour une vigoureuse défense; en même temps ils commandèrent aux détachements qui gardaient les murailles latérales du château de redescendre dans les cours, et l'on discuta le moment favorable pour la défense.

— Une première charge nous ayant été favorable, pourquoi ne tenterions-nous pas une seconde sortie? dit Kéfalein.

— Messieurs, répondit Monestan, rien que le plus héroïque courage ne peut nous sauver: que nous fassions une sortie, que nous ne la fassions pas, notre perte est inévitable; mais, continua le courageux vieillard, je me confie à Dieu, et je me jetterai à corps perdu sur l'ennemi, préférant mourir à voir la ruine du prince. En effet, notre porte va dans peu être livrée aux flammes, et nous aurons beau accabler l'ennemi, rien ne pourra l'empêcher de brûler... Sortons, messieurs, et vendons cher notre vie! Quant au prince, laissons faire au Ciel!...

L'évêque fut ému du discours de Monestan.

— Monsieur le comte, reprit le prélat, tout n'est pas encore perdu; voici le plan que je vous soumets: dans peu d'instants le fossé sera comblé; lorsque les soldats s'avanceront sur ce petit espace, on les accablera d'huile, d'eau, de pierres et de masses; quand cette ressource sera épuisée, nous abaisserons le pont-levis, et il écrasera tout ce qui se trouvera sous lui; c'est alors que nous ferons notre sortie; à notre suite, viendront toutes nos forces, divisées en trois corps, dont le premier se déploiera en aile pour garder le pont, et, croyez-moi, Dieu aidant, comme vous le dites, nous vaincrons!...

— Vaincre ou périr!... s'écria Kéfalein en regardant la troupe et les remparts.

Ce cri fut répété. Les forces casin-grandésiennes reçurent l'ordre de se concentrer dans les cours, et il ne resta sur la tour du milieu que les femmes qui devaient accabler l'ennemi. Le fossé comblé, l'armée du Mécréant se mit en

devoir d'aller enfoncer le portail. Là commença le triomphe des femmes; l'huile bouillante s'insinua dans les armures et fit souffrir des tourments affreux aux assaillants qui moururent à la barigoule; les pierres et les troncs d'arbres les écrasaient comme du linge sous le pilon, et le carnage fut si grand, que leur constance les abandonna; ils reculèrent.

— Lâches! s'écria le Mécréant, ils vont bientôt manquer de munitions! Courage!

Les soldats retournèrent à l'assaut, mais les opiniâtres Casin-Grandésiens démolirent les créneaux et assommèrent les brigands... Cependant les pierres devinrent bientôt plus difficiles à extraire, elles ne tombaient plus qu'une à une, et les coups de hache retentissaient dans les cours, ainsi que les cris de joie des brigands.

Alors, la cavalerie au complet et les trois corps d'armée étant disposés, l'évêque s'écria:

— Au nom de Dieu!... mes amis, du courage! c'est ici qu'il faut mourir; alors souvenez-vous que les cieux vous seront ouverts, et si nous sommes vainqueurs, la liberté!... Baissez le pont!...

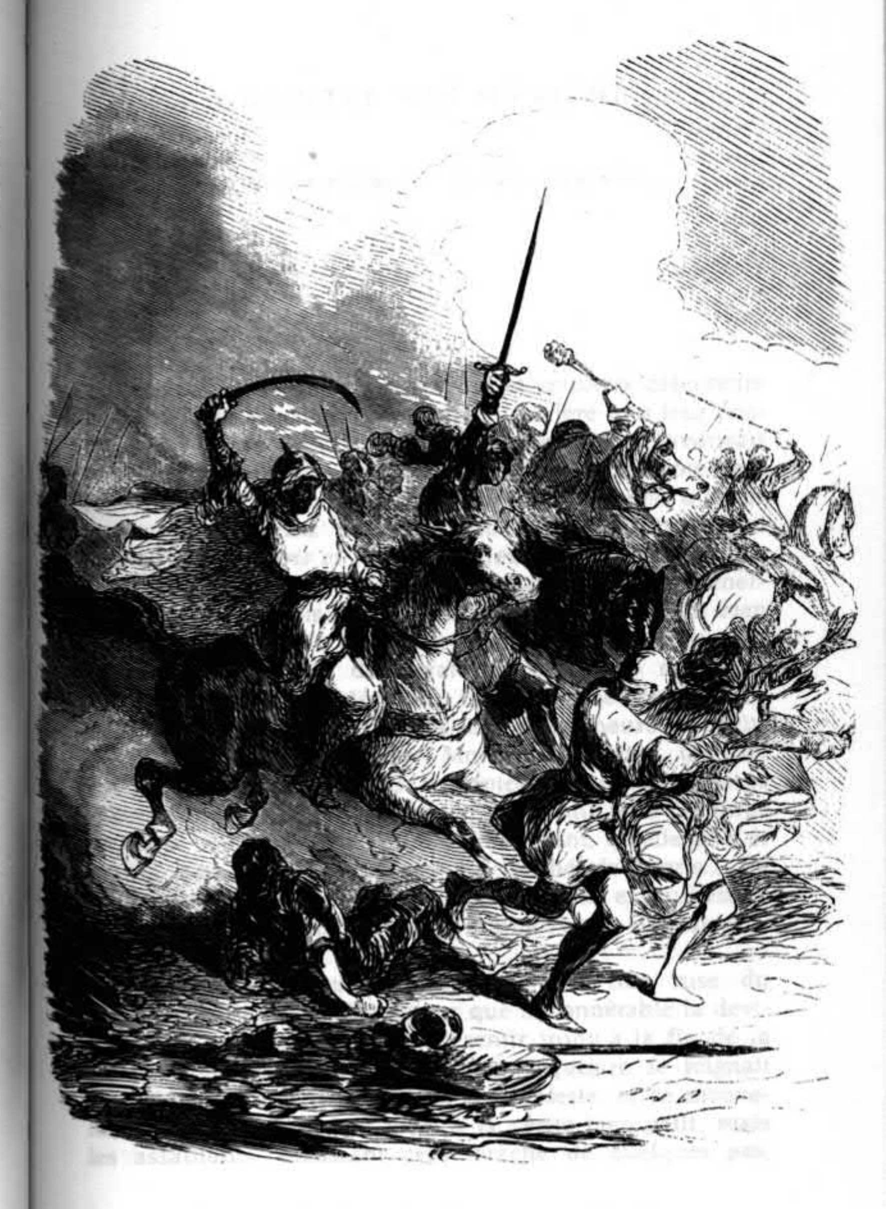
Sous l'horrible craquement de la machine, cinquante hommes furent écrasés, et leurs cris étouffés par ceux de l'escadron qui partit comme un boulet que vomit le canon. Sous les pas des chevaux il ruissela, de chaque côté du pont-levis, un fleuve de sang qui s'écoula des cadavres pressés!... En voyant cette manœuvre, le Mécréant s'écria:

— Je triomphe!... A moi, brigands!...

Le premier choc fut terrible, et les Enguerriens reculèrent; alors Enguerry donna l'ordre à ses deux ailes cachées sous les ormes d'accourir; mais déjà les deux divisions d'infanterie cypriote étaient sorties, et, par une heureuse inspiration, ou par un mouvement naturel, elles formèrent un bataillon carré qui protégea les flancs de la cavalerie. Les Casin-Grandésiens ainsi disposés représentaient un T à l'envers adossé sur le fossé, et les troupes du Mécréant l'attaquèrent de tous côtés! Les chaînes du pont-levis furent brisées; mais, dans le combat partiel qui s'éta-

blit à cet endroit, si les brigands parvinrent à couper les chaînes, ils y périrent tous, à l'exception de Nicol. De part et d'autre l'acharnement était égal, la massue de l'évêque faisait des prodiges, et le bruit horrible des armes, de la mêlée, des cris des mourants et des vivants, retentit jusqu'aux appartements du roi de Chypre.

Il troubla même la méditation de Clotilde. Effrayée, elle se réfugia près de son père.



Cette trombe équestre renverse, tue et détruit...

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

Prise de Casin-Grandes. Défaite d'Enguerry.

Il était difficile que les héroïques et vertueux défenseurs de Jean II ne succombassent pas; et, malgré tout leur courage, le plateau de la balance du destin ne les favorisait pas, ce qui veut dire que, si vous mettez d'un côté cent soixante-quinze hommes et de l'autre six cents, à force égale les six cents l'emporteront. Cependant ceux qui combattent *pro aris et focis*, pour leur sac et leurs quilles, comme le disait Kéfalein dans sa harangue, ont une énergie capable des plus grandes choses. Aussi ce fut un bien grand miracle que la résistance de cent huit hommes d'infanterie et quarante de cavalerie contre les six cents hommes d'armes du Mécréant. Le combat se soutint avec un tel acharnement, qu'après une demi-heure de faits héroïques, Kéfalein, l'évêque, Monestan, Vérynel, Castriot et les six demi-seigneurs cypriotes, rassemblant leurs efforts par un désespoir unanime, firent une telle décharge de coups redoublés sur l'élite du Mécréant, qu'elle plia et tourna casaque. Le terrain était jonché de morts... En voyant fuir l'ennemi, Kéfalein perdit la tête, et, au lieu de garder sa formidable position, il donna l'ordre d'avancer!... ordre fatal!...

Cette marche, peut-être préparée par une ruse du Mécréant, ruse trop subtile pour que le connétable la devinât, cette marche, dis-je, se fit sentir jusqu'à la fin de la cavalerie, à l'endroit où cette ligne équestre se joignait perpendiculairement à la ligne d'infanterie, et ce mouvement opéra un clair, un vide, à la vérité bien petit; mais les assaillants, saisissant cette brèche de quelques pas,

séparèrent les quarante héros de leur infanterie, avec d'autant plus de facilité que les plus faibles se trouvaient à la queue, et il en périt sept. Les trente-trois restant furent donc environnés de la plus grande partie des forces mécréantiques, pendant que l'autre partie tâcha d'enfoncer et d'entamer l'infanterie, qui, sous les ordres d'Hercule Bombans, se défendit avec un courage digne d'un meilleur sort.

Au milieu de ce péril, je n'irai pas vous raconter les faits d'armes particuliers: celui de Trousse, qui, trouvant un soldat plus lâche que lui, réussit, après un quart d'heure d'essais qui représentent assez le combat d'une souris et d'une grenouille, à tuer son adversaire, en le saignant à une artère. Dirai-je le mot de Castriot, qui répondit à un soldat qui lui demandait la vie:

— Ami! tout ce que tu voudras, mais pour la vie, impossible!...

Sans que je m'arrête à les décrire, on doit voir l'évêque bénissant chaque mort, Kéfalein tuant à tort à travers, et Monestan priant le Seigneur à chaque coup de hache qu'il appliquait le plus doucement possible.

Dans le danger extrême où se trouvaient les Casin-Grandésiens, l'évêque commanda une manœuvre sur laquelle j'appelle l'attention de tous les militaires d'avant et d'après la Révolution. Le prélat fit mettre les cavaliers en rond, de manière que le contour de ce cercle ne présentait que les têtes des chevaux bardés de fer, et celles des cavaliers intrépides qui, à l'exception de Castriot et de l'évêque, saisirent leur hache, quittèrent leurs épées, et se défendirent comme des lions, en n'offrant à l'ennemi que du fer, des haches levées, et la détermination courageuse de périr en rond, ce qui ne laisse pas que d'avoir de grands avantages.

Au milieu de ce nouvel effort, l'évêque s'écria d'une voix tonnante:

— Faites avancer les troupes fraîches!... ils sont perdus!...

En ce moment Bombans ayant décrit avec son infanterie un quart de conversion, il se trouva que, si le

Mécréant entourait les trente-trois cavaliers, il l'était de son côté par l'infanterie bombansine... Enguerry trembla en entendant demander des renforts, et Trousse, à l'aspect du danger croissant, saisit le prétexte de ce message pour se réfugier dans le château.

Les troupes fraîches ne manquèrent pas d'arriver. C'étaient les courageuses Casin-Grandésiennes accourant *unguibus et rostro* et accompagnées du corps des vieillards. En voyant la qualité de ce renfort, le Mécréant se mit à rire et redoubla ses efforts. Hélas! qu'ai-je à dire? Enguerry se trouvait à l'endroit où combattait le courageux Monestan; le vieux ministre avait le Mécréant pour adversaire, et malgré le secours que de temps en temps lui portait l'évêque, son valeureux compagnon d'armes, le Mécréant déchargea sur la tête du vieillard un tel coup de hache d'armes, que Monestan tomba en s'écriant:

— *Ora pro nobis!*

On n'a jamais su le nom du saint qu'il invoquait, mais sa ferveur pour la Vierge nous porte à croire que c'était elle.

L'évêque, voulant venger cette blessure, fit tomber sa redoutable massue sur l'épaule du brigand; mais le cercle fut rompu, la cavalerie du Mécréant entra dans le rond et chacun se défendit partiellement. En ce même moment les cavaliers d'Enguerry brisèrent la ligne d'infanterie du courageux Bombans, et le Mécréant, suivi d'une foule furieuse, s'avança vers le pont-levis abandonné. Le carnage fut horrible: çà et là les plus intrépides résistaient encore, et l'évêque, Castriot et Kéfalein formaient une trinité dont personne n'osait approcher; ils étaient protégés par un rempart de morts, mais, en voyant le pont-levis emporté, vainqueurs et vaincus se précipitèrent pêle-mêle dans le château, les uns pour l'envahir et les autres pour le défendre encore.

En effet, l'on combattit vaillamment dans les cours; hélas! c'étaient les dernières étincelles d'un incendie, les derniers soupirs de la forteresse expirante, les derniers efforts du courage malheureux. Enguerry triomphe, ses

soldats sont en force, et lui-même, à la tête de cinquante hommes d'armes, entre dans la cour royale et s'apprête à monter aux appartements pour se saisir du prince et de Clotilde. Les Casin-Grandésiens, rangés en haie et adossés contre les murs, regardent, en pleurant de rage, passer leurs farouches vainqueurs; les cris de joie, le bruit des pas des chevaux, les gémissements des blessés, les soupirs de ceux que l'on insulte, tout retentit. En cet instant, Trousse, caché dans l'horloge, sonna, de peur, le beffroi; les sons lugubres de cette cloche, qui semble se plaindre, se répandent dans les airs et mettent le comble au désordre, à l'épouvante, et l'asile du vénérable roi de Chypre est livré à toutes les horreurs du pillage.

A l'instant où le beffroi tinte, où le Mécréant franchit la cour de Hugues, appelée la cour royale, un bruit extraordinaire se fait entendre dans l'intérieur de la façade du bord de la mer, un cri prolongé sort des flots. Enguerry étonné s'arrête et écoute un effroyable cri de « Montjoie, Saint-Denis! »

Alors par le perron, par les trois fenêtres de la salle à manger, sort une nuée de chevaliers; il semble que la terre en vomit, tant ils se précipitent avec célérité; ils fondent sur le Mécréant avec une furie sans exemple, et au milieu de ces chevaliers miraculeux l'on remarque le prince noir. Une terreur panique saisit les brigands, et les cent cinquante chevaliers que fournit la salle à manger les poursuivent en les tuant, massacrant, abîmant. Les Casin-Grandésiens reprennent courage et la scène change avec la rapidité de l'éclair.

Au moment où Enguerry, repoussé, arrive dans la seconde cour, les pierres pleuvent des remparts. Attaqués de tous côtés, ne sachant auquel entendre, pris en flanc par les paysans, qui tuent les chevaux et assomment les cavaliers, combattus en tête par les chevaliers noirs, accablés par les pierres détachées des murs par les courageuses Casin-Grandésiennes, les soldats d'Enguerry croient que le ciel et la terre conjurent leur perte. Sourds à la voix du Mécréant, ils fuient, rapides comme le vent.

A la sortie de Casin-Grandes, nouveau combat: Bombans avait rallié soixante hommes, reste de son infanterie, et, les formant en bataillon carré, il arrêta les brigands. Ces derniers se précipitent sur le pont-levis sans discernement, et un bon nombre fut renversé dans les fossés. Alors la défaite du Mécréant, entraîné par le torrent, fut complète; il se sauve avec trois cents hommes qui lui restent, et les cent cinquante chevaliers se mettent à sa poursuite avec une ardeur et une célérité qui ne lui laissent même pas l'espoir de rentrer sain et sauf. Heureusement pour les brigands la nuit ne tarda pas à étendre son voile brodé d'étoiles, mais les chevaliers n'en ralentirent pas pour cela leur course, et la campagne fut couverte d'un déluge de fuyards.

Tandis que cela se passait à Casin-Grandes, Michel-l'Ange se réjouissait d'avance en attendant le Mécréant et sa proie; le fidèle le Barbu, triste de cette expédition (et l'on saura plus tard pourquoi), se promenait sur les créneaux pour découvrir de plus loin le retour du comte Enguerry. A la faveur des rayons de la lune, il aperçoit dans la campagne une nuée de soldats fuyant à toute bride; les plus avancés s'écrient d'une voix suppliante:

— Ouvrez! baissez le pont-levis!

Et le Barbu voit une seconde troupe qui serre de près les fuyards. Ne concevant pas par quel accident son maître peut avoir été mis en déroute, le Barbu, joyeux de cette défaite, donne l'ordre de baisser le pont-levis, et les brigands s'y précipitèrent, poussés par la peur. Comme le Mécréant et dix des siens, les derniers de la troupe, atteignaient le seuil, et que le pont salutaire se relevait, l'escadron formidable des chevaliers noirs arriva sur le bord du fossé. Une minute de plus, et la contrée était délivrée de son cruel fléau. Les brigands, honteux de leur défaite, reçurent, pour prix de leur lâcheté, une mercuriale ornée de tout ce que la mauvaise humeur du Mécréant lui suggéra, et mauvaise humeur est un terme que j'emploie parce que la colère est trop faible, et qu'alors tout est indifférent

— Eh bien! lui dit Michel-l'Ange, quand Enguerry

rentra dans la salle basse, où sont nos prisonniers? Voyons cette belle Clotilde.

Le Mécréant regarda le Vénitien avec étonnement, et il se convainquit, en l'examinant, le verre en main et le visage joyeux, que cette question n'était pas ironique.

— Que la carcasse du diable me serve de voiture, répondit Enguerry tout courroucé, si je ne les renvoie pas dans le *trou-madame* dont ils sont sortis.

— Mon ami, que vous est-il donc arrivé? s'écria le Vénitien.

— J'ai perdu quatre cents hommes.

— On leur chantera des *De profundis*.

— Trêve de plaisanteries, soldat du pape! je ne ris pas!

— Et vous avez tort. Pourquoi s'attrister, mon compère? Buvez-moi de ce vin et trinquons. *Trinc* est un mot universel et console de tout.

Le Mécréant s'assit en jetant sur la table son épée et sa hache d'armes, teintes de sang; il ôta son casque, puis il prit un hanap, le vida d'un trait, et, regardant le visage de l'Italien, il s'écria:

— Les lâches! se faire tuer. Le diable s'en est mêlé.

— Il ne vous aura donc pas reconnu?

— Alors ce sera Dieu! dit avec dépit le Mécréant tout chagrin.

— N'importe! buvons d'autant, reprit Michel-l'Ange, car toute la puissance temporelle, papale et divine, ne peut faire que ce qui s'est passé ne soit pas. Ah! beau cher cousin, vous prenez du noir, c'est ce qu'il ne faut pas, même lorsque le prévôt voudra savoir ce que nous pesons, car la corde pourra casser. Buvons, morbleu! et demain nous recommencerons.

— Mais, ventre-Dieu! cela ne me rendra pas mes vertueux coquins!

— Une demi-once de patience, et nous verrons!

— Que le *maulubec* me prenne si je n'en tire pas vengeance!

— C'est parler comme un diable! Allons, jurez moins et racontez-moi votre aventure.

Alors Enguerry fit au Vénitien le récit du siège que vous connaissez. Michel-l'Ange riait comme un échappé d'enfer, et à chaque mort des brigands il se remuait sur sa chaise et tapait dans ses mains.

— Et qu'as-tu donc à rire de ces braves gens? Ne les aimais-tu pas? Encore hier tu les amusais.

— C'est vrai, mais je ris de la figure qu'ils doivent faire en ce moment devant le Seigneur Dieu, puisqu'ils n'ont pas d'absolution ni de bref du pape.

— Mon ami l'Ange, vous êtes un bien grand scélérat!

— Bah! ce n'est pas neuf, il y a trente ans que je le sais.

— Mon compère, reprit Enguerry, vous pouvez nous montrer les talons, car je me désiste de mon entreprise; j'y perdrais le reste de mes hommes.

— Voilà donc, s'écria Michel-l'Ange, ce courage si vanté qui vous rendait le parangon des enfants de Caïn. Par le grand diable d'enfer, je viendrai à bout de cette affaire avec mon petit doigt et la semelle de mon escarpin.

— Comment? Je n'y comprends rien.

— Je le crois, vous ne connaissez que la force, vous autres! Et la cautèle donc? Si je ne les empoisonne pas tous, en m'en faisant remercier même, je consens à passer pour un saint de plâtre. Tudieu! quand je pense à ces deux vertueux millions, je sens là, dit-il en montrant son cœur, je sens là un certain mouvement qui me ferait abjurer la croix pour le croissant. Deux millions! que de jouissances incluses, que de joie, de vin, de filles, que d'éclat, de puissance, de louanges, de flatteurs, et que de vertus on nous accordera! Deux millions! c'est l'encyclopédie des jouissances de l'univers! Que de passions à contenter. Tous nos caprices seront rois; nous les déchaînerons tous. Deux millions! Pensez-vous que nous serons deux petits saints, et qu'il y a de quoi soudoyer un conclave et devenir pape?

En prononçant ces paroles, les petits yeux verts de l'Italien brillaient comme ceux d'un chat, et le Mécréant fut tout échauffé par l'éloquence de ce serpent. Il se mit à sourire en croyant voir les deux millions devant lui, à

l'aspect des gestes du Vénitien, qui semblait compter de l'or et voir tout ce qu'il décrivait. En ce moment on entendit sourdement gronder autour des murs de la forteresse les cent cinquante chevaliers, qui faisaient de vains efforts pour emporter la poterne.

— Vertu de froc! s'écria le Mécréant, veulent-ils nous forcer?

— Allons, buvons, et, croyez-moi, tout n'est pas perdu, continua Michel-l'Ange; les scélérats spirituels ont d'immenses avantages sur les honnêtes gens sans esprit, et je ne vous dis qu'un seul mot: J'irai à Casin-Grandes, et que la peste me crève si je n'avance pas les affaires; je ne vous demande plus qu'une tentative après mon retour. Demain vous compterez vos hommes, et, pourvu qu'il vous en reste deux cents, ce sera toujours assez pour le malheur des Lusignan et de la contrée.

— Et où recruterai-je de ces âmes damnées?

— Partout, il n'en manque pas, l'année est bonne et la *providence du mal* aussi. Buvons un dernier coup, et allons réjouir ceux qui n'ont pas eu le malheur de mourir comme des honnêtes gens.

Le Mécréant et son digne acolyte sortirent, suivis de le Barbu; ils rejoignirent les brigands, qui, du haut des remparts, s'amusaient à lancer des traits aux chevaliers noirs.

— Eh bien! camarades, s'écria Michel-l'Ange, d'assiégeants vous voilà assiégés. Ainsi va le monde. En tout cas, malheur à l'ennemi, car je suis ici, et ma présence a toujours nui aux honnêtes gens. Ne craignez rien, vous autres.

Les lazzi de l'Italien, ses bons mots et sa gaieté infernale firent renaître la joie; on apporta du vin par l'ordre du Mécréant, et l'on noya dans les pots les soucis de cette fatale journée.

— Vous vivez! heureux coquins, reprit Michel-l'Ange, le Seigneur vous favorise; mais, si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain; tôt ou tard il faut épouser la camuse. Heureusement est-ce une femme, et en lui disant qu'elle est belle, on aura du répit. En attendant, rions; car souvenez-

vous bien qu'un instant perdu pour la *gaspille* et la joie, c'est un crime de lèse-vie. Le passé ne revient pas plus que les morts, et que Dieu les bénisse! Nous autres, nous n'y pouvons rien, pas même les plaindre, car nous ignorons s'ils sont bien ou mal. Sur ce, trinquons.

Un homme comme Michel-l'Ange serait précieux dans une armée pour relever le moral des soldats; s'il avait employé dans le bien ses qualités brillantes, il aurait été l'un des hommes les plus remarquables du siècle de Charles VII. Mais c'était un véritable diable échappé de l'enfer et flétrissant tout de ce rire satanique qui étonne le vice et le fait rougir de lui-même, autant que le crime peut rougir. Pendant que le Vénitien égayait les brigands, le Mécréant les comptait de l'œil; il lui en restait près de quatre cents, en comprenant ceux qui gardaient la forteresse.

Enguerry s'aperçut que les chevaliers n'étaient pas en assez grand nombre pour enceindre son fort, et il se promit bien qu'une sortie le délivrerait de ce surcroît d'ennemis. Je dis surcroît, car le Mécréant pressentait que ces chevaliers ne pouvaient être que les précurseurs de Gaston II, le fils de René, comte de Provence et le roi de Naples, si déjà ce prince n'était pas arrivé, comme le bruit en courait à Aix. Ces réflexions lui firent dire à Michel-l'Ange:

— Mon compère, si le comte Gaston est revenu, j'ai bonne envie d'aller camper ailleurs, notre entreprise et ma vie deviennent très douteuses.

— Je n'ai jamais douté que d'une seule chose, répondit l'Italien.

— De quoi?

Le Vénitien lui montra du doigt la voûte céleste, avec un sourire diabolique et rempli d'une expression désolante.

— Mille diables! je me croyais Mécréant, mais je trouve mon chef de file.

— Aussi suis-je de Rome.

— Par Mahom! je te cède le pas pour aller en enfer.

— Allez, je vous le répète, mon compère, j'irai à Casin-Grandes et je n'en reviendrai qu'à bonnes enseignes.

Là-dessus ils descendirent des créneaux et furent se coucher. Ce n'est pas sans une certaine honte que nous avouerons que l'Italien et le Mécréant dormirent aussi tranquillement que des gens vertueux. Il est temps de retourner à Casin-Grandes.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

Le chevalier noir. Les deux amants.

Nous avons quitté cette forteresse en même temps que les brigands, qui, je l'avoue, n'étaient pas une très bonne compagnie; je vous en demande pardon.

Examinons ce qui se passa sur le champ de bataille. Aussitôt que Bombans s'en vit le maître, il commença par le parcourir; il fit rattacher les chaînes du pont-levis; il ordonna de transporter les blessés au château, brûla le bois qui comblait le fossé, rattrapa les chevaux sans maîtres; et, comme Hercule Bombans, le parangon des intendants, ne perdait jamais la tête lorsqu'il s'agissait de finances, il se mit à procéder catégoriquement au dépouillement des morts; il se déclara leur légataire universel, et il recueillit sur-le-champ leurs successions sans autre forme de procès; il s'empara donc de tout ce qu'Enguerry laissa sur le champ de bataille, d'une huitaine de chariots chargés d'armures, et de tout l'or qu'il trouva sur les cadavres; il abandonna le reste du butin aux paysans, comme récompense, et les cadavres aux corbeaux, en qualité de gens de justice de la gent volatile.

Il rentra dans le château, releva le pont-levis et s'occupa très activement de rétablir l'ordre; il y trouva chacun encore plongé dans l'étonnement d'une délivrance aussi subite... On se regardait en silence, et l'on n'osait y croire.

— Où est le prince? demanda Bombans.

On ne répondit rien, personne ne le savait. En effet, aussitôt que le Mécréant entra dans Casin-Grandes, le prince et sa fille cherchèrent un dernier asile dans la chapelle; Castriot, l'évêque et Kéfalein y transportèrent Monestan,

et, suivis de quelques vieillards, des demi-seigneurs cypriotes, de Josette et de cinq ou six soldats, fidèles débris du premier corps d'armée, tous ces restes généreux attendirent le moment de mourir aux pieds du roi. La pâle Clotilde ne tremblait pas du danger présent, et elle fut heureuse de pouvoir se livrer à sa tristesse, alors imputée à la circonstance.

Ce groupe, dans la posture la plus calme, ressemblait au Sénat romain lorsqu'il fut pris pour une assemblée de dieux par les Gaulois, maîtres de Rome. Castriot était devant le prince, et, son sabre tiré, il regardait la porte de la chapelle avec les yeux d'une lionne défendant ses petits cachés au fond de son antre. De temps en temps ses yeux farouches, se reportant sur Clotilde, annonçaient qu'il pensait à la tuer plutôt que de la voir la proie du Mécréant, et les regards de la jeune fille lui disaient qu'elle ne demandait pas mieux... Tout bonheur n'était-il pas perdu pour elle!...

Ce silence fut interrompu par les pas de la foule, qui, retentissant au-dedans de la chapelle, firent trembler les plus courageux.

— Victoire!... victoire!... cria la foule aux portes de la chapelle, où Bombans jugea que le prince pouvait être renfermé.

Ces mots n'étaient pas de nature à rassurer les défenseurs du prince. Alors ils se regardèrent en silence, d'un air qui semblait dire: « L'heure de mourir est arrivée! »

— Ouvrez!... c'est nous!... victoire!...

La peur fit encore méconnaître les voix tumultueuses.

— C'est *moi,* dit Trousse, qui avait changé de vêtements, et pour cause...

— Sire, les ennemis sont vaincus, cria Bombans.

— C'est la voix de mon père, dit Josette.

Et elle courut ouvrir. Aussitôt se précipitèrent dans la chapelle Bombans, Trousse, les soixante soldats et les dix cavaliers échappés à la mort, les femmes, le reste des gens, et le temple retentit de ce cri:

— Victoire!... victoire!...

— Sire, *je l'aurai bien dit,* s'écria Hercule Bombans en se prosternant.

— C'est *moi* qui sonnai le beffroi, aux sons duquel ont paru les chevaliers célestes, dit Trousse.

— Le Seigneur nous a donc secourus, reprit Monestan d'une voix faible, et revenant de son long évanouissement en entendant ces cris qu'il prit pour des chants d'église.

— S'il a envoyé des anges, ils étaient à cheval, observa Kéfalein.

Castriot remit son sabre dans le fourreau, et regarda la princesse et le monarque avec le ravissement de la reconnaissance et du dévouement. Il ne dit ni ne demanda rien...

Il est impossible de dépeindre l'étonnement du bon Jean II et du groupe de ses fidèles serviteurs: une mère qui retrouve son fils, une amante son amant; un fils son père, un voyageur son clocher, ne sont pas plus joyeux, ébahis, attendris et le cœur plein de liesse.

— Chantez donc un *Te Deum*! s'écria le premier ministre.

Aussitôt l'évêque, sans quitter ses armes, monte à l'autel; chacun s'agenouille, et, Hilarion d'Aosti entonna le chant d'actions de grâces, qui monta vers le Seigneur: le cri de ces âmes vertueuses dut être un agréable encens, puisque le cœur d'un homme de bien est la plus belle offrande qui puisse lui être offerte.

Le *Te Deum* fini, le prince s'écria:

— Mes amis, nous saurons reconnaître vos services, nous donnons la liberté à tous les serfs qui se trouvent dans le château et aux enfants de ceux qui sont morts; nous les enrichirons et rebâtirons leurs chaumières ruinées. Vous avez dès longtemps acquis le titre de mes enfants; si nous en savions un plus beau, nous vous l'accorderions en ce jour.

Des larmes s'échappèrent d'entre les paupières du bon roi, dont les paroles flatteuses retentirent dans le fond du cœur de ses sujets comme la douce musique des anges.

— Il ne faudra pas oublier de faire un service pour les âmes des morts, dit le premier ministre, encore pâle et chancelant.

Le prince, accompagné de ses ministres et de sa fille, qui guidait ses pas, sortit de la chapelle et s'achemina vers ses appartements.

Bombans sembla se multiplier pour rétablir l'ordre dans le château. Nous devons lui rendre justice, avarice à part, et l'on sait combien cette passion entraîne facilement à de vilaines actions, Bombans avait des qualités, il était actif, prudent, courageux et dévoué à sa manière, c'est-à-dire en tout ce qui ne concernait pas la bourse. Les cours furent nettoyées, et les gens morts remplacés au plus tôt. Chacun est à son poste, tout rentre dans l'ordre; et, lorsque la nuit arriva, l'on n'aurait jamais cru que le château de Casin-Grandes eût subi un siège, si la diminution du nombre des serviteurs ne l'eût pas indiqué. Encore Bombans eut-il bientôt rempli le vide par de nombreuses promotions faites parmi les plus courageux... Les camaldules prétendent que c'est lui qui, dans cette occasion, donna l'idée de la vente des charges. Au milieu de ces événements, la pauvre Marie était restée dans sa loge, négligée par tout le monde, et, lorsque Castriot s'approcha pour la voir, elle s'écria comme en rugissant:

— J'ai faim!... l'on m'oublie!...

En ce moment, le prince et ses ministres recueillaient au salon rouge les différents ouï-dire sur l'apparition miraculeuse des chevaliers, et l'on cherchait d'où pouvait être venu ce secours opportun.

— Il y a eu des miracles plus extraordinaires! disait Monestan.

— Un miracle l'est toujours, observa l'évêque.

— Je croyais qu'on n'en faisait plus, dit Kéfalein, sans se douter qu'il ait eu de l'esprit une fois en sa vie.

A cette observation, Monestan regarda fixement le connétable, et se convainquit par cet aspect de l'innocence du bon Kéfalein. Alors il retint sa réponse en pensant que cette parole n'empêcherait pas le connétable d'entrer au ciel.

— Messieurs, observa gravement le roi, nous croyons que ce ne peut être que le chevalier noir, notre libérateur.

— Mais par où serait-il venu? demanda l'évêque; comment s'est-il trouvé à point nommé au moment où nous succombions? Il aurait bien dû venir lorsque nous fîmes un instant plier les ennemis, alors sa présence eût épargné la mort de bien des braves gens.

— N'accusons donc jamais, interrompit Monestan, ni le Ciel ni les hommes, avant d'être parfaitement instruits de toutes les circonstances.

— Si c'est notre libérateur, continua le prince, nul doute qu'il n'ait mis toute la diligence possible...

A cette conjecture, Clotilde soupira. Pauvre enfant! c'est un coup mortel à tes amours.

— Vous serez heureuse, lui dit son père en lui pressant la main; ne soupirez plus de crainte, mon cœur a dans ce moment un pressentiment qui ne m'a jamais trompé.

Ces paroles, dites à voix basse, augmentèrent la pâleur et la tristesse de Clotilde.

— Mais, demanda Monestan, comment a-t-il su que vous étiez en danger?

— L'amour, Monestan, est le plus sûr de tous les messagers...

La princesse, dont la figure chagrine était l'objet de l'attention générale, dégagea à ce moment sa main tremblante des mains de son père, et, par ce mouvement, manifesta le désir de se retirer.

— Vous nous quittez, ma fille!... revenez au plus tôt, nous tenons ce soir et demain cour plénière; il faut fêter notre libérateur, quel qu'il soit!...

Tous les yeux suivirent la démarche lente et morne de la jeune fille, dont le cœur en deuil aspirait après la nuit, pour s'assurer si le beau juif existait encore, et... la nuit était venue.

Le prince ordonna que l'on mît une sentinelle sur la tour du pont-levis, afin d'être averti de l'arrivée de ses libérateurs, et chacun attendit avec impatience.

Clotilde a regagné son appartement. « Y sera-t-il? »

se dit-elle en consultant son cœur, pour savoir si elle ne préférait pas l'incertitude et l'espérance à la vérité, pleine de joie et de chagrin. Elle hésite; tout son univers est là, sur ce rideau qu'elle n'ose lever... elle le regarde avec anxiété, elle voudrait tout à la fois et voir et ne pas voir. Enfin la curiosité l'emporte! Qu'ai-je dit, la curiosité? c'est l'amour, c'est un sentiment inexplicable, suave et douloureux, divin et terrestre, voluptueux et cependant aigu. Elle se hasarde, elle approche.

A ce moment, un léger bruit sur La Coquette fit refluer tout son sang vers son cœur, qui ne put suffire à la violence de l'émoi que lui causa le pressentiment du bonheur... Le rideau résiste, il est déchiré, la croisée ouverte, et Clotilde voit son bien-aimé. Des fleurs sont sur l'appui de la fenêtre.

On peut peindre par des paroles la joie d'un guerrier qui triomphe, d'un enfant qui remporte un prix, d'un époux devenant père, d'un homme qui prouve sa reconnaissance à son bienfaiteur, d'un Français qui, dans le désert de l'Afrique, entend la douce voix d'un Français échappé de Saint-Jean-d'Acre; mais rien ne peut dépeindre la fête idéale qui transporte le cœur d'une femme saluant le bien-aimé qu'elle a cru perdu à jamais... C'est le déluge de tous les sentiments que la nature a resserrés dans le petit espace que l'on nomme une âme. On se sent une facilité d'existence, une légèreté de corps; on semble prêt à s'envoler vers les cieux. Je ne connais aucune hyperbole pour donner l'idée de ces pleurs de l'âme en joie... Les fêtes du cœur ne sont pas bruyantes.

— Clotilde!... s'écria le juif.

— Nephtaly... Vous vivez!

— Oui, puisque je vous vois!

— O Nephtaly! ne risquez plus votre vie sur ce rocher, votre mort serait la mienne. Combien j'ai souffert aujourd'hui!...

— Souffert!... et pour moi!... Ah! ne craignez rien, Clotilde, il n'est aucun danger pour qui vient vous admirer!...

— Je le crois, puisque vous le dites... mais je tremblerai toujours!...

— Voulez-vous, reprit-il, que je sacrifie mon bonheur à votre tranquillité?

— Non, non, Nephtaly... j'aime mieux votre présence que votre souvenir!... et cependant je devrais ne plus vous voir. Un autre ne va-t-il pas venir? tout espoir n'est-il pas perdu?...

Elle s'arrêta, car elle aperçut Nephtaly pâlir, lever les mains au ciel et les reporter vers elle avec le geste d'un naufragé qui demande du secours.

— Ah! Clotilde!... s'écria-t-il.

Et sa belle tête retomba sur son sein.

— Je vous entends! reprit la princesse en versant quelques larmes bien pénibles. Hélas! jamais les morts ne s'aiment, et nous sommes comme morts l'un pour l'autre!... Adieu donc!...

Nephtaly, pour toute réponse, montra le ciel par un geste empreint de cette grâce mélancolique, qui est la poésie du malheur!...

— Oui, nous n'aurons de bonheur que là, continua Clotilde. Ecoutez, Nephtaly, une consolation nous reste, c'est de savoir que nos cœurs s'entendront toujours!...

Elle prit les fleurs, en orna son sein palpitant, et referma la croisée en jetant un regard plein d'amour sur son bien-aimé... Puis elle s'achemina vers le salon... tout à la fois heureuse et malheureuse: comme il y a des voluptés qui font mal, il y a des douleurs qui charment.

L'on venait d'apprendre au salon du prince le chemin que les chevaliers prirent pour venir au secours de Jean II, et voici comme Bombans, ayant fort à faire pour remplacer les trésors enfouis et décorer la salle à manger, y entra pour prendre ses dimensions et voir comment il lui donnerait un air de fête. Il remarqua que la porte de l'immense salle à manger du côté de la mer était ouverte, et il suivit naturellement la trace des pas des chevaux. Alors il découvrit que l'on avait coulé à fond, au milieu des récifs, une assez grande quantité de chaloupes, à l'aide desquelles on

forma une espèce de bac, par où les chevaliers abordèrent jusqu'à l'esplanade, dont les fleurs et les arbustes étaient foulés, les gazons chevauchés et flétris. Il courut instruire le prince de toutes ces circonstances.

— Ils m'ont tout gâté, dit Bombans en finissant; le pavé de la salle est cassé; cela coûte beaucoup, mais pas encore si cher qu'un pillage; on n'en a jamais vu à bon marché, tout est si coûteux!... et je réponds qu'il sera difficile de régulariser...

— L'on vous passera tout en compte! s'écria le prince joyeux.

A ces paroles la figure de Bombans se dilata, ses muscles buccinateurs jouèrent, et le contentement parut pour la première fois sur sa face soucieuse.

Clotilde arrivait au salon comme l'intendant se retirait et comme le prince s'écriait:

— Nul doute; c'est le chevalier noir!...

A ce moment les sons du cor retentirent, et les échos des vastes murailles de Casin-Grandes les répétèrent.

— Connétable, dit le bon Jean II, allez au-devant de nos libérateurs, et amenez-les ici. Qu'on leur prépare un joyeux festin et célébrons cette nuit la délivrance de Casin-Grandes.

Clotilde s'assit sur le trône à côté de son père, et la petite cour prit une attitude majestueuse... Castriot essaya de remplacer de son mieux les trois Cypriotes morts dans les combats du matin. Kéfalein arriva dans la première cour au moment où le chevalier noir, monté sur un cheval noir tout blanchi d'écume, franchissait le pont-levis.

— Vérynel, accourez! s'écria le connétable; et vous, sire chevalier, dit-il à l'étranger en l'aidant à descendre de cheval, venez vous remettre de vos fatigues, le prince et ses sujets attendent avec impatience la vue de leur libérateur...

Ils s'avancèrent vers le pavillon de Hugues.

— C'est lui!... dit le monarque en reconnaissant la démarche du chevalier. Venez, mon fils!

Et le prince, descendant de son trône, courut à côté du

connétable tendre ses bras au chevalier. Chacun fut étonné à l'aspect du chevalier noir, et un murmure flatteur pour l'étranger le suivit jusqu'à ce que le prince l'eût conduit près de son trône.

— Hé quoi! continua le monarque ivre de joie, nous vous devrons donc deux fois la vie! Eh! mon fils, nous n'avons qu'une fille et un cœur!...

— Prince, dit le chevalier noir, ne craignez plus rien, j'ai laissé mes chevaliers à la poursuite de vos ennemis, ils ne tarderont pas à revenir victorieux... Avais-je raison de vous quitter la dernière fois? Mais, ajouta-t-il en se tournant courtoisement vers la princesse et cherchant à adoucir la rudesse de sa voix, madame, depuis longtemps vous savez que je vous aime; ne croyez pas que je veuille faire passer pour des preuves d'amour ce qui me fut dicté par la seule humanité et le devoir d'un vrai chevalier français; je ne puis vous offrir encore, comme preuve de mon éternel amour, que ma constance! Oui, belle Clotilde, je chercherai par tous les moyens qui seront en mon pouvoir à conquérir votre affection; je me déclare, devant la Cour et devant Dieu, votre servant d'amour et votre chevalier: heureux si je puis, à force de dévouement et de gracieuses attentions, vaincre votre froideur...

Chacun admira la prestance, la loyauté, les manières élégantes et la générosité de l'inconnu; Clotilde seule, muette et détournant les yeux, craignait de le voir; c'eût été un crime de lèse-amour!...

— Froideur!... répéta le bon Jean II; ne craignez rien, mon fils! nous ne voulons pas trahir les secrets de notre bien-aimée fille, ils ne nous appartiennent pas; mais nous vous répondons de votre bonheur; et si vous en voulez une preuve, regardez la rougeur qui doit se répandre sur son front virginal.

Le cercle curieux porta ses yeux sur Clotilde, dont la pâleur devint un problème, car naguère, lorsqu'elle rentra, l'on avait remarqué la joie briller dans ses yeux et sur son visage épanoui. Cette contenance, l'écueil de la pénétration des vieillards comme des jeunes, ne fut expliquée que

par Kéfalein, qui dit, avec un gros rire à l'oreille de l'évêque:

— La femme est une énigme... et nous avons le mot!...

L'évêque sourit; et Monestan se dit en lui-même: « C'est quelque blasphème, car ils rient... »

— Eh bien! ma fille, ne fêtez-vous pas notre libérateur? demanda Jean II.

— Sire chevalier, répondit Clotilde d'une voix entrecoupée, les simples désirs de mon père sont des ordres pour nous, et j'obéirai toujours!... Si je dois être votre récompense, j'acquitterai par le don de ma main la dette du roi de Chypre...

— Madame, ce n'est pas de l'obéissance que je demande!... répliqua le chevalier à voix basse.

Le prince saisit la main du chevalier noir, comme pour le rassurer; mais l'aspect de la figure attristée de la princesse n'était pas fait pour donner l'espoir.

— Madame, dit-il avec une espèce d'accent de reproche, en voyant votre beauté, tout homme, tel courtois qu'il puisse être, s'empresserait pour la posséder de se servir de l'autorité d'un père... Ne craignez jamais cela de moi!... je ne veux vous devoir qu'à vous-même!...

Puis, saisissant la main de Clotilde par un geste qu'il déroba à l'assemblée à la faveur des draperies du trône, il lui dit d'un ton plaintif:

— Vous ne m'aimez donc pas!...

Ce reproche mérité répandit sur le visage de Clotilde un incarnat subit, que les courtisans remarquèrent, et elle répondit en pleurant:

— Je vous aimerai, seigneur!...

A ce moment Bombans, qui avait fait tous ses efforts avec M. Taillevant pour arranger un repas digne du roi de Chypre, vint annoncer que la salle du festin n'attendait plus que les convives. La salle à manger était décorée de fleurs, de guirlandes, de feuillages, et à défaut de toutes les richesses resserrées, l'intendant plaça des valets qui tinrent de grosses torches de cire pendant le repas. Ne pouvant donner l'éclat de l'or, il le remplaça par celui de la lumière en profusion.

Le courtois chevalier offrit sa main à Clotilde, et la conduisit à la salle à manger, en ayant soin qu'elle posât bien ses pieds à chaque marche, que personne ne la froissât, la regardant sans cesse, enviant le marbre que ses pieds touchaient, la rampe que sa main légère parcourait, et écoutant le bruit soyeux de ses vêtements. Ces attentions firent d'autant plus de peine à la jeune fille, qu'elle se sentait de la reconnaissance et de l'estime pour le chevalier, et qu'elle se trouvait dans l'impuissance de le récompenser.

Le chevalier noir refusa de s'asseoir et de manger en alléguant ses vœux, et il se tint debout derrière Clotilde; et la servit en prévenant ses moindres désirs, changeant ses assiettes, lui versant à boire d'une main tremblante de bonheur, offrant le pain, cherchant à effleurer ses doigts, ses cheveux, ses vêtements, et la dévorant d'un œil que l'on voyait briller à travers sa visière serrée; il l'aidait aussi à servir son père, et le bon vieillard était au comble de la joie en croyant leurs cœurs d'intelligence d'après ce concert de soins. Au milieu de ce banquet, les musiciens du prince chantèrent des tensons, des ballades et des chants de guerre en l'honneur des Lusignan.

Comme ils finissaient minuit sonna.

— Chevalier, dit le prince, vos compagnons d'armes tardent bien à venir.

— S'ils ne sont pas arrivés à la pointe du jour, répondit l'étranger, je serai forcé d'aller à leur rencontre, et savoir qui peut les arrêter... Peut-être l'imposteur, le faux Enguerry, se sera renfermé dans sa citadelle avant qu'ils aient pu l'atteindre; ils essaient de la forcer, et c'est en vain; je la connais; il faut pour cela des machines et une armée plus nombreuse; j'attends à cet effet avec une grande impatience le reste de mes troupes, que les vents ont retardées... Je suis bien heureux que le comte de Foix m'ait ramené ces cent cinquante vaillants chevaliers bannerets.

— Et comment avez-vous su notre détresse? demanda Monestan.

— Et ne vis-je pas, aux menaces que le sire Enguerry

vous fit lorsque je vins dernièrement en ce château, qu'il n'en voulait qu'à vos trésors; alors je fus assez chagrin de me voir sans ressources pour vous secourir, et perdu si je me découvrais... Heureusement que ces généreux gentilshommes ont abordé hier du côté de Jonquières, et mon écuyer s'empressa de leur apprendre où j'étais, et ce que je réclamais d'eux... Aussitôt que mes troupes seront arrivées, je me montrerai dans la contrée, et le sire Enguerry paiera de sa tête sa félonie. Il a osé usurper l'héritage d'un vaillant chevalier, qui, délivré de ses fers, viendra le reprendre et venger l'humanité.

Le prince saisit la main du chevalier noir et la serra de nouveau sans mot dire.

— C'est un siège auquel je désirerais bien assister, dit l'évêque, car la forteresse est bien située et de difficile accès.

— J'en connais le faible, répondit le chevalier.

Le souper fini, le monarque donna l'ordre de préparer pour le lendemain une fête brillante à ses généreux défenseurs, et l'on fit pour cela des efforts inouïs pendant toute la nuit.

Chacun se retira pour se livrer au repos, et certes l'on en avait besoin après une journée aussi fatigante et remplie d'autant d'événements. On servit le chevalier noir dans son appartement, et il recommanda au docteur Trousse de l'éveiller à la pointe du jour, si ses chevaliers, dont il commençait à devenir inquiet, n'étaient pas arrivés.

La pauvre Clotilde regagna son appartement, à la porte duquel elle trouva l'infatigable Castriot, le sabre nu et prêt à se coucher sur le seuil de marbre... Elle ôta tristement de son sein les fleurs du bel Israélite, et se laissa déshabiller, sans mot dire, par Josette.

— Eh bien! madame, votre mariage ou plutôt votre bonheur ne tardera pas, car il ne manque que votre consentement; j'ai tout vu par un carreau cassé de la croisée de la salle... Ah! comme ce chevalier vous aime, vous n'avez pas fait un mouvement qui n'ait excité son attention: sa tournure est noble, il est bien fait, car ses armes sont comme des modèles.

— Mademoiselle, dit la princesse, songez à ne jamais m'entretenir sans ordre, et surtout sur des choses qui doivent être respectées par votre silence plus que toutes les autres.

— Oui, madame, répondit Josette étonnée.

— Adieu, Josette, dit Clotilde avec douceur, pour la rassurer sur le ton sévère qu'elle avait pris.

— Adieu, madame.

Et Josette s'en fut en pleurant. Clotilde ne put dormir; une seule pensée l'agitait, c'est: combien elle serait malheureuse d'épouser le chevalier noir. Et son âme candide et pure ne lui fournissait d'autre moyen de sortir de ce labyrinthe que la résignation. « Je lui porterai, se dit-elle, une triste dot: les larmes et le chagrin seront mon seul apanage... »

Elle n'eut qu'un moment de sommeil, sans même y goûter de repos, car elle vit en songe son beau juif découvert, banni, allant en captivité. Le chevalier noir, sachant qu'il était son rival, cherchait à le faire mourir. Elle aperçut Nephtaly tourner ses yeux sur elle une dernière fois. Ce regard désespérant était rendu plus cruel par les circonstances vaporeuses de ce rêve; et le farouche chevalier noir, en donnant le coup de la mort à l'Israélite, disait à Clotilde: *« Je n'ai plus de rival!... »*

Elle se réveilla en sursaut et tout épouvantée, car elle avait toujours eu une espèce de croyance aux annonces des songes: c'était Marie qui la lui communiqua dès son enfance. Aussi sa frayeur fut-elle mortelle. Elle regarde autour d'elle et aperçoit l'aurore qui jetait dans sa chambre une clarté blanchâtre; elle se lève soudain, et court à sa fenêtre pour s'assurer de la vie de Nephtaly. Elle le voit fidèlement assis sur son rocher comme un Français banni, qui, s'asseyant sur le bord de la mer, respire le vent qu'il suppose venir de sa patrie. Lorsqu'elle entrouvrit la fenêtre, leurs yeux et leurs âmes se confondirent, et l'amour battit de ses ailes dans les cieux.

— Nephtaly, lui dit-elle encore tout émue et d'une voix douce comme celle d'un enfant qui prononce pour la pre-

mière fois: *Ma mère*... Nephtaly, promettez-moi de ne jamais affronter votre rival?...

— Et quel est-il?...

— Hélas! c'est un grand chevalier qui porte toujours des armes noires, et sa devise est: *Deuil à qui n'est pas aimé!...*

— Clotilde, vous ne l'aimez pas?... dites-le-moi!...

Le regard du juif exprimait la crainte.

— Il faudra que je l'épouse!...

Et elle soupira.

— Il vous épousera, Clotilde!...

Et il soupira à son tour.

— Oui...

— Grand Dieu!...

— Nous n'aurons, reprit-elle, d'autre ressource que de nous aimer de l'âme...

Le beau juif, la regardant avec des yeux pétillant d'amour et d'un feu qui s'échappait en éclairs, lui dit d'un ton morne, solennel et dénué de cette exaltation que donne l'espérance:

— Clotilde!... lorsque votre mariage approchera, promettez-moi de m'accorder un rendez-vous... un seul! que je puisse vous voir, vous serrer dans ces bras désespérés, et je vous jure de trouver alors un moyen pour nous unir à jamais...

— A jamais!... répète Clotilde en délire.

— A jamais!... reprend le juif. Alors je verrai si tu m'aimes!...

— O mon bien-aimé, joie de mon cœur, vous auriez un tel moyen! dit la jeune fille, dont le visage offrait le portrait d'une sainte en extase.

Elle ne fit pas attention au ton d'autorité que prenait le juif immonde.

— Oui, je l'ai!... Hélas! qui ne l'a pas?... Mais c'est le dernier refuge du désespoir, et songeons à ne l'employer qu'à la dernière extrémité?... Promettez-vous, Clotilde?

— Si je le promets!... je le jure par toi!...

— Adieu!... je suis content, ô ma douce amie; continuons alors de savourer sans crainte et sans remords les douceurs

d'amour. Cette promesse, écrite dans le ciel, dans le livre éternel, nous fiance bien mieux que les cérémonies des hommes! tu m'appartiens!... Adieu!...

Et il envoya un doux baiser à sa maîtresse sur l'aile des zéphyrs.

Le ton qu'il mit à ses paroles avait quelque chose de farouche... Clotilde reste pensive, tout en le voyant se confier aux airs pour regagner sa crevasse... Il y parvient, s'agenouille, et réitère un doux baiser à son idole. Clotilde prit alors les fleurs nouvelles que l'Israélite avait apportées sur l'appui de la croisée et elle en décora son sein tout palpitant de joie. Elle se mit à sauter dans sa chambre avec la naïveté de la jeunesse, et elle répéta:

— Nous serons unis!

Cette idée rafraîchit son cœur comme une rosée bienfaisante... Ah! c'était une véritable fille d'Eve!

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

Fête au château. Le sosie du chevalier noir.

C'était une fille d'Eve!... Eve fut inconséquente... Savez-vous pourquoi? C'est qu'elle n'eut pas de mère... Or, toutes les jeunes filles qui se trouveront privées de ce mentor sont menacées de la même infortune qui se grossit et s'amasse sur la tête de la pauvre Clotilde. Elle n'eut de sa mère ni le sourire ni les instructions douces et tendres qui l'auraient empêchée de tomber dans le précipice d'un amour sans espoir. Une mère l'aurait surtout empêchée de sauter par sa chambre comme une petite folle, parce que son amant lui a dit qu'ils pouvaient s'unir. Je recommande ces sages réflexions à l'attention des mères de famille et des jeunes filles. Mais, hélas! depuis six mille ans elles sont répétées, et depuis six mille ans, malgré les mêmes remontrances et les mêmes lois, les mêmes fautes et les mêmes crimes se commettent!... O nature!... si l'homme n'avait pas de passions, on accuserait le Ciel!... Mais laissons cela.

Josette accourut au moment où Clotilde était au plus haut degré de joie

— Eh bien! Josette, qu'avez-vous avec votre air soucieux?...

— Madame, le roi vous fait dire de passer au plus tôt chez lui!...

— Que peut-il me vouloir, Josette?... reprit-elle en riant.

— Je l'ignore, Madame m'a recommandé si sévèrement de ne plus m'occuper des choses qui concernent Madame...

— Mais, Josette, je ne vous disais cela que parce que je ne savais pas... Et de quoi me parliez-vous?... Ah! dit-elle en s'interrompant, laissez-moi ces fleurs!... Voyez-vous,

Josette... il en faut faire une couronne et me la poser sur la tête...

— Madame n'a plus de chagrin?...

— Du chagrin, Josette! est-ce que j'en ai eu? Ma fille, mettez-moi tous mes atours; que je sois parée, je veux être belle... gardez cette rose, j'en ornerai mon sein.

A la fin, Josette, se déridant un peu et voyant tout ce qu'elle perdait à rester muette, dit à Clotilde:

— Madame fait bien de se parer, car on a tout bouleversé le château pour les apprêts de la fête! jamais je n'en ai tant vu: les préparatifs eux-mêmes sont une fête.

— Vraiment, Josette?

— Oh! madame, ils ont duré tout la nuit.

— Je n'en ai rien entendu.

— Enfin c'est superbe!... mon père a bien du talent: c'est un si honnête homme, il ne cesse de dire qu'il ne voudrait pas y gagner un sou.

— Je le crois, répondit la princesse tout comme elle eût dit autre chose.

En effet, il régnait dans tous les mouvements de Clotilde une espèce d'impatience, un ensemble de gestes, de regards, qui trahissait plus que la joie!... Celle de l'amour devrait avoir un autre nom. Josette ne savait plus que penser de sa maîtresse... « Triste hier, joyeuse aujourd'hui, se disait-elle, que sera-t-elle ce soir?... voilà les princes... On ne sait sur quoi compter!... »

La fille des Lusignan sortit en bondissant comme un jeune faon, et elle s'en fut chez son vieux père qui l'attendait avec impatience. Trousse l'introduisit, et l'annonça en se prosternant devant elle. « Elle ne sera jamais malade!... » dit en lui-même le docteur en apercevant l'heureux mélange de roses et de lis qui régnait sur la figure de Clotilde. Après être entrée, la princesse embrassa son vieux père à plusieurs reprises.

— Oh!... oh!... s'écria le vieillard, la nuit a porté conseil... Et qu'avez-vous ma fille?...

— Beaucoup de bonheur... quand je vous vois, mon père!...

Jean II remua la tête en se tournant vers sa fille; il se garda bien de prendre pour lui ce que disait Clotilde.

— Fille amoureuse! s'écria-t-il avec un geste d'abandon, en sait plus que dix centenaires, et c'est folie à moi... de chercher!... Ecoutez, Clotilde, reprit-il d'un air grave. (Et la jeune enfant parut attentive, mais tout lui représentait son beau juif...) Ecoutez, Clotilde... mes ministres m'ont entretenu du défaut de politique qui se faisait sentir dans votre conduite d'hier: je conçois que vous ne connaissiez guère la diplomatie, et j'approuve en quelque sorte la réserve que vous avez adoptée; elle convient à la dignité royale, et surtout au sang des Lusignan: la pudeur est le plus charmant coloris de la jeunesse et de la vertu; mais il ne faut pas, ma bien-aimée, que cette pudeur dégénère en un maintien glacial qui repousse les hommages. Va, ma fille, il existe un rire et une folâtrerie des honnêtes gens et de la vertu qui ne méssiéent pas, surtout dans les amours. La vertu ne fut jamais revêche, elle est aimable; et, lorsqu'on aime, on peut le faire sentir par de petites douceurs et par des ébattements d'âme... Ce pauvre chevalier doit avoir la mort dans le cœur, et votre amour ressemblerait à de la répugnance par ce que l'on m'a dit... Vous ne m'écoutez pas, ma fille!... s'écria le vieillard qui suivait tous les mouvements de l'amoureuse Clotilde...

— Si, mon père! je vous assure qu'aujourd'hui le chevalier noir n'aura pas à se plaindre de moi...

— Faites-lui bon accueil!...

— Oui, monseigneur.

— Ne devez-vous pas bientôt l'épouser?...

— Puisque vous le voulez, mon père!...

— Vous tremblez!... s'écria Jean II.

— C'est de joie, sire!... Mais ce sera bientôt!... continua Clotilde en pensant que l'époque de cet hymen avec le chevalier était celle de son union avec le juif...

Pauvre innocente!...

— Tu te trahis, ma fille! s'écria l'heureux vieillard; allons, soyez tranquille, nous le déciderons au plus tôt!

Et il se frotta les mains en signe de joie.

En ce moment le son du cor se fit entendre, et le chevalier noir, à la tête de ses cent cinquante chevaliers, et accompagné de son écuyer, du comte de Foix et de plusieurs seigneurs, arriva près de Casin-Grandes: les musiciens du prince et tous ceux que l'on avait pu rencontrer étaient placés sous un arc de triomphe en verdure, dressé à la hâte, et, lorsque les chevaliers passèrent dessous ce fragile monument, une douce musique les accueillit. Les trois ministres et la Cour les attendaient, tous les habitants agitant des lauriers étaient rangés en haie et les saluèrent par des acclamations: ce fut ainsi que commença la fête préparée avec un grand soin par maître Taillevant et maître Hercule Bombans.

La première cour était tendue de tapisseries et garnie d'échafaudages recouverts de draps et d'étoffes; le milieu, tout sablé, offrait un vaste cirque pour les tournois; la seconde cour, qui menait aux appartements du roi de Chypre, contenait une table immense formant un grand cercle extrêmement élevé; le centre de cette table présentait, par son vide, une arène où l'on voyait différentes machines, préparations de décors du festin; les bancs placés à l'entour, ornés d'une feuillée, étaient garnis de coussins de pourpre, et l'on avait mis les couverts des cent cinquante chevaliers sur cette vaste table. Au milieu de cette table, le dais du prince était disposé pour recevoir le roi, sa fille, les ministres, le chevalier noir, le comte de Foix et les principaux seigneurs.

Au son du cor, le prince et sa fille descendirent, et, s'avançant par les espèces de portiques ménagés entre ces divers apprêts, ils vinrent au-devant de leurs libérateurs, qui mirent pied à terre.

Tous, à l'exception du chevalier noir, avaient ôté leurs casques et leurs armures; à l'aspect du prince de Chypre, ils saluèrent avec respect, et leurs yeux se tournèrent unanimement sur Clotilde, et un murmure flatteur résonna dans les airs. Le prince, même pendant son règne en Chypre, n'avait pas eu un si beau spectacle!... Malheureux de ne pas le voir, il écoutait ce que lui disait sa fille: le chevalier

noir mit en arrivant un genou en terre devant Clotilde.

— Vous êtes bien heureux!... lui dit le comte de Foix en lui frappant sur l'épaule; si faudra-t-il que je m'en aille promptement pour ne pas devenir fou!...

— Belle dame! s'écria le chevalier noir, agréez-vous l'hommage lige de ma personne?

— Certes, sire chevalier, et j'en ressens un plaisir infini; la reconnaissance seule ne m'y force pas...

A ces mots le chevalier se baisse, et, dégageant un moment sa visière, il embrassa les jolis petits pieds de Clotilde confuse, qui lui dit avec un doux sourire et une grâce piquante:

— Allons donc, beau sire, ma main sera jalouse!

Le chevalier, se relevant alors, déposa sur cette jolie main un baiser tellement enflammé, que le cœur de Clotilde en reçut une espèce d'atteinte.

— Bien, mes enfants! s'écria le monarque. Sires chevaliers, dit-il en haussant la voix, acceptez tous nos remerciements pour l'assistance que vous m'avez prêtée. Nous tâcherons que vous ayez toujours souvenir de nous, car nous l'aurons toujours de vous.

A ces mots la musique et les trompettes indiquèrent le commencement de la fête, que Bombans avait préparée très brillante, en espérant bien gagner sur l'ensemble des dépenses. Une foule de monde attirée par l'annonce de cette solennité entra dans les cours; mais aucun chevalier étranger n'y vint encore, malgré le soin qu'on avait eu la veille d'envoyer à Aix et dans les villes voisines les armes du prince et le détail des prix du tournoi. Les chevaliers se rangèrent autour du trône préparé dans la première cour, et Clotilde fut déclarée reine du tournoi.

S'asseyant alors sous le dais et entourée des personnages les plus marquants de l'assemblée, elle fit signe de commencer les premières joutes simples. Je passe la description de ce tournoi. Qu'il suffise de savoir que la princesse décerna le prix du combat à l'épée au comte de Foix; ce prix était une épée enrichie de pierres précieuses. Le prix du combat à la hache fut une coupe d'or garnie de diamants blancs; le prix de la lance une nef d'argent, et le prix du combat à cheval fut remporté par Kéfalein: il eut une aiguière en vermeil. On réserva le combat à outrance pour le soir... Le prix était une nef d'or et une couronne de laurier.

Ce premier tournoi fini, l'on passa dans la seconde cour pour se livrer à la joie du magnifique festin que l'on y avait préparé. Je vais en donner une description succincte, parce qu'il est assez curieux par les divers *entremets* qu'on y joua.

Chez nos aïeux, un entremets était un divertissement entre chaque service, ce qui rendait l'art de la cuisine encore plus important qu'il ne l'est de nos jours quant à la science du cuisinier, car, dans ce temps-là, les festins n'influaient pas comme à présent sur les destinées d'un Etat.

Chacun ayant pris place, le chevalier noir à côté de sa chère et joyeuse Clotilde, le prince, les ministres et les seigneurs à l'avenant, on vit paraître dans l'arène du milieu plusieurs petits enfants de chœur, qui chantèrent le bénédicité en musique, et l'on ne voyait nullement les musiciens qui les accompagnaient.

— C'est un peu profane, dit Monestan, et si maître Taillevant nous avait consultés...

— Laissez faire, répondit l'évêque, je l'absous en cas de péché.

Alors, les mets arrivèrent devant les chevaliers, sans qu'aucun valet les apportât; ils parurent sur la table en sortant de dessous comme par enchantement. Pendant ce premier service, la curiosité fut excitée par l'arrivée de petits diablotins, qui arrangèrent une île, des fortifications, des machines, etc.

— C'est l'île de Chypre! s'écria l'évêque.

En effet, le premier entremets fut l'envahissement de la Chypre par les troupes du bon roi Jean II; les Vénitiens furent battus, comme bien on pense, et les petits enfants, vainqueurs, en entrant dans l'espèce de petit village qui représentait Nicosie, crièrent:

— Vive Jean II!

— Voilà nos trente mille hommes, dit l'évêque en voyant les bambins en chevaliers.

Le second entremets représenta un immense navire, d'où il sortit un grand nombre d'enfants et de musiciens qui célébrèrent par des chants la prise de Nicosie, et, par des machines habilement préparées, ils mirent tous ensemble, devant chaque chevalier, un petit navire pavoisé de ses armes particulières; et à la fin du dessert le navire tomba de lui-même, et sa quille, restant seule, découvrit une magnifique chaîne d'or, dont le roi de Chypre fit présent à chaque chevalier banneret.

Il s'ensuivit un cri de: « Vive le généreux Jean II! » qui fut pour le bon monarque un mets exquis. Aussi attendait-il avec impatience le dessert. Heureusement pour Bombans le prince ne sut pas si toutes les chaînes étaient du même poids.

A la fin du repas, les enfants de chœur, en plus grand nombre, revinrent et chantèrent les grâces en musique.

Ce fut pendant ce festin que l'on décida le mariage de Clotilde.

— Sire chevalier, fit le prince de Chypre vers le second service, quoique nous ne connaissions pas encore votre rang, dont l'amitié de ces vaillants seigneurs nous donne une haute idée, il convient de fixer le jour de votre union.

— Ne craignez rien quant à la naissance du chevalier noir, dit le comte de Foix au roi Jean II; tout prince que je suis, je me fais gloire de sa protection.

— Eh quoi! Clotilde, s'écria l'étranger, qui tout le temps de ce long repas l'avait servie et choyée avec l'empressement d'un amant, c'est tout dire d'un mot.

— Que voulez-vous dire, seigneur? reprit-elle en souriant comme une sirène.

— Quoi! dit-il avec étonnement, vous vous décideriez si vite à combler tous mes vœux? Non pas que je m'en plaigne, mais hier encore vous m'avez montré un visage si sévère...

— Je ne le suis plus, seigneur.

Et sa figure respirait une joie céleste. On va sans doute lui reprocher sa dissimulation. Injustes censeurs, du moment que l'on aime on apprend la ruse. Blâmez donc l'amour!

Quoi qu'il en soit, le chevalier noir s'écria:

— Qui vous fit donc changer si promptement? qui donc m'a fait trouver grâce à vos yeux? par quel enchantement m'avez-vous souri, me parlez-vous et consentez-vous au don d'amoureuse liesse? A qui le dois-je?

— Est-ce que cela s'explique? observa judicieusement le comte de Foix.

— Cela m'importe fort, mon ami, répliqua l'étranger; quand on cherche le bonheur, les plus petites choses portent ombrage.

— N'en prenez aucune crainte, sire chevalier, dit Clotilde, je vous jure que vous n'aurez pas à vous plaindre de celle qui sera votre épouse.

A ces paroles, dites d'un ton presque ironique et empreintes de cette douceur aigre qui fait douter involontairement, le chevalier noir reste immobile et muet à regarder Clotilde.

— Allons, sire chevalier, reprit le prince de Chypre, hésitez-vous à marquer l'époque où vous deviendrez notre fils et notre successeur?

— Ne croyez pas, sire, que votre royaume, que du reste je saurai reconquérir, soit une amorce; la seule Clotilde... Mais je doute encore plus de son amour en la voyant joyeuse, qu'hier lorsque je la vis triste.

— Chevalier, s'écria le comte de Foix, vous êtes le mortel le plus difficile à contenter qu'oncques je connus; rien ne vous satisfait. Vous avez cru à Edesse...

— A Edesse! interrompit le connétable. Seigneur, j'y fis une charge qui, je le vois, est restée dans la mémoire de tous les guerriers.

Le comte de Foix regarda Kéfalein, et l'attitude du bon connétable, ses gros yeux bleus errants lui firent croire que le vin de Chio lui avait causé des lacunes dans le cerveau.

— Souvenez-vous, reprit le comte de Foix en s'adressant

au chevalier noir, souvenez-vous qu'à Edesse vous croyiez que cette jeune Musulmane ne vous aimait pas, et cependant elle est morte de chagrin depuis votre départ, sans qu'aucun de nous ait pu la consoler... et nous sommes aimables.

Clotilde fit un mouvement qui trahit son effroi.

— Serait-il vrai? s'écria-t-elle.

— Ah! ne craignez rien, dit le comte de Foix en saisissant la main blanche de la jeune fille; d'après ce qu'il a versé dans le sein de l'amitié, d'après ce qu'il m'a dit du sentiment que vous lui inspirez, je puis vous répondre que vous serez, d'entre toutes les femmes, la plus heureuse.

— Oui, Clotilde, continua le chevalier en tremblant de bonheur. Prince, ajouta-t-il en se tournant vers le roi, lorsque le véritable Enguerry sera rentré dans la possession de ses biens usurpés; lorsque vous serez délivré de cet ennemi, alors je réclamerai votre parole et la promesse que vient de me faire votre fille.

— Ce sera donc bientôt? observa le comte de Foix.

— Oui, répondit le chevalier noir, car dès ce soir nous partirons pour Aix, où le reste de mes troupes ne tardera pas à arriver; alors nous irons assiéger le ministre odieux des vengeances de Jean sans Peur, le farouche et cruel Capeluche.

— Eh quoi! s'écria le prince, vous nous quitterez encore?

— Ne le faut-il pas? répondit l'inconnu, pour être tôt réunis à jamais.

— C'est vrai, dit le prince avec un ton de regret.

En ce moment, huit hommes, habillés magnifiquement et montés sur des bœufs richement caparaçonnés, parurent dans le milieu du cercle; ils sonnèrent du cor dans tout Casin-Grandes et au portail, pour annoncer que le festin était fini et que la dernière joute allait commencer.

Le chevalier noir donna la main à sa fiancée, et, après l'avoir conduite à son trône, il alla se confondre parmi tous les chevaliers qui murmuraient entre eux et se disputaient le dangereux honneur du combat à outrance; le comte de Foix leur parlait avec chaleur, et enfin il finit par

user d'autorité. Le sort désigna trois chevaliers pour combattre le comte et le chevalier noir, qui se déclarèrent les tenants.

Les gradins étaient couverts de spectateurs attentifs qui affluèrent pendant le repas. Un profond silence s'établit lorsque la lutte fut déterminée. Kéfalein reçut le titre de juge du camp; l'évêque et Monestan s'offrirent pour être les parrains des tenants; Trousse et Vérynel furent ceux des contredisants. Le chevalier noir se fit longtemps attendre. Alors on arrosa le sable du cirque; les trompettes et les héros prirent place; les trois contredisants parcoururent la carrière comme pour l'essayer.

Enfin le chevalier noir ne revenant pas, le comte de Foix se décida à commencer sans son compagnon d'armes. Trousse, par habitude, s'écria:

— Silence!

Le premier chevalier qui parut était le baron de Piles, un des hommes les plus adroits dans l'exercice de la lance et de l'épée; à la première charge, qui ne dura que sept à huit minutes, le comte de Foix fut désarçonné et reçut un tel coup de hache sur son haubert, qu'il demanda quartier. Alors il s'en retourna tout chancelant à côté du prince et de sa suite. L'on sonna de la trompette pour proclamer le vainqueur. Trousse fit rire toute l'assemblée, lorsqu'il courut le long du cirque pour aller voir si les nerfs du comte de Foix réclamaient son assistance; il tâchait d'éviter les coups avec un tel soin, que ses précautions et les roulements de sa petite machine excitèrent une hilarité générale.

Le baron de Piles se promenait fièrement dans l'arène et faisait caracoler son cheval en attendant le chevalier noir. Les camaldules prétendent que les dames d'Aix, venues à ce tournoi, rêvèrent toute la nuit de ce beau baron de Piles; mais comment l'ont-ils su? Enfin le chevalier noir ne tarda pas à paraître et vainquit successivement le baron de Piles, le chevalier de Villars et le marquis de Croix, les trois antagonistes désignés.

A l'aspect de la valeur et de la bonne tournure du vainqueur, les camaldules disent encore que les dames d'Aix...

Mais je ne le crois pas.

La nuit commençait à envahir les cieux; Bombans, en homme sage, avait prévu ce phénomène quotidien, et cinquante paysans habillés en valets tinrent des torches

Ce fut à ce moment que le chevalier noir allait être proclamé vainqueur, et déjà Kéfalein, en grand habit de connétable, prononçait les premiers mots du protocole d'usage, lorsqu'au milieu des acclamations générales, parmi lesquelles on distinguait celles des dames d'Aix, de Jonquières et lieux circonvoisins, l'on entendit sonner du cor, du haut du portail, et trois nouveaux personnages se présentèrent.

Le premier était un vieillard en cheveux blancs, d'une figure vénérable, et je conjure mes lecteurs de prêter une grande attention, une attention extraordinaire à ce bon vieillard; il est...

Il est conduit par un chevalier dont les armes, absolument semblables à celles du chevalier noir, excitèrent un violent murmure, et une espèce de sentiment d'attente, que l'on ne saurait expliquer, agita les esprits. Clotilde, en apercevant cet étranger, fut saisie d'un frisson involontaire, mais si violent, que sa couronne de fleurs tomba par terre.

Elle était formée des fleurs du bel Israélite.

Ce simple accident ajouta à son épouvante.

Elle regarde l'inconnu; les belles plumes noires de son casque se remuaient par un doux mouvement de tête qu'elle crut reconnaître, et son imagination bizarre lui souffla une idée importune; elle cherchait à revêtir ce chevalier de certaines formes bien connues d'elle. Elle le suivait dans sa démarche avec une invincible curiosité. A peine le chevalier fut-il admis dans l'arène, qu'il chercha de tous côtés Clotilde; aussitôt qu'il l'eut aperçue, sa tête se tourna constamment vers elle.

Le troisième personnage était un chevalier sans armes, vêtu comme un trouvère, les cheveux bouclés, le collet renversé, la jaquette de couleur pers et large, une riche ceinture, l'écharpe bleue, une épée au côté et sa toque surmontée de belles plumes blanches flottantes.

Ne le reconnaissez-vous pas? Non. Eh bien! sa figure est



L'envoyé de Venise

riante et maligne, et ses petits yeux verts ont un air de méchanceté qu'il déguise en vain par un sourire; telle chose qu'il fasse, ce sourire a toujours une teinte infernale. Cela seul doit vous indiquer Michel-l'Ange, l'envoyé de Venise. Il s'approche d'une démarche aisée et s'avance avec le bon vieillard et le sosie du chevalier noir vers le trône du roi de Chypre. En apercevant ce nouvel ennemi, le chevalier noir vainqueur fit un mouvement de surprise qui se changea en mouvement de colère quand il vit de plus près ce sosie saluer avec grâce toute l'assistance; son armure était entièrement semblable à la sienne, à l'exception qu'elle n'avait pas de devise comme un sanglant outrage; et les dames, comme le reste des spectateurs, prévirent que le combat serait véritablement à outrance.

Clotilde pâlit, son rêve revint en sa mémoire, et des pressentiments sinistres l'agitèrent

Elle cherche à écarter l'idée que cet inconnu peut être le juif, qui veut lui prouver son courage; mais un malin démon et même la vanité de l'amour la lui ramenèrent sans cesse en son esprit, et une espèce de sentiment mixte qui tenait par un coin à la douleur et par l'autre au plaisir régna dans son cœur.

L'assemblée était tout aussi attentive que Clotilde, et la singularité de l'aventure la mettait en suspens.

Deux chevaliers revêtus de la même armure, quel sujet de méditations!

Aussi les dames se partagèrent-elles.

Les unes penchaient pour le chevalier sans devise, les autres pour le chevalier à la devise.

Alors deux factions féminines s'élevèrent dans l'assemblée, comme à Rome la faction verte et la faction bleue, et de nos jours le côté gauche et le côté droit.

Quoi qu'il en soit, la rumeur fut grande, et l'on peut se l'imaginer.

CHAPITRE VINGTIÈME

Tournois. L'amour le rend vainqueur.

Pendant que les dames se disputaient pour le chevalier, avant ou après la lettre, le groupe des trois survenants arrivait au trône de Jean II.

— Prince, dit Michel-l'Ange en prenant l'accent français, nous venons, ce bon vieillard et moi, vous demander l'hospitalité; nous sommes des prisonniers arrivant d'Angleterre; un prince généreux a payé notre rançon, il aurait bien dû nous donner de quoi revenir!... mais on ne pense pas à tout. Nous nous réfugions ici, car nous craignons le terrible Enguerry, ou plutôt Capeluche le Mécréant, usurpateur du bien de son maître et de son libérateur.

— Soyez les bienvenus, répondit le prince, et restez à ma cour le temps qu'il vous plaira.

— Grand merci, monseigneur, dit Michel-l'Ange, et *je ferai en sorte que mon séjour y marque.*

— Que veut ce nouveau chevalier? demanda le connétable en sa qualité de juge du camp.

— Combattre!... s'écria le vieillard avec un accent et une figure qui dénotaient un vieux guerrier... Va, mon fils, pour briller et vaincre, tu n'as qu'à être toi...

Le chevalier étranger donne aussitôt un léger coup d'éperon à son magnifique cheval arabe, afin d'aller gagner le côté des contredisants; il parcourut le champ avec une telle rapidité, une telle prestance, sans être ébranlé ni perdre son équilibre, enfin avec une telle grâce, que chacun fut contraint de l'admirer

Le chevalier noir à la devise remonta, sans mot dire, sur son cheval, attacha sa hache et se tint ferme sur ses arçons:

tous ceux qui étaient sous le dais s'avancèrent et furent attentifs; le silence régna, et Clotilde, le cou tendu, attacha ses yeux sur le chevalier sans devise; elle tint à la main la couronne de laurier et l'on vit qu'elle tremblait; en effet, chaque geste du chevalier était pour elle un événement. Enfin les deux rivaux sont armés, la trompette sonne. Elle retentit dans le cœur de Clotilde comme un cri de mort, car le songe qu'elle avait fait la nuit dernière vient errer dans son souvenir, accompagné de ses horribles images: elle voit déjà l'arène ensanglantée et le regard mourant de l'Israélite. Elle pâlit et reste frappée de stupeur.

L'assemblée ressemblait à un tableau, tant la multitude des personnages qui la composaient était immobile. On regarde les combattants.

Les deux chevaliers s'examinèrent en silence, avec une fureur sombre; ils remuent leurs lances d'impatience, et se tournent vers le juge comme pour demander le dernier signal: la trompette sonne pour la troisième fois. Ils se précipitent l'un sur l'autre avec la célérité d'un boulet; et l'assemblée tout entière tressaillit de peur lorsque chaque lance frappa sur la poitrine de chaque chevalier; le son de chaque cuirasse retentit, et un murmure de joie et de surprise rompit le silence quand on vit les chevaliers, tous les deux fermes sur leurs arçons et le fer de leurs lances, tomber sur l'arène. En même temps ils tirèrent leurs épées et ils cherchèrent mutuellement le défaut de leurs armures, attaquant, défendant, épiant et frappant; on les admire voltiger, tourner, virer, et tous ces mouvements sont empreints d'une sombre jalousie et du désir de se venger. Ils semblent s'être devinés. Les spectateurs tremblent en craignant que le combat ne devienne funeste. Déjà Monestan disait qu'il fallait les séparer; Castriot, en se promenant devant Clotilde, caressait son sabre avec une démangeaison telle, qu'on voyait qu'il brûlait d'être en tiers... Quant à la princesse, son visage était une glace; on y pouvait apercevoir quand le chevalier sans devise était en péril ou triomphant.

Après un quart d'heure d'attaques mutuelles, rendues vaines par une habile défense et par les manœuvres qui

semblaient être entendues des coursiers noirs, couverts de sueur et d'écume blanche, la rage concentrée dans le cœur des deux combattants se dévoila; ils saisirent leurs épées à deux mains et se frappèrent à tort et à travers... Leurs épées, trop faibles pour leur haine, se brisent... N'importe, ils s'attaquent avec les tronçons.

— Bravo! s'écriait Castriot...

Trousse avait une joie indicible en voyant un danger qui ne le concernait pas.

— L'un d'eux aura besoin de mon secours, disait-il à Bombans qui revenait en ce moment de l'autre cour, qu'il venait de débarrasser et de remettre en son état ordinaire.

— Oh!... oh!... s'écria l'intendant en apercevant la fureur qui les animait, il va y avoir une succession à régler... Heureux les intendants!...

A cet instant les deux chevaliers avaient jeté leurs fragments d'épée et ils s'écrièrent en même temps:

— A mort! à mort!...

Les deux cris furent tellement simultanés, que Clotilde ne put distinguer, par la voix, si Nephtaly Jaffa était un des combattants; son cœur le lui disait, et le cœur est toujours cru. Ils prirent leurs redoutables haches, et déchargèrent sur leurs armures une grêle de coups si vigoureux, qu'à chaque fois que l'acier frappait sur l'acier on croyait voir les armes tomber en lambeaux avec la chair et le sang. Le bruit qui retentissait dans l'enceinte faisait frissonner les spectateurs. Le fer des haches brillait à la lueur des flambeaux en répandant une multitude d'éclairs, tant les coups étaient prompts et multipliés.

Le chevalier sans devise avait une ardeur et une adresse qui le firent regarder comme le plus habile. Quoiqu'il eût abandonné les rênes de son coursier, ce fidèle animal, comprenant les pensées de son maître, s'identifiait tellement avec lui, qu'homme et cheval ressemblaient à un centaure: l'inconnu tenait alors sa hache à deux mains et pressait son adversaire avec une vigueur funeste. Mais son cheval broncha, et le chevalier à la devise, profitant de ce faux pas,

leva sa hache sur le défaut du gorgerin de son adversaire. Un cri de Clotilde, un cri de l'assemblée frappée de terreur, avertirent le pauvre chevalier; il se dérobe au coup fatal, enlève son ennemi de dessus son cheval, et ils combattent à pied. Quoique le chevalier noir fût le libérateur de Casin-Grandes, la force déployée par le survenant emportait les suffrages, et l'on s'intéressait plus à ce dernier qu'au chevalier à la devise. En ce moment l'étranger fondit sur son rival avec une telle vitesse, qu'après cinq ou six efforts furieux il l'étendit à ses pieds par un coup de hache qui lui abattit son cimier et ses plumes. Alors Monestan s'avança pour les séparer au nom de l'humanité. Comme il s'approchait avec les juges du camp, les parrains et les hérauts, le libérateur du prince lâchaient d'horribles imprécations de rage en sentant le chevalier survenant lui mettre le pied sur la gorge et tirer sa dague.

— Demande quartier!... disait l'inconnu.

— Non, répondit le vaincu.

L'étranger leva sa dague avec un mouvement de colère.

A cette énergique réponse, tout le monde s'élance dans l'arène pour voler au secours du libérateur de Casin-Grandes, qui dès lors absorba tout l'intérêt. En voyant ce tumulte, le vainqueur, suivi du vieillard, courut se précipiter aux genoux de Clotilde, restée seule sur le trône. Il défait sa visière, Clotilde jette un coup d'œil. Puissances du Ciel, comment rendre le charme de cette minute... de cet instant fugitif?... La vierge amoureuse reconnaît son bel Israélite à la lueur des torches; ce beau visage est couvert de sueur: quelle joie de voir son amant vainqueur au milieu de la Cour, et vainqueur de son vaillant rival. Clotilde s'évanouit presque de plaisir... Elle sent, en revenant à elle, le beau juif se saisir de la couronne de laurier, en dédaignant la massive nef d'or, et s'écrier:

— Suis-je un lâche, et mon rival est-il à craindre?...

Elle le considère à ses genoux avec une volupté divine; leurs regards brillent de tout ce que le Créateur a permis d'amour aux mortels; mais ce moment plein de charmes, cette rose de bonheur eût son épine; car le vieillard s'écrie:

— La foule revient... Fuyons, mon fils!... tu cours des dangers!..

En effet, le premier geste du chevalier à la devise, quand il revint à lui, fut de regarder Clotilde; et, s'apercevant du triomphe de son rival, de la pâleur de la princesse, de l'amour qui règne dans l'attitude de ces deux êtres qui furent dédiés l'un à l'autre dès leur naissance... enfin, de cet ensemble de bonheur, d'espoir, de désirs qui se peint dans leur groupe solitaire... il s'élance... et la foule le suit...

Alors le vieillard et le beau juif se précipitent vers le portail; le libérateur de Casin-Grandes saisit sa hache et les accompagne... Ils disparaissent ensemble et en se bravant du geste et de l'œil. A l'instant où ils sortirent, une muette horreur se répandit dans l'assemblée et personne n'osa les suivre pour les séparer, bien que l'on pressentît des malheurs.

Clotilde reste immobile, les yeux fixés sur la trace que le genou du bel Israélite a laissée sur le sable... « Il était là! » se dit-elle... Tout à coup elle regarde les deux rivaux disparaître sous le portail. Un affreux frisson la parcourt. Son rêve se représente à sa mémoire. Elle s'évanouit, et sa chute aperçue fit refluer toute l'assemblée autour du trône. Le prince laisse échapper une larme et tâche vainement de relever sa fille. La tristesse envahit les spectateurs à l'aspect de la douleur du vieillard serrant sa fille dans ses bras. La pâle Clotilde semblait atteinte par la faux de la mort.

— Le malheureux!... s'écria le comte de Foix, que de choses il risque!...

— Serait-elle morte? dit l'Albanais, sur le visage duquel on vit la seconde larme qu'il ait répandue dans sa vie...

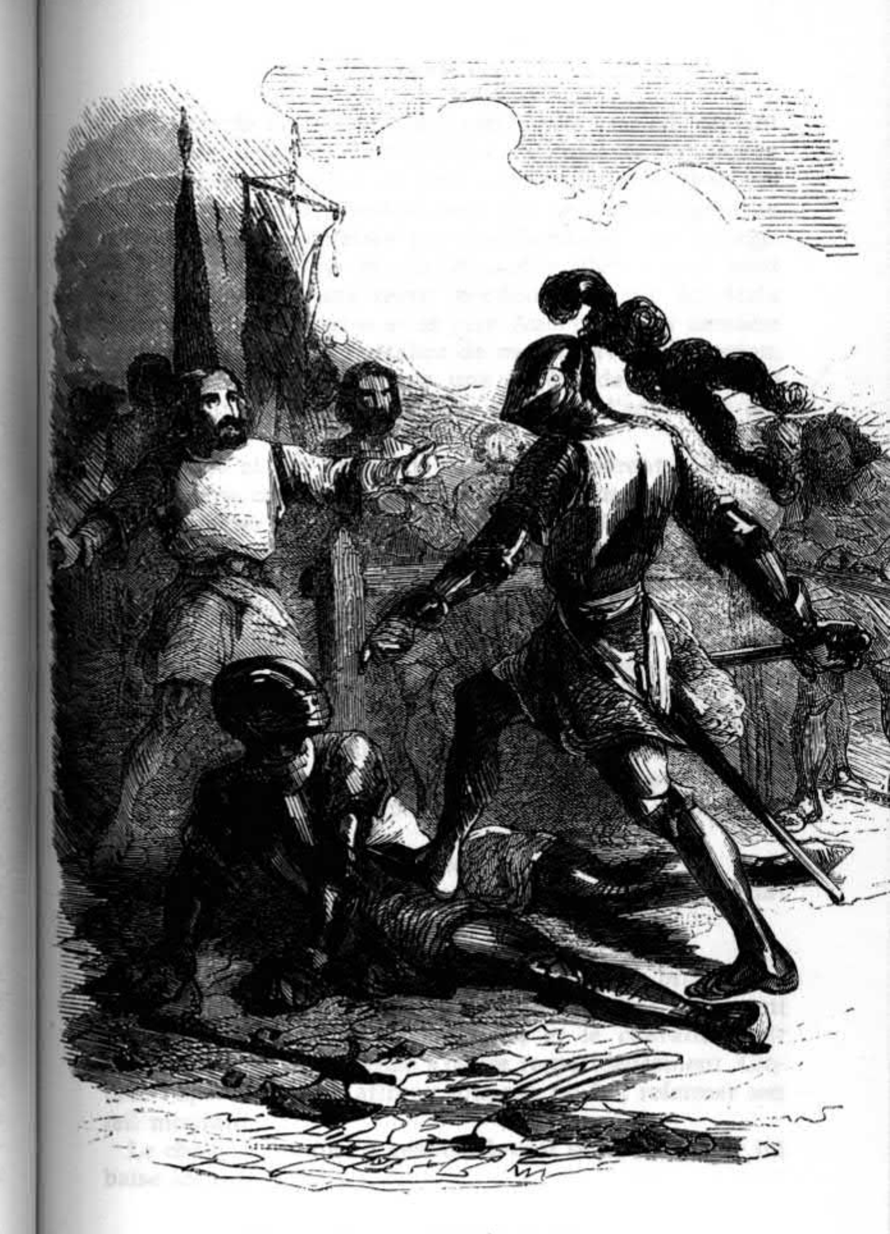
— Ce sont des émotions trop fortes pour ses nerfs! dit Trousse; moi-même, je sens que l'idée de ce combat a presque consumé mon humide radical.

— Vit-elle encore? demanda le prince.

— Un peu, dit Trousse.

A ce mot consolant, la joie éclata: le seul Michel-l'Ange en fut chagrin, il espérait déjà la mort de la princesse.

Alors on transporta Clotilde: le fidèle Castriot, l'évêque



Demande quartier! disait l'inconnu

et le comte de Foix la tenaient entre leurs bras en formant une espèce de litière; le monarque suivait avec inquiétude cette espèce de convoi, et cette jeune fille pâle, dont les cheveux épars couvraient un sein qui ne palpitait presque plus, cette scène éclairée par des flambeaux, ce cortège, cette nuit, la douleur et son immuable silence, tout jetait sur cette marche une teinte poétique: on eût dit Atala transportée par Chactas et le père Aubry vers sa dernière demeure. On monta l'escalier de marbre avec précaution, et Clotilde fut déposée sur une espèce de divan, ainsi qu'une sainte expirée, que l'on expose à l'adoration des fidèles.

Bombans et son armée de valets s'occupèrent à rétablir l'ordre dans cette cour, où tant de brillants faits d'armes venaient de se passer; et le soigneux intendant mit de côté la nef d'or dédaignée par le beau juif.. La foule resta dans la seconde cour, les yeux fixés sur les fenêtres du salon rouge, cherchant à voir ce qui se passait, et attendant pour s'en aller que la princesse fût rétablie. Les chevaliers formaient devant Clotilde un cercle silencieux; son vieux père tenait la tête de sa fille appuyée sur son sein, et ses cheveux blanchis par l'âge se mêlaient aux cheveux noirs de Clotilde. Trousse tenait la main de la princesse dans la sienne et lui tâtait le pouls avec un air d'importance: il déclara que l'idée de la peur avait terrassé les nerfs de la princesse.

— Je m'en vais la guérir, s'écria Michel-l'Ange.

On le regarde, il fend la presse, éloigne Trousse, et l'habile Vénitien dit à l'oreille de la jeune fille:

— Voici votre amant...

En cet instant Clotilde lève sa paupière, et un bruit sourd se fit entendre dans la cour. Des pas précipités annoncent qu'un homme monte les escaliers, et le chevalier noir paraît. Devant lui le cercle s'ouvre respectueusement. Clotilde l'aperçoit, et un affreux soupçon lui fait refermer son œil mourant.

Le chevalier se met à genoux devant la jeune fille et lui baise les mains!...

— Clotilde!... Clotilde!... s'écria-t-il.

— Vous ne l'avez pas assassiné? lui répondit-elle d'un ton de voix déchirant.

— Assassiner!... reprit le chevalier noir avec un accent d'indignation, Clotilde, le désordre de vos sens vous égare... j'ai voulu connaître mon généreux vainqueur...

— Et qu'a-t-il dit?...

— Que vous êtes la plus belle, la plus chaste, la plus aimable des femmes... je le savais...

A ces mots, prononcés d'un son de voix dénué de la rudesse ordinaire de l'organe du chevalier, l'oreille de Clotilde est charmée, elle ne sait quel est le chevalier qu'elle voit à ses pieds, mais la fatale devise et le haubert fracassé, le casque sans plumes, lui démontrent que c'est celui qui n'a que son estime... Elle dégage donc doucement sa main d'entre les siennes, et jette un regard sur l'assemblée comme pour la remercier de l'intérêt peint dans l'attitude de ceux qui la composent... Son bel œil bleu répand dans tous les cœurs une douceur inconnue... Chacun envie le bonheur du chevalier noir... elle embrasse son vieux père, qui, par ce baiser, fut sur-le-champ rassuré, puis elle se lève et remet ses cheveux en ordre.

— Vous êtes bien heureux, chevalier, dit le comte de Foix en serrant la main du futur époux de Clotilde, oui, bien heureux d'avoir inspiré à la plus jolie femme qu'enserre l'univers un amour aussi violent... J'aurais voulu perdre une épaule, et qu'elle se fût évanouie aussi pour moi!...

— Folie!... dit Michel-l'Ange à Trousse, la vie vaut mieux qu'une femme!

— C'est vrai, répondit le docteur.

— Allons, messieurs! s'écria le chevalier noir, prenons congé du généreux roi de Chypre et partons le délivrer, ainsi que la contrée, de son cruel ennemi; retournons à Aix faire nos préparatifs.

» Madame, dit-il en regardant Clotilde, je vous laisse, et, toujours fidèle, je reviendrai dans peu réclamer votre main... Puissé-je être sûr de votre amour.

— Allons, Clotilde, s'écria le prince, embrassez votre fiancé devant toute la Cour!...

La jeune fille se contenta de lui présenter sa main blanche qu'il couvrit de baisers.

— Adieu, sire, dit le chevalier au monarque.

Et tour à tour il serra la main de Kéfalein, de Monestan et de l'évêque.

— Ah! si nous avions trente mille hommes comme vos chevaliers, dit ce dernier

— Vous seriez le roi de la terre, répondit le comte de Foix avec orgueil; chacun de ces seigneurs peut lever mille hommes d'armes.

Ces mots les grandirent de dix pieds aux yeux de l'évêque. Chaque chevalier banneret fit ses adieux au bon prince et salua Clotilde, qui leur donnait avec grâce sa main à baiser. On les convia pour les noces de la princesse. Leurs destriers les attendaient dans les cours. On les entendit partir, on écouta le pas de leurs chevaux.

En un instant Casin-Grandes devint désert, et l'extrême silence remplaça l'extrême bruit. Le château vide fut morne, les lumières s'éteignirent. Bombans rétablit l'ordre partout en faisant sa ronde, et, lorsque minuit sonna en retentissant dans les coins du château, il semblait que rien n'était arrivé, que le silence n'eût jamais été troublé; le souvenir seul retraçait à la pensée les événements de la fête!...

Le dernier mot du prince à sa fille lorsqu'ils se quittèrent fut:

— Adieu, ma chère enfant; dans peu vous serez heureuse!...

La jeune fille rentra chez elle, encore plongée dans l'étonnement que lui avaient causé l'audace, la valeur et la témérité du beau juif... Elle trouva Josette toute joyeuse et très peu au fait de ce qui s'était passé, car la fille de la Provence avait consumé tout le jour à Montyrat, nageant dans la joie, épuisant la coupe de l'amour, y buvant à longs traits. Elle revint ivre. Aussitôt que la languissante Provençale eut fini son service, la princesse courut à sa croisée. Le fidèle Nephtaly s'y trouvait: il salua Clotilde par un regard

plein de finesse et en balançant mollement la couronne de laurier que Clotilde lui posa naguère sur son casque.

— Nephtaly, quelle imprudence vous avez commise!...

— Clotilde, répondit-il, votre amant ne doit pas plus être un lâche que vous une infidèle... vous deviez connaître que vous aviez bien choisi... j'ai vu votre cour, j'ai vu mon rival, et j'ai vu votre regard!... seul, il m'a fait triompher. Je vous rapporte cette gloire, elle vous appartient, je ne veux vous disputer que la palme de l'amour!...

— Nephtaly, de grâce ne vous exposez plus... si l'on vous avait reconnu... rien n'aurait pu vous garantir de la mort. J'aurais pleuré!...

— Etre pleuré de vous et mourir en sachant que ma tombe vous verrait chaque jour... ah! Clotilde, c'est une chance que je courrai souvent!...

— Non, car vous ne voulez pas faire mon malheur.

La flamme de son bel œil bleu pénétra le cœur de l'Israélite. Un soupir s'échappa de sa poitrine gonflée de désirs inexaucés, et il ne put retenir cette plainte...

— Hélas! quand serons-nous heureux?...

— Jamais, Nephtaly... L'instant approche où votre rival me mènera en épousée à la chapelle où je devrai lui jurer de l'amour!...

— Il n'en sera rien, répondit l'Israélite avec un regard où Clotilde crut apercevoir la férocité de la passion!...

— Et comment, Nephtaly? reprit-elle presque épouvantée.

— Clotilde, il sera toujours temps de vous le dire alors... ne m'êtes-vous pas acquise?... je saurai vous défendre!

— Cependant, Nephtaly, vous êtes juif!...

Elle eut regret d'avoir dit cette parole.

— Clotilde!... s'écria l'Israélite d'un ton déchirant, j'étais sur le sommet du temple du bonheur où vous m'emportiez avec vous!... et je tombe plus bas que les morts, dans la fange où la terre nous relègue... Eh quoi! fille céleste, démentirais-tu ton origine en adoptant les rêveries et les préjugés de la terre?... ses noires vapeurs montent-elles jusqu'au trône des dieux?... Clotilde, les

juifs ne sont-ils donc plus le peuple éternel, le peuple immuable, devant lequel les nations se sont brisées comme de fragiles arbrisseaux?... Il les a vues passer comme des ombres! et lui seul reste debout, gardé par la protection du Seigneur, semblable à la terre elle-même, que l'homme ne peut détruire!... Dis-moi, Clotilde, si les juifs sont vertueux, Dieu les séparera-t-il des chrétiens?... Et dans le séjour où meurent toutes les passions, les divisions qu'a tracées la terre y subsisteront-elles?... Quel est donc le signe qui nous distingue du reste des hommes?... Avons-nous le front courbé vers la terre?... Ne pouvons-nous plus élever nos plaintes jusqu'à Dieu?... Le beau ne nous touche-t-il pas? Nos yeux sont-ils fermés? Le cri du désespoir ne nous émeut-il pas?... Hélas! l'amour immense que mon cœur a conçu doit seul suffire pour te convaincre que je suis un fils d'Adam... L'amour exclut toute bassesse, son feu purifie tout; c'est une passion qui renferme tous les sentiments généreux, c'est une magnifique preuve de l'égalité des hommes... Eh quoi! la terre refuse-t-elle de recevoir nos cadavres et de nous nourrir? Les fleuves, fuyant notre bouche, nous rendent-ils de nouveaux Tantales?... Qui nous a valu la haine de la terre?... Le crime de Judas fut-il le mien?... Où serait la bonté du Seigneur en m'en punissant!... Mais que me fait la haine de la terre, puisque tu ne m'accables pas de la tienne, ô Clotilde!... Quel pouvoir as-tu pour consoler ainsi de tout ce que cette vallée de misère contient d'opprobre... O ma bien-aimée, tu peux reposer ta tête sur mon cœur sans aucune défiance, puisque Dieu lui-même y fait sa résidence en l'animant d'un de ses rayons... Crois-tu qu'alors mon âme puisse être vile, si l'Eternel et Clotilde l'habitent?...

— Que puis-je croire quand tu me parles?... Ta voix n'est-elle pas la mienne?... Ne sommes-nous pas la même âme?...

— Clotilde!...

— Nephtaly!...

A ce mot la jeune fille lui jette un regard affamé.

— Ton œil contient tous les enchantements de la nature... Epargne-moi. Je mourrais de plaisir!...

— Je le crois!... car les tiens me bouleversent l'âme!... Nephtaly, l'heure sonne!... Je croyais n'être là que depuis peu!...

— Adieu, Clotilde... Ah! quand pourrai-je appuyer ma tête sur ton sein et sentir tes boucles de cheveux effleurer mon visage!...

— Nephtaly! dit-elle d'une voix réprimante...

— Pardon, je m'égare!... Dépôt sacré, tu seras respecté!...

— Adieu!...

— Adieu!...

Malgré ces langoureuses syllabes, ils se regardèrent encore quelque temps, en se souriant de ce sourire de volupté qui n'appartient qu'à l'amour. Or, le moyen qu'une jeune fille qui voit tous les jours, au clair de la lune, un beau jeune homme, l'abrégé des perfections de la nature et une de ces productions qui nous retracent le beau idéal, puisse ne pas concevoir un violent amour!... Quant à moi, je lui pardonne, en plaignant ceux qui la blâmeront!... Puissent ces censeurs aimer une jeune beauté de toute la force de leurs âmes; et, pour punition de leur blâme, puisse cette femme leur dénier ses faveurs! Alors je leur conseille de s'en passer!...

CHAPITRE VINGT ET UNIÈME

Un traître. Mets empoisonnés.

Je veux une seule fois me dispenser de dépeindre l'aube matinale et vous laisser imaginer cette douceur d'amour toujours croissante, les regards, les propos des deux amants, la fraîcheur du bouquet chéri, l'émoi de Clotilde en voyant son bien-aimé traverser les airs à l'aide d'une faible corde... Imaginez le soleil s'arrêtant pour admirer cette invention périlleuse de l'amour, et l'aurore sourire en enviant le bonheur de la fille des Lusignan, comme jadis elle envia celui de Procris; enfin l'amour inscrivant dans son temple les noms de Clotilde et de Nephtaly, comme de ceux qui ont le plus aimé.

Cette fois la critique n'aura rien à mordre, puisque c'est votre imagination qui aura fait les frais de ce tableau suave et délicat: aussi bien, faut-il que je trempe mon pinceau dans des couleurs plus sombres, pour vous mettre sous les yeux la présence de Michel-l'Ange au château de Casin-Grandes, et ce qu'elle y produisit...

Ce nouvel hôte, le Sinon moderne, ne tarda pas à s'insinuer dans la confiance de chacun, et à répandre la joie et la gaieté dont il était un des grands-prêtres. Voici quelques esquisses nouvelles qui suffiront pour vous le faire connaître... Dès le matin il se mit à fureter dans toutes les cours, en examinant tout et portant partout un œil investigateur... Il s'approcha de la loge de Marie... Ses pas de loup la réveillèrent d'assez loin. A l'aspect du Vénitien, la pauvre folle tomba dans un horrible accès; elle grinça des dents et devint comme hydrophobe

— Il a tué mon fils!... Voilà le meurtrier! s'écria-t-elle,

le voilà!... qu'on le saisisse... je le sens!... Au secours! Je le reconnais.

— Il y paraît, ma mie... répondit Michel-l'Ange.

— C'est une pauvre folle, dit Vérynel en survenant.

— Elle n'est pas seule ici-bas, répliqua l'Italien, nous le sommes tous, plus ou moins; malheureux qui n'a pas de marotte à caresser: le vin, le jeu, les femmes et les trônes sont des marottes, sans compter les petites manies... On voit que le monde fut conçu dans un moment de joie.

Marie ne cessait de pousser de petits cris plaintifs et tellement déchirants, qu'un autre que Michel-l'Ange y aurait entendu l'accent d'une mère au désespoir, dont le cri n'est jamais imitable.

— C'est toi! je te reconnais, ton œil infernal est assez visible, tu périras par...

— Certes je périrai, interrompit le Vénitien, et ce sera en riant...

— En public, répéta la folle...

— Monsieur le chevalier s'est levé bien matin, dit Bombans en rentrant par le portail.

— Et vous encore plus, répliqua Michel-l'Ange... On voit que vous connaissez les grands principes; il faut être économe de tout, et plus encore de sa vie que de son argent; or, dormir, ce n'est pas vivre.

— Cependant, monseigneur, reprit Bombans, je crois que l'argent est plus nécessaire que la vie.

— Vous avez deviné le monde, maître Bombans; est-ce que, non content d'être économe, vous seriez un sage?...

Bombans, à cet éloge, se redressa sur la pointe de ses pieds et caressa son menton.

— Néanmoins, maître Bombans, continua l'Italien en regardant les pieds de l'intendant, vous n'êtes pas encore arrivé au dernier degré de l'économie.

— Oh!... oh!... s'écria l'avare par excellence, je parie dix angelots (il s'arrête sur ces mots)... dix angelots que vous ne m'en remontrerez pas...

— J'y consens, dit Michel-l'Ange.

L'affirmation de l'Italien fit trembler Bombans, qui, craignant toujours de perdre, voulut se retirer.

— Eh! eh!... monsieur le majordome, ne bougez pas, et regardez à vos pieds... qu'y voyez-vous?

— La marche du portail.

— Eh bien! vous marchez au milieu juste, et toujours sur ce pauvre milieu... usé de trois pouces... Maître Bombans, un homme vraiment économe prendrait toujours les côtés de la marche pour l'user également.

Le visage de l'intendant se contracta de manière que sa lèvre inférieure s'avança de beaucoup sous la supérieure; ses sourcils se froncèrent, son front se plissa; il porta la main vers sa poche et dit ces deux mots:

— J'ai perdu!...

Mais tout à coup ses yeux, dont la couleur fut toujours douteuse, brillent, son front jaune se déride, ses deux lèvres forment un léger sourire, et il ajoute d'un air triomphant:

— Oui... mais ce n'est pas mon bien!

— Je suis vaincu!... s'écria Michel-l'Ange... (Et tirant dix beaux angelots de sa bourse, il les lui présenta.) Est-ce bien à moi, qui ai mangé ma fortune, à vouloir jouter avec vous, qui faites la vôtre?

Bombans, étonné de ce que le chevalier ait admis sa ruse jésuitique, prit d'abord les dix angelots et s'écria:

— Vous êtes le chevalier le plus loyal que jamais je vis! (Néanmoins l'intendant examina si les angelots étaient bons...) mais l'habitude est une terrible chose...

— Hélas! dit Michel-l'Ange, je ne fus jamais économe que de ma peine: en fait de joie je mange toujours mon blé en herbe... et je suis tellement susceptible pour le souci, que jamais je n'ai demandé de comptes à mes intendants...

— Il serait à désirer, répondit Bombans, que chacun eût cette méthode... Mais on veut des comptes... et l'on en a!...

— Fi donc! reprit l'Italien. Ecoutez, maître Bombans, ou un intendant est probe ou il ne l'est pas (l'intendant frémit à cette proposition). S'il l'est, plus de comptes... S'il ne l'est pas... encore moins; car rien n'est si clair que le compte d'un intendant prévaricateur.

— C'est vrai, repartit Bombans; eh! monseigneur! comment voulez-vous qu'un intendant, telle bonne tête qu'il ait, puisse donner un compte exact d'une fête comme celle d'hier, où il y avait cent cinquante chaînes d'or de mille francs; un repas où toutes les richesses étaient dehors; un enfant vole un plat, un autre un hanap; que de dépenses pour rassembler des hommes, donner avis à Aix, chercher des musiciens, couper des feuillages, faire des guirlandes, des ouvriers en foule, et tout cela dans une nuit!... n'ayant que trois cents personnes à employer... Aussi le prince m'a autorisé à dépenser trois cent mille francs... et ils le sont...

— Et, d'après ce que j'ai ouï dire de la fête, il doit vous être redu, ajouta Michel-l'Ange.

— Quelque chose... dit Bombans.

Là-dessus le Vénitien s'en alla...

— En vérité, dit l'intendant, voici le meilleur, le plus judicieux, le plus aimable de tous les gentilshommes.

Comme le Vénitien regagnait le péristyle, il rencontra la petite machine ronde que nous avons l'habitude de nommer Trousse, et le docteur lui dit d'une voix clairette:

— Monseigneur, le roi n'est pas encore visible, et moi...

— Vous vous portez comme un ange, repartit Michel.

— Eh! eh!... sire chevalier, je fais tout pour cela... ne pensant à rien...

— Et vous agissez en sage, car alors votre cerveau, ne dépensant pas, conserve saine et entière la masse d'idées que la nature vous a départie.

— Sire chevalier! s'écria le docteur en délire, tant il était heureux de trouver un homme qui abondât dans son sens (ce fut le seul)... sire chevalier, vous êtes un grand et habile seigneur, car vous entendez justement ce que je n'ai jamais pu prouver... On ne m'écoute pas!...

— L'on a grand tort.

— Moi, voyez-vous, reprit Trousse, mon système embrasse toute la nature...

— Il doit être curieux!

— Ecoutez! s'écria le docteur, dont la figure s'épanouit en voyant Michel-l'Ange croiser ses bras et le regarder en

souriant: écoutez, sire chevalier... moi je prétends que nos maladies ne viennent jamais que du sang ou des humeurs.

— C'est-à-dire, observa Michel-l'Ange, de ce qui compose le corps humain, car je défie qu'elles n'en procèdent pas.

— Oui, reprit Trousse; or, qui est-ce qui met notre sang ou nos humeurs en mouvement?...

Un air de triomphe régnait sur le visage rond et potelé du docteur, qui parvint à sourire, et ce n'était pas chose facile, à cause de la tension de sa peau.

— C'est Dieu, répondit Michel-l'Ange.

— Dieu!... Dieu!... il ne s'agit pas de lui, dit le docteur avec un geste d'impatience.

— Oui... je conçois, reprit l'Italien, Dieu ne peut pas vouloir le mal...

— Ce n'est pas cela, dit Trousse.

Et, se hasardant à saisir Michel-l'Ange par un des boutons de son justaucorps, il ajouta:

— Ce qui met nos humeurs et notre sang en mouvement, ce sont nos nerfs...

— C'est vrai!... s'écria le Vénitien.

— Ce n'est pas tout! dit le docteur en s'enflammant, les nerfs répandent partout l'humide radical et le fluide vital; mais comment?...

Ici il regarda Michel-l'Ange avec la joie d'un savant qui découvre une médaille.

— C'est, reprit-il, par la force de la volonté; enfin de ce qui constitue la vie... Et l'agent de cette vivification?... c'est... la pensée...

— Admirable!...

— Oui, monsieur, la pensée est un produit auquel concourt le cœur, qui met en mouvement les atomes invisibles du cerveau... Voilà pourquoi un cœur, un estomac et un cerveau font un homme; on peut tout lui ôter, s'il conserve cela, il vit...

— *Miraculo!...*

— Or, vous voyez bien que, la pensée étant la clé de voûte, une fois qu'on la tient, on domine la maladie et

le malade... En effet, un malade qui se croit malade ne l'est-il pas réellement?... donc...

— Monsieur, vous êtes un grand homme!...

— Sire chevalier, je ne m'en doutais pas... Mais vous voyez que l'on peut, en dirigeant la pensée, guérir, rendre malade, etc... Je crois même que l'on peut rendre bête un homme d'esprit, en mettant sur son cerveau des relâchants, émollients, assoupissants, etc... grande preuve!...

— Certes, reprit l'Italien, et Galien pensait comme vous... L'empereur Marc Aurèle et Antonin ne furent bons que parce que Galien leur mettait des topiques sur la tête pour chasser les mauvaises intentions, maîtriser les pensées, abattre leurs bosses méchantes et élever leurs bosses aux vertus, animant, dirigeant, épurant leurs cerveaux... Il est vrai que la nature avait furieusement préparé ce travail...

— La nature!... la nature!... s'écria Trousse d'un air de dédain, on la fait... les grands médecins la défont même! Monsieur le chevalier, pourrais-je voir ce Galien?...

— Comment donc, certes... dit Michel-l'Ange du plus grand sérieux, les grands hommes se rencontrent: allez à Rome, il demeure à la bibliothèque du Vatican.

— Il y a trop loin... Je craindrais... Voyez-vous, monsieur, la vie est tout...

— C'est ce que nous avons dit de plus vrai!... Mais alors, maître Trousse, publiez votre système, Galien viendra...

— Ah! si je savais écrire!... s'écria le docteur... en latin, monsieur le chevalier!... j'ai toujours refusé de l'apprendre; car j'aurais blessé mon cerveau...

— Un homme comme vous ne devrait jamais mourir!... dit l'Italien en riant.

— C'est vrai, répondit Trousse; mais maintenant suivons tout le système: ce fluide vital, que transmettent les nerfs, ce feu divin est dans toute la nature et...

A ces mots, Trousse, entendant le sifflet du roi, se hâta de se rendre à son poste, en pensant que ce chevalier était un véritable prodige!...

Pendant cette matinée, Michel-l'Ange, en digne héritier de la science du serpent du paradis terrestre, sut séduire

tout le monde, valets, servantes, écuyers, Josette et Castriot même, qui avoua que personne n'était plus brave: la flatterie et la gaieté furent les moyens qu'il employa, et le premier est le rival de l'argent pour ouvrir les tours d'airain. Tout retentissait des louanges du chevalier Michel. Mais le lieu que fréquenta le plus le Vénitien fut la cuisine, et l'homme qu'il environna de ses louanges et l'objet de tous ses soins fut le célèbre maître Taillevant, le cuisinier du roi de Chypre...

Aussitôt le premier repas sonné, Michel-l'Ange accourut à la salle à manger, et il vit arriver successivement les trois ministres et les grands dignitaires de la Cour... On se mit à table, et celui des convives dont il devina sur-le-champ l'âme tout entière fut le bon Kéfalein. Au bénédicité, Monestan se dévoila par son attention à prononcer les saintes paroles... Michel-l'Ange se signa avec la ferveur d'un néophyte, composa son maintien, et Monestan le crut un saint...

— Eh bien! sire chevalier, dit l'évêque, comment avez-vous trouvé la fête d'hier?...

— A en juger par la fin, c'est une des plus somptueuses, et je n'en connais qu'une plus belle, c'est l'exaltation du pape Eugène...

— Les pompes de l'Eglise, observa Monestan, ont toujours quelque chose de plus imposant, de plus moral, que les spectacles profanes!...

— Ah! que vous avez bien raison, seigneur, dit l'Italien d'un ton confit de dévotion; la présence de l'Eternel, écrasant toujours la magnificence humaine, remplit l'âme d'un sentiment mystique qui ne laisse pas que d'avoir du charme. Eh! la religion n'est-elle pas le bâton blanc que Dieu nous a mis à la main pour nous soutenir dans la vie? C'est elle qui est le fondement des véritables vertus humaines; c'est à sa voix qu'un homme va se pencher sur les mourants pour recueillir leurs derniers soupirs et verser du baume sur leurs douleurs; c'est elle qui fait monter le prêtre jusque sur la brèche, lorsqu'il accompagne le condamné en lui montrant des cieux pleins de

clémence; enfin elle vivifie l'ordre social, réjouit les malheureux, venge la vertu dans la crotte du vice en carrosse; elle prévient le crime, fait les bons rois et apprend aux riches à n'être que les administrateurs de leurs biens... N'est-ce pas à ce sentiment généreux que je dois ma délivrance?... Sans l'Evangile je serais mort dans les fers...

— Sire chevalier! s'écria Monestan avec le visage d'un illuminé qui voit le troisième ciel, votre vocation fut de prêcher la vérité...

— Hélas! oui, seigneur; mais je fais tout le contraire... je suis un trop grand pécheur pour pouvoir enseigner à mes frères... Le Seigneur a voulu se servir de moi pour punir la terre... et je suis un chasseur d'hommes...

— Mais les guerriers, répondit l'évêque, peuvent tout aussi bien gagner le ciel... c'est une erreur de proscrire cette profession...

— Comment!... s'écria Michel-l'Ange en voyant des armées se mouvoir dans le cerveau du guerroyant Hilarion, dont le Mécréant lui avait dit la valeur... comment, c'est la première profession!... après le sacerdoce, ajouta-t-il en se tournant vers Monestan, et... reprit-il, qui peut être à la fois un grand guerrier et un vénérable pontife est un dieu sur la terre; il est Eléazar, il est le généreux Simon Macchabée, Josué, Moïse, Gédéon, qui défendaient leur patrie l'épée dans une main et l'encensoir de l'autre, priant à gauche, combattant à droite, comme les patriarches en des temps plus reculés! Et les combats ne sont-ils pas sacrés?... Dieu ne s'appelle-t-il pas le Seigneur des armées? Le Dieu vengeur n'a-t-il pas tué plus d'un million d'hommes lors des plaies de l'Egypte, afin de vaincre les faux magiciens; dans la guerre des infidèles; à la conquête de la Terre promise; et des milliards au déluge?...

L'évêque et Monestan, pour la première fois, furent simultanément contents et d'accord; leurs figures dilatées et joyeuses étaient suspendues à la languê de l'infernal démon; le sieur Kéfalein mangeait tristement.

— Le Seigneur ne s'est-il pas défendu lui-même en bataille?

L'évêque, n'y tenant plus, répéta:

— En bataille rangée même!...

— En bataille rangée, reprit Michel-l'Ange, saint Michel était son premier-lieutenant; et, à l'aide des légions célestes, n'ont-ils pas défait le diable?

— Et saint Michel était à cheval! s'écria Kéfalein, dont le visage annonça la joie de pouvoir monter sur son dada favori.

— C'était même un cheval arabe, dit Michel-l'Ange avec un léger sourire, mais un cheval idéal, car alors il n'y en avait pas.

— Sire chevalier! reprit Kéfalein d'un ton grave, d'après les traditions et les tableaux d'église, il est constant que l'archange Michel était à cheval. Les chevaux, monsieur, ont une origine céleste.

— Comme tout le reste, dit Monestan, puisque Dieu a tout fait de sa main puissante.

— Mais, continua le connétable, d'après une très bonne autorité, qui est l'Apocalypse...

A ce mot, Monestan remua la tête comme pour dire que l'Apocalypse n'était pas reconnue par l'Eglise. Mais Kéfalein n'en tint compte.

— D'après l'Apocalypse, continua-t-il, je crois que le diable fut mis en déroute par une charge assez semblable à celle que je fis à Edesse! où je décidai la victoire, où je fus...

— Quoi!... seriez-vous le vainqueur d'Edesse? s'écria le Vénitien.

A cette louange exclamatoire, Kéfalein, transporté de joie, se leva comme pour décrire le combat.

— Les ennemis étaient là... Nos troupes fuyaient.

L'évêque et Monestan souriaient en se voyant prêts à servir à représenter le champ de bataille d'Edesse; mais Michel-l'Ange s'écria:

— Ah! je le sais!...

Et il sauta au cou de Kéfalein, en criant:

— Vous avez sauvé mon père!... il se trouvait dans le premier groupe à droite...

— Le groupe à droite!... répéta Kéfalein; Monsieur votre père était-il à cheval?

— Oui, seigneur, dit le Vénitien, du plus grand sérieux.

— En ce cas, il était à gauche!...

— Ah! la joie me faisait oublier qu'il y donnait toujours!... Acceptez mes remerciements... Tout vieux qu'il est, il viendra voir son libérateur.

— Voilà, dit l'évêque à Monestan, les récompenses et les avantages des guerriers!...

— On oublie facilement les larmes qu'ils font répandre, répondit le premier ministre.

— Hélas! reprit l'Italien, rien n'est parfait en ce monde!... la perfection n'est que dans le ciel.

Et il le montra d'un air monacal.

— Oui! répondit Monestan enchanté. Sire chevalier, vous resterez, j'espère, quelque temps avec nous.

— Hélas! monseigneur, je reprendrai bientôt ma route... je suis en pèlerinage comme tous les hommes!... et je cherche le bon chemin...

— Vous l'avez trouvé, dit Monestan.

Le dîner était fini. Les trois ministres s'en furent au conseil que le roi Jean II tint ce jour-là pour régler la dot que l'on donnerait à Clotilde. Il est vrai de dire que le monarque avait été beaucoup trop occupé par les derniers événements pour penser à ses conseils; il eut dans celui-ci l'éminente satisfaction de parler le premier et de jouir de son droit d'initiative...

Les ministres, encore charmés de Michel-l'Ange, parlèrent tant au roi de sa courtoisie, de son éloquence et de sa bonne mine, que le prince, désirant le connaître, ordonna qu'il y aurait le soir même cercle au salon rouge...

Il n'était bruit dans toute la maison que de Michel-l'Ange: on en parlait dans les cuisines, dans les écuries, au fournil, chez le concierge, dans les cours, chez les seigneurs, chez le roi, chez Clotilde, à qui Josette raconta les compliments qu'elle en avait reçus; à l'intendance, au tournebride, enfin partout, et partout sa présence amenait le

rire et la joie: à la fin de la journée on le bénissait comme une nouvelle providence.

Le soir, les trois ministres, le prince, sa fille, les seigneurs cypriotes, Vérynel le grand écuyer, les pages et Castriot se rassemblèrent dans le grand salon rouge. L'Italien y fut introduit par le respectueux Trousse, qui baisa le pan de son habit.

— Sire chevalier, lui dit le roi, les embarras inséparables d'une fête comme celle d'avant-hier nous ont empêché de vous faire tout l'accueil dû à votre mérite, et cette fête...

— Etait digne d'un Lusignan, reprit Michel-l'Ange; les Lusignan, héritiers de la magnificence des Sarrasins qu'ils ont vaincus, joignant au luxe la courtoisie française, ont laissé dans l'Asie des souvenirs si puissants, que je ne doute pas de les voir rappelés par les peuples de Jérusalem, de Tyr et de Sidon. Oui, monseigneur, j'ai parcouru ces contrées, et dans les montagnes de la Judée un vieillard en cheveux blancs ne me fit qu'une question: « Lusignan règne-t-il? » Sur ma réponse, il rentra tristement et me répondit: « Ils reviendront, j'espère! »

Le bon prince fut charmé de cette prédiction.

— Puisse votre vœu se réaliser!... s'écria-t-il.

— Monseigneur, aussitôt que nous aurons trente mille hommes, dit l'évêque.

— Eh! monseigneur! reprit Michel-l'Ange, vous n'avez pas besoin de tant de troupes. Avec votre expérience, le poids d'un nom tel que le vôtre et des ministres dont la sagesse et la valeur sont célèbres, vous devez vaincre!... Alors, ajouta-t-il en se tournant vers Clotilde, la beauté retournera dans les lieux que la nature a désignés comme son habitation: le pavillon des cieux de l'Asie, toujours pur, toujours brillant, ne fut tendu que pour elle, et l'Orient est sa patrie.

— Sire chevalier, à quelle école avez-vous puisé cette courtoisie?...

— En vous voyant, madame; car à votre aspect l'éloge est la seule langue que l'on puisse parler: où sont les roses

volent les papillons, et la louange est l'inséparable cortège de la beauté. Vous forcez à l'admiration comme votre père au respect.

Déjà le perfide Italien avait lu sur le visage de la princesse le peu d'amour qu'elle portait au chevalier noir, et il soupçonnait le vainqueur inconnu du tournoi d'être un rival obscur, mais préféré; quelques mots échappés au vieillard qui accompagnait le beau juif lui donnèrent ces vagues idées. Voulant changer ses soupçons en certitude, il saisit le luth de Clotilde et se mit à examiner l'instrument de manière à se faire prier de chanter. Il n'hésita pas, et voici la ballade à laquelle il donna toute l'expression du sentiment:

ROMANCE D'ILDEGONDE

Au bord d'une onde pure et sous un peuplier, un jeune et beau pâtre irlandais pleurait en regardant tantôt le ciel et tantôt son troupeau.

« O Dieu! l'on t'implore en ce moment à la chapelle de Glenordilh. Tous les hommes sont à genoux; aussitôt qu'ils sortiront, cette égalité cessera.

» J'aime, et je ne puis me livrer à mon amour; cependant le bélier courtise la brebis qui lui plaît, le taureau sa génisse... Malheureux! je suis homme, et j'envie le sort de mes moutons! »

Comme le berger finissait ces mots, une jeune princesse sort de la chapelle avec un nombreux cortège. Elle s'arrête devant le pâtre; elle rougit, et le pâtre aussi.

Apercevant les larmes du pâtre et reconnaissant le bel inconnu qui errait autour du palais, elle lui dit: « Tu pleures, donc tu aimes!... » En disant cela elle lui souriait.

Alors le berger la suivit, et Ildegonde disparut un matin du palais du roi son père. Elle vécut ignorée, heureuse, et les deux époux moururent ensemble en s'embrassant. Les amants vont sur leur tombe se jurer d'être fidèles.

En chantant cette romance, l'Italien ne cessa d'examiner le visage de la princesse, et, les divers mouvements qui s'y manifestèrent augmentant encore ses soupçons, il résolut de chercher dans le château les indices de cet amour secret. Michel-l'Ange reçut des éloges pour son chant pur et plein de grâce; le reste de la soirée fut charmant, et il en fit tous les frais en y jetant un vernis de plaisanterie fine, de l'instruction et des mots pleins d'un esprit de bonne compagnie, car Michel-l'Ange savait prendre tous les tons. Lorsqu'il se retira, le salon parut vide!... et Trousse s'écria:

— Voyez-vous ce que c'est que la pensée!...

Clotilde convint avec Josette que Michel-l'Ange était un des plus aimables chevaliers qu'elle eût vus.

Bientôt la nuit étendit son crêpe, et, tout rentrant dans le calme, invita les mortels au repos... Le seul Michel-l'Ange veille!... Semblable au démon qui plane sans cesse, et l'œil ouvert pour nuire, il monte sur les créneaux afin d'examiner les fortifications, l'endroit faible de la place, et surtout l'endroit par lequel les chevaliers arrivèrent au secours du château. L'on n'avait pas encore eu la précaution de briser l'espèce de bac formé par les bateaux que le chevalier noir fit couler à fond dans les récifs!... Michel-l'Ange arrive sur la muraille en face de la mer, et il aperçoit ce chemin tracé dans les flots!... Sur-le-champ, en un seul coup d'œil, il y vit la perte de Casin-Grandes et résolut de partir dès le lendemain pour s'en emparer le soir même, car il fallait la plus grande célérité!

L'esprit malin se réjouit d'avance de cette destruction qu'il médite. Si par hasard on l'eût aperçu, on l'aurait pris, dans ce siècle de superstition, pour un mauvais ange marquant ce monument d'un signe de mort.

Il semble voltiger en marchant à pas de loup sur le

sommet de ces murailles; il admire malgré lui la beauté pittoresque de ces lieux, le calme de la mer, le calme du ciel étoilé et le charme de ces masses romantiques éclairées par la douce lumière de la lune. Ses accidents lumineux forment des contrastes dans les champs, sur les arbres et sur les vieux murs dont les mousses et les pariétaires jettent une ombre pâle!... Emu de ce spectacle et semblable à Satan prêt à perdre Eve, l'Italien s'écrie:

— Quel dommage!...

Tout à coup il s'arrête!... Il entend troubler ce vaste silence par un léger bruit... Il prête l'oreille... C'est le balancier de l'horloge!... Néanmoins il s'y joint un murmure d'une douceur semblable à celle d'un clair ruisseau.

L'enfant de Caïn s'approche vers les créneaux qui sont au-dessus de la chambre de Clotilde, et il écoute deux voix célestes répandre la vie dans cette nuit, dans ces rochers sauvages, dans ces murs immenses!... Les échos lui apportèrent des réponses de l'amoureuse princesse!... Il se penche et distingue la corde attachée sur le piton de la montagne; alors la lune jalouse ne se couvrit point d'un nuage: elle laissa voir Nephtaly qui tendait les mains à son amante, et l'Italien aperçut la roue blanche brodée sur son habit!...

— Un juif!... s'écria-t-il; par saint Marc! un juif!... elle est folle donc!... Il est vrai que, juif ou chrétien, un nez est un nez, et les deux yeux d'un Israélite de vingt ans en disent plus que ceux d'un chrétien de quarante!...

Dès le matin, Michel-l'Ange fut se promener dans le parc, et ce grand bailli de l'enfer, montant sur la falaise, vit Nephtaly rentrer, à pas lents, vers sa demeure cachée, au milieu de la mer mugissante et des plus grands périls.

— Quel plaisir j'aurais à troubler ses amours si je ne les empoisonnais pas!... s'écria le Vénitien; ils s'aiment!... tant mieux, le juif mourra de douleur!

Comme Michel-l'Ange descendait le pic de La Coquette, il aperçut dans la plaine un cavalier galopant à toute bride vers la Colline-des-Amants. La tournure de l'homme et du cheval lui rappelèrent le Barbu. Un rayon de soleil donnant sur le casque lui fit voir la branche de cyprès que

portaient les soldats du Mécréant. Alors l'Italien, s'arrêtant, examina ce que ce cavalier venait faire. Il l'entendit crier à plusieurs reprises et agiter ses bras vers un gardeur de chèvres qui chantait sur le haut de la Colline-des-Amants. Ce chevrier s'empressa d'accourir. Raoul, car c'était lui, s'approcha du soldat d'Enguerry, et au bout de cinq minutes le brigand s'enfuit à toute bride vers le chemin de la forteresse, et le chevrier courut de toute sa force aux montagnes du bord de la mer. Michel-l'Ange le vit disparaître dans les sinuosités du pic du Géant!...

— Oh! oh!... s'il y a des intelligences entre la forteresse du Mécréant et le château de Casin-Grandes, adieu mes projets d'envahissement; au surplus, empoisonnons toujours, et l'on verra après!...

En réfléchissant ainsi, il regagna l'avenue et le château.

L'Italien redoubla d'esprit et de gaieté dans cette matinée, et jamais les murs de Casin-Grandes ne répétèrent autant d'éclats de rire. Le bon connétable se crut de l'esprit en causant avec le Vénitien, et ils convinrent ensemble qu'après le dîner du prince ils iraient se promener à cheval, Michel-l'Ange prétendant avoir une nouvelle manœuvre à montrer à Kéfalein. D'avance ils furent seller leurs chevaux, car Michel-l'Ange pensait à tout, et au sortir des écuries l'Italien se dirigea vers les vastes cuisines de Casin-Grandes, où, dans ce moment, l'on apprêtait le dîner du prince.

Il y entra avec le sourire d'un malin génie.

— Maître Taillevant, dit-il au célèbre cuisinier, j'ai une soif qui me prend au gosier comme la corde d'un pendu qui s'étrangle; donnez-moi un verre d'eau; le Seigneur vous en tiendra compte à la vallée de Josaphat!...

A ces mots un homme de moyenne taille, ayant un assez gros ventre et un très beau tablier de cendal blanc (espèce de taffetas commun), quitta précipitamment une table couverte de papiers, et, ôtant son bonnet, il s'avança vers le chevalier.

— Monseigneur, vous me faites beaucoup d'honneur de me venir visiter sur mon champ de bataille, dit-il en mon-

trant la voûte noircie, les fourneaux, la vaste cheminée et l'attirail des poêles et des instruments de cuisine; mais, monsieur le chevalier, nous ne connaissons point l'eau, ajouta-t-il avec un air de supériorité:

— Frilair? (et il s'adressa à son premier aide de camp), va chercher de mon hypocras à l'eau de rose et aux amandes!... Sire chevalier, c'est un pactole dans le gosier!...

— Mais vous vous exprimez, maître Taillevant, avec une recherche...

— Qui convient, monseigneur, à un homme qui deviendra célèbre!

Et le cuisinier, se croisant les mains derrière le dos, se haussa sur la pointe de ses pieds.

— Tenez, continua l'architriclin (et il montra sa petite table avec un geste d'orgueil), tenez, voilà l'*Histoire de la Cuisine française*, et les races futures liront cet écrit, où sont contenues, dit-il avec emphase, toutes les richesses de la chimie culinaire: les dix-sept sauces dont mon père, maître-queux du roi Charles VI, inventa huit et moi cinq: la dodine, la poitevine et la galantine. Enfin l'art des entremets et celui de vaincre les grandes difficultés de la cuisine: comme de frire du beurre ou le mettre à la broche, les rôtis, les pâtés, les salades et le service simple, composé, symétrique ou renversé... l'emploi des herbes, etc. C'est un chef-d'œuvre!...

— Il doit être très substantiel, dit l'Italien, et l'on sait, ajouta-t-il en prenant le verre d'hypocras, que vous êtes le prince des cuisiniers... La fête d'avant-hier décelait du génie!...

— Du génie!... c'est le mot! répéta maître Taillevant en jetant un coulis d'amandes et d'œufs pour dorer le potage du prince; il en faut beaucoup, sire chevalier, et je ne changerais pas de tête avec le premier roi d'Europe.

— Vous avez raison, un homme qui prime dans son art est un monarque; mais une chose m'inquiète.

— Qu'est-ce?.... dit le cuisinier avec l'air d'un charlatan qui présente son eau de Cologne.

— Comment avez-vous pu en une seule nuit dresser

toutes vos machines pour le repas de la fête dont on a parlé... ces décors, le drame de la prise de Chypre?...

Le cuisinier se mit à sourire de l'air d'un faiseur de tours qui jouit de la stupéfaction des spectateurs.

— Venez, sire chevalier, je m'en vais vous montrer mon arsenal!...

Et Maître Taillevant se tourna vers Frilair pour lui demander la clé de son magasin.

Saisissant le moment où le cuisinier avait le dos tourné, et où Frilair marchait vers le clou auquel la clé se trouvait suspendue, l'Italien jeta une poudre dans le potage que Taillevant soignait. Frilair apporta la clé avec un respect qui montrait combien maître Taillevant lui paraissait un homme extraordinaire.

— Soignez le potage du prince! lui dit Taillevant.

Et se tournant vers l'Italien, il l'entraîna vers un vaste bâtiment avec l'ardeur d'un cicérone qui vous emmène vers Saint-Pierre de Rome. Les gonds de la porte résonnèrent et Michel-l'Ange entra dans un magasin semblable à celui de l'Opéra, et il y vit une foule d'inventions, de machines, de décors et d'habillements.

— Voilà mes armes!... s'écria Taillevant, voilà de quoi m'immortaliser, car j'ai les sujets de plus de vingt entremets: *La Prise de Troie*, celle de Jérusalem, *L'Enlèvement d'Europe*, *La Bataille de Roncevaux*, etc!...

Michel-l'Ange parut stupéfait.

— Un homme comme vous, dit le Vénitien, devrait-il rester au service d'un prince aussi peu célèbre que le roi de Chypre?...

— Monseigneur! repartit le cuisinier d'un ton grave, en mettant son bonnet sur sa tête et une main sur sa hanche gauche; mon père était le cuisinier du roi Charles VI; il fut banni parce qu'il penchait pour les Armagnacs; le roi de Chypre nous donna un asile; tant qu'il sera dans le malheur, je ne l'abandonnerai jamais!... s'il remonte sur son trône, je suis sûr de la place de premier cuisinier du roi de France... La cour de France est mon héritage!... et alors!... on verra...

— Vous n'êtes pas seulement un homme habile, maître Taillevant, vous êtes un homme de bien!...

Ces paroles enivrèrent tant le célèbre cuisinier, qu'il ne s'aperçut pas que Michel-l'Ange l'avait quitté pour monter à cheval et s'éloigner à bride abattue de Casin-Grandes. Taillevant fut tiré de sa rêverie par la cloche qui sonnait le dîner du prince... Il revint en hâte à sa cuisine et trouva les officiers du roi qui s'écrièrent:

— Maître Taillevant, le potage... qu'on le serve!...

— Le prince peut bien attendre!... s'écria fièrement le cuisinier.

Il fit jeter quelques bouillons à sa casserole, la remua, gronda Frilair d'avoir laissé prendre le potage en un endroit de la casserole, et l'on emporta le fatal potage...

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

Le juif sauve Clotilde. Punition, récompense.

Clotilde avait une foule de petites recherches qui jetaient sur l'exil de son père une espèce de volupté; elle tâchait de lui remplacer par les soins de l'amitié la plus tendre les pompes de la cour de Chypre.

L'on me dira peut-être qu'une salle à manger contribue pour bien peu de chose au bonheur de la vie. Il n'en est pas moins vrai que, si vous étiez assis sur un banc dont le dossier est garni, comme le reste, de beaux coussins moelleux; que, si vous aviez les pieds sur un tapis de Perse; que, si votre vue était récréée au-dehors par la vue de la mer, et au-dedans par l'ensemble imposant de vingt colonnes de marbre vert supportant une frise de marbre blanc; que, si votre oreille entendait le doux murmure des flots; que, si vous arriviez à cette pièce ronde par un péristyle gothique et très sombre, vous seriez enchanté d'apercevoir un lieu clair, bien décoré, rempli des féeries de l'art et de la nature. Telle était la salle à manger particulière du roi de Chypre. Clotilde l'avait encore embellie par des vases murrhins dont elle renouvelait elle-même les fleurs. Je déclare que je désire une salle semblable. Ne me reprochez pas de la décrire, car c'est le lieu d'une tragédie, et Aristote recommande d'en bien fixer le lieu. Cette salle se trouvait donc entre la salle des gardes et l'appartement de Clotilde.

Avertis par Trousse, le prince et la princesse s'y rendirent. La jeune fille guidait avec attention son père à travers la galerie; ils furent reçus par l'évêque, Kéfalein, Monestan et les officiers de service, qui tous les attendaient dans une attitude respectueuse, comme cela se doit...

L'évêque prononça le bénédicité; Kéfalein apporta, selon les devoirs de sa charge, une aiguière dans laquelle le prince trempa ses mains, et Monestan présenta la serviette pour les essuyer. Leur service fini, Kéfalein sortit pour aller retrouver le Vénitien et apprendre la manœuvre des Tartares; l'évêque se retira de même, on ne sait pas pourquoi. Alors le prince et sa fille s'assirent. J'avoue que si j'étais le prince je n'aimerais pas tout ce cérémonial, mais le roi de Chypre y tenait autant qu'à la vie. C'est encore un des traits du caractère de ce prince minutieux, et ne faut-il pas qu'un roi ressemble le moins possible à un autre homme?

Clotilde ôta de la nef de son père la serviette peluchée du monarque, son couteau, son hanap, son couvert d'or, et elle découvrit le potage empoisonné, dont l'odeur et la fumée auraient nourri dix Limousins. La princesse, armée d'une grande cuiller d'or, la plonge avec grâce dans le breuvage et remplit une assiette de vermeil qu'elle pose devant le vieillard en lui disant:

— Attendez un peu, monseigneur, je crois qu'il est trop chaud.

Le roi ne répondit rien parce qu'il avait faim. Je fais cette remarque pour prouver que les princes se rapprochent un peu de nous.

La jeune fille s'en servit tout autant, et elle se mit à remuer ce fatal poison pour le refroidir.

— Ce chevalier est fort aimable dit le roi; on aurait dû l'inviter à venir à notre couvert; cela nous fait penser que ce pauvre Lulu nous manquera toujours.

Lulu périt à Nicosie; c'était le fou du prince, qui le regretta parce qu'il était très spirituel; sans cela Lulu aurait-il été regretté? Je déclare que cette question est de la plus haute importance pour l'humanité.

— Sire, répondit Vérynel, si vous désirez le chevalier, je vais aller le chercher.

A ces mots le prince et sa fille levèrent leurs cuillers pour les porter à leur bouche; mais, s'apercevant que le fatal breuvage était encore trop chaud, ils soufflèrent dessus. Je défie la critique de ne pas trouver du naturel dans tous

ces mouvements-là, et, naturels, on n'a rien à me dire; s'ils ne le sont pas, alors ils deviennent romantiques: ainsi la critique est battue. Ceci peut passer pour l'avant-scène de la tragédie, mais, patience, elle commence.

Devant le portail du château, figurez-vous un gros concierge assez bonhomme; il est appuyé contre une colonne, à côté d'une femme dans l'âge où l'on peut encore avec décence recevoir un compliment. Ils ont l'air de mauvaise humeur l'un contre l'autre, cela seul indique à l'observateur qu'ils sont mariés.

En ce moment, un homme en habit très simple, ayant cet âge heureux où l'existence et le sourire d'une femme sont tout pour nous, ayant une belle figure et une espèce de majesté, se présente d'un air suppliant devant le concierge tout en adressant à la femme un coup d'œil qui voulait dire: « Vous êtes encore belle, et, si vous le désirez... » Le concierge après avoir regardé sa femme, s'écria:

— Sauve-toi, misérable; si je t'aperçois tu risques ta vie! Allons, disparais, ou j'appelle la garde pour te tuer!

Ces paroles peu chrétiennes étaient inspirées par l'aspect de cette fatale roue blanche que Nephtaly portait sur son sein.

La femme du concierge était de mauvaise humeur contre son mari: dans cette disposition, on aime assez à contredire, surtout son mari. Du reste, elle aimait les beaux hommes; alors on voit qu'elle avait mille motifs pour soutenir Nephtaly; aussi lui demanda-t-elle d'une voix douce:

— Que voulez-vous?

— Tuez-moi, s'écria-t-il, mais il faut que j'entre!

Et le beau juif s'apercevant, d'après ces préliminaires, que l'orage grondait entre la femme et le mari, il prend son temps, s'élance, franchit le pont-levis avec la rapidité de l'éclair; il est dans les cours.

La flamme aurait dévoré Casin-Grandes que le concierge n'eût pas crié si fort, et il criait par trois raisons: la première, c'est que, lorsqu'il se mit en devoir de courir après

le juif, sa femme, mue par je ne sais quoi, le retint par son habit; la seconde, parce que le juif souillait le château; la troisième parce qu'il fallait appeler au secours.

La femme triomphait, mais elle triomphait en criant et babillant. Le pauvre Nephtaly ne se doutait pas qu'il n'entra au château que parce que la nuit dernière le concierge n'avait pas... Prudes, je m'arrête. Ce concierge arrêté par sa femme, ses cris, ceux de sa moitié, les gens du prince qui accourent, Nephtaly qui s'enfuit, la sentinelle qui sonne du cor, tous ces traits du tableau peuvent former l'exposition d'un drame, il contient le type de tous les premiers actes de ceux que l'on voit au boulevard et même à l'Odéon.

A la voix du concierge on accourt; il redouble ses cris en montrant du doigt le juif qui volait vers le pavillon royal; on se précipite sur ses pas et l'on crie encore plus fort en espérant atteindre le coupable; seconds cris, second acte; s'il est trop faible, on y mettra un ballet.

— La princesse dîne-t-elle? demanda l'Israélite à un écuyer; où est-elle, où est la salle à manger?

L'écuyer ouvre la bouche; mais, sans attendre sa réponse, Nephtaly court toujours.

A ce moment la troupe assassine, grossie de tous les gens, rejoint le beau juif et cherche à l'accabler; le juif se défend vaillamment.

Grand combat!

— Tuez-le donc avant qu'il souille le palais! s'écrie l'évêque en reconnaissant le vil animal.

Et l'évêque saisit un morceau de bois et le lance vers Nephtaly.

Tumulte effroyable! Ceux que l'Israélite frappe crient de plus belle. Tout ceci peut former, je crois, un troisième acte aussi bruyant que celui de maint opéra.

Nephtaly cherche à se faire jour, et, par un effort plus qu'humain, il se dégage des assaillants, il monte l'escalier rapidement, mais plus rapidement encore la foule le suit et l'atteint presque en haut du péristyle, au moment où il parvenait au premier étage. Le tumulte est à son comble,

et de nouveaux cris, beaucoup plus aigus, augmentent la somme totale du tapage. Ce quatrième acte de bruit était causé par un tour de force de Nephtaly: lorsqu'en haut de l'escalier les officiers et les valets se jetèrent sur lui, il les repoussa en les embrassant tous et les fit rouler dans l'escalier; or, l'escalier étant de marbre, vous jugez que plus d'un nez fut meurtri, et le moyen que d'honnêtes chrétiens auxquels un juif casse le nez ne crient pas? Néanmoins, Nephtaly ne peut se débarrasser de deux officiers plus tenaces qui l'arrêtaient par ses habits; les entraînant alors avec lui, il parvint à la porte de la salle en criant:

— Clotilde, ne mangez pas, vous êtes empoisonnée!

Ici je puis dire avec orgueil que j'ai préparé un admirable cinquième acte. L'exclamation du juif ne fut pas entendue, parce qu'elle était couverte par les clameurs des blessés; par les ordres que donna l'évêque, joyeux de ce nouveau combat et sûr cette fois de la victoire; enfin par le tumulte qui arrive à son plus haut période.

La maison tout entière est assemblée dans ce petit endroit, l'escalier est plein, et, parmi cette foule, l'intrépide Castriot traverse et tâche de parvenir au juif. Un peintre! un peintre! qu'il saisisse ses pinceaux. L'on juge bien que l'effroyable total du tapage de ce drame parvint alors dans la salle à manger. Aussi Trousse ouvre la porte, et Nephtaly, faisant un dernier effort, quoique terrassé, se traîne sous les assaillants, avance sa belle tête sous les pieds du docteur, et il répète d'une voix terrible:

— Clotilde, ne mangez pas!

Et l'expression de son visage semble dire: « Et moi aussi je vous sauve! Mon rival n'est pas seul à veiller sur vous. »

Voilà dans quel état il parut devant sa bien-aimée. Aux accents de cette voix chérie, Clotilde laisse tomber sa cuiller et arrête celle de son père; elle se lève, ce fut l'affaire d'un instant.

Nephtaly, voyant le potage abandonné, dit fièrement à ceux qui l'accablent:

— Vous pouvez me tuer maintenant, j'ai sauvé Clotilde!

Jamais cinquième acte ne fut plus beau. Cet homme ren-

versé par terre et près d'expirer, cette foule assemblée et cette multitude de têtes tendues offrent un spectacle curieux, surtout si vous pouvez, de l'endroit où vous êtes, parvenir à bien voir l'émotion de Clotilde, rougissant jusque dans le blanc des yeux; son père étonné, et le juif, au comble de la joie, faisant sortir des éclairs d'amour de ses yeux en apercevant, sur le sein de Clotilde, la rose qu'il apporta le matin.

L'amoureuse princesse remarque que la posture et les regards de son Israélite sont les mêmes que ceux qu'elle rêva naguère.

Sur un signe du prince, cette lutte cesse, l'Israélite se relève, et le murmure de la foule finit par degrés et fait place au silence.

— C'est le juif qui nous sauva du naufrage! s'écrie le docteur regardant avec attention Nephtaly.

— Un juif! répète le monarque, tuez-le.

Et le visage de Jean II peignit l'horreur.

Comme Trousse prononçait son dernier mot, il se sentit saisir et tordre le cou; alors il lança dans les airs un effroyable « Je meurs! » qui attira toute l'attention.

C'était Castriot qui punissait le docteur de son indiscrétion; l'Albanais, après avoir lâché le cou de Trousse, alla se mettre à côté de Nephtaly, comme pour le défendre, et il eut la seule récompense qu'il enviât, un coup d'œil flatteur de Clotilde. Trousse devint muet en apercevant les contractions menaçantes du visage de Castriot.

Qu'on juge, s'il se peut, de l'étonnement de la multitude en voyant le farouche Albanais prendre place à côté du juif sans lui faire aucun mal, lui qui n'hésitait jamais à tuer les juifs et ceux qui déplaisaient au prince.

— Que signifie tout ceci? demanda Jean II en se tournant vers sa fille et Nephtaly.

A cette question, le juif reste immobile en regardant Clotilde. La jeune fille, pour ne pas laisser lire son amour dans ses yeux, les tourne vers la terre; mais sa prunelle, toute baissée qu'elle est, regarde en dessous. Quel groupe! Je voudrais être Canova pour le sculpter, Girodet pour le peindre.

— Parleras-tu, déicide! cria l'évêque au juif.

L'attention redoubla.

Nephtaly se penche à l'oreille de Castriot, et l'Albanais, s'avançant, caressa son sabre, en forme d'exorde, et dit:

— Cet honnête juif, chrétien par sa vertu, n'ose pas parler devant le prince, et il fait bien; et il a fait mieux, puisqu'il a risqué sa vie pour apprendre que le dîner du prince doit être empoisonné; c'est ce qu'il faut voir.

L'étonnement fut grand.

Comment rendre les regards furtifs de Clotilde et le tremblement qui agitait l'Israélite en se voyant à côté de sa bien-aimée? Ils maudissaient de bien bon cœur l'assemblée qui forçait leurs yeux au silence; mais, à l'air dont ils ne se regardent pas, on voit qu'ils s'aiment.

On attend ce que va dire le prince.

Pendant qu'une petite chienne, amenée par Vérynel, mangeait le potage, le prince réfléchissait; tout à coup il demanda:

— Comment ce juif a-t-il appris que notre dîner devait être empoisonné?

Castriot se penche derechef vers l'Israélite:

— Ce juif observe, dit l'Albanais, qu'il ne peut dévoiler comment il a découvert cette trame.

— C'est lui, s'écria l'évêque, qui l'a ourdie pour avoir une récompense en la dénonçant.

Nephtaly fit un mouvement d'indignation qui intéressa vivement l'auditoire en sa faveur: la majorité était séduite par sa belle figure, ses formes gracieuses et la majesté de son attitude; la femme du concierge pérorait tout bas pour le beau prévenu, et les femmes, quand une fois elles pérorent, ne cessent que lorsqu'on en est convaincu.

A ce moment la petite chienne expira dans d'horribles convulsions, et Nephtaly se penchant encore vers Castriot, au bout d'un instant l'Albanais s'écria:

— Nephtaly Jaffa prétend que c'est Michel-l'Ange, le chevalier que l'on a reçu ici, qui est l'auteur de cet empoisonnement; il dit que Michel-l'Ange est un envoyé de Venise, qu'il a mission de détruire la famille des Lusignan,

et que dans peu l'on en aura des preuves. Et moi j'ajoute que, si je le rencontre, je le tue.

L'étonnement, comme toutes les passions humaines, a une gamme composée de tons et de demi-tons; si l'on peut se servir de cette image, je dirai que l'étonnement atteignit alors la dernière octave. Il y eut un murmure en tant de sens divers, qu'il faudrait vingt pages de musique et un bon orchestre pour le rendre.

Le prince fit signe de la main et l'on se tut. Ici je dois observer que le peu de temps que cette histoire embrasse n'a pas permis de dévoiler toutes les nuances du caractère de Jean II. On l'a vu tenant ses conseils, aimant l'étiquette, bon père, prince généreux et reconnaissant; mais on ne l'a pas vu rendant la justice avec une sévérité, une égalité merveilleuses; il se piquait d'être un petit Salomon, et l'affaire du chevalier n'a pas suffi pour le prouver.

En ce moment, le grand Kéfalein perce la foule avec sa tête pointue, la présente au prince, et les yeux effarés il s'écrie:

— Le chevalier vient de s'enfuir, monté sur un de mes meilleurs chevaux.

— C'est le complice de ce juif, dit l'évêque. Au surplus, je réclame ce coupable comme relevant de la justice ecclésiastique.

Clotilde trembla.

— Vous êtes bien hardi, répondit le monarque, de donner votre opinion sans que nous la demandions; que l'on songe à se taire.

L'assemblée admira la majesté du prince. Il se leva, et, se tournant vers l'endroit où il supposait Castriot, il lui dit:

— Ce juif ne se nomme-t-il pas Nephtaly Jaffa?

— Oui, mon père, répondit doucement Clotilde, c'est notre pauvre protégé.

— N'avions-nous pas défendu, sous peine de mort, à Nephtaly Jaffa d'approcher du château? reprit le prince avec le ton de Pharasmane répondant à Rhadamiste.

— C'est vrai, dit Bombans, je lui ai transmis les ordres de Monseigneur.

— Ne souille-t-il pas notre palais? continua Jean II avec chaleur.

— Non, mon père, observa Clotilde à voix basse.

— C'est à nos ministres à prononcer maintenant.

Et le roi se rassit.

— Il doit être pendu, dit l'évêque.

Kéfalein fit un signe de tête affirmatif, et Monestan leva les yeux au ciel.

— Castriot, faites votre devoir, ajouta le prince.

Mais il attira l'Albanais par le bras et lui donna des ordres secrets. Castriot disparut et revint bientôt.

L'évêque triomphait, mais Monestan, connaissant le roi, ne pria seulement pas pour le juif; sa figure douce annonçait qu'il contemplait l'Israélite en pensant combien sa conversion serait agréable au Seigneur.

La salle fut évacuée par tout le monde, et Castriot emmena le beau juif, dont le dernier regard fut à Clotilde. Elle resta muette et immobile comme un marbre et n'eut pas la force de dire un seul mot à son père, tant elle était étonnée de cette cruauté. On suivit Castriot et le juif jusque dans la seconde cour. Là, le farouche soldat s'arrêta devant le gibet de la justice seigneuriale, et il passa une corde au cou de Nephtaly.

— Castriot, lui dit ce dernier avec un ton de reproche, tu ferais mourir ton bienfaiteur?

— Je suis l'ordre de mon prince, je ne connais que cela.

La foule, épouvantée, fut saisie d'horreur, et déjà Nephtaly, sans se décontenancer, allait se dépouiller de ses vêtements, je ne sais dans quelle intention, lorsque l'Albanais, tirant une magnifique chaîne d'or, la mit au cou de l'Israélite en s'écriant:

— Monseigneur a puni ton crime, maintenant il récompense ton dévouement. Sors, et ne reparais plus.

En un saut, Nephtaly atteignit le pont-levis, et il s'enfuit à travers la campagne. La femme du concierge était évanouie, et son époux, fort de cette preuve, la fit revenir à elle assez brusquement. Elle put entendre les cris d'admiration que la foule lança vers les cieux; ils parvinrent jusqu'aux

oreilles du monarque, qui racontait à sa fille comment il avait su concilier la reconnaissance et la justice. L'on doit voir le contentement de la jeune amante et son sein palpiter.

Un pareil événement aurait fait dans une ville de province le sujet de trois semaines de récits et de commentaires; à Casin-Grandes, on en parla jusqu'au soir seulement, et le prince tint son conseil fort longuement sur cet événement, qui annonçait clairement les desseins de Venise.

Les camaldules ont omis de nous en donner l'historique, mais ceux qui lisent avec attention et qui connaissent l'humeur du prince et des trois ministres doivent imaginer facilement cette scène et voir l'évêque proposer de soudoyer des troupes, Kéfalein se promettant de créer un corps de cavalerie, etc., etc.

Le pieux Monestan fut le seul qui se rendit à la chapelle, s'agenouilla sur le marbre et tendit ses mains reconnaissantes vers l'Eternel pour le remercier de sa protection, et surtout de ce qu'il avait inspiré au concierge de sevrer sa femme; car, si le ménage eût été d'accord, Nephtaly ne serait pas entré, le prince et Clotilde n'existeraient plus, et cette histoire serait finie. Elle tient, comme vous le voyez, à une scène maritale, et de nuit encore.

Pendant que l'on commentait à Casin-Grandes toutes ces graves circonstances, que la femme du concierge prétendait avoir sauvé le prince, que, que, que, etc., la tempête grondait sur cet asile du roi de Chypre, et l'orage se préparait au loin. Michel-l'Ange était arrivé à la forteresse d'Enguerry, il avait fait armer toute la troupe, et le plan de campagne n'étant pas long à décider, on se mit sur-le-champ en marche vers le bord de la mer à Jonquières, et...

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME

Heureux amants. Dévouement. Pillage de Casin-Grandes.

... Aussitôt que la nuit fut arrivée, Clotilde s'empressa de renvoyer Josette et d'ouvrir la fenêtre. Nephtaly n'était pas sur sa rocaille. La princesse s'impatienta d'autant plus que son désir de le voir avait plus de violence. Ah! je ne connais rien de plus douloureux que l'attente: en amour, c'est un supplice.

Enfin, un léger bruit annonce que le juif est sur la crevasse; il se cramponne à sa corde, et son poids le fait parvenir à la rocaille chérie.

La nuit ayant redoublé ses voiles funèbres, ce qui veut dire qu'il faisait plus noir encore que dans la nuit du charpentier, l'obscurité força Clotilde à mettre sur l'appui de la croisée sa lampe de nuit. Cette lueur colore son visage d'une lumière rougeâtre, et, dans l'ombre de la nuit, elle apparut à son tendre amant entourée d'une espèce d'auréole qui lui donnait une grâce nouvelle.

— Nephtaly, dit-elle, voilà deux fois que vous me sauvez la vie.

— Ah! Clotilde, ne me la sauves-tu pas chaque jour, chaque soir, chaque matin? La vue de ton cou si bien attaché sur tes épaules de neige, l'aspect charmant de tes joues rosées où tout le carmin de la nature semble infusé, de tes yeux bleus, plus doux que le lait et plus brillants que l'or, ne me donne-t-il pas la vie? Ah! Clotilde, ne comptons jamais en amour, je craindrais de savoir qui l'emporte de nous deux.

— Mon bien-aimé, je veux te récompenser en te donnant un talisman d'amour qui te représentera Clotilde; il te dira

sans cesse qu'elle ne sut pas feindre et que tu es tout pour elle!... ce sera le seul monument de nos tendresses.

— En ai-je besoin? s'écria le juif; n'es-tu pas sans cesse présente à ma pensée?

Clotilde ne l'entendit pas, elle avait disparu. La jeune fille va chercher une écharpe qu'elle a brodée en secret dans le silence des nuits; ses mains douces et polies ont erré sur la soie pour y tracer son chiffre et celui de Nephtaly... l'amoureuse ouvrière les a entrelacés, et l'amour avait dessiné tous les ornements de cette brillante écharpe.

— Nephtaly... ce fut à la lueur de cette lampe que j'ai tissu ce léger voile!... porte-le quelquefois!... Si nous sommes séparés, il te contera tout!...

Elle souriait en tenant l'écharpe, mais ce sourire avait quelque chose de triste: il vint errer sur sa lèvre coralline, semblable à un rayon de soleil en hiver, ou plutôt comme le sourire de l'indigence témoin des prodigalités de la fortune. Ce sourire, dénué d'espoir, peignait bien leurs amours: plus il était empreint de regrets, plus il découvrait d'amour à Nephtaly.

— Clotilde! s'écria le juif avec l'accent du regret, comment puis-je la prendre?...

Sans proférer une seule parole, la jeune fille regarda le juif d'un air qui semblait dire: « Aimes-tu? »

Avez-vous éprouvé quelquefois le désir de vous jeter à l'eau, si le regard de votre maîtresse vous eût fait croire qu'elle le voulait? connaissez-vous cette frénésie qu'allume un coup d'œil de mépris?... Aussitôt que Clotilde eut jeté son œillade... Nephtaly, saisissant sa corde, y attache une pierre et la lance sur la fenêtre de Clotilde, en la priant de l'attacher.

— Que voulez-vous faire... Nephtaly?

— Périr... plutôt que d'essuyer un second coup d'œil pareil à celui...

— Nephtaly, je vous commande, je vous ordonne de ne pas...

Vaines menaces, le juif cherche à franchir l'espace d'un saut... Alors Clotilde fixe la corde malgré elle, et Nephtaly

traverse les airs sur ce fragile appui... Clotilde a tremblé en attachant cette corde; elle tremble en voyant Nephtaly se hisser au moyen des nœuds; elle tremble à mesure qu'il avance, elle tremble alors qu'il s'assied sur la croisée. Ils sont près l'un de l'autre: elle ne tremble plus.

Une crainte vague erre dans l'esprit de Clotilde; mais son extrême innocence, sa candeur, ne lui permettent pas d'apercevoir un danger quelconque, et, fille de la nature, elle salue son doux ami par un sourire et un regard propres à lui faire courir le danger qu'elle ignore. Si elle l'eût connu, le respect de Nephtaly lui aurait appris combien elle en était aimée!...

— Donne-moi cette écharpe, que je la couvre de baisers!...

Clotilde la noua tout autour de son beau juif, et elle ne put se refuser à passer légèrement ses mains dans les boucles noires des cheveux de Nephtaly: l'ivoire de sa main se mêle à ce jais ondoyant, et l'Israélite, de même qu'une fleur trop chargée de rosée, se penche vers Clotilde, il est ivre. Ce léger contact, cette chaste et douce caresse fut la plus grande faveur qu'il obtint! Les cheveux de la princesse effleurèrent aussi sa joue en y portant une délicatesse aérienne, une suavité que je ne puis rendre; il faut même l'avoir ressentie pour en avoir l'idée... Ils osent appuyer bien mollement leurs têtes charmantes l'une contre l'autre! Cet assemblement pur, angélique et momentané, ce toucher délicieux sous lequel leurs âmes se réunirent, leur causa quelque chose de plus tendre, de plus vif, de plus beau que ce que l'on nomme plaisir... Cette douce pression était pour leurs âmes ce que la suprême faveur est aux sens!... ils auraient voulu rester toute leur vie en cette extase, embellie de toute la richesse du silence de l'amour satisfait.

— Clotilde, tu m'as juré d'être fidèle? demanda le juif après quelques moments.

— Tiendras-tu tes serments?... répondit-elle en abandonnant la chevelure de l'Israélite.

— Hélas!... quand sera-ce! fut la seule réponse du juif. A ce vœu, Clotilde lui dit:

— Nephtaly, tu as ton écharpe; quitte ce lieu!...

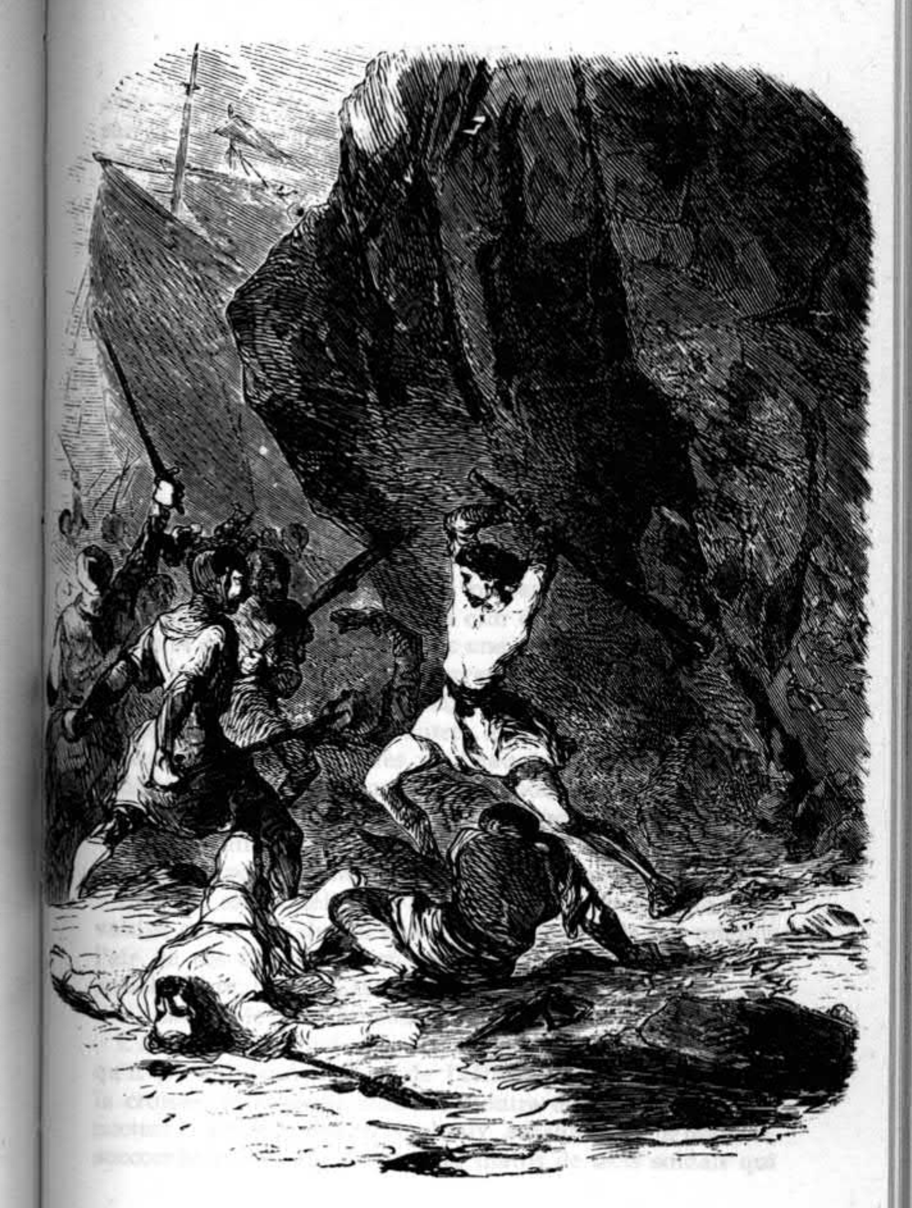
— Je ne le puis.
— Tu le dois.
— Cruelle, qui te presse?...
— Je ne sais.
— N'es-tu pas contente?
— Oui.
— Que peux-tu désirer?
— Rien; mais quitte ce lieu?
— Pourquoi?
— Nephtaly, je le veux; cela doit te suffire.
— Tu me crains donc?

A cette demande, elle répondit par un regard dans lequel on lisait autant oui que non.

Vainement l'on chercherait à peindre par des paroles le charme céleste que la douce harmonie de leurs cœurs répandait sur ce moment. Cette scène a quelque chose de trop indéfinissable!... seulement j'y vois une jeune fille, rayonnante d'innocence, se confier dans les bras d'un amant respectueux, et j'y trouve le plus bel effort, le plus beau spectacle de la nature, car il les renferme tous. Des quatre grandes scènes de la vie, cette scène n'est-elle pas la plus touchante, la plus remplie de voluptés? Chaste comme le lis qui vient d'éclore, Clotilde folâtre avec amour sur le sein de Nephtaly, dont l'œil fier et les formes mâles font un contraste avec les courbes gracieuses et la finesse de la jeune vierge; elle ne s'effraie en rien de ce qu'une autre, se croyant vertueuse, appellerait un grand danger. Il me semble que les anges des cieux applaudissent à ce tableau.

Ne pouvant résister à son envie, le juif se penche sur le cou d'albâtre de la princesse, et il y dépose un baiser de feu...

Clotilde n'eut pas le temps de se courroucer, car un léger bruit vint les épouvanter... Ce bruit part de la mer qui gronde sous le sillage d'un vaisseau... Le bel Israélite regarde, et il aperçoit des voiles blanchâtres fendre silencieusement la Méditerranée: ces voiles apparaissent au milieu de l'obscurité comme les ombres nuageuses d'un rêve... Une sueur froide saisit Clotilde... elle regarde le juif



Il défend le passage avec une valeur héroïque

avec stupeur... Nephtaly, prompt comme un éclair, s'élance sur sa corde, parvient à son rocher, la retire. Il regarde les vaisseaux, compte dix petites galères... regagne aussitôt sa crevasse et se jette dans les flots!

Clotilde court à son autre fenêtre, et l'ouvre précipitamment: elle voit Nephtaly nager vers le pont de bateaux, et chercher à l'atteindre avant les funestes vaisseaux!... Il arrive à l'esplanade comme les soldats du Mécréant contenus dans le premier vaisseau descendaient sur le bac.

Nephtaly s'arme d'un débris de chaloupe; il se place à l'entrée du pont de bateaux, et, se faisant un rempart de planches, il tâche de démolir le pont en attendant l'ennemi.

Les soldats s'avancent sur ce bac, large de quelques pieds; ils marchent, trois par trois, avec confiance et en silence. Arrivés à l'extrémité, près d'atteindre l'esplanade, Nephtaly se lève, Clotilde jette un cri perçant, et le juif, à l'aide de sa massue, défend le passage; les trois premiers brigands sont massacrés en un clin d'œil; il frappe sur les autres et défend le passage avec une valeur héroïque.

Les soldats, étonnés de trouver de la résistance, et ne sachant, à cause de l'obscurité, si Nephtaly est seul, se poussent les uns contre les autres, et tombent dans la mer.

Nouvel Horatius Coclès, le beau juif poursuit les brigands; en un instant il a nettoyé le pont et il s'en retourne à sa place, en essayant derechef à rompre le bac.

Mais d'autres soldats débarquent bien vite... et, animés par les reproches du Mécréant, ils fondent sur le juif.

Clotilde est en délire à l'aspect de ce combat, où la mort voltige sur la tête du bel Israélite. La jeune fille fait retentir l'air de ses cris, parcourt ses appartements, arrive à son antichambre, trouve Castriot et l'entraîne en criant:

— Sauvez-le! sauvez-nous!...

L'Albanais, étonné des cris de sa maîtresse, du bruit qu'il entend au-dehors et de l'effroi de Clotilde, arrive à la croisée, et la jeune fille lui montre du doigt ce combat nocturne. En ce moment, Nephtaly, accablé sous le nombre, succombe et se défend entre les mains de trois soldats qui

peuvent à peine le contenir et l'empêcher de crier!... Enguerry lui-même et Michel-l'Ange enfoncent la porte de la salle à manger, qui résiste faiblement, et les coups de la pièce de bois avec laquelle on frappe sur la porte retentissent dans le château.

A ce spectacle, Castriot vit que Casin-Grandes était perdu sans ressource; il saisit alors la princesse presque évanouie, et il se précipita dans les appartements du prince, afin de sauver les Lusignan s'il en est temps encore.

Il éveille le docteur Trousse, qui roule sa machine toute endormie vers l'appartement du prince; Castriot arrache Jean II au sommeil, le revêt de sa dalmatique, et, prenant le monarque sur ses épaules, sans plier sous la charge, il ressaisit Clotilde, met son sabre entre ses dents et vole vers le portail, en criant, ainsi que Trousse, à travers les galeries, les escaliers, les cours:

— Courez à la salle à manger!... aux armes!... voilà l'ennemi!...

A ce coup de tonnerre et au bruit qui se fait entendre, on s'éveille en tumulte; toute la maison s'ébranle, on allume des torches, et pendant que la foule envahit les cours, le courageux Castriot traverse Casin-Grandes, en portant tous ses dieux, comme Enée lorsqu'il fuyait sa patrie devenue la proie des Grecs. Trousse, prévoyant bien que l'Albanais fidèle allait cacher le prince et sa fille, le suit comme un chien, espérant bien profiter de l'asile pour son propre compte.

Tous les habitants du château volent à la salle à manger, ils arrivent armés comme ils peuvent; mais ce fut pour être témoins du triomphe du Mécréant, qui envahissait l'asile du roi de Chypre!... En vain l'on sonne le beffroi, en vain la sentinelle de la cour y répondit par son cor... nul ne vient au secours de Casin-Grandes...

A l'aspect du Mécréant vainqueur, à l'aspect de cette salle qui vomit des soldats furieux, chacun se mit à fuir. La foule se rejette vers le portail; mais Enguerry n'était pas homme à négliger les précautions. Lorsque la sentinelle sonna du cor, c'était pour signaler l'approche d'un corps

de brigands qui ne tarda pas à s'étendre en face du château.

Plus d'espoir! Les forces mécréantiques ont cerné tout Casin-Grandes et les soldats le parcourent des torches à la main; les galeries tremblent sous leurs pas précipités et les échos répètent leurs affreux cris de joie. Enguerry place ses soldats avec un soin et une attention toute particulière, afin que rien ne puisse échapper.

Il se dirige vers le portail, met une espèce de corps de garde sur le pont-levis; il range ses troupes par pelotons, en garnit chaque galerie, chaque appartement, pose des sentinelles partout, même sur les tours, sur l'esplanade, dans les cours; enfin, il s'assure de toutes les issues de ce vaste château.

Il y eut des résistances particulières; l'évêque, Monestan, Kéfalein, Vérynel et l'élite du château défendirent la porte des appartements royaux, croyant que le prince et sa fille y étaient encore... mais le Mécréant triompha.

Maître Taillevant fut le dernier à se rendre, il fallut que Michel-l'Ange vînt avec du monde pour le forcer. Ce célèbre chef avait assemblé toute sa cuisine; ainsi que Bombans, les gens de l'intendance et du fournil, et, tous armés de broches, de pelles, de piques et de ce que l'on put trouver, gardèrent l'arsenal qui contenait les chefs-d'œuvre de Taillevant.

A l'aspect de ce bataillon généreux, résolu de périr pour sauver les trésors du chef immortel de la cuisine française, Michel-l'Ange se mit à rire et offrit une honorable capitulation en s'écriant:

— Les œuvres du génie seront respectées!... sauf à prendre le génie lui-même.

On se saisit de Taillevant et de son escadron, que l'on conduisit avec le reste des prisonniers.

Dans la cour de Hugues et contre le perron, les soldats d'Enguerry formèrent un vaste carré au milieu duquel on entassa tous les habitants de Casin-Grandes. Parmi eux on vit avec surprise l'audacieux Nephtaly qui, debout, les bras croisés et ensanglantés, sa noble tête penchée sur sa

poitrine, était dans l'attitude sombre de la douleur; il se trouvait entre les trois ministres et Bombans. La foule des prisonniers leur avait laissé par respect un petit espace...

Rien n'était effrayant pour ce groupe de Casin-Grandésiens comme de voir les brigands dévaster ce beau château. Chaque soldat courait sans nulle précaution avec une torche à la main, et cette multitude de lueurs voltigeantes redoublait leurs terreurs, en leur faisant craindre un incendie; ils entendaient briser les portes, crier, rire, et cela sans pouvoir se venger!... O rage!

Néanmoins, au milieu de ce malheur, et tout grand qu'il était, ils éprouvaient une joie pure quand, en se regardant les uns les autres, ils ne virent ni le prince ni sa fille. Les trois ministres se flattèrent que le prudent Albanais les avait sauvés!... Quant à l'absence de Trousse, elle ne surprit personne; on savait qu'il trouvait toujours moyen de se mettre à couvert.

Chacun gémissait en apercevant le génie de la destruction et ses ministres envahir les appartements; les soldats mirent le feu aux boiseries afin de découvrir toutes les issues secrètes et les endroits où l'on aurait pu cacher les trésors!...

— Que de réparations! dit Bombans aux trois ministres.

— Ils prendront nos chevaux et *Vol-au-Vent* aussi!... répondit Kéfalein.

— Ils profaneront les vases sacrés! s'écria Monestan.

— Ils emporteront nos armes! repartit l'évêque.

— J'ai sauvé l'*Histoire de la Cuisine française*! cria Taillevant en montrant dans son sein les précieux manuscrits.

Chacun se plaignit en son langage; le juif seul ne disait rien; la femme du concierge était à quatre pas de lui, et, malgré la désolation générale, elle admirait les belles formes de l'Israélite et cherchait à s'approcher davantage pour lui prendre la main.

Tout à coup l'attention fut fortement excitée par des cris violents qui partaient de la seconde cour; on écoute, on cherche à distinguer les voix.

— Moi je suis médecin, ne me tuez pas!... je vous guérirai!... je meurs!... je meurs!...

Alors un groupe de soldats parut; il amenait Trousse qui se faisait traîner et Castriot qui, tout couvert de sang, se débattait avec le tronçon de son sabre!... Ils furent introduits dans le carré; l'on garrotta Castriot, et le fidèle Albanais se traîna à côté du beau juif.

— Est-elle sauvée? demanda Nephtaly.

— Je l'espère, répondit le farouche soldat.

— Dieu soit loué! s'écria Monestan.

— Fatale destinée et que je suis imprudent!... dit le beau juif.

Levant alors ses yeux au ciel, il semblait appeler du secours; on voyait dans sa contenance une indignation, un sombre désespoir; et à la manière dont il regardait les brigands, on pouvait deviner qu'il espérait la vengeance!...

A ce moment Michel-l'Ange se présenta aux regards des habitants de Casin-Grandes en leur lançant un sourire empreint d'une malice infernale. Le reflet de sa torche lui donnait l'air d'un diable sortant des enfers!... Aussi, à son aspect, un mouvement d'horreur fit mouvoir toute cette assemblée de malheureux.

— Eh bien! prudents ministres, dit-il, je viens vous engager à détruire une autre fois le pont de bateaux!... Ne vous avais-je pas dit que ma présence marquerait au château!... ne craignez rien cependant, il ne vous arrivera rien autre chose que la mort.

— La mort! répéta Trousse...

Les prisonniers gardèrent cette dignité qui sied bien au malheur, ils ne répondirent rien, et le Vénitien continua sa recherche.

— Je ne vois pas, dit-il, la fleur de Casin-Grandes, la beauté par excellence, ni le respect en personne, l'essence de vertu, le prince de Chypre. L'amoureuse Clotilde devait y être, car j'y vois son amant, et où la chèvre est attachée il faut qu'elle broute.

A ces paroles, l'assemblée stupéfaite porte ses regards sur le juif; mais l'Italien continue.

— Mon poison les aurait-il envoyés dans le troisième hémisphère?... Répondrez-vous, vertueuse canaille?...

L'œil vert de l'Italien plongeait dans ce groupe de prisonniers; sa revue finie, il s'écria:

— Par le chef de Dieu, les oiseaux seraient-ils envolés?...

— Eh bien! le prince et sa fille y sont-ils? lui demanda le Mécréant, qui survint.

— Non, dit Michel-l'Ange. Ah çà! gens de bien, si vous aimez la vie, nous direz-vous si votre chef de file est mort ainsi que sa fille?...

— Non, répondit Trousse.

— Veux-tu te taire, lui cria l'Albanais, sinon je t'étrangle.

A l'aspect de la grimace de Castriot, Trousse se tut.

— Mon compère, dit le Vénitien, il faut encore visiter le château avec une scrupuleuse exactitude et promptement. Et puis il nous restera un dernier moyen que nous viendrons employer.

Mais l'Italien ne pouvait arracher le Mécréant à la contemplation des richesses qui s'amoncelaient dans les cours.

On procédait au pillage avec une affreuse activité; les richesses que Bombans avait sorties de leur caveau pour le tournoi furent apportées au milieu de la cour avec les trésors du prince, le dressoir, les vases et les balustrades d'or.

Le juif remarqua les vases de cristal encore pleins de ses fleurs; enfin tout ce que contenait le château fut entassé sans ordre, sans attention, et avec un vandalisme qui fit dire à Bombans désespéré:

— Encore s'ils en tenaient un registre exact et détaillé! mais voyez!... point d'inventaire... ils en perdront.

Au milieu de ce désastre, Josette examinait tous les soldats en cherchant à reconnaître son cher le Barbu. Mais, dans ce tableau d'horreur, parmi les flammes, les cris des vainqueurs au milieu de cette nuit de désolation, le plus bizarre était de voir Marie errer négligemment, seule en liberté, elle vint s'asseoir sur les coffres qui renfermaient

six millions d'espèces et regarda ce pillage avec insouciance. Enfin cette folle, jouant avec ses cheveux épars, à peine couverte de ses vêtements en désordre, et les yeux égarés, avait l'air du génie des ruines auquel on donnait une fête.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME

Horribles supplices. Trahison. Un nouveau personnage.

A l'aspect des richesses accumulées dans les cours, le Mécréant était au comble de la joie; il se voyait en idée à la tête d'une nombreuse armée et entrant dans le royaume qu'il avait toujours dessein de conquérir!... Patience, patience!... vous n'y êtes pas encore, monsieur le Mécréant! il existe un certain vieillard qui rôde dans la contrée, et... Je m'arrête, qu'allais-je dire?...

Certes, il fallait toute l'habileté de Michel-l'Ange pour empêcher Enguerry de partir de Casin-Grandes avec tous les trésors, et pour le maintenir dans le but réel de l'expédition présente, qui était la prise du roi de Chypre et de sa fille.

— Allons, mon compère, disait l'Italien au Mécréant, qui, du haut du perron où nous l'avons laissé, regardait complaisamment ses soldats apporter avec activité tout ce qu'ils trouvaient de riche et de précieux; allons, mon compère, dépêchons-nous!... Le jour va venir, et vous savez que les démons n'opèrent que pendant la nuit.

— Eh! mon féal, répondit Enguerry, que veux-tu dire?... Regarde, ventre-mahom! je te tiens quitte de ma part... car je me trouve satisfait!...

— Mais le suis-je, moi?... s'écria l'Ange avec hauteur.

— Mille panerées de diables... voudrais-tu me faire la loi? répliqua Enguerry du même ton.

— Et par la Mort que nous avons tenue ensemble sur les fonts, quand l'Enfer la baptisa, allons-nous nous fâcher?... répondit le Vénitien, s'adoucissant et reprenant son expression de joie habituelle. Si nous avons là dix

millions, continua-t-il, découvrons le roi de Chypre et sa fille, il y en aura douze; abondance de biens ne nuit pas.

Sur cette sage observation, ces deux grands sénéchaux de l'enfer montèrent par le bel escalier de marbre; et, suivis d'une compagnie de soldats, ils se mirent à visiter le pavillon de Hugues avec la plus scrupuleuse exactitude. Le Vénitien faisait arracher les boiseries, sonder les colonnes, les murs et les planchers, afin de trouver les issues secrètes. En voyant que toutes ses recherches étaient vaines, Michel-l'Ange cessa les plaisanteries par lesquelles il animait les soldats.

Du pavillon de Hugues ils passèrent dans l'aile de Mélusine, c'est-à-dire dans le corps de logis qui longeait La Coquette; mais leurs perquisitions n'eurent point de résultat, et l'Italien jura comme trois païens. Enfin il entra dans une colère simple, puis dans une colère double, après s'être assuré que l'aile des Lusignan, qui était parallèle à celle de Mélusine, et l'aile ducale, qui séparait les deux cours, ne contenaient point le prince et sa fille.

Les pauvres prisonniers, témoins de ces recherches, concentraient leur chagrin; mais à chaque fois qu'ils virent sortir les brigands, sans que le prince fût découvert, ils firent éclater leur joie par des regards qu'ils se lancèrent mutuellement et par des mouvements qu'ils tâchèrent de dérober à leurs gardes farouches.

Il ne restait plus à visiter que l'aile Montreuil, c'est-à-dire la façade; elle était ainsi nommée parce que ce fut le fils de ce célèbre architecte qui construisit Casin-Grandes, et qui, par un sentiment de piété filiale, appela ce corps de logis du nom de son père, comme pour l'associer à ses travaux.

Le Mécréant, Michel-l'Ange et leurs satellites eurent bientôt parcouru ce bâtiment, scruté chaque coin, fouillé chaque mur, sondé chaque plancher; et leur fureur fut sans égale en voyant que le prince et sa fille avaient échappé à toutes leurs précautions. Les deux amis se regardèrent un moment comme pour se consulter.

— Emportons toujours le butin! dit le prudent Enguerry, qui ne cessait de lorgner les trésors.

— Par saint Marc! s'écria l'Italien, il ne sortira rien d'ici sans que nous ayons le prince, ou je mets le feu au château.

— Mais si c'est impossible, mon féal? répondit le Mécréant, qui ne partageait pas la rage et les intérêts de l'envoyé de Venise.

— Je m'en moque!... s'écria ce dernier avec l'accent de la fureur. Eh quoi! moi Michel-l'Ange, au milieu d'une carrière dans laquelle je n'ai jamais bronché, je me verrais déshonoré par une expédition qui n'aurait pas embarrassé le moindre clerc?... A moi l'enfer!... à moi les diables!... Eh bien! me suivrez-vous! dit-il aux soldats étonnés de sa rage.

Ce fut ainsi qu'ils arrivèrent devant les prisonniers; alors le jour commençait à poindre dans les cieux.

— Eh bien! que prétends-tu faire? dit le Mécréant à l'Italien.

— Par la queue du lion de Saint-Marc, ce que je prétends!... tu vas le voir... Or çà, gens de bien, s'écria-t-il en s'adressant aux prisonniers, écoutez-moi! J'y vais bon jeu, bon argent, car je me damne presque pour la Très Sérénissime République, et ce que je vais vous promettre est aussi certain que ma naissance. Mes amis très chers, vous m'avez dit que le roi Jean II et sa fille n'étaient pas morts; il est donc clair que vous les avez dérobés à la juste vengeance du Sénat en les cachant...

A ce mot tous les yeux se tournèrent sur Castriot.

— Or, continua Michel-l'Ange, je vous déclare en bon français que notre bon plaisir est de vous faire appliquer à la question ordinaire et extraordinaire, jusqu'à ce que l'un de vous ait avoué la retraite du prince et de Clotilde... Voyez si vous voulez vous épargner les tourments.

Les Casin-Grandésiens eurent le courage de répondre par un morne silence, et Monestan se mit en prières.

— Eh bien! reprit Enguerry, nous allons mettre les fers au feu.

Michel-l'Ange tournait autour des prisonniers pour choisir le premier martyr de la légende casin-grandésiaque, et le malheur voulut que Bombans s'offrît à sa vue; sur un signe du Vénitien, un soudard saisit le pauvre intendant, qui s'écria:

— J'avais bien dit qu'il m'arriverait malheur.

— Courage, maître Bombans! lui cria Monestan.

— Monseigneur, j'en ai une bonne dose; aussi est-ce bien dommage que cela ne puisse pas se vendre.

Josette se mit à pleurer.

On amena Hercule Bombans devant Michel-l'Ange, Enguerry et Nicol.

— Arrachez-lui les ongles un à un, dit froidement l'Italien; il n'y perdra rien, car cela repousse.

La foule se serra de terreur.

— Monsieur le diable, observa Bombans, permettez-moi de dire un dernier mot à ma fille.

Sur un mouvement de tête du triumvirat, l'on reconduisit l'intendant vers Josette qui sanglotait.

— Mon enfant, murmura l'avare, si je péris, souviens-toi d'aller à Aix chez le juif Nathaniel avec cette reconnaissance.

Alors il tira de la doublure de son haut-de-chausses un papier plié en quatre et soigneusement enveloppé dans un petit morceau de cuir, et il le remit à sa fille sans que personne s'en aperçût.

— Tiens, ma Josette, continua-t-il en suivant des yeux la précieuse reconnaissance, ménage mon bien! ne le prodigue pas, amasse, amasse!... adieu!

Et il l'embrassa.

L'intendant fut ramené devant les trois commandants, et un soldat, dont le cœur était sans doute pétrifié, lui arracha tous ses ongles, non pas brusquement et avec une cruelle pitié, mais en variant à chaque fois cette douloureuse extraction. Je dois dire que si le courageux Bombans versa des larmes, ce fut plutôt la plainte du corps accablé que celle d'une âme pusillanime.

— Courage! lui cria le prélat, vous irez au paradis.

— Y aurai-je mon argent? demanda Bombans.

— Oui, répondit Kéfalein.

Cette idée parut jeter du baume sur les plaies du patient.

— Déclare où est ton maître, lui dit l'Italien.

— Je n'ai de maître que dans le Ciel, répliqua l'intendant.

— Ah! tu railles! s'écria Enguerry; qu'on lui serre les pouces!...

Alors les deux bourreaux joignirent ensemble les deux pouces de l'intendant, et, les insérant dans les nœuds d'une grosse corde, ils en tirèrent les deux bouts de toutes leurs forces; le sang teignit la corde, et Bombans sua à grosses gouttes en faisant des contorsions qui excitèrent le rire des brigands et de l'Innocente.

— Voilà ce que c'est que de voler le bien d'autrui! disait Marie; rends-moi ma chaîne d'or, vieux cancre.

Au mot de rendre, Bombans indiqua par une grimace que sa vie et ses souffrances n'étaient rien auprès de ses trésors.

— Avoueras-tu? redemanda Michel, car si tu souffres, c'est que tu le veux bien!...

— Je ne pourrai plus compter d'argent, s'écria l'intendant, en voyant ses deux pouces totalement écrasés; mais à brebis tondue Dieu mesure le vent.

Sur un signe de Michel-l'Ange, on serra les deux index sanglants de l'héroïque Bombans, et les soldats les réduisirent à la stricte épaisseur d'une feuille de papier.

Lorsqu'on eut ainsi pressé successivement tous les doigts du patient sans qu'il eût dit un mot, il s'écria:

— Je ne pourrai plus écrire, tenir mes registres, rendre mes comptes; adieu ma probité!...

— Scélérat! reprit Enguerry, dis-nous où est ton prince.

— Je n'en sais rien.

Sur cette réponse, le terrible Mécréant ordonna à ses soldats de faire boire le pauvre intendant. Les deux bourreaux le couchèrent par terre, lui mirent un entonnoir dans la bouche, et on lui passa neuf pintes d'eau sans tenir compte de ses horribles souffrances: seulement, avant de

verser chaque pinte, le Mécréant demandait à Bombans par un signe s'il voulait avouer ce qu'il ne savait réellement pas, et l'intendant indiquait par un geste qu'il ne pouvait rien dire. Bientôt la pâleur de Bombans annonça qu'il allait périr.

— Arrêtez, arrêtez! cria Michel-l'Ange, c'est un de mes amis, faites-le souffrir, mais ne le tuez pas!

— Et pourquoi? demanda le Mécréant.

— Par saint Janvier!... c'est un intendant, partant il est riche, il nous paiera rançon, et corbleu! il en sera quitte pour cent mille francs, puisqu'il est de mes amis.

A ces sages paroles, on releva Bombans à moitié mort et on le transporta au milieu du groupe des captifs effrayés: là, sa première parole fut:

— On a parlé de cent mille francs, je crois!...

— Le prince et l'Eternel, lui dit Monestan, vous récompenseront de ce martyre.

— Pourvu que ce soit en argent comptant! répondit Bombans.

Josette prit sur son sein la tête de son père, elle essuya la sueur de son visage, le couvrit de baisers, et déchira sa robe pour panser ses blessures.

— Ma fille, dit l'avare à voix basse, rends-moi la reconnaissance de Nathaniel!... vois-tu, il pourrait t'arriver malheur...

Le Vénitien, désespéré, cherchait quelque autre victime plus faible qui pût trahir le secret de la retraite du prince, que ces pauvres prisonniers ignoraient tous, excepté Trousse et Castriot. A l'aspect des regards scrutateurs que lançaient les petits yeux verts de l'Italien, le tremblant médecin s'était caché dessous la soutane du guerroyant Hilarion.

— Eh! qu'est devenu le génie de la médecine, l'illustre Trousse? demanda Michel-l'Ange; l'a-t-on pris?...

— Certes, dit Enguerry, et ce fut au moment où il franchissait le pont-levis avec ce damné Albanais qui manqua de m'abattre la tête pour la seconde fois.

— Mais je ne le vois pas, répondit le Vénitien, et par

la carcasse du diable, notre digne patron, je crois que c'est le seul homme qui puisse nous découvrir ce que nous cherchons, car tous ces gens-là sont assez imbéciles pour mourir sans rien dire, ils sont frottés d'honneur!...

Monestan leva les yeux au ciel.

En entendant ces funestes paroles, le pauvre docteur...

Trouvez bon, lecteurs, que cette lacune vous tienne lieu de ce que rapporte l'histoire. En effet, bien que l'action de Trousse soit très naturelle, et même périodique chez les hommes et chez les femmes, la politesse française de nos jours veut que l'on supprime ces menus détails, dont nos bons aïeux tiraient leurs plaisanteries... Quoi qu'il en soit, l'évêque fut forcé de se reculer, le beau juif porta la main vers ses narines, autant en fit la femme du concierge, Kéfalein et Monestan; alors le tremblant docteur accroupi, et la tête dans ses mains, fut le point central d'un cercle de curieux.

— Ah! le voilà!... s'écria Michel-l'Ange.

Et tous les yeux se tournèrent sur Trousse, qui répondit en balbutiant:

— Moi!... non, moi!...

Alors, prévoyant le danger où se trouvaient le prince et sa fille si le docteur avait la question à subir, Castriot rampa du mieux qu'il put, tout garrotté qu'il était, et, saisissant Trousse par la nuque, il essaya de l'étrangler.

— A moi! au secours!... moi, je meurs!... je...

Heureusement les soldats, sur un mot de Michel-l'Ange qui perdait tout à la mort de Trousse, arrivèrent à dégager le docteur, et l'amenèrent avec Castriot devant Enguerry et Michel-l'Ange. Alors la plus grande terreur régna parmi les malheureux captifs, car il leur était démontré que, pourvu qu'on égratignât Trousse, il trahirait le secret dont Castriot et le docteur paraissaient être les seuls dépositaires. Oubliant leurs infortunes personnelles, ces sujets fidèles ne pensaient qu'au prince et à la belle Clotilde: aussi tous les yeux se portèrent sur les deux martyrs, et le silence de l'attention régna dans tout le château. En effet, les soldats

avaient fini d'entasser le butin et de le charger dans des chariots tout prêts à partir.

— Par grâce, messieurs les soldats, dit Trousse à ceux qui le conduisaient, ne m'approchez pas trop de cet Albanais, car il me tuerait, et rien que l'aspect de sa figure m'agace les nerfs, et voyez-vous, la pensée...

— Tais-toi, lui cria Castriot.

— Du courage!... s'écrièrent les captifs.

— Ça vous est bien facile à recommander, murmura le médecin; ce ne sont pas vos nerfs qui... que...

— Mon ami, interrompit Michel-l'Ange, voulez-vous me dire en quel endroit s'est réfugié le prince?

— Moi!...

— Oui, toi...

— Moi, je n'en sais rien.

— Bravo!... crièrent en chœur les prisonniers; vive Trousse!...

— Oui, vive Trousse, et longtemps!... répéta le docteur avec un ton chagrin et en faisant une triste grimace.

Les encouragements de cette foule de malheureux convainquirent Michel-l'Ange et le Mécréant que Trousse savait la retraite de Jean II; alors le Vénitien, connaissant le caractère du patient, ne douta plus du succès.

— Eh bien! Hippocrate de notre siècle, s'écria l'Italien, choisissez parmi le chevalet, l'eau, l'huile bouillante ou le traquenard, ce qui fatiguera le moins vos nerfs.

— Moi, répondit Trousse avec effroi, je ne veux rien de tout cela...

— Allons, mon compère, dit Enguerry, dépêchons-nous! le soleil est levé.

Le Mécréant fit signe à Nicol d'aller vite en besogne. L'impassible lieutenant coucha donc le tremblant docteur sur une grande planche, et, après l'y avoir attaché, il mit entre les jambes de Trousse d'autres planches qu'il serra par de grosses cordes, de manière à réunir les jambes et les planches intermédiaires en un tout solide. Alors le terrible Nicol prit des morceaux de bois taillés en forme de coins, et, armé d'un pieu en guise de maillet, il inséra

un premier coin de bois entre les jambes du docteur, sans se soucier de ses cris, qui retentirent dans la vaste enceinte du château.

Pendant ce temps, on étendait Castriot sur un chevalet fait à la hâte, et quatre soldats employèrent toutes leurs forces à tordre les membres du courageux Albanais. Son visage serein montrait à Trousse l'exemple d'une résignation et d'une fidélité que celui-ci ne cherchait guère à imiter.

— Je meurs!... je suis mort!... s'écria-t-il quand on enfonça le second morceau de bois.

En effet, les deux os de ses jambes craquèrent, et ce bruit fit trembler le beau juif et les trois ministres pour le sort du prince et de sa fille.

— Comment, répondit Michel-l'Ange avec un sourire amer, ne pouvez-vous pas vous guérir?... Je vous donne une belle occasion pour prouver votre système!... employez-moi toute l'énergie de votre imagination pour reporter votre pensée sur d'autres objets et figurez-vous que vous ne souffrez pas...

Puis, se retournant vers Nicol, il ajouta:

— Le docteur ne ressent rien, mettez encore un coin!...

— Grand Dieu, l'on m'assassine!... moi... Trousse!... au secours!... Monsieur le chevalier noir, accourez, n'importe par où, cela m'est égal!...

— Souffre et tais-toi! dit Castriot; tes cris ne diminuent pas ta douleur.

— Par ma vie, cela vous est facile à dire, vous qui en endurez bien moins que moi.

— En effet, reprit l'Albanais avec un sourire, je prouve votre système et suis tout à fait à l'aise.

Trousse se tut en voyant l'horrible torture de Castriot dont les membres se disloquaient.

— Avouez où est le prince, et votre torture cessera, dit Nicol au docteur.

Cette consolante idée fit tourner à Trousse sa tête endolorie vers Michel-l'Ange, et il sembla consentir à ce qu'on lui demandait. Alors l'Italien ordonna d'arrêter la ques-

tion. L'évêque, voyant cela, s'écria, pour encourager le docteur:

— Courage!... je vous absous de vos péchés!...

— Dieu vous mettra au nombre de ses saints!... ajouta Monestan.

— J'aime mieux être en vie que dans une niche de plâtre et au calendrier, répondit le docteur.

— Vous serez cité comme le modèle des sujets dévoués, dit Kéfalein.

— Tout cela ne me servira de rien quand je serai mort.

— C'est vrai!... dit Michel-l'Ange avec un ton de conviction.

— Les Lusignan vous élèveront une statue, cria l'intendant, et j'en surveillerai l'exécution

— Je parlerai de vous dans l'*Histoire de la Cuisine française*, observa Taillevant; et le premier ragoût que j'invente, je lui donne votre nom.

— J'aimerais mieux le manger, répondit le patient.

— Et la gloire! dit le beau juif.

— La gloire d'un mort ne vaut pas l'infamie d'un vivant! répliqua Michel-l'Ange avec un malin sourire; l'une est une ombre, l'autre est un corps.

— C'est vrai, dit le docteur, la vie est tout.

— Je te tuerai si nous survivons à ton apostasie! cria l'Albanais avec des yeux étincelants, malgré ses souffrances.

— Je vivrai toujours quelques moments de plus!...

En cet instant on inséra un troisième coin, et Nicol frappa à coups redoublés pour décider le patient. Alors le docteur fit signe qu'il allait révéler l'endroit où était le prince.

— Encore cinq minutes, dit le beau juif, et tu meurs sans trahir ton roi!...

— Mourir! répéta Trousse; beau juif, vous êtes jeune et vous ne savez encore pas tout ce qu'on perd; on ne connaît la vie qu'à l'user... Me ferez-vous mourir si je ne dis rien? demanda-t-il aux bourreaux avec ingénuité.

— Certes! répondit Enguerry d'un ton farouche.

Le docteur resta dans une cruelle incertitude.

— Hélas! s'écria Michel-l'Ange avec des yeux pétillants, quel dommage que personne ne soit revenu nous dire si l'on ne vit pas quand on est mort... Eh! que ne perd-on pas à mourir?... tout ce qu'il y a de réel et de solide s'évanouit comme un songe!... Les yeux ne voient plus, on ne peut plus savourer la douceur d'un repas, satisfaire sa soif, marcher, sentir, entendre; enfin l'on devient cadavre, pâture des vers et l'horreur de la nature; vide soi-même on augmente la masse du vide, on entre dans le néant, et l'on ne se souvient même pas de nous!... Au lieu qu'un vivant... tel infâme et malheureux qu'il soit, mange, boit, marche et assiste au grand spectacle du monde; il en est un des leviers, il contribue à l'effet du tableau, il jouit de tout, il roule dans la vie avec bonheur, enfin, il existe... Il faut dire adieu à tout cela... Allons, mon ami Trousse, faites votre paquet et quittez la vie, cela ne sera rien, il suffit d'un instant.

En disant cela, Michel-l'Ange tira son épée et la dirigea lentement vers le cœur du médecin.

— Un instant!... un instant!... déliez-moi!... je vais vous conduire à l'endroit où est le prince!

Alors Nicol débarrassa Trousse du douloureux traquenard, et un cri d'horreur et d'indignation partit du groupe des captifs.

— Malheureux, s'écria le juif au désespoir, que ne puis-je te donner ma vie?... Eh! songe donc que si tu meurs tu vivras encore!... tes cendres se transformeront en une substance quelconque qui vivra; tu deviendras plante, oiseau: tu auras des sensations autres que les tiennes et plus agréables peut-être!...

— Peut-être, répéta Trousse, peut-être!...

Et il se dirigea vers l'autre cour, accompagné par Michel-l'Ange triomphant, et par le Mécréant et Nicol qui le soutenaient. Les Casin-Grandésiens restèrent immobiles de terreur et Castriot poussa un effroyable gémissement. Un des soldats, s'apercevant qu'il était près d'expirer, fut ému de son courage et détacha l'Albanais, qui pleura de rage en

songeant que sa bienfaitrice et son prince allaient être découverts.

En effet, le lâche docteur, toujours effrayé par la pointe scintillante des épées que l'adroit Vénitien avait soin de lui présenter sans cesse, conduisit le joyeux triumvirat vers le pont-levis. Là, il dit d'une voix altérée:

— Levez-le!

Et Nicol ayant exécuté ce fatal mouvement, on aperçut le vénérable Jean II et la belle Clotilde, assis dans un renfoncement du fossé et protégés par des pierres et des fascines qui formaient une espèce de niche.

— Que la carcasse du diable me serve de voiture, s'écria Enguerry, si je les aurais jamais cherchés là!...

Michel-l'Ange sautait de joie et frappait dans ses mains, en criant:

— Victoire!... victoire!...

Et l'on tira le monarque et sa fille de leur retraite.

A ce moment Trousse, ayant horreur de sa trahison et ne pouvant soutenir le douloureux regard de Clotilde, s'écria:

— Je voudrais mourir!...

— Qu'à cela ne tienne! lui dit Enguerry.

Et il leva son épée.

— Grâce!... grâce!... répliqua le docteur, je ne pensais pas à ce que je disais!...

Quand le prince et sa fille parurent dans les cours, suivis de Trousse-Judas et de la foule des brigands, un murmure d'indignation s'éleva parmi les Casin-Grandésiens. En arrivant près d'eux, les yeux de l'amoureuse Clotilde cherchèrent le bel Israélite, et lorsqu'elle l'aperçut, un rayon de joie brilla au travers de ses larmes; une rougeur charmante nuança son pâle visage et son regard sembla dire à Nephtaly: « Nous mourrons ensemble!... » Jean II, conservant au milieu de cette infortune et de cette bizarre assemblée sa noble et majestueuse attitude, ressemblait à Régulus arrivant à Carthage.

Aussitôt, les soldats firent monter tous les prisonniers dans des chariots. L'on vit Jean II, sa fille, les trois ministres, le juif, Bombans et Trousse dans la même voi-

ture, et Michel-l'Ange eut soin que Clotilde et Nephtaly fussent à côté l'un de l'autre.

— Il faut bien, dit-il, que les deux amants se fassent leurs adieux! ils n'ont pas longtemps à vivre!...

— Que n'ai-je mon sabre pour punir ce calomniateur! s'écria Castriot.

Les trois ministres regardèrent avec étonnement la princesse et Nephtaly, qui baissèrent leurs yeux où tout leur amour pouvait se lire; puis, sur l'ordre du Mécréant, on abandonna le château. Les pauvres habitants lui dirent adieu de l'œil et du geste; bientôt ils perdirent de vue ses masses romantiques, et néanmoins ils regardèrent toujours en silence et dans l'espace la direction de ce bel édifice.

Le silence de la destruction envahit Casin-Grandes!... Bientôt Raoul le chevrier arrive tout haletant... il entre sans obstacle dans les cours, il regarde avec surprise le désolant spectacle de cette destruction récente, qui n'a rien que de navrant: les ruines consacrées par le temps ont quelque chose de poétique, elles jettent dans l'âme un sentiment de mélancolie; tandis que les ruines encore empreintes de carnage et pour ainsi dire palpitantes n'ont rien de gracieux et font horreur!... Raoul erre partout et n'en peut croire ses yeux: ce château, naguère si plein, si vivant, est morne, rien ne l'anime; il est comme un squelette. Le chevrier entend un léger bruit qui retentit dans les cours... il approche, et ce qu'il voit semble compléter le tableau. C'était le vieux cheval de Bombans qui broutait une mousse.

Après avoir examiné ce spectacle, le jeune et beau pâtre enfourche le cheval quadragénaire, le force sur ses vieux ans à galoper; et Raoul se dirige vers Aix, en accordant un soupir et une larme à la ruine de ce beau château et à celle de la race des rois de Jérusalem... A une lieue d'Aix, le chevrier rencontra un vieillard monté sur un cheval fringant, et à la manière dont il le gouvernait et dont il portait ses armes, il était facile de reconnaître un guerrier blanchi sous le casque.

— C'est vous! s'écria le vieillard.

— Hélas!... répliqua Raoul, Casin-Grandes est pris!...

— Ciel! l'imprudent!... quelle folie!... continua le vieillard. Courons, volons!...

Tous deux s'élancent vers la capitale de la Provence, et ils disparurent cachés par le nuage de poussière qui s'éleva sous les pas de leurs chevaux.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME

Fin contre fin. Double catastrophe.

Pendant que Raoul pressait les flancs étiques du cheval de l'intendant, afin de pouvoir suivre le vieillard, le roi Jean II et sa farouche escorte s'avançaient en grande hâte vers la forteresse d'Enguerry.

Lorsque le cortège parvint à l'endroit de la Colline-des-Amants où le juif rencontra Clotilde, la princesse et Nephtaly se le montrèrent en même temps par un regard empreint de toutes les suavités de la mélancolie. Ce coup d'œil, plein d'une certaine grâce funéraire, semblait contenir toute l'histoire de leurs amours enchanteresses. Clotilde s'appuya bien légèrement sur l'épaule de son bien-aimé; les boucles de leurs cheveux se mêlèrent; et parmi les captifs, eux seuls, au moyen de ce tacite langage des âmes, cueillirent une fleur au milieu de ce vaste champ d'infortune. Et n'étaient-ils pas réunis?... Qu'importe que ce fût par le malheur!... ils se voyaient!... et se voir est tout en amour!...

En ce moment, Trousse-Judas, horriblement fatigué par les cahots de la voiture qui renouvelaient les douleurs de ses jambes meurtries, rompit le silence en s'écriant:

— Je souffre!

— Tu n'as que ce que tu mérites, vil apostat, traître!... répliqua l'évêque; fuis d'ici! va au bout du chariot, n'approche pas de ceux que tu as livrés... La présence d'un Judas est un supplice!...

— Ne l'injuriez pas, interrompit Jean II d'un ton calme, il a suivi le penchant de la nature en se conservant à nos dépens. Faut-il le blâmer d'avoir été homme avant d'être

sujet... nous n'avons pas tous la force d'être des héros... peut-être nous aurait-on toujours découverts? Maître Trousse, nous vous pardonnons!

— Moi, monseigneur!...

Et Trousse, confus, se réfugia à l'extrémité du chariot.

— Messieurs, dit le monarque à voix basse, nous nous trouvons dans des circonstances graves!...

— Très graves, répéta nonchalamment Kéfalein, qui conservait l'insouciance de son caractère au milieu de ces événements.

— Voilà ce que c'est que de n'avoir pas suivi mes conseils, s'écria l'évêque, ou plutôt si nous avions trente mille hommes...

— Confions-nous à la Providence, interrompit Monestan en levant les yeux au ciel, la résignation est la première vertu du sage!...

— Que peut être devenu le chevalier noir? murmura le prince, et comment se fait-il qu'il ait pu nous abandonner?... Allons, soumettons-nous à la main qui nous frappe!... Dieu le veut!...

— Dieu a donc voulu que l'on pillât tous nos trésors? s'écria Bombans; et on les a tellement dispersés, qu'il est impossible que le compte s'y retrouve jamais!...

— Qu'importe! répondit le monarque.

Cette parole soulagea Bombans, qui pensa que ce pillage serait une éponge pour laver ses comptes de tout reproche.

— Ils auront brisé la chaise de Mélusine! continua le prince.

— Et brûlé la tapisserie, ouvrage de la sainte Vierge! observa Monestan; c'était la plus précieuse relique de la chrétienté.

— Et ils ont emporté toutes nos armes! ajouta Hilarion.

— Que de malheurs!... s'écria Kéfalein en voyant Michel-l'Ange faire caracoler *Vol-au-Vent* autour du chariot.

— Ces malheurs, dit le beau juif à l'oreille de Clotilde, sont mon ouvrage, j'en suis le seul coupable!... mais peut-être pourrais-je les réparer...

— Et comment, Nephtaly?...

— Hélas!... tenez... voici mon seul espoir... (Et il montra à Clotilde un anneau d'argent très grossier qu'il portait à son index gauche.) Je jure, reprit-il, que si je puis échapper à ce nouveau malheur je ne m'exposerai plus à de pareils dangers!... Ah! ma Clotilde, qu'ai-je fait?...

— Qui parle en ce moment à notre fille? demanda le prince avec curiosité.

— C'est le juif Nephtaly, répondit Bombans.

— Ciel!... s'écria Jean II, ô comble de misère, un juif à nos côtés!... et il parle à notre fille!...

— Et ils s'aiment, ajouta Michel-l'Ange, qui passait.

A ces mots, le vieux monarque se tourna vers l'endroit où il supposait Clotilde, et il dit avec l'accent de la plus profonde douleur:

— Serait-il vrai, ma fille?...

La jeune vierge ne répondit rien, et Jean II consterné baissa la tête sur sa poitrine; mais Castriot cria sur-le-champ au Vénitien:

— Infâme et vil calomniateur, non content de la vie de nos rois, prétends-tu pouvoir noircir leur sublime caractère et la pureté de ma bienfaitrice que je suis en tous lieux?... Ah! si j'avais mon sabre!... Meurs, Castriot, tu vois tes rois insultés et tu ne peux les venger, meurs!...

A ces paroles, le prince parut se réveiller comme d'un songe, et la faible rougeur de sa figure annonça qu'il saisissait avec joie l'espérance que lui donnait l'idée du fidèle Albanais.

Les trois ministres attribuèrent le vif incarnat qui envahissait le charmant visage de Clotilde à la honte que lui causait une telle accusation: la jeune fille se sépara insensiblement du bel Israélite qui était en proie à des torrents de volupté en interprétant le silence de sa bien-aimée comme un nouvel aveu de son amour. Ils se jetèrent encore quelques furtifs regards pleins d'un feu céleste. Déjà la princesse voyait cette infortune comme la source de son bonheur: « Pauvre orpheline, je pourrai l'épouser! » se disait-elle, et elle regardait Nephtaly avec un doux sourire.

— Tant que nous serons en route, observa Hilarion, nous avons encore l'espoir d'être délivrés par le chevalier noir.

Michel-l'Ange, qui entendit ces paroles, en sentit toute la force; il ordonna d'aller encore plus vite, et bientôt l'on aperçut le faîte des murailles de la forteresse d'Enguerry. Josette fut la seule en qui cette vue n'excita pas le désespoir, car cette fille de la Provence avait l'âme tout occupée des plaisirs qu'elle pourrait goûter avec son cher le Barbu! Qu'il faut d'énergie pour dompter la nature!...

Enfin l'escorte franchit le fatal porche sur lequel il semblait qu'on eût écrit, comme sur celui de l'enfer: *Entrez et laissez l'espérance!...* Tous les cœurs se serrèrent lorsqu'on entendit relever le pont-levis et que les trésors, le prince et sa fille furent dans la cour de la forteresse du Mécréant; chacun se regarda tristement sans proférer une parole.

— De quoi le prince pourra-t-il vivre? dit Taillevant, quel ragoût faire dans de petites cuisines comme celles-là?... Tout sera mauvais!...

Et il s'appuya sur Frilair, qui imita le désespoir de son illustre chef.

Tous les prisonniers vulgaires furent entassés dans des caves, et l'on amena dans la salle basse du Mécréant le prince, sa fille, les trois ministres, le beau juif, Bombans, Trousse, Josette, Taillevant, Castriot, Marie et le reste de la Cour. Le terrible Enguerry ne tarda pas à reparaître après avoir serré sa part du butin et quitté son armure pour reprendre la dalmatique, ornement des seigneurs de ce temps.

Le prince et Clotilde étaient seuls assis, et chacun se tenait respectueusement debout. Le Mécréant fut frappé de ce spectacle, et son orgueil en fut agréablement chatouillé: il s'alla mettre dans son fauteuil rouge, dessous son dais de bois, et il regarda ses prisonniers. Leurs différentes attitudes, la beauté touchante de Clotilde et du juif, la majesté du prince, les poses de ses ministres, le jour sombre qui passait à peine par les vitraux de couleur, et la simplicité du lieu rendaient cette scène digne du pinceau

d'un peintre; et le Mécréant, Michel-l'Ange, Nicol et la folle composaient un groupe remarquable par les expressions de ces quatre physionomies diversement sauvages.

— Mon compère, dit l'Italien à Enguerry, je crois qu'il serait assez urgent de nous défaire sur-le-champ du prince et de sa fille.

— Et pourquoi?... répondit vivement Enguerry.

— Corbleu! parce qu'il n'y a que les morts qui ne reviennent pas, et l'on s'est toujours bien trouvé de cet axiome politique.

— Oui!... répondit Enguerry avec un sourire sardonique, mais je m'en trouverais fort mal... et je veux conserver la vie de mes prisonniers; si Venise les veut, qu'elle me les paie! Où est votre or?... Croyez-vous, mon bel ami, que j'irai me mettre à votre discrétion en les faisant périr? Avez-vous affaire à un jeune étourneau politique? Grâce à Jean sans Peur, mon maître, j'en sais long!...

— Ainsi, dit Michel-l'Ange stupéfait sans le faire paraître, je n'aurais, à votre compte, travaillé que pour vous?...

— Eh! c'est vrai, mon féal!...

— Ah! mon compère!... mon ami!...

— Ton ami!... raie cela de tes papiers! il n'y a d'autre lien entre nous que l'intérêt, et ce lien est rompu pour le quart d'heure.

Le Vénitien, semblable à un renard pris au piège, et honteux de s'être laissé jouer et de n'avoir pas pris toutes ses précautions, sentit la force de la position d'Enguerry: il resta, sans mot dire, les yeux fixés sur la table, et réfléchit à la manière dont il sortirait de cet état critique.

— J'entends bien, continua le Mécréant, qu'une fois le prince et sa fille morts tu aurais pris le large! Mais à d'autres!... et si tu fais mine de vouloir me jouer, je saurai te mettre à l'ombre.

Affectant alors un léger sourire qui semblait couvrir de sombres desseins, ainsi que des fleurs cachent un précipice, le cauteleux Italien s'écria:

— Allons, mon compère, nous sommes d'égale force. Je ne le croyais pas.

— Tu conviens donc de ta félonie?

— Que diable voulez-vous? c'était tout naturel. A ma place vous en auriez peut-être fait autant. Eh bien! maintenant nous jouerons à jeu découvert; et si pour le moment vous avez les as, c'est à moi à les mettre de mon côté, ou plutôt, ajouta-t-il en voyant les regards du Mécréant, je vais m'exécuter et réfléchir pour vous compter ces deux millions. Par saint Marc et *Diavolo*, vous êtes grand politique, car vous avez vaincu Michel-l'Ange.

— Double coquin, tes louanges ne m'empêcheront pas de prendre mes sûretés, et, comme deux valent mieux qu'une, je commence par disposer de mes prisonniers de manière à les soustraire à tes ruses et à tes poisons.

Alors Enguerry, jetant un regard sur les captifs, s'écria:

— Nicol, que l'on avertisse le Barbu (Josette tressaillit) de venir chercher ce juif qui a l'audace d'être mon rival. On lui donnera la question de l'huile bouillante, et s'il n'avoue pas où sont ses trésors, qu'on le mette à la barigoule.

Clotilde serra la main de Nephtaly, et, après lui avoir lancé un dernier regard, elle s'évanouit et s'appuya sur Castriot en murmurant:

— Adieu!

Il existait une rivalité entre Nicol et le Barbu. Ce dernier, par des raisons que l'on ne tardera pas à connaître, se tenait à l'écart depuis que les habitants de Casin-Grandes étaient entrés. Chargé de tout le poids de la colère du Mécréant, qui le soupçonnait d'avoir de l'humanité, de le trahir et d'entretenir des liaisons avec le château du roi de Chypre, car Michel-l'Ange n'avait pas manqué de dire au Mécréant ce dont il avait été témoin, le Barbu, pressentant l'avenir et attiré par une foule de sentiments vers Casin-Grandes, flottait dans ses résolutions.

Quant à Nicol, il aspirait à être premier-lieutenant, et partant il ne manquait jamais de nuire à l'époux de l'amoureuse Josette.

Enguerry aimait assez ces rivalités, et il avait soin de les entretenir, parce qu'elles tournaient à son avantage, en ce que ses soldats cherchaient à se surpasser les uns les autres, soit en courage, soit en fidélité, et qu'en les occupant entre eux il obviait aux attentats dont il aurait pu être l'objet, si parmi eux il se trouvait un homme entreprenant.

Aussi Nicol, en revenant, dit au Mécréant, avec un air de mystère, que le Barbu paraissait avoir de la répugnance à se rendre à ses ordres: en effet, le premier-lieutenant marchait à pas lents. Alors Enguerry donna l'ordre à deux de ses soldats de se saisir du juif. Ce dernier, avant de quitter Clotilde, lui déroba un baiser et lui dit à voix basse:

— Espère!

Et Enguerry l'entraîna.

Marie, comme mue par un instinct indéfinissable, dit au juif, quand il passa près d'elle:

— Mon ami, que tu es jeune et beau! Je suis laide et sans utilité pour le monde; tu vas souffrir beaucoup, je suis insensible au bien comme au mal; qui empêche donc que l'on ne me prenne à ta place?

Le juif sourit à Marie et lui dit ce seul mot:

— L'intérêt.

La folle continua en pleurant:

— On arrache un jeune chêne et on laisse végéter un vieil orme. Où est l'intérêt?

Le Mécréant sortit avec Nephtaly.

Alors Clotilde, se réveillant comme d'un songe, demanda au fidèle Albanais:

— Il m'a parlé? qu'a-t-il dit? Le son de sa voix a retenti dans mon âme; où sa bouche s'est-elle posée?

Castriot fut tellement étonné de ce langage, qu'il ne répondit rien; et la jeune fille, en voyant sortir l'Israélite, retomba dans une sombre léthargie. Ses yeux, après avoir erré, se fixèrent sur la porte par laquelle Nephtaly avait disparu; elle pâlit comme la neige des Alpes et resta immobile, froide et semblable à la statue d'un tombeau.

En ce moment on entendit le Mécréant se mettre en



Marie Stoub

fureur et réprimander le Barbu, puis il rentra avec Nicol en répétant:

— Et s'il n'avoue rien, qu'il meure!

— Castriot, je succombe.

Et Clotilde tomba dans les bras tout disloqués de l'Albanais, qui, surmontant ses douleurs, la retint et chercha à la ranimer.

Marie, à l'aspect de la chute de sa fille de lait, se mit à pleurer en disant:

— Les deux êtres que j'ai nourris auront une fin malheureuse; mon lait est mortel.

Et elle se frappa le sein et la poitrine.

— Qu'a donc ma fille? demanda le prince avec une inquiétude extrême.

— C'est le froid de cette salle qui l'aura saisie, répondit l'Albanais.

— Grand Dieu! nous avez-vous abandonnés? s'écria Monestan, qui s'agenouilla et se mit en prières.

L'évêque regardait les armures dans la salle, il les convoitait de l'œil et cherchait les moyens de s'en emparer pour mourir les armes à la main. Quant à Kéfalein, il contemplait son prince avec douleur, sans pouvoir assembler d'autre idée; Trousse était accroupi dans un coin et Josette pensait à le Barbu.

En ce moment le Mécréant, s'apercevant que Michel-l'Ange s'approchait insensiblement de l'endroit où se tenaient le prince et sa fille, s'écria:

— Nicol, mon ami, conduisez le roi Jean II et la belle Clotilde dans le cachot dont voici la clé, et ayez soin de me la rapporter.

Il échappa un mouvement de dépit à l'Italien, tandis qu'un autre mouvement causé par la douleur agita le groupe des captifs. Enguerry, se tournant vers Jean II, ajouta avec un sourire ironique:

— Ce n'est pas par cruauté, monseigneur, nous connaissons les égards que l'on doit aux rois: ce que j'en fais, c'est pour votre sûreté personnelle, car voici, dit-il en montrant Michel-l'Ange, un diable envoyé par l'enfer ou Venise, c'est

tout un, qui serait capable de vous dépêcher pour l'autre monde avant que l'on eût regardé par où et comment. D'ailleurs, vous réfléchirez plus à l'aise avec votre fille s'il ne serait pas très convenable de me prendre pour gendre; si cela était, morbleu! vous seriez maître de la Chypre avant un mois.

A ces derniers mots, l'évêque tressaillit.

Jean II, sans rien répondre, embrassa ses trois ministres, serra la main du fidèle Castriot, dit adieu à ses sujets, pleurant de rage, et quand ce fut à Bombans, il ajouta:

— Je vous donne ce que vous avez pris.

Trousse s'écria:

— Et moi?

Cette scène touchante ne fut pas de longue durée, car Nicol attendait; le prince recommanda à ses ministres de récompenser ses serviteurs fidèles s'ils rentraient jamais en Chypre; puis, versant une larme et leur disant adieu pour la dernière fois, il s'appuya sur le bras de Clotilde; et le père et la fille, se soutenant l'un l'autre, suivirent en silence le farouche Nicol.

— D'honneur, bonhomme, vous êtes pathétique, dit le Vénitien à Jean II; je n'avais qu'une larme à répandre et la voici dans mon œil.

Le monarque disparut et la salle sembla vide.

Le lieutenant les conduisit à un horrible cachot situé sous les fossés de la forteresse; le jour n'y pénétrait pas, l'air en était fétide. Nicol fit gronder les serrures rouillées et referma la porte par-dessus Jean II et Clotilde.

Le vieillard, se dépouillant aussitôt de sa dalmatique, voulut en envelopper sa fille chérie qu'il entendait soupirer.

— Mon père, je vous remercie.

— Clotilde, je l'ordonne.

— Mon père, je suis jeune et puis supporter le froid mieux que vous.

— Ma fille, ma carrière est finie, je puis mourir; mais vous, vous devez vous conserver.

— O mon père aimé! je serais au milieu des recherches

du luxe et de la grandeur, que rien ne m'empêcherait de mourir. Mon arrêt est porté, je sens mon âme se glacer.

— Que voulez-vous dire?

— Ce n'est pas mon secret, je n'en puis disposer.

Et elle ajouta bien bas:

— Il meurt en ce moment, et sa pensée dernière m'environne. Ah! Nephtaly! je reçois ton âme si elle vient errer à mes côtés.

Elle se mit à pleurer.

Le vieillard s'appuya contre les murs humides de sa prison, il attira Clotilde sur son sein, et, l'enveloppant de sa dalmatique, il se mit à réfléchir profondément sur les étranges paroles qui étaient échappées à sa fille et sur les larmes qu'il lui entendait répandre.

Pendant ce temps, le Barbu avait conduit le bel Israélite vers l'endroit où se faisaient les exécutions du Mécréant, c'est-à-dire en face de la poterne, le seul endroit faible de la forteresse.

Là, tous les instruments des divers supplices se trouvaient toujours disposés, et l'on n'eut qu'à allumer du feu sous une vaste cuve remplie d'huile.

Le Barbu et l'Israélite étaient à côté l'un de l'autre et assez éloignés du groupe des soldats qui s'approchèrent pour contempler cet horrible spectacle. Quand l'huile commença à bouillonner, le juif, faisant un signe au lieutenant, lui dit à voix basse:

— Est-ce que Jean Stoub serait assez lâche pour tuer son bienfaiteur?

En s'entendant appeler par son nom, Jean Stoub eut un léger frisson et parcourut le juif d'un air investigateur:

— D'où me connais-tu et qu'as-tu fait pour moi?

Alors Nephtaly présenta à Jean Stoub l'anneau d'argent qu'il avait à la main en lui disant:

— Regarde.

— Grand Dieu! s'écria Jean Stoub, que vais-je devenir? que faire?

— Il faut me sauver; cela seul peut t'obtenir ta grâce auprès du roi de Chypre.

— Ah! répliqua le lieutenant, je vous jure que ce fut la misère qui me conduisit à ce repaire; j'ignorai longtemps que le prince était à Casin-Grandes, et quand je l'appris, la honte m'a empêché d'y aller; elle était bien forte, puisque je n'ai pas été embrasser ma pauvre mère qui me croit mort et que je viens de voir entrer. Aussi, quand l'ambassade arriva ces jours passés, j'eus de cruels remords, et ce fut moi qui donnai avis des desseins du Vénitien. Il paraît que le pâtre a réussi à sauver le prince et sa fille.

— Oui, dit Nephtaly.

L'huile jetait de gros bouillons, et les soldats criaient à le Barbu de ne pas retarder leurs plaisirs. Alors le lieutenant s'écria:

— Dussé-je périr, il ne sera pas dit que j'aurai arraché la vie à celui qui me l'a sauvée! Allons, vous autres! ajouta-t-il tout haut en s'adressant aux spectateurs, retournez à vos postes; qui vous a donné l'ordre de les quitter?

Les soldats se retirèrent en murmurant.

— Vous en irez-vous? répéta le lieutenant.

Quand ils furent à leur poste, Jean Stoub, ouvrant précipitamment la poterne et abaissant le petit pont-levis qui s'y trouvait, poussa le juif en dehors en lui disant:

— Rompez les chaînes et sauvez-vous!...

En un instant, Nephtaly fut à cent pas de la forteresse; les sentinelles sonnèrent le cor d'alarme, et le Barbu, songeant aux suites de cette affaire, se disposait à suivre le bel Israélite, quand Nicol, qui dans ce moment venait d'incarcérer le monarque et paraissait dans les cours, s'élança comme un aigle sur son rival. Jean Stoub, malgré les coups de clé dont Nicol l'assaillait, triomphait déjà de son ennemi, lorsque les soldats attirés par la dispute arrivèrent, et l'on s'empara de l'infortuné Jean Stoub!... Mais le juif était hors de danger et s'enfuyait à travers la campagne comme une gazelle poursuivie.

— Traître! s'écria Nicol, tu mourras!...

— Au moins j'aurai payé ma dette, dit Stoub, et un peu plus tôt ou un peu plus tard, il faut toujours mourir!...

— Raisonne, ton affaire est claire, et me voilà pour sûr premier-lieutenant.

L'on s'avança vers la salle d'Enguerry...

Le Mécréant surveillait tous les mouvements de Michel-l'Ange comme un général examine ceux de ses ennemis, et il agitait déjà en lui-même la question de savoir s'il ne serait pas prudent d'enfermer le Vénitien, et si, en le traitant comme ennemi, il ne s'ôtait pas tout moyen de correspondre avec le Sénat, etc... lorsque le bruit des pas de tous ses soldats et leurs murmures retentirent dans la salle.

Etonné de ce tumulte, Enguerry se lève et il voit paraître à la porte de la chambre son premier-lieutenant contenu par deux soldats et traîné par le triomphant Nicol, qui s'écrie:

— Monseigneur, faites justice d'un traître!...

— Et quel est son crime?...

— Il vient d'ouvrir la poterne et de rendre la liberté au juif!... répondit Nicol.

— Est-ce vrai? demanda le Mécréant au coupable.

Jean Stoub se tut.

— Qu'on le plonge à la place du juif dans l'huile bouillante!...

A ces mots, Josette tombe évanouie, et les trois ministres, Castriot et tous les Cypriotes s'écrient:

— C'est lui!...

Marie Stoub se retourne. Plus prompte que l'éclair, elle saute au cou de le Barbu et fait retentir la voûte de ces cris:

— Mon fils!... mon fils!... tu m'es rendu!... Est-ce vrai?... mon fils Jean!...

Elle le couvre de baisers, elle le caresse, et Jean Stoub rend à sa mère tous ses embrassements en pleurant de joie.

— J'ai sauvé mon bienfaiteur et revu ma mère! Que puis-je désirer?... s'écria-t-il. Ma mère! adieu, ma bonne mère!

Marie ne se lassait pas de répéter:

— Mon fils!... mon fils!...

C'était le seul mot qu'elle pût proférer, la seule idée

qu'elle eût, et cette idée comprenait toutes celles qu'enfante la raison humaine, car son feu céleste reparaissait déjà sur le visage de l'Innocente.

— Délivrez-moi de ces cris, dit le farouche Mécréant, et qu'on l'emmène!...

Alors Marie, sans prononcer une parole, et plus rapide qu'une flèche, s'élance sur Enguerry, lui enfonce ses ongles crochus dans la gorge, ouvre une artère et la déchire... Le sang coule à gros bouillons, et le Mécréant tombe en portant la main sur son épée... il expire. La folle, semblable au vautour qui s'acharne sur Prométhée, continue à se baigner dans le sang de sa victime: elle jette un coup d'œil égaré sur l'assemblée épouvantée, et, plongeant ses mains rougies dans le flanc du brigand, elle l'écorche, le creuse, brise les chairs et en retire son cœur encore tout palpitant. Elle le montre avec une joie pleine d'ingénuité, et le remue par un geste qui peignait le délire de la vengeance et de l'amour maternel; elle saute et jette de petits cris inarticulés... Sa chevelure éparse, ses yeux hagards, ses convulsions, le sang qui souille ses vêtements en désordre, lui donnaient l'air d'une furie poursuivant Oreste!... Une certaine horreur se répandit dans toute l'assemblée, profondément émue.

Le seul Michel-l'Ange, arrêtant le bras de l'Innocente, prit le cœur du Mécréant avec la pointe de son épée, et dit avec un sourire sardonique:

— Je vous prends à témoin qu'il avait un cœur... c'est à noter... Du reste, je ne croyais pas que Capeluche dût mourir horizontalement...

— Il est pourtant mort!... s'écria Trousse, qui ne pouvait jamais se faire à l'idée de la destruction.

— Que Dieu ait pitié de lui! dit Monestan, il n'a pas seulement eu le temps de dire un seul *Ave*... et de se repentir.

Marie alla se réfugier dans un coin de la salle et s'y accroupit: elle se mit à essuyer toutes les taches qui souillaient sa robe et à rétablir le désordre qui régnait dans ses vêtements, ce dont elle commençait à s'apercevoir... Mais, jetant un regard à son fils, elle lui fit signe de venir à ses côtés... Ce signe avait quelque chose de gracieux, de délirant et de raisonnable: il peignait très bien ce premier moment qui se trouve entre le bon sens qui revient et la folie qui expire.

Au double sourire de sa mère, Jean Stoub profita du premier moment de la stupéfaction, et, se dégageant des mains de son rival ébahi, il rejoignit sa pauvre mère et Josette.

Les Casin-Grandésiens commencèrent à espérer, et l'évêque détacha tout doucement les armures suspendues, pendant que Trousse déliait Castriot. En un instant Kéfalein s'arma, ainsi que l'intendant et tous les seigneurs cypriotes.

L'habile Vénitien vit en un clin d'œil l'avantage qui résultait pour lui de la mort d'Enguerry, et il résolut d'en recueillir tous les fruits; il convoitait déjà les clés que Nicol avait à la main, afin d'aller sur-le-champ faire périr les victimes désignées par le Sénat de Venise.

Cependant, au bruit de cette aventure, les soldats accoururent, les sentinelles quittèrent leur poste, et tout afflua dans le vestibule et la salle. Les plus avancés contemplaient avec une muette stupeur la mare de sang dans laquelle nageait le cadavre de leur chef. Cette multitude de têtes tendues et attentives jointes à celles de nos héros formaient un coup d'œil pittoresque et original.

Alors on peut dire que tous les intérêts étaient en présence, et Michel-l'Ange, sachant combien est forte la première impression, se hâta de prendre la parole et il s'écria:

— Amis! croyez-vous que le diable doive perdre quelque chose à la mort d'un de ses plus dignes suppôts?... Eh! par la queue du lion de Saint-Marc! tâchons qu'il ne s'en aperçoive pas, il nous retirerait sa protection. Le Mécréant est mort! Eh! mes amis, ne vous en étonnez pas: il ne faut ni le plaindre ni le pleurer; il est admis au foyer des enfers, et il y est à jamais. Notre tâche, c'est de l'imiter fidèlement et de faire son oraison funèbre par nos actions. N'apostasions pas!... Ventre-mahom! s'il vous faut un chef, je vous

en servirai! je vous promets que la gaieté, la gaspille et les affaires iront toujours ensemble et n'en iront pas pis!... Nous allons célébrer par un ample festin l'heureuse recrue que vient de faire Lucifer, et auparavant je vais expédier les affaires d'urgence... Donne-moi tes clés, mon cher Nicol. Je ne veux pas faire languir ce généreux roi de Chypre; va, Nicol, tu sais comme je t'ai toujours distingué: aussi tu seras mon premier-lieutenant et même un peu le capitaine... donne...

Et Michel-l'Ange tendit sa main.

— Donner les clés!... s'écria le lieutenant avec un air rechigné; je ne dois les remettre qu'au comte Enguerry; il est mort, que l'on montre son héritier ou son successeur, je m'en dessaisirai; mais, quant à vous, monsieur l'ambassadeur, vous n'avez pas encore la branche de cyprès au casque, et vous voulez nous commander?...

La foule entière murmura en tant de sens divers, qu'il était à croire qu'il se formait dans son sein un parti nicollien et un parti vénitien.

— Allons, mon ami Nicol, reprit l'Italien avec bonhomie et le ton de l'amitié, tu sais bien qu'Enguerry n'a fait cette expédition que pour la Sérénissime République, et si tu veux consommer ce petit service pour elle, je me charge d'obtenir que l'on reporte sur toi les récompenses promises au Mécréant: tu serais général au service de la Sérénissime République vénitienne, noble, sénateur, et peut-être par la suite deviendras-tu doge!...

A cette brillante perspective, présentée par l'adroit Vénitien qui s'était appuyé sur l'épaule de Nicol, ce dernier parut prêt à donner les fatales clés. Alors Monestan, en grand ministre et en sujet fidèle, s'écria:

— Et moi, brave lieutenant, je vous donnerai le titre de généralissime des troupes du roi de Chypre, si vous voulez le sauver!...

A ces mots, Nicol se tourna du côté de Monestan.

— Eh! mon ami, dit Michel-l'Ange en l'arrêtant, le royaume est conquis, et leurs troupes sont imaginaires!...

Alors Nicol revint contre l'Italien.

— Je vous donnerai un million sur les trésors du roi de Chypre, reprit Monestan.

A cette exclamation, le lieutenant regarda de nouveau le ministre, qui ajouta pour le décider:

— Et songez que vous obtiendrez votre pardon; que, rentrant dans le sentier de la vertu, vous serez tranquille, et que le Ciel applaudira à votre conversion.

— Amen, dit l'Italien; voici, par ma foi, un bel *orémus*! Eh! mon compère! moi, je t'abandonnerai ma part dans les deux millions que le Sénat a promis à ceux qui livreraient le roi de Chypre.

Nicol resta indécis.

— Nous vous paierons trois millions!... crièrent ensemble Monestan, l'évêque et Kéfalein.

Cette fois, le lieutenant fit un geste décisif en faveur des Cypriotes.

— Et par la Vierge de Lorette, dit Michel-l'Ange à voix basse, n'avons-nous pas leurs trésors et ceux d'Enguerry? Je te les laisserai prendre et, de plus, les deux millions du Sénat: tu vas devenir maître du comté d'Enguerry, et tu commanderas tous tes camarades!...

A cette dernière idée, Nicol ne balança plus, et il répondit au Vénitien:

— Par la mort! exécutez vos promesses et je suis prêt à vous servir...

Puis, se tournant vers la foule étonnée, il ordonna à tous les soudards de se mettre sous les armes. Michel-l'Ange triomphant s'approcha doucement de Nicol, et lui tendit la main pour prendre ses clés, mais le prudent lieutenant les serra dans son sein.

Alors les Casin-Grandésiens, ayant perdu tout espoir, se regardèrent d'un air triste comme pour se dire: « Que va-t-il arriver?... »

Mais en ce moment il se passait dans la cour une autre scène, dont l'issue eut une grande influence sur les événements qui vont suivre. En effet, le Barbu, s'étant glissé à travers ses compagnons, avait rassemblé autour de lui tous ceux en qui il avait remarqué quelque reste d'honnêteté

et d'humanité, et, montant sur une borne qui se trouvait contre le portail, il leur dit avec cette éloquence naïve de geste et de parole que donne la vertu:

— Mes amis, nous voici libres, puisque notre chef est mort; selon les idées les plus naturelles, je devrais vous commander, mais je ne veux user de ce droit que pour vous éclairer. Eh! mes amis, quel métier avons-nous fait jusqu'ici? Sommes-nous des soldats? des hommes qui défendent leur prince ou leur pays? Y a-t-il des brigands plus éhontés que nous?... Eh bien! voici le moyen de réparer en un moment toutes nos fautes; le roi de Chypre, sa fille et sa Cour sont prisonniers... délivrons-les!... ils nous récompenseront, ils nous prendront à leur service, et, rentrant dans la bonne voie, nous y trouverons tout autant de profit; nulle inquiétude, joie, plaisir sans regret, nous nous marierons, et je puis vous assurer à chacun de l'argent et des grades.

Les plus vives acclamations accueillirent l'orateur, et lorsque Nicol et le Vénitien sortirent de la salle suivis de leurs partisans sous les armes, ils virent l'honnête Jean Stoub, à la tête d'une faible partie des forces mécréantiques, qui s'apprêtait à une vigoureuse résistance en exhortant ses adhérents.

A l'aspect de son adversaire échappé à la mort qu'il lui destinait, et devenu redoutable par son cortège, Nicol se mit en fureur et harangua ses partisans, pour les engager à s'emparer de Jean Stoub. Le Vénitien se contenta de surveiller Nicol, qu'il suivait dans tous ses mouvements, afin de pouvoir s'emparer des clés qu'il ne cessait de convoiter.

Les deux troupes s'excitèrent par des questions et des injures; la discorde, qui revenait d'un chapitre de bernardins, leur souffla sa rage et ses poisons, et ils ne tardèrent pas à en venir aux mains. Le rusé Jean Stoub, ne perdant pas la tête, courut ouvrir la prison des habitants de Casin-Grandes, et ils ne furent pas lents à s'armer et à soutenir leur libérateur. Alors le démon de la guerre déploya toute sa furie et fit retentir toutes ses trompettes dans les cœurs

des brigands; la cour offrait l'original du beau tableau de la *Révolte du Caire*: ce n'étaient que cris, coups, sang, blessures, tapage, et, par moments, un effroyable silence interrompu par le bruit des armes plus horrible encore.

On sent qu'à ce tumulte Kéfalein, Castriot, l'évêque et tous nos héros étaient accourus; et que leurs exploits se ressentirent, et de l'espoir qu'ils conçurent et de la nécessité. Trousse, regardant la bataille par les croisées de la salle, se mit à encourager les assaillants par ses cris et ses éloges. Josette et Marie, appuyées l'une sur l'autre, tremblaient de peur en voyant le danger que courait leur bien-aimé; elles craignaient de le perdre une seconde fois; néanmoins, une sorte d'orgueil vint s'emparer de leurs âmes à l'aspect de ses efforts et de son courage.

Malgré le renfort que Jean Stoub s'était procuré en armant les prisonniers, il se trouvait encore le plus faible: entouré de l'intrépide Kéfalein, de l'évêque, de Castriot et des plus braves des habitants de Casin-Grandes, tous ses efforts tendaient à faire périr Nicol, son adversaire. Ce dernier et Michel-l'Ange encourageaient leurs soldats en promettant des récompenses; Michel-l'Ange surtout redoublait de valeur, de zèle et de gaieté, car il sentait que ce combat d'un instant devait ou le faire réussir dans ses desseins ou les ruiner; et comme les Casin-Grandésiens voyaient aussi leur perte ou leur salut, on peut juger de l'acharnement avec lequel on combattait.

Jean Stoub avait choisi une position qui augmentait encore le désespoir de sa troupe, car il était adossé contre un mur, et les gens de Nicol l'entourant de toutes parts, on ne pouvait se reculer pour reprendre haleine; il fallait triompher ou se résigner à périr. Jean Stoub, vaillamment secondé d'Hilarion et de Castriot, formait, avec l'élite de nos héros, un groupe qui, partout où il se portait, faisait pencher la balance en faveur des Cypriotes. Enfin, comprenant de quelle importance il était de se saisir de Nicol, puisque lui seul avait les clés de la prison du prince, et que si l'on pouvait s'en emparer on ferait sauver Jean II pendant le combat, quitte à périr, le Barbu, Castriot et l'évêque

entourèrent le lieutenant et s'acharnèrent sur lui. Michel-l'Ange ne chercha point à le défendre, car il se défiait de Nicol; il feignit d'attaquer Bombans et ne cessa cependant d'avoir l'œil sur le lieutenant.

Castriot se désespérait, parce que son fameux sabre était cassé, et qu'il ne maniait pas aussi bien l'épée; saisissant le moment où Nicol se défendait contre l'évêque et Jean Stoub, il le tourna, et sans s'inquiéter des coups qu'il recevait de ceux qui protégeaient leur chef, il lui plongea son épée dans son gorgerin; Nicol tomba en prononçant un effroyable juron.

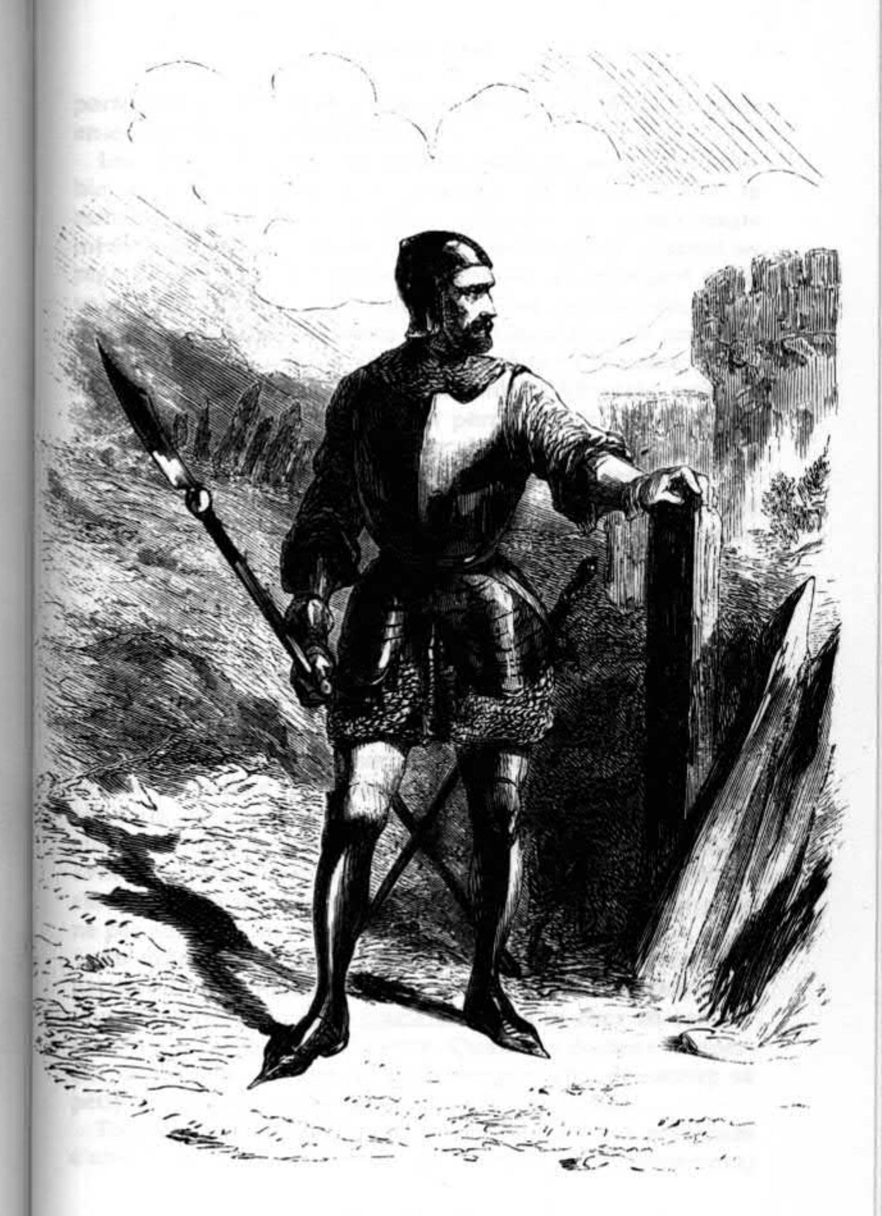
La vue de la mort du lieutenant, loin de calmer le combat, alluma une rage nouvelle dans le cœur de ses amis, et l'on défendit son corps comme celui de Patrocle dans l'*Iliade*; mais il arriva un malheur plus grand que celui de l'*Iliade*.

En effet, aussitôt que Michel-l'Ange vit tomber Nicol, il se précipita sur lui avec la célérité de l'aigle qui fond sur sa proie et s'empara des clés avant Castriot, dont les membres disloqués ne permirent pas qu'il gagnât l'Italien de vitesse: avant que l'Albanais eût retiré son épée, le Vénitien avait pris les clés, et les soldats s'étaient saisis du corps de Nicol, sur lequel on s'acharna comme des corbeaux dévorant un cadavre.

A peine Michel-l'Ange eut-il les clés que, semblable à un loup chargé d'un agneau, il traversa tous les combattants, en baissant la tête et ne s'arrêtant pas pour venger les coups qu'il reçut; il se dirigea vers les cachots avec une ténacité et une ardeur qui firent frémir les Casin-Grandésiens.

Aussi, en voyant la manœuvre de l'Italien, l'héroïque Bombans et Castriot l'intrépide rassemblèrent leurs forces et coururent après Michel-l'Ange avec toute la rapidité que leurs blessures leur permirent.

Mais le Vénitien avait sur eux une assez grande avance; et, se voyant poursuivi, il s'élança vers la porte principale des prisons avec une telle vélocité que, quand l'Albanais et l'intendant y arrivèrent, ce fut pour sentir le vent de la



Jean Stoub

porte que le rusé Michel-l'Ange ferma avec force et pour entendre le bruit des verrous.

Les deux serviteurs du roi de Chypre poussèrent ensemble un grand gémissement et un cri de désespoir que le tumulte des armes empêcha d'entendre; les combattants mêmes ne virent pas cet épisode. Bombans et Castriot se regardèrent avec une profonde tristesse, et ce regard équivalait à l'oraison funèbre de Jean II et de Clotilde; mais, la rage s'emparant de leurs cœurs, Castriot saisit un morceau de bois et se mit à ébranler la porte et la voûte; Bombans se désespérait de ne pouvoir aider l'Albanais, puisque ses mains souffrantes ne le lui permettaient pas; il laissa Castriot faire à lui tout seul le siège de la porte, et il se replia sur le gros de l'armée pour chercher du secours.

Mais, hélas! le parti de Jean Stoub, malgré tout le courage des Cypriotes, venait de succomber sous l'élan que la mort de Nicol avait imprimé aux brigands.

Le Barbu, cerné par le parti nicollien et tout vaincu qu'il était, haranguait ses compagnons vainqueurs pour les engager à se ranger du côté du roi de Chypre! Hélas! ces âmes sans vergogne, n'écoutant rien, et alléchées par le pillage des trésors du Mécréant, désarmaient impitoyablement les Casin-Grandésiens qui se voyaient dans les fers et près de la mort pour la seconde fois. La lueur d'espoir qui venait de briller, le moment de liberté qu'ils eurent, ne servirent qu'à leur rendre ce dernier pas dans le malheur plus cruel encore. L'évêque et Kéfalein seuls se défendaient avec une rare intrépidité et un sombre courage qui disait assez qu'ils avaient juré de mourir les armes à la main, pour ne pas survivre au roi Jean II et à Clotilde.

Au milieu de ce désordre, Josette et Marie faisaient leur partie en se signalant par des cris qui retentissaient dans toute la forteresse; elles couraient dans la cour en sanglotant et s'arrachant les cheveux. Quant au docteur, il aperçut la poterne ouverte, et il s'y dirigea afin de sauver sa petite machine rondelette de ce nouvel esclavage.

Tout à coup l'on entend le bruit sourd des pas précipités d'une nombreuse cavalerie; elle arrive silencieusement;

mais, alors que les brigands, ainsi que leurs captifs, prêtent l'oreille avec attention, un effroyable cri de « Montjoie Saint-Denis!... » retentit à la poterne. « France! France!... Montjoie Saint-Denis!... » Trousse, effrayé, se recula et se blottit dans une chaudière vide en se hasardant à lever la tête quand l'escadron fut passé.

Rapides comme les éclairs d'un orage et furieux comme le vent qui pousse les tempêtes, les chevaliers entrent dans la cour au grand galop, et chargent les brigands avec une impétuosité qui ne leur laisse pas le temps de se reconnaître; le parti cypriote reprend courage, crie:

— Vive le chevalier noir!

Et, sur les ordres de l'évêque et de Kéfalein, il décrit une courbe savante qui cerne le parti nicollien. Se saisir des brigands, les mettre hors d'état de faire la moindre résistance, s'emparer de tous les postes de la forteresse, fut l'affaire de moins de temps que je n'en mets à le dire. Pendant ce temps, deux mille hommes de troupes investissaient le château, s'élançaient dans les fossés et enfonçaient le pont-levis, qu'on se hâta d'aller baisser.

Alors un cri de « Victoire! victoire! » s'éleva subitement et retentit dans les airs: il pénétra jusque dans les souterrains du château. Le religieux Monestan s'agenouilla dans un coin, tendit ses mains au ciel, et y éleva ses humbles prières, sans faste, sans intérêt; aussi son vertueux encens monta vers le trône céleste et fut agréable à l'Eternel.

On précipita les brigands dans le souterrain où naguère ils avaient confiné les Casin-Grandésiens, et la cour n'offrit plus que le spectacle de la joie et de gens qui embrassaient leurs libérateurs; Josette et Marie sautaient au cou de Jean Stoub, et ce dernier mettait en ordre de bataille les brigands fidèles à la vertu et les Casin-Grandésiens.

L'évêque et Kéfalein, ainsi que les plus marquants de la petite cour du roi de Chypre, entouraient le chevalier noir. Il était entre le vieux guerrier que Raoul rencontra naguère et entre le comte de Foix.

Aussitôt que Monestan eut terminé ses actions de grâce et prié Dieu d'excuser ceux qui oubliaient de le faire, sa

seconde pensée fut pour son prince; il le chercha des yeux et ne le vit point.

— Où est le roi?... où est la princesse?... s'écria le vieillard.

Ces mots et l'inquiétude peinte sur le visage du premier ministre arrêtèrent l'essor de la joie, chacun se regarda et scruta tous les coins de la cour.

Le silence de la stupeur régna parmi cette assemblée, un secret pressentiment erra dans les âmes des Cypriotes, et alors on entendit Bombans qui ne cessait de crier au secours; l'on vit Castriot, dont la force ne pouvait ébranler la fatale porte.

On se souvint de Michel-l'Ange et l'on trembla. Jean Stoub, accompagné de deux soldats, courut avec des haches d'armes pour aider l'Albanais, qui rugissait de rage. Pendant ce temps, Kéfalein mettait le chevalier noir au fait des événements qui venaient de se passer, et rien n'égala la douleur et le désespoir de l'amoureux chevalier quand il apprit le danger dans lequel se trouvait la princesse Clotilde, sa chère fiancée. Ses yeux se fixèrent sur la porte, comme tous ceux des spectateurs, et l'on attendit avec anxiété le résultat des efforts du fidèle Albanais...

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME

Il devait être pendu. Retour d'un captif.

Aussitôt que Michel-l'Ange eut barricadé la porte principale des prisons, il fut, comme on doit le penser, au comble de la joie en songeant que rien ne l'empêchait plus d'accomplir sa mission et qu'il n'était point obligé de partager avec un complice le prix du sang qu'il brûlait de répandre. En entendant les coups réitérés que Castriot donnait à la porte, il jugea qu'il n'y avait pas un instant à perdre.

Il se mit donc à parcourir les sombres profondeurs des souterrains, en cherchant le cachot où se trouvait le prince et sa fille. Il remua le trousseau de clés, et s'assura que les diverses cellules de pierre avaient chacune la leur; alors il se rapprocha de la porte principale pour examiner les clés à la faveur du faible jour qui se glissait par les fenêtres, et bientôt il s'aperçut qu'elles étaient soigneusement numérotées; ce dont il rendit grâce au diable!...

Il revint dans le corridor humide en écoutant à la porte de chaque caveau, se doutant bien que le prince et sa fille trahiraient leur présence par quelques paroles ou quelques soupirs, et il marcha légèrement en comptant les cachots et en maudissant le bruit épouvantable que faisait Castriot, qui tâchait toujours d'enfoncer l'entrée de la cave.

Jean II et Clotilde; assis sur un banc de pierre glacé, le seul siège qui fût dans leur horrible demeure, prêtaient une oreille attentive au bruit des armes qui retentissaient sourdement dans la noire enceinte de cette tombe anticipée, et sur ce bruit léger le prince concevait un reste d'espoir,

auquel sa tendre fille était bien indifférente: l'image du bel Israélite mourant dans les tourments l'occupait tout entière, et sa pose était celle de la stupeur.

Au cri de « Montjoie Saint-Denis! » qui parvint à l'oreille exercée du prince, il s'écria:

— Ma fille!... nous sommes sauvés!... nous entendons les cris de guerre ou plutôt les cris de triomphe du chevalier noir.

Clotilde soupira et répondit avec un accent de dépit:

— Nous lui devrons donc trois fois la vie!...

— Ecoutons, ma bien-aimée! l'on brise les portes de ce souterrain!...

Entendant ces mots, Michel-l'Ange s'écria:

— Ah! ils sont ici!... Victoire! victoire! ils se sont trahis eux-mêmes!... Grand merci, Lucifer...

— L'on nous cherche, continua le prince, qui distinguait le bruit des pas légers de l'Italien.

Et il s'empressa de frapper sur la porte en criant de toutes ses forces:

— C'est ici, Castriot, Castriot!...

— Oui, oui, Castriot!... attends-le!... répéta ironiquement l'Italien en introduisant diverses clés dans la serrure. Par saint Marc! je n'en trouverai pas la clé! O Notre-Dame-de-Lorette! je vous promets un ex-voto d'argent si je rencontre cette maudite clé! Que le tonnerre m'écrase!... Aide-moi donc, Satan, car je fais le mal!... ô mille diables!...

— Ma fille!... dit tout bas le monarque surpris de ces paroles, quels sont les accents que nous entendons?

— Mon père, est-ce que j'entends quelque chose?... répondit-elle naïvement.

— Pour le coup! je tiens les deux millions de la Sérénissime République. Sainte Vierge, vous aurez un ex-voto d'argent!... s'écria le Vénitien au comble de la joie.

Et il fit gronder la serrure rouillée du cachot.

A ces paroles, le monarque reconnut Michel-l'Ange, et d'un seul jet de pensée il devina le sort qui l'attendait. Aussitôt le vieillard, saisissant Clotilde, la coucha par terre entre le banc de pierre et la muraille, en lui recommandant

le plus profond silence; et le généreux prince s'en remit, pour lui-même, à la Providence qu'il invoqua.

Soudain la porte s'ouvre, et Michel-l'Ange, tenant d'une main son épée et de l'autre prenant son poignard, barra le passage par son corps en s'écriant:

— A mort, les amis! dites toutefois votre *Confiteor*, car je ne veux pas avoir à me reprocher la damnation de vos âmes! j'ai l'absolution du reste. Allons, dépêchons!...

Le rusé Vénitien comptait que le monarque et sa fille, entendant ouvrir la porte, se seraient précipités sur son épée; mais les deux prisonniers gardèrent le plus grand silence. Si le moindre jour eût pénétré dans le cachot, Jean II et sa fille auraient déjà subi leur sort; et ce fut l'horreur même de cette prison qui les servit; car l'Italien, n'y voyant pas, craignit, s'il abandonnait son poste, de laisser enfuir ses victimes, et il se contenta de sonder le cachot en avançant son épée de tous côtés pour chercher dans quel endroit était le prince.

Cette investigation dura quelques minutes, et le suppôt du diable, entendant les violents coups de hache qui faisaient voler la porte en éclats, ferma celle du cachot; et, réfléchissant que ses victimes étaient sans armes, il s'élança dans l'intérieur en présentant son épée. Jean II, habitué par sa cécité à juger de l'approche des corps, soit par l'air qu'ils chassent, soit par le plus ou moins de bruit, avait l'avantage dans cette lutte; et telle impétuosité, telle lenteur que l'adroit Italien mît à cette poursuite, le prince, soit hasard, soit adresse, se trouvait toujours éloigné de la pointe fatale. Quant à la belle Clotilde, protégée par le banc de pierre que Michel-l'Ange prenait pour le mur, elle ne courait aucun danger.

Lassé de cette lutte et impatienté, le Vénitien furieux s'écria:

— Ah çà! me prenez-vous pour un cheval de manège?... Ayez de la complaisance, mon prince!... Ne voyez-vous pas que tôt ou tard vous devez succomber?... Prêtez-vous-y de bonne grâce, je vous égorgerai le plus doucement, le plus honorablement qu'il me sera possible!... Et quant à

la princesse... qu'elle se rassure, je lui réserve une jolie mort... ce sera un trépas de sybarite; une fois en ma vie, je veux être galant, et elle ne s'apercevra pas de la mort, car elle s'évanouira de plaisir!...

En achevant ces paroles, l'Italien, furieux de cette résistance inattendue, leva son épée et frappa de tous côtés avec tant de précipitation, que le prince, fatigué d'une si longue lutte, résolut de la terminer. Jean II s'élança sur son perfide assassin, et, rassemblant tout ce que l'âge lui laissait de forces, il saisit Michel-l'Ange, et le serrant contre la muraille, il s'écria:

— Clotilde, ma fille! sauvez-vous, vous en avez le temps!

La jeune fille rampa de son mieux, ouvrit la porte, et se jeta dans le souterrain en appelant au secours de toutes les forces de sa douce voix, qu'elle tâchait en vain de rendre éclatante... car les faibles sons se perdirent sous les voûtes de pierre qui retentissaient à peine.

Le prince, ne pouvant pas soutenir longtemps l'énergie que lui avait inspirée le danger de sa fille chérie et le désir de la sauver, fut bientôt terrassé par Michel-l'Ange et ce dernier, levant son épée, l'enfonça dans le corps du prince abattu, en s'écriant:

— Et d'un!...

Il courut le poignard levé sur Clotilde, qui, semblable à un mouton parcourant l'abattoir, errait toute échevelée dans le souterrain.

A ce moment, la porte fut brisée, et Jean Stoub, Castriot, Bombans et le chevalier noir se précipitèrent avec des flambeaux qui jetèrent une clarté soudaine dans ces horribles lieux. L'on aperçut la jeune fille prête à être atteinte du poignard de Michel-l'Ange au désespoir. Mais, dans le lointain caverneux de ce souterrain coloré d'une lueur rougeâtre, l'on entrevit indistinctement une grande ombre se mouvoir et courir sur l'Italien, avec la rapidité d'un spectre vengeur... C'était Jean II, qui, muni de l'épée du Vénitien, volait au secours de sa fille. L'arme avait glissé sur un bouton de sa dalmatique.

Aussitôt, en un clin d'œil, Jean Stoub et Bombans s'emparèrent de Michel-l'Ange; et, plus rapide qu'eux, Castriot, saisissant sa bienfaitrice dans ses bras disloqués, l'avait transportée à l'entrée du souterrain.

— Sauvez mon père!... mon père!... s'écria-t-elle.

Et cependant ses regards inquiets cherchaient, parmi la foule répandue dans la cour, son cher Nephtaly; un torrent de pleurs s'échappa de ses beaux yeux, quand, après avoir parcouru la multitude, elle ne le vit pas, car le coup d'œil d'une amante est rapidement scrutateur.

Bientôt Jean II ne tarda pas à paraître, suivi du chevalier noir, de Bombans et de Jean Stoub, qui contenaient l'Italien perfide. Le monarque se trouva dans les bras de sa fille chérie, qui l'embrassa avec transport en laissant tomber une larme brûlante sur la joue du monarque. Les ministres, le vieillard étranger, le comte de Foix et les principaux seigneurs attendris vinrent se joindre à ce groupe.

Je voudrais pouvoir dépeindre le cri de joie qui s'éleva dans ce moment; tous les soldats, les chevaliers, les brigands convertis et les Casin-Grandésiens formèrent autour de la porte des prisons un demi-cercle curieux et immobile. Monestan et Castriot ne se lassaient pas de voir leurs maîtres chéris qu'ils crurent à jamais perdus.

Après ce premier moment de joie, le chevalier noir prit la main de sa fiancée, le comte de Foix prêta le secours de son bras au monarque, et l'on s'achemina vers la salle basse du Mécréant, que deux soldats nettoyèrent à la hâte. Ce fut devant cette assemblée imposante que l'on amena Michel-l'Ange. Il fut condamné tout d'une voix à être pendu.

— Reprenez-vous au moins, lui dit Monestan.

— J'ai l'absolution, répondit-il en souriant; je savais bien, continua-t-il, que je finirais en l'air, mais je ne croyais pas que cela vînt si tôt!... Au reste, bonsoir la compagnie!... à demain!... nous nous reverrons!...

On le conduisit à la potence, où il monta gaiement, et lorsque son cou fut inséré dans la dernière cravate qu'il devait porter, il rassembla ses forces pour sourire encore aux assistants, et il s'écria:

— L'on m'avait bien prédit que je finirais par devenir évêque.

— Que veux-tu dire? reprit Jean Stoub.

— Eh bien! ne voyez-vous pas que je donne la bénédiction avec mes pieds?

En disant cela, Michel-l'Ange agita sa jambe droite en faisant le mouvement d'un prêtre qui bénit une assemblée, et ce geste ironique fut son dernier. Toutefois il répéta faiblement encore:

— J'ai l'absolution!...

Et il expira en riant.

Telle fut la fin d'un homme à qui la nature prodigua les qualités les plus brillantes, et qui se serait distingué s'il ne les avait pas tournées vers le mal.

Revenons à la salle basse du Mécréant. Je vais tâcher de raconter le plus succinctement possible tous les événements qui se passèrent alors.

Clotilde, toujours triste et les yeux pleins de larmes, n'apercevait point les caresses respectueuses et la contenance suppliante du chevalier noir, qui, gardant entre ses mains tremblantes la main de Clotilde, s'étonnait de ce que la princesse pensive ne la lui eût pas retirée.

Cependant il lui était impossible de ne pas lire sur le visage de la jeune fille que ses attentions dédaignées indiquaient qu'elle était en proie à un sentiment profond; et, du reste, avait-il pu oublier son rival du tournoi?

Se tournant alors vers le roi de Chypre, il dit:

— Monseigneur, je me reproche bien vivement le retard que j'ai mis à venir assiéger cette forteresse; ce délai causa votre infortune et le pillage de vos trésors; mais j'espère que nous allons les retrouver. Cependant j'ose à peine réclamer votre promesse.

— Mon fils, répondit le monarque en plaçant la main du chevalier noir sur son cœur, je ne l'ai point oubliée, et demain la chapelle de Casin-Grandes entendra vos serments.

Clotilde tressaillit, et plusieurs larmes roulèrent, malgré elle, sur ses joues pâlies. Le chevalier noir lui saisit la main et lui dit à voix basse:

— Je fais donc votre malheur?

Et pour toute réponse la jeune vierge n'en pleura que davantage.

Jean II fut le seul qui ne put voir cette scène muette, qui surprit tous les spectateurs.

Au milieu de cette assemblée, le vieillard inconnu jouissait d'un indicible plaisir; il regarda les murs du château, les parois de la salle, les meubles, le plancher, avec l'air d'un banni qui, rentrant dans sa patrie après de longues années, examine le moindre hameau et respire l'air des routes avec une jouissance dont on n'a pas d'idée.

Le chevalier noir, ne sachant quelle contenance tenir et plein de tristesse, s'avança vers ce vieillard, sur lequel l'attention se fixa, et, lui prenant la main avec une visible émotion, il lui dit d'une voix altérée:

— Comte Enguerry, il n'est pas en mon pouvoir de vous rendre vos domaines florissants. Votre perfide lieutenant les a ravagés; mais vous y ferez bientôt refleurir le bonheur et l'abondance, et, comme l'état dans lequel vous les trouvez ne vous permettra pas d'en percevoir les revenus de quelque temps, j'espère que vous vous souviendrez que vous avez des amis.

— Oh! quoi! *prince*...

— Chut! s'écria vivement le chevalier noir en posant un doigt sur sa visière à l'endroit de la bouche.

— Eh quoi! *chevalier*, reprit habilement le véritable comte Enguerry, faut-il que je vous doive la liberté, ma rançon, mes biens, et que je me revoie dans le château de mes pères sans pouvoir m'acquitter? Et quand je le voudrais, le puis-je jamais? *Chevalier*, ajouta-t-il d'un air pénétré, je suis votre féal, oserais-je dire votre ami?

Le chevalier noir lui ouvrit ses bras, et le vieux Enguerry s'y précipita.

— Allez, je suis payé, dit le chevalier noir, car rien ne vaut un ami véritable.

Et il regarda Clotilde.

Le plus grand étonnement régna dans l'assemblée, et chacun s'empressa de féliciter le comte Enguerry d'être revenu de sa captivité, et il n'y eut pas un chevalier qui ne lui offrît sa bourse et son amitié.

— Sire, dit le comte Enguerry en s'avançant vers le roi de Chypre, la journée est assez avancée, et j'espère que vous me ferez l'honneur de rester au moins jusqu'à ce soir dans mon château; votre présence, celle de votre fille et de ces nobles seigneurs le purifieront et rendra mon installation plus mémorable.

Jean II était beaucoup trop fatigué pour refuser, et le comte Enguerry fut au comble de la joie.

Le comte sortit, et maître Taillevant, saisissant l'occasion de faire briller son art, mit son escadron culinaire en bataille; il offrit au comte son digne élève, Frilair, comme capable de remplir la place de cuisinier en chef; Frilair fut promu sur-le-champ.

Aidé de Bombans, de Jean Stoub et de Taillevant, le comte Enguerry choisit, parmi les brigands convertis, les Casin-Grandésiens et les paysans, des gens qui devinrent des serviteurs fidèles.

Aussitôt Bombans tout le premier se mit à la tête de l'organisation du château, et imprima son infatigable activité à toute cette troupe dévouée.

Le chevalier noir, Jean Stoub, le comte Enguerry, le comte de Foix, l'évêque et Castriot parvinrent à découvrir l'endroit où le faux Enguerry cachait ses trésors; ceux du roi de Chypre furent restitués, et Bombans, sur le commandement de Monestan, les chargea sur les mêmes chariots qui les avaient apportés, et s'en retourna, suivi des Casin-Grandésiens et de tous les Cypriotes, travailler à la restauration de Casin-Grandes pour que le roi Jean II le retrouvât dans son primitif éclat.

Le chevalier noir autorisa Hercule Bombans à emmener quelques-uns de ses soldats pour que cette opération fût faite avec la promptitude d'une féerie; puis il chargea son écuyer, jeune homme leste, brillant, beau, bien fait, d'aller veiller et présider à tout.

Au milieu de ce mouvement, Clotilde, toujours triste et navrée, ne cessait de penser à son bien-aimé, et elle regar-

dait l'endroit où il s'était placé dans cette salle avant d'aller au supplice. Josette se tenait à côté de sa maîtresse, et Marie, revenue à la raison, après avoir impatienté son fils en le suivant partout comme son ombre, s'était, sur sa prière, résignée à rejoindre Clotilde, dont elle ne concevait point la douleur.

Castriot, gravement affligé de l'état de sa bienfaitrice, tenait le tronçon de son sabre et marchait en long et en large devant la princesse, comme un soldat en faction.

Jean II s'entretenait avec le comte de Foix, le connétable et les principaux seigneurs.

Cependant le château reprit un air de grandeur et de décence par les soins et les efforts d'une troupe de valets que Jean Stoub, Taillevant et Frilair faisaient mouvoir et dirigeaient avec une habileté sans pareille.

Bientôt une table fut dressée dans la cour, et un repas, tout aussi splendide que le permettaient les circonstances, fut servi au roi de Chypre, à sa cour et aux chevaliers.

L'on distribua aux soldats et à la foule les provisions accumulées par le Mécréant, et la pelouse qui se trouvait devant le château fut animée par le gai spectacle de cette multitude, riant, buvant et se livrant à la joie la plus démonstrative en l'honneur du mariage du chevalier noir, de la délivrance du roi Jean II et du retour du comte Enguerry.

Ce dernier observa, pendant le repas, que Bombans et ses gens ne seraient pas arrivés assez tôt pour préparer les appartements de Casin-Grandes, et il obtint que le roi de Chypre, sa cour, les chevaliers et les troupes resteraient jusqu'au lendemain soir.

Je passe sous silence le détail inutile de cette journée, pendant laquelle Clotilde fut toujours muette, pensive, triste, au milieu des témoignages de joie que chacun donnait.

Le chevalier noir éprouva même plusieurs fois la brusquerie de sa fiancée: la douceur inaltérable de l'heureux caractère de Clotilde s'affaiblissait, son charmant visage prenait une funeste expression, et son père ne fut pas le

dernier à remarquer le changement de ses manières, de sa voix et de ses paroles. Lorsque Josette lui présenta son époux, son cher le Barbu, elle lui dit, avec l'accent le plus touchant:

— Vous êtes heureuse, Josette!...

Enfin le soir du départ arriva; le comte Enguerry, jaloux d'assister à l'union du chevalier noir, son libérateur, confia le soin de son château à son écuyer, et l'on se mit en route pour Casin-Grandes, sur l'avis que le bel écuyer du chevalier noir vint donner que ce château était préparé pour recevoir Jean II.

Ce départ eut quelque chose d'imposant et de triomphal: la route, garnie dans toute sa longueur d'une haie de paysans accourus au bruit de ces événements, avait l'air d'une prairie émaillée où l'on aurait frayé un sentier. Ce spectacle était trop rare pour que les habitants ne vinssent pas en jouir, et remercier le chevalier noir d'avoir délivré la contrée de son cruel fléau. Ces bons Provençaux, ces fidèles sujets, tenaient tous des torches, ce qui répandit une lueur insolite qui rendait le chemin comme enflammé.

S'avançant au milieu de ce torrent de lumière, les deux mille soldats précédaient la cour du roi de Chypre, à la tête de laquelle le bon connétable, entouré de ses trente chevaux, se faisait remarquer par les caracoles que son cher *Vol-au-Vent* décrivait avec une rare aisance.

Au milieu du groupe des seigneurs, on admirait la pâle figure de Clotilde montée sur un cheval superbe et fier de la porter; le chevalier noir en tenait les rênes avec une attention amoureuse. Laissant négligemment flotter les guides de son coursier, qui bondissait sous lui, il semblait l'abandonner pour veiller au fougueux animal qui portait la princesse. Ces soins empreints d'amour, ses yeux brillants à travers sa visière serrée, son casque, ses belles plumes noires penchées, l'air de majesté qui régnait dans son ensemble, cette abnégation et cette manière tendre de courber avec dignité tous ses sentiments devant le sceptre de la beauté, enfin la lumière inusitée que faisaient resplendir ses armes bronzées lui attiraient tous les regards,

et la vue se reposait agréablement sur ce spectacle qui renfermait toutes les harmonies, toutes les joies et les espérances de la vie: deux amants que l'on allait unir.

Clotilde levait de temps en temps ses beaux yeux vers le ciel, elle les laissait tomber rarement sur le pauvre chevalier, et à chaque instant elle regardait avec inquiétude, avec effroi même, le concours du peuple qui affluait, et ses yeux perçants y cherchaient un être qui ne se présenta point. A la Colline-des-Amants, Clotilde dévora les larmes qui vinrent inonder ses yeux, et contemplant la place où elle rencontra le beau juif, sa tristesse en redoubla. Le monarque suivait sa fille; le comte de Foix, Monestan et les principaux seigneurs l'entouraient. La foule, après avoir vu Clotilde et le chevalier noir, contemplait encore avec plaisir le prince et son ministre, dont la bienfaisance était connue.

Quant à l'évêque, il courait de rang en rang, et jouissait du spectacle, admirable pour lui, de deux à trois mille hommes en ordre de bataille.

— Quand en verrai-je trente mille?... disait-il à Kéfalein, qui hochait la tête et plissait ses deux lèvres en manière d'approbation.

Les cent cinquante chevaliers commandés par le comte Enguerry fermaient le cortège, que suivait une foule immense, aux acclamations de laquelle l'on entra dans Casin-Grandes illuminé.

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME

Féerie.

Le chevalier noir aida Clotilde à descendre de cheval, et toute la Cour se rendit au salon rouge qui, à quelque chose près, était tout aussi brillant qu'auparavant. En traversant Casin-Grandes, chacun fut surpris de le retrouver absolument semblable, tout y avait repris sa place comme s'il n'y avait jamais eu de pillage.

L'on doit se figurer la joie du bon prince en rentrant dans son palais; il n'avait désormais plus rien à craindre de personne, et tout à espérer de la force et du pouvoir que paraissait avoir l'inconnu qui se présentait pour épouser Clotilde.

Quoique la nuit fût fort avancée, le roi Jean II, en entrant dans le salon, fut s'asseoir sur son trône; les ministres l'entourèrent, et le vaste salon, magnifiquement éclairé, put à peine suffire à contenir les chevaliers et les principaux seigneurs.

Castriot et Jean Stoub, à la tête de cent cinquante hommes qui, par l'enrôlement des brigands convertis, composaient la garde du prince, remplissaient la salle d'armes et les escaliers, et jamais le château n'avait eu autant de grandeur et n'avait donné l'idée de la puissance royale comme en cet instant.

Le chevalier noir, assis à côté du trône, regardait tristement Clotilde; le profond chagrin empreint sur la figure de la jeune fille et la douleur que trahissait son maintien blessaient l'âme généreuse du chevalier: prenant une

résolution pleine de grandeur, il se leva, s'avança vers l'assemblée, fit signe de la main, et, se retournant vers Jean II, il lui dit:

— Prince, voici le moment d'accomplir votre promesse; mais je ne vous en somme pas encore, et j'attendrai les réponses de Madame!

Regardant alors la princesse, le chevalier s'écria d'une voix retentissante:

— Clotilde, je vous rends à vous-même, vous êtes libre, parfaitement libre, je ne veux être votre époux que pour faire votre bonheur. Consultez donc votre âme, et voyez si vous m'apportez en dot, non pas un empire, mais un cœur dont tous les sentiments soient pour moi!... M'aimez-vous?

A ces mots, qui surprirent l'assemblée, tous les yeux se tournèrent sur Clotilde, on la vit successivement pâlir et rougir; enfin elle se leva, fit quelques pas, resta immobile, sans rien dire, mais prête à parler, et un singulier silence régna pendant quelque temps.

Alors la chouette cria d'une manière si lamentable, que chacun en fut frappé et tressaillit involontairement; ce chant funèbre et comme solennel semblait être la réponse de la jeune fille.

Pour elle, en entendant cette musique augurale, un froid glacial pénétra tout son corps, elle regarda le chevalier noir et répondit d'une voix tremblante et faible:

— La reconnaissance, sire chevalier...

— La *reconnaissance seule*, madame?... interrompit celui-ci d'un ton pénétré.

Clotilde, rougissant, et sentant combien son espérance était vaine, songeant que rien n'empêcherait le chevalier d'être son époux, reprit en ces termes; mais ses paroles, dénuées comme ses yeux de cette chaleur que donne l'amour, tombèrent une à une:

— Je consens à vous donner ma main... sire chevalier, vous ne me devez qu'à ma propre volonté, et vous m'avez conquise par vos marques d'amour et par vos services; mais souffrez que je réclame un jour de solitude... après quoi, sire chevalier, vous pourrez me conduire à l'autel, et

je jure qu'alors vous aurez une épouse fidèle qui ne vous donnera jamais de chagrin.

Aussitôt le chevalier, saisissant la main de la princesse qu'il serra avec toute la force du dépit, lui dit à l'oreille:

— Perfide!... ô mille fois perfide! d'où vient donc votre pâleur?...

Clotilde, dégageant sa main avec un air de dédain, se recula de trois pas, et, regardant le chevalier avec colère, s'écria:

— Je suis libre encore, sire chevalier, et ce n'est que dans trois jours que vous aurez le droit de m'interroger...

— C'est vrai, madame, répliqua l'étranger; il paraît que nous avons tous deux des secrets, car ce n'est que dans trois jours que les serments qui me font rester caché doivent expirer; mais du moins, continua-t-il enflammé de colère, je puis vous nommer votre époux.

Alors le chevalier, se tournant du côté du roi Jean II, du comte de Foix et du comte Enguerry, leva sa visière et s'écria d'une voix sonore:

— Je suis Gaston II, comte de Provence!

Le monarque tressaillit de joie, ainsi que ses ministres. Les plus vives acclamations accueillirent ces paroles, mais elles furent un coup de foudre pour Clotilde; elle tomba évanouie dans les bras de Kéfalein, de Monestan et de l'évêque.

— Ramenez-moi dans la Grotte-du-Géant!... s'écria-t-elle en délire lorsqu'elle revint à elle, que je le revoie... Non, non, transportez-moi dans mon appartement.

La plus vive inquiétude régna dans l'assemblée, le comte de Foix entraîna dehors le prince Gaston en lui parlant avec vivacité, comme pour le calmer. Jean II seul était impassible sur son trône; malgré son amour pour sa fille, le visage du monarque indiquait la sévérité. La nuit était très avancée, chacun se sépara en s'entretenant du singulier évanouissement de la princesse, les uns le prenant pour une preuve d'amour, les autres pour une marque d'aversion. La vérité est que Clotilde, en entendant le nom du prince, vit toutes ses espérances se renverser; l'impossi-

bilité d'échapper à cette union, commandée par la politique et la reconnaissance, devint palpable. Jusque-là, Clotilde avait conservé l'espoir du contraire; elle s'était flattée que l'incognito du chevalier noir couvrait un homme plein de qualités brillantes, mais de basse naissance, et que cette circonstance suffirait pour la sauver.

Les nobles hôtes du roi de Chypre se retirèrent dans leurs appartements, et le plus profond silence, le silence de la nuit, envahit le château...

Castriot et Jean Stoub veillent dans la galerie, et leurs pas seuls retentissent sous les voûtes... je me trompe, on entendait encore le murmure de plusieurs voix confuses qui résonnaient dans le cabinet du prince.

En effet, Jean II, en rentrant dans ses appartements, fit appeler ses ministres, et, au milieu de la nuit, il se tint un conseil tellement secret, que, rien n'en ayant jamais transpiré, je me vois, comme historien, dans le plus grand embarras; je ne sais ni ce qu'il y fut agité, ni les discours, ni les opinions des trois ministres; tout ce que je puis dire, c'est que Trousse, Josette, Bombans, furent successivement éveillés et introduits dans le sein du conseil par les soins du premier ministre. Mais, Castriot ayant menacé de couper la tête à ces trois personnages s'ils ouvraient la bouche pour parler de Nephtaly, il est à croire que, si ce fut sur Clotilde que roulait le conseil, le roi et les ministres ne purent pas tirer grande lumière des révélations de ces trois serviteurs.

Revenons à la princesse. Appuyée sur les bras de la fidèle Josette et de Marie, elle avait regagné lentement son appartement. Arrivée à l'entrée, l'on ne put ouvrir, la clé manquait: partout on la cherche, mais vainement, elle ne se trouvait point. Clotilde, succombant à sa fatigue morale et physique, se reposa quelques instants, pendant que l'on s'enquérait de cette clé par tout le château. Tout à coup la princesse, en arrêtant ses yeux sur les dalles de marbre de la galerie, aperçut la clé, adroitement placée dans le léger espace qu'il y avait entre le bas de la porte et les dalles. Elle la montra à Marie, qui se baissa, la prit et ouvrit

l'entrée des appartements. Clotilde s'y précipite et court à sa chambre. O surprise!...

Les étoffes précieuses qui garnissaient la grotte du juif, transportées dans la chambre de Clotilde, en tapissaient les murs; elles étaient disposées avec un goût admirable, et se rattachaient par intervalles à des boutons d'or qui brillaient sur cette tenture rouge, en produisant à l'œil un effet enchanteur qui plaisait par une certaine grâce indéfinissable. La princesse foulait aux pieds le tapis de Perse du juif; elle aperçut sur un magnifique prie-Dieu son Evangile de vélin dans lequel les fleurs qu'elle y mit jadis étaient conservées, et le livre ouvert à cet endroit. Sur un autre meuble favori, elle vit ses vases de cristal garnis de fleurs qui répandaient une odeur suave; les trépieds d'or du juif, placés aux quatre coins sur les mêmes colonnes de la Grotte-du-Géant, exhalaient un reste de fumée odorante; du milieu du plafond pendait la lampe remplie d'huile parfumée, et au centre s'élevait une riche table d'ivoire et d'or, sur laquelle le magnifique luth de Nephtaly remplaçait celui de la princesse qui fut brisé lors du pillage.

Les vases murrhins, l'or, les pierreries, enfin toutes les richesses du juif, embellissaient la demeure de Clotilde; des rideaux d'une étoffe inconnue, légère comme le vent, douce comme la soie, blanche comme le lait, et disposés admirablement, jetaient un éclat charmant; le lit était une féerie, l'ameublement un enchantement, et le tout brillant comme l'écaille de nacre d'une perle orientale où se jouent les plus belles couleurs.

Après avoir admiré ce gracieux ensemble avec avidité, la princesse aperçut sur une chaise un sabre turc de Damas dont la poignée était enrichie de pierreries; elle s'approche et lit dessus:

— « Nephtaly à Castriot. »

Elle prend le sabre, sa main blanche et débile le tire hors du fourreau. Il semblait voir Vénus, au milieu de son boudoir, jouant avec les armes de Mars. Clotilde s'écria dans un tendre ravissement:

— Il n'oublie rien...

Cette parole fut de l'hébreu pour la pauvre Marie, qui regardait sa maîtresse avec étonnement.

Clotilde, tombant sur une chaise, mit sa jolie tête dans ses mains, et dit avec l'accent d'une profonde douleur:

— Il m'a légué ses richesses, il est mort!... cela seul devrait me l'indiquer!

Et des torrents de pleurs inondèrent les joues de la jeune fille; sa fidèle nourrice l'imita.

— Mon enfant, rassurez-vous! disait Marie, si tu veux qu'il vive, il vivra!... il existe.

— Il existe?... répéta Clotilde, il existe?... et d'où le savez-vous, ma bonne Marie? Ah! parlez, parlez... que vous êtes coupable de me laisser ignorer!... vous le savez... et vous ne calmez pas ma douleur!... parlerez-vous, cruelle?... où l'avez-vous vu? d'où le connaissez-vous? parlerez-vous?

— Mais qui?... demanda Marie.

— Vous l'ignorez donc?... repartit Clotilde, et c'est pour me consoler que vous me disiez qu'il existait... Ah! nourrice, de pareilles consolations sont plus funestes que la vérité!... dites-la-moi si vous la savez!... dites!...

Après ces paroles prononcées avec une extrême volubilité, la princesse, en délire, parcourut sa chambre en baisant le luth, les fleurs, le sabre, la pourpre, tout en disant:

— C'est lui, il a touché cela!... son charme y réside!... O Nephtaly! ces ornements sont presque toi!...

— Nephtaly!... s'écria Marie épouvantée.

La princesse, en voyant son fatal secret découvert, devint stupide, elle resta comme si la tête de Méduse l'eût pétrifiée; et, les yeux égarés, s'avançant lentement, elle dit ces paroles avec des inflexions de voix différentes:

— Nourrice, tu m'aimes... n'est-ce pas?

Marie s'empressa de répondre par un signe de tête.

— Eh bien!... ma bonne Marie, ensevelis ce nom chéri dans ton cœur comme dans une tombe; garde-moi le secret... ou sinon, je mourrais de douleur, vois-tu...

A ces mots, Josette entra et fut frappée d'étonnement à l'aspect de l'éclat et de la beauté de ces lieux, et elle s'écria innocemment:

— Ah! madame, il faut avouer que le prince a des recherches bien délicates!... c'est un temple.

— Sans divinité!... ajouta la princesse d'un ton plaintif. Et elle s'assit à côté des fleurs qui garnissaient les vases de cristal.

Josette, heureuse de posséder son cher Jean Stoub, fit avec une merveilleuse promptitude son service accoutumé auprès de la princesse, sans trop prendre garde à la profonde mélancolie empreinte sur son visage, mélancolie voisine de l'aliénation. Quand on songera que pour Josette cette nuit déjà avancée était en quelque sorte la première nuit des noces, on excusera, j'espère, la pauvre petite gourmande Provençale, et le dépit qu'elle manifesta en entendant sonner minuit lorsqu'elle sortit de chez la princesse.

Quant à la mauvaise humeur qu'elle témoigna lorsque le comte de Monestan la vint arracher des bras de son époux, pour l'entraîner au conseil, je pense que tous ceux que l'on réveille au milieu de leur sommeil ne sont pas très contents, et si l'on savait dans quel moment Monestan vint interrompre la jolie Provençale, toutes les femmes se récrieraient sur l'inconvenance de Monestan, et peut-être sur celle que je commets en dévoilant de pareils forfaits, qui pourraient servir de vengeance à des maris malévoles.

Aussitôt que la princesse fut seule, elle s'achemina vers l'entrée de ses appartements, où Castriot était couché sur le seuil de marbre. Au bruit soyeux des vêtements de la jeune fille, l'Albanais se lève en mettant la main sur ses armes; Clotilde, regardant le soldat fidèle, lui fit signe de la suivre par un doux mouvement de son index, qu'elle replia gracieusement vers son charmant visage.

O ma maîtresse adorée, tâchez d'imiter la finesse et l'enchantement de ce signe magique, et rien ne vous résistera!...

L'Albanais suivit la princesse, et Clotilde, refermant la

porte de sa chambre, lui dit d'une voix émue en lui présentant le sabre turc damasquiné en or:

— Tenez, Castriot, voici ce que Nephtaly vous lègue...

— Lègue, madame? Nephtaly n'est pas mort! et c'est Jean Stoub qui le sauva au péril de sa vie!...

— Castriot!...

Et Clotilde s'assit sur un fauteuil. Le faible tissu de sa peau ne suffisait pas à contenir les torrents de bonheur qui faisaient mouvoir son sein et tout son sang.

— Castriot!... reprit-elle d'une voix doucement entrecoupée, vous choisirez dans ce que j'ai de plus riche et de plus précieux ce qu'il y a de plus brillant, et je vous le donne pour vous et Jean Stoub; et, pour que vous vous souveniez à jamais de ce moment de ma vie, tiens, fidèle Albanais...

Et elle embrassa les joues noirâtres de Castriot, qui resta immobile de plaisir, comme saint Jean dans Pathmos en voyant les cieux se dérouler.

— O ma bienfaitrice!... (Et Castriot, se prosternant, frappe le tapis de son front.) Vous êtes un ange!... vous pardonnerez à votre serviteur!... Tel grossier que je sois, je crois avoir deviné que Nephtaly vous est cher!...

— Castriot!... je l'aime, je l'aime, mon ami... répondit-elle comme égarée.

— Comment! ce juif?...

— Castriot, vous m'affligez!...

— Tuez-moi donc, madame!...

Et l'Albanais présenta son sabre et sa tête.

— Songez, Castriot, que je ne puis vivre sans lui, que la nature nous destina l'un à l'autre!... Il est si beau!... son âme est si pure!... nos cœurs s'entendent!... Ah! j'en mourrai de douleur!..

— Vous mourrez?... s'écria l'Albanais en se relevant et reculant de trois pas, vous mourrez?...

— Oui, Castriot, puisque l'on veut que j'épouse le prince Gaston.

— Vous mourrez?... répéta l'Albanais.

— Oui, reprit la princesse.

Castriot, plongé dans une réflexion profonde, se retira à pas lents en caressant la poignée de son nouveau sabre. Les présents donnés délicatement font sur notre âme un singulier effet: Castriot pensa tout le reste de la nuit au beau juif.

Lorsque l'Albanais eut quitté la chambre de Clotilde, elle courut, poussée par l'amour, à la fenêtre qui donnait sur La Coquette, pour revoir la rocaille chérie. Elle tire la mousseline, ouvre la croisée, et aperçoit Nephtaly couché sur un manteau de pourpre: sa belle tête penchée, et dormant du doux sommeil de l'innocence, était dans une pose si gracieuse, qu'on l'aurait pris pour le bel Endymion contemplé par la lune amoureuse.

Au faible bruit de la croisée, il s'éveille, tressaille et pâlit de joie en reconnaissant sa bien-aimée. Quant à la princesse, muette, interdite, joyeuse, elle était là comme si elle n'y était pas, oublieuse du temps, des circonstances, de la nuit, de la fatigue, de tout; elle ne voit, ne sent qu'une seule chose, son cher Nephtaly, Nephtaly qu'elle croyait à jamais perdu, Nephtaly dont les yeux éloquents et pleins de flammes la dévoraient, Nephtaly qui portait fidèlement sur son sein le gland d'argent, talisman d'un amour immortel; enfin elle ressemblait à l'âme d'un juste qui, s'éveillant d'un long sommeil de mort, aperçoit l'Eternel.

Il faut avoir aimé pour se faire une idée de ce moment plein d'un charme indicible. Ils furent longtemps sans pouvoir parler, et comme cherchant à s'identifier avec le bonheur. Le danger imminent qui menaçait leurs amours contribuait singulièrement à remplir cet instant fugitif d'une mélancolie qui n'était pas sans charme.

Enfin Nephtaly s'écria le premier d'une voix doucement accusatrice:

— Clotilde! le chevalier noir a traversé la contrée en vous montrant à tous les yeux comme sa conquête, et vous abandonnerez sans doute le pauvre Nephtaly!... Aussi, avant que de mourir, je vous ai légué tout ce qui m'appartint; allez, ingrate, soyez heureuse!... voilà le seul vœu

que forme Nephtaly mourant; et « Clotilde!... » sera le dernier mot qu'il prononcera... Pensez à lui, il mourra content.

— Nephtaly, je vous aime!... s'écria la jeune fille d'un ton de reproche, même plus que je ne le dois!... et, me souvenant de mes serments et de ta promesse, je viens d'obtenir un jour de répit. Tu m'as dit naguère qu'au dernier moment, la veille d'être l'épouse d'un autre, tu saurais nous unir!... accomplis ta promesse!...

— O maîtresse chérie!... ô vierge adorée!... reprit Nephtaly, il est donc vrai que tu m'aimes! que tu m'aimes d'un véritable amour!...

— Tu me fais injure!... en peux-tu douter quand mille fois je l'ai laissé voir? mille fois mes yeux l'ont dit, mille fois ma bouche l'a prononcé.

— Eh bien! Clotilde, nous serons unis!... Mais ne permettras-tu point à ton fidèle amant de prendre un faible gage de ta tendresse?...

Aussitôt il jette la corde; l'amoureuse Clotilde, entraînée par sa passion, l'attache, et le juif se trouve en un clin d'œil dans la chambre de la princesse.

— O mon épouse!... ma fiancée chérie, jurons devant le Dieu de tous les hommes, qui nous écoute, jurons d'être l'un à l'autre et de ne jamais nous séparer.

— Je le jure!... dit Clotilde avec une charmante naïveté et en regardant Nephtaly d'un air indéfinissable, tant il renfermait d'idées.

— O mon amour! le Ciel a reçu nos serments, nous avons la nuit pour témoin... et son flambeau est notre torche d'hyménée; entends-tu les anges applaudir, par leurs concerts divins, au bonheur d'un ange qu'ils envoyèrent ici-bas? O amour!...

Le juif, enivré, déposa lentement sur les lèvres de son amante enflammée le premier baiser des amours, ce baiser plein de charme, ce baiser plus doux que ceux des colombes, ce premier chaînon de la chaîne amoureuse, suave, enivrante, qui lie notre premier âge.

Ce chaste baiser, que dis-je chaste?... Nephtaly brûlait,

comme Hercule couvert de la robe de Nessus, du feu qu'allume tout ce que nous pouvons ressentir de désirs. Mais Clotilde!... Ah! Clotilde, succombant sous le poids de cette volupté inconnue, ivre, bouillante, échevelée, car sa tête penchée sur le cou d'ivoire de l'Israélite laissait aller ses noirs cheveux qui se mêlaient à ceux de son amant; Clotilde, renversée par le bonheur, comme saint Paul par le rayon de la gloire de Dieu, ressemblait à une pythie mourante sous les efforts d'Apollon; puis, revenant à elle, elle noya ses regards languissants dans ceux du fougueux Nephtaly; et, tout en jetant les cris inarticulés que lance le plaisir, elle laissa tomber cette phrase, céleste pour un amant:

— Ah! que je suis heureuse!...

Tous deux brûlaient d'amour, et leur sang, enrichi d'une chaleur pénétrante, afflua dans leurs veines trop étroites!...

— Nephtaly, va-t'en!... ta présence me fait trop de mal!...

Et, tout en prenant ses cheveux, elle ne put se défendre du plaisir de caresser légèrement, oh! bien légèrement! la chevelure noire du bel Israélite.

— Adieu donc, Clotilde! à demain soir!... oui, mon amour, je m'introduirai dans le château, je viendrai dans ton appartement, et c'est en présence de Castriot et de ta fidèle nourrice que je veux consumer avec toi le charme de nos dernières amours...

Et le juif ayant encore cueilli un doux baiser, plus lent que le premier, plus ressenti, plus savoureux, s'élança sur sa corde et rejoignit sa rocaille. Vainement Clotilde se coucha, vainement elle voulut sacrifier au sommeil, son âme avait trop bien reçu l'empreinte brûlante de la volupté; le mouvement était donné, elle ne pensait qu'au beau juif, le désirait, l'appelait même!... et, dans l'ignorance des délirants plaisirs de l'amour, son imagination, mobile et vagabonde, s'élançait dans le champ de l'idéal, s'y égarait; tantôt, feignant de dormir comme pour se tromper elle-même, elle restait immobile sur sa couche virginale; puis elle la fatiguait vainement sans trouver le

repos; enfin, poussée par la curiosité, l'amour, le désir, elle courait en fanatique regarder par la croisée le beau juif, qui ne dormait pas plus qu'elle.

« Il est là!... se disait-elle, il pense à moi!... » et la fureur se glissait dans son âme en songeant qu'ils étaient plongés dans un abîme.

L'aurore la trouva dans cet état, elle entrouvrit la croisée, et le parfum des fleurs nouvelles, cueillies par Nephtaly, embaumait les airs; le juif lui adressa une prière matinale comme à une divinité.

— Nephtaly, dit-elle, nous n'avons plus que ce jour, demain il faut que je marche à l'autel.

— Clotilde, répondit l'Israélite, regarde!... regarde bien le soleil se lever, et vois comme il s'élance dans les cieux, admire le firmament azuré, le parc, la verdure, les bois, enfin toute la nature!... nous ne la verrons plus longtemps!... notre dernier soleil se lève, et toi, ma bien-aimée, mon épouse fidèle, à chaque heure du jour, mets la main sur ton tendre cœur, et dis en le sentant battre: « Le sien est là... », autant en ferai-je de mon côté!...

A ces mots le juif saisit sa corde et regagna la crevasse en envoyant à Clotilde des baisers qu'elle lui rendit sur les ailes des fidèles zéphyrs de l'aube matinale. Quand il eut disparu, elle écouta le bruit léger de ses pas sur le sable, et, n'entendant et ne voyant plus rien, elle resta dans la même attitude, sentant le divin parfum des fleurs et pensant aux paroles funèbres de son bien-aimé...

Josette la trouva dans cette attitude.

CHAPITRE VINGT-HUITIÈME

Délire. Un meurtre.

La joie des amours brille sur le visage de la fille des Lusignan; elle chante, marche, sourit avec l'air de la déesse de Paphos: Josette ne conçoit pas ce changement, mais la nourrice aperçoit d'un coup d'œil d'où vient le coloris nouveau qui s'est infusé dans le tendre incarnat des joues de Clotilde.

Avouons-le! tous les sentiments extrêmes sont plus ou moins des folies, et surtout l'amour; aussi la princesse avait-elle tous les diagnostics de la folie, ce guide aveugle des aveugles amours.

Au milieu de ce délire, Trousse arrive dans les appartements de Clotilde, et, d'un air sinistre et composé, vient chercher la jeune fille de la part du roi son père.

Ce message inusité frappa de terreur Clotilde, qui suivit en silence les pas du docteur.

Elle traversa la galerie, la salle des gardes, le salon où déjà le chevalier noir, les ministres, les seigneurs, formaient une foule empressée. A son approche, le murmure des conversations cesse; un murmure flatteur s'élève, on se range, et Clotilde marche au milieu d'une haie respectueuse en recueillant les hommages de chacun. Quand elle arriva près du chevalier noir, elle lui tendit gracieusement la main en souriant; et cet amant, au comble de la joie, y déposa un baiser de feu.

En entrant dans le cabinet du roi, Clotilde entendit le murmure d'étonnement se prolonger comme le bruissement des vagues après un orage.

Trousse la conduisit gravement jusqu'à la chambre du

prince; et, entrouvrant la porte, il s'écria de sa voix claierette:

— Madame la princesse de Chypre.

Clotilde trouva son père assis sur la chaise de Mélusine; son visage avait une expression de sévérité qui ne disparut point quand elle entra; il ne la pria point de s'asseoir, comme il le faisait ordinairement; et Clotilde resta debout dans une attitude respectueuse. Le vieillard laissa s'écouler un instant de silence, que sa fille n'osa point interrompre; puis Jean II, se tournant vers l'endroit où il entendait le sein de Clotilde murmurer doucement, dit d'un ton lent et grave:

— Mademoiselle, ne croyez pas que votre conduite nous ait échappé; elle a donné lieu à bien des conjectures, et, soit comme père, soit comme monarque, soit comme descendant des Lusignan, nous devons l'examiner. Soyez bien convaincue, ma fille, de notre tendresse pour vous, et répondez franchement à votre vieux père. Quelle fut votre intention en retardant la célébration de votre hymen avec le prince Gaston?...

— D'y réfléchir, monseigneur.

— Clotilde, si vous l'aimiez, vous n'auriez pas cherché à réfléchir... N'usez point de détours... ce n'est pas là votre motif.

Clotilde rougit et garda le silence; elle aurait voulu se trouver à cent pieds sous terre; alors la vie lui parut d'un poids insupportable. Regardant les cheveux blancs du prince, elle restait dans une fixité d'incertitude vraiment poignante, et sa conscience lui faisait de cruels reproches.

— M'avez-vous compris?... répéta le monarque.

— Oui, monseigneur, mais, quel que soit ce motif, ne vous suffit-il pas que demain j'épouse le comte de Provence?

— Non, mademoiselle, si l'honneur des Lusignan est compromis par votre conduite ou l'état de votre cœur, cela ne suffit pas!... Ah! Clotilde! reprit le monarque avec un accent de bonté, comment se fait-il que vous redoutiez votre père, que vous ne l'ayez pas rendu votre confident?

Craignez-vous ma sévérité? Ne vois pas le monarque, vois un père indulgent, ma fille! parle, et si des peines affligent votre jeune cœur, je tâcherai de les calmer; la vieillesse a de l'expérience!...

— Ecoutez, mon père, l'honneur est cher et passe avant tout; n'est-ce pas votre maxime favorite?

— Oui, ma fille.

— Eh bien! mon père, s'est-il dans notre illustre famille trouvé des traîtres?

— Jamais, répondit le monarque avec orgueil.

— Ne tachons donc pas cette candeur héréditaire. Si je parlais, mon père, je trahirais un malheureux, un malheureux qui compte sur ma parole, qui s'y repose comme sur un autel de bronze.

— Clotilde, le sein d'un père, semblable à celui de la divinité, doit connaître les moindres pensées et les moindres actions de ses enfants.

— Monseigneur, c'est vrai; mais si dans votre jeune âge vous aviez promis le secret à un ami malheureux, et que mon aïeul vous eût sommé de le révéler, l'auriez-vous fait?

Le monarque garda le silence; mais, irrité et rendu plus curieux par la résistance de Clotilde, il s'écria:

— Allez, mademoiselle, vous n'aimez pas votre père, et vous devriez avoir honte de prononcer ce nom.

— Voilà ce qu'eût dit mon aïeul, répliqua la jeune fille en riant pour donner le change.

Et elle embrassa le front du vieillard.

Mais celui-ci, la repoussant, lui dit:

— Indigne fille, je sais ce qui a perverti votre cœur. C'est un autre amour. Et qui ne le devinerait pas? Depuis quinze jours, n'ai-je pas entendu cent ballades d'amour? ne me rappelé-je pas le froid accueil que vous fîtes au comte de Provence? les événements du tournoi, le chevalier inconnu, et surtout vos paroles entrecoupées, vos soupirs, votre agitation, votre inquiétude, et ce que vous disiez il y a trois jours dans ce cachot où nous avons manqué périr? Vous bénissiez la mort.

— Mon père, de grâce, cessez vos remarques; craignez de les continuer.

— Eh quoi! ma fille, je crois remettre entre les bras d'un époux une vierge de cœur, et je me trompais. Dites-moi sur-le-champ le nom de celui qui surprit votre amour; je le veux, je l'ordonne.

— Mon père, s'écria la jeune fille en inondant de larmes la main de son père; oui, je vous le dirai, mais demain; n'exigez rien de plus; n'est-ce pas assez que votre fille soit malheureuse? Ayez un peu de pitié pour elle, ô mon père!

Le vieillard, séduit par les larmes de sa fille, réfléchit un instant et lui dit:

— Eh bien! soit, j'y consens, ma fille; relevez-vous, mais gravez dans votre âme que demain je veux que la chapelle du château reçoive vos serments, tout l'exige avant votre père.

— Mais ne l'ai-je pas promis?

— Eh bien! quel espoir nourrissez-vous donc? Si cela doit être soyez plus affable avec votre époux et ne donnez pas lieu à des remarques qui nuisent à votre caractère.

Clotilde soupira et le monarque ému prit la main de sa fille et lui dit d'un ton de père:

— Tu es donc malheureuse?

La jeune fille, posant sa tête contre celle de son père, versa un torrent de larmes.

— Oh! oui, beaucoup, mon père.

— Mais, ma fille, il faut rompre cette union.

— Jamais, répliqua Clotilde; hélas! j'aime sans espoir, et... je me résigne.

— Pauvre enfant, sèche tes larmes, le temps guérira ta blessure; laisse-moi croire que le prince Gaston te rendra heureuse.

Alors le monarque, prenant le bras de sa fille, parut au salon, où chacun s'empressa de lui faire sa cour. Clotilde s'appuya sur le bras du chevalier noir et lui dit quelques paroles douces, mais qui ressemblaient à ces potions cal-

mantes que les médecins donnent aux mourants pour adoucir leur agonie.

La journée se passa sans autre événement; le chevalier noir fut d'un tel empressement auprès de sa fiancée et marqua tant d'amour par ses soins, que, si les yeux de la princesse n'eussent pas été aveuglés, elle l'eût trouvé tout aussi séduisant que Nephtaly, tout aussi beau, tout aussi digne d'être aimé.

Mais le bandeau de l'amour est si épais, si redoublé sur nos yeux...

La princesse, tout en répondant aux intentions amoureuses du prince, ne cessait de caresser de l'œil et de jouer avec le bouquet de fleurs qu'elle avait sur son sein, et elle pensait à la fête brillante que Nephtaly donnerait à son cœur lorsque la nuit serait venue.

Il est impossible de rendre le tableau mouvant qu'offrait le château de Casin-Grandes. Taillevant, Bombans et les officiers ne savaient où donner de la tête pour la cérémonie du lendemain, et tout respirait le mouvement et la joie. Les nobles hôtes du roi de Chypre eux-mêmes s'apprêtaient pour briller et se surpasser à cette éclatante solennité, et, jaloux de prouver à leur souverain leur empressement, ils allaient et venaient sur la route, cherchant, apportant leurs richesses et leurs habits les plus pompeux.

Enfin cette nuit tant désirée par Clotilde arriva: elle s'échappa du salon comme furtivement, et l'on n'osa pas la retenir; car de tous temps on a respecté les volontés des jeunes filles la veille de leurs noces; aussitôt qu'elle eut disparu, chacun l'imita. En effet, Clotilde, dans ce salon, était la clé de la voûte; une fois tombée, tout se sépare, et ce jour-là le sommeil envahit le château beaucoup plus vite qu'à l'ordinaire, comme c'est naturel la veille d'une grande fête...

Tout repose, excepté Clotilde, Josette, Marie et Castriot, qui sont réunis dans les appartements de l'infortunée princesse de Chypre.

Clotilde voit arriver l'heure à laquelle Nephtaly doit

venir avec un effroi dont elle n'est pas maîtresse; son cœur tremble, palpite, et elle regarde fréquemment la porte ou prête l'oreille à de vains bruits qu'elle croit entendre et que personne n'entend.

— Josette, dit-elle, je veux une plus belle parure que celle que je porte en ce moment. Ma fille, revêtez-moi d'une tunique bleue à glands d'argent, d'un cothurne rouge, d'une robe blanche comme la neige; retenez mes cheveux captifs sous des bandelettes blanches, ainsi qu'elles étaient disposées le jour où je rencontrai ce pauvre juif. Rassemblez tout ce que l'art de la toilette et mes trésors ont de plus recherché; songez, ma fille, que je veux plaire.

— Mais, madame, il n'est pas encore temps.

— Fais ce que l'on te dit, lui répliqua Marie.

— Ma bonne nourrice, reprit Clotilde en s'asseyant devant un miroir contenu dans une bordure en filigrane, ma bonne nourrice, allumez les bougies des quatre torchères, les flambeaux, et surtout cette lampe d'argent remplie d'huile odorante; que tout resplendisse et que tout soit brillant. Oh! Josette, dit-elle en s'adressant à la jeune Provençale, arrangez mes cheveux noirs en boucles plus arrondies; qu'elles tranchent, par leur jais, sur l'albâtre de ma peau; qu'elles se jouent au-dessus de mes yeux. Nourrice, viens placer mes bandelettes blanches sur ma tête; toi seule connais cette coiffure, fille de la Grèce; surtout, ma mère, entoure-moi d'un voile aérien. J'en avais un, ce jour-là, pour me garantir du soleil; mais aujourd'hui je veux l'avoir pour qu'il soit foulé, je veux que tous ces charmants apprêts soient comme ceux d'un festin dont il ne doit point rester de vestiges. Josette, mon enfant, n'oublie pas les parfums.

Et de ses doigts légers la princesse donne, à droite, à gauche, le dernier coup de main à l'élégant édifice de sa parure.

— Castriot, dit-elle en se retournant et en lui souriant, allumez le feu de ces trépieds d'or; que l'encens fume. Jamais les sacrifices ne se font sans encenser le dieu. Mes

amis, leur demanda-t-elle en se levant et en se regardant dans le fidèle miroir, suis-je belle?

Ils se récrièrent unanimement, et Clotilde fit quelques pas dans sa chambre en essayant sa parure.

— Maintenant, Josette, dit-elle, remets tout en ordre; qu'il n'y paraisse plus, que rien n'interrompe la beauté de ce lieu. Sors, mon enfant. Adieu; viens que je t'embrasse.

— Ah! madame, vous êtes brûlante.

— C'est vrai. Tiens, Josette, prends cette riche ceinture, prends aussi ce diamant, je te les donne. Josette, ajouta-t-elle en lui prenant la main, tâchez que le souvenir que vous garderez de moi ne soit point *muable*. Pensez quelquefois à Clotilde, et... priez pour elle.

Josette se mit à pleurer et dit en sanglotant:

— Ah! madame, est-ce que vous me renvoyez? Pourquoi donc tous ces apprêts et ces paroles dont le seul accent m'attriste?

— Ce n'est rien, ma fille, répondit la princesse avec un sourire légèrement sardonique. Ne vois-tu pas que Clotilde va périr pour renaître comtesse de Provence?

— Ah! si ce n'est que cela, madame, reprit Josette en essuyant ses yeux, je n'ai qu'à me réjouir.

— Adieu donc, Josette.

Et la princesse embrassa la fille de l'intendant; puis, saisissant une bourse pleine d'or, elle lui dit:

— Prends encore ceci; je veux que rien ne manque à ton bonheur.

Josette sortit lentement et en retournant plusieurs fois la tête pour voir Clotilde, qui s'assit sur une chaise en posant sa tête souffrante dans sa jolie main. Restée seule, elle regarda tristement Castriot et la fidèle nourrice, et leur dit avec un accent de mélancolie:

— Mes amis, la jeune rose va s'effeuiller, car maintenant je comprends les paroles de mon bien-aimé. Vous nous élèverez un même tombeau, n'est-ce pas? Et toi, Castriot, tu viendras arroser les fleurs qu'aura plantées Marie parmi le gazon; nos cendres les animeront. Respirez-les quelquefois, l'odeur en sera douce.

A ces paroles, Castriot jeta des regards farouches sur tout ce qui l'entourait, et Marie se mit à pleurer à chaudes larmes.

— Eh quoi! continua la princesse, je veux faire un dernier repas et savourer la vie avec *lui*! Marie, ne me refuse pas, les prières des mourants sont sacrées. Va, cours chez Bombans, apporte de quoi composer ce festin du départ, et surtout apporte les vases les plus précieux. Je veux entourer ma fin de tout ce qu'il y a de plus brillant, de plus beau dans la nature et dans le cœur de l'homme; une jeune mort doit être voluptueuse.

La fidèle nourrice ne tarda pas à reparaître avec ce que demandait Clotilde. On plaça sur une table d'ébène et d'argent une serviette peluchée et à frange d'or, que Clotilde parsema des fleurs du bouquet de l'Israélite.

— Il faut tout effeuiller, tout flétrir... dit-elle.

Les plats d'or et les fruits de l'art de Taillevant brillèrent bientôt sur la table, ainsi que les cristaux ciselés. On alluma des flambeaux, et Clotilde, posant alors une couronne de roses sur sa tête, s'écria:

— Castriot, n'est-ce pas toi qui dois introduire mon bien-aimé?... Pourquoi ne vient-il pas? Est-ce à moi de l'attendre?... Oui, car je l'aime le plus! Nephtaly, je te souhaite!... arrive avec tous tes enchantements, arrive promptement, nos heures sont comptées, la moitié du sable de mon horloge est consommée, il est minuit!... Viens, tout est prêt: le temple, la fête, l'autel, la victime, les festons. Va, Castriot, va à sa rencontre.

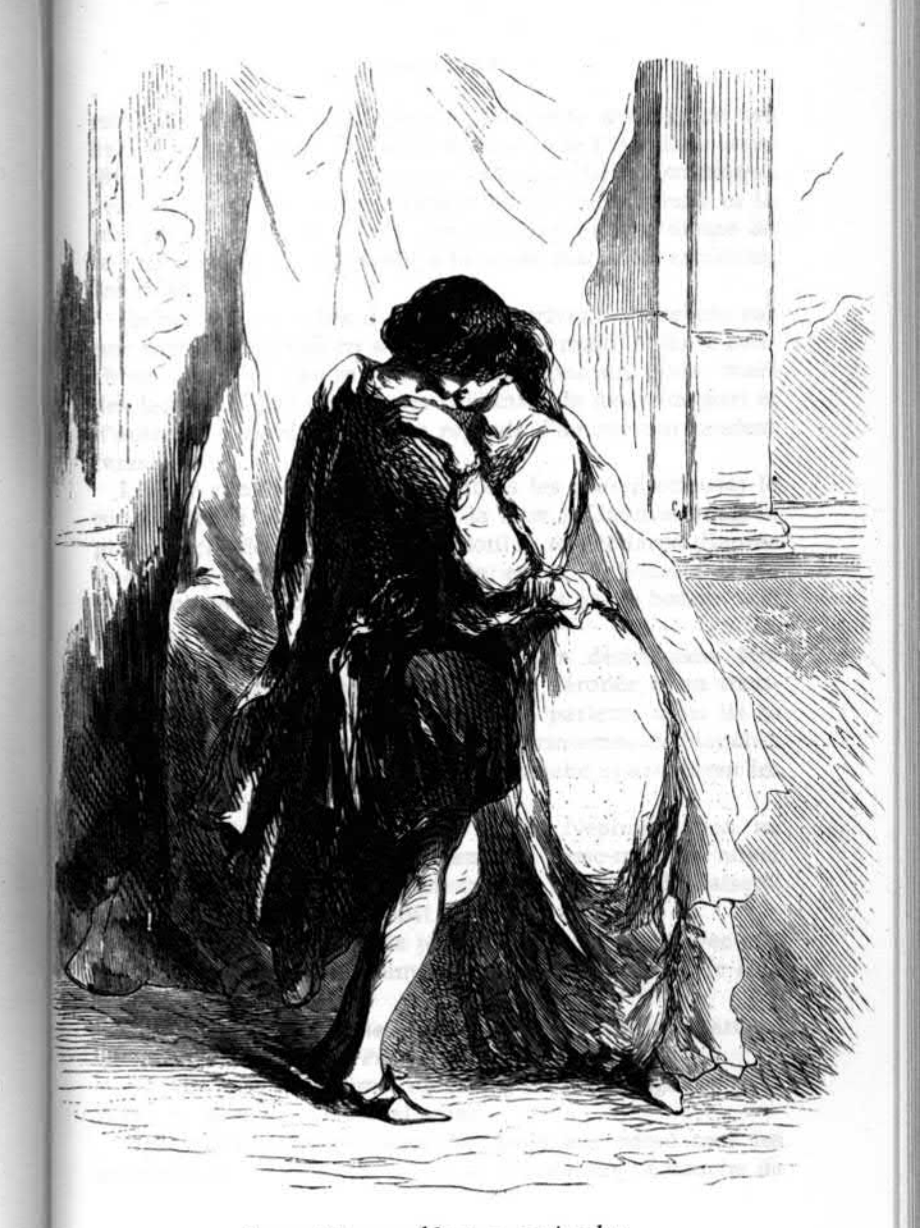
L'Albanais pleura de rage en entendant ces mélodieux accents, le chant du cygne.

— Je voudrais être plus belle!... mais je le suis assez!... dit-elle avec un léger sourire, puisqu'il m'aime!...

Et elle se mit à parcourir sa chambre en admirant le luxe, la propreté, la grâce de ce lieu; puis elle s'écria encore:

— C'est trop beau pour une tombe!... Et elle sera comme nos amours, suave, délicieuse, brillante et funèbre!...

Tout à coup des pas légers retentissent dans la galerie: la première, Clotilde les entend; elle court, elle vole, elle



Leurs têtes semblent se confondre

est dans les bras de Nephtaly. Elle jette avec grâce ses bras d'ivoire autour de l'albâtre du cou de l'Israélite; leurs têtes semblent se confondre; ils marchent lentement, appuyés l'un sur l'autre, sentant battre leurs cœurs, et le juif pressa contre son sein tumultueux la gorge divine de la princesse, qui, semblable à la rosée matinale, rafraîchit son âme.

En proie à cet accès d'amour, ils arrivent, s'asseyent sur une espèce de divan en se tenant par la main, et ils se penchent l'un sur l'autre: pas un mot, pas un geste, mais des larmes!... Ah! des larmes brûlantes de désirs de part et d'autre, et puis de ces longs regards d'amour qui rendent ivres!...

Le juif exhale l'ambre, les choses les plus précieuses le parent; il n'a plus sur son sein la roue infamante, mais le gland sacré de la tunique de Clotilde et l'écharpe diaprée que broda l'amoureuse jeune fille; enfin, les boucles de ses beaux cheveux noirs ne sont plus flétries par le bonnet vert à cornes rouges.

Heureux de pouvoir satisfaire leurs désirs sans être avares de leur joie, ce n'est plus à la dérobée et en tremblant qu'ils se regardent et qu'ils se parlent; mais ils se roulent dans la volupté, ainsi qu'au printemps de blanches colombes voltigent de branche en branche et savourent les plaisirs.

— Clotilde!... tu es à moi, s'écrie Nephtaly, rien ne trouble nos caresses. O mon amour, laisse-moi me noyer dans le lait de ton sein délicieux, m'y rassasier de baisers!

— Nephtaly, tout est à toi!...

Et les doigts légers de la jeune vierge caressent avec une charmante pudeur, une timide crainte, les cheveux, le cou, le sein de l'Israélite.

— Oh! que tu es belle et que tes yeux dévorants dardent de feux!... L'étoile de Vénus n'est pas plus brillante.

— Ah! mon bien-aimé, ne crains rien! dérange ma coiffure... je ne m'en offenserai point.

Après que le respectueux Nephtaly eut odoré tous les charmes de sa belle maîtresse, il déposa sur sa bouche de

rose, sur sa bouche affamée, sur cette bouche solliciteuse, un de ces baisers dont Vénus serait jalouse, et ils allèrent s'asseoir auprès de la table, et sur le même siège; car l'amoureux Israélite attira Clotilde sur ses genoux. Castriot et Marie, semblables à des statues, ornements d'un palais, les servirent en pleurant et les admirant tour à tour.

Les deux amants mangèrent des mêmes mets, dans la même assiette, avec la même fourchette, buvant dans le même hanap, à la même place, et entremêlant l'ambroisie de leur suave repas avec l'ambroisie mille fois plus suave de leurs baisers enflammés; baisers charmants, leurs derniers pas dans cette vie de volupté. Une grâce indéfinissable, un charme inexprimable, léger comme l'air, pénétrant comme le feu, doux comme un bienfait, se répandaient sur cette scène d'amour; une espèce de nuage céleste les environnait: tout, aux yeux de ces heureux amants, se présentait comme surnaturel; les moindres objets avaient un autre figure, une autre forme; leur bonheur se reflétait sur tout et semblait jeter des flots de lumière. On eût dit qu'autour d'eux régnait cette auréole dont on entoure les habitants des cieux quand ils descendent ici-bas.

Cette divine magie redoublait leurs jouissances, et l'aspect de la mort les rendait solennelles...

— Nephtaly, s'écria Clotilde, voici le moment d'exécuter ta promesse... vois-tu comme les heures s'écoulent?

— Ah! ma Clotilde, auras-tu le courage d'obéir!...

— Eh! crois-tu, mon bien-aimé, que je ne t'aie pas deviné?...

— Dis-moi, chérie, qu'as-tu compris?...

— Que nous mourrons ensemble.

— Cruelle!... tu le dis en riant!...

— Nephtaly, pourquoi m'affligerais-je?...

— Tu dis vrai, Clotilde, nous sommes mille fois plus heureux; nous abandonnons une terre odieuse; nous montons purs et sans tache vers le palais des cieux, où déjà les anges apprêtent pour nous leurs plus divins concerts!... Dieu peut-il se courroucer de nous voir arriver un peu plus tôt et fuyant le malheur? Nous obéissons à la voix de la

nature, et, si le front céleste de l'Eternel se ride un instant, il est trop bon pour condamner deux âmes vertueuses, coupables seulement de trop d'amour, et puis... notre bonheur aurait pu se faner ici-bas!...

— Non, Nephtaly, jamais!... réplique Clotilde avec un charmant coup d'œil.

Ce mot fut suivi de mille baisers, et l'amoureux Israélite serra la princesse dans ses bras avec la force d'Hercule soulevant le fils de la terre, Antée, son rival.

— Ma maîtresse chérie, trésor d'amour, tu auras donc la force de quitter une aussi belle vie, une vie à peine commencée?

— Nephtaly, ne la quittes-tu pas?... et n'est-ce pas un bienfait que de ne faire qu'effleurer une coupe au fond de laquelle sont les chagrins et les malheurs?...

— Tu n'hésiteras pas à percer ce beau sein, ce trône de l'amour où je viens de reposer ma tête!...

— Non... Que puis-je être hors de ta vue? Puis-je vivre sans toi? Toi seul, entre les hommes, m'as souri de ce sourire que j'aime.

— Eh bien! oui, fille céleste, nous nous endormirons voluptueusement, et les mains entrelacées, dans la nuit qui n'a point d'aurore.

— Oui, Nephtaly, quand tu le désireras... mais, je t'en supplie, fais-moi donc entendre encore cette douce voix, ces doux chants qui charmèrent mon âme! Epuisons, dévorons toutes les joies, réunissons notre vie tout entière en un seul moment, et... absorbons-le! Chante donc, achève de m'enivrer!...

Nephtaly, saisissant son luth, que Marie lui présenta sur un signe de Clotilde, chanta les stances suivantes:

Que la fleur des champs soit séchée
Par le noir souffle des hivers,
Ou que, de sa tige arrachée
Quand les prés encor verts
Sont ornés de sa tête élégante,
Elle soit d'un cruel zéphyr

La victime odorante...
Son sort n'est-il pas de mourir?

Qu'importe la faible durée
De nos trop misérables jours,
Si du bonheur la main dorée
N'en fleurit pas le cours?
Périr le front plein de jeunesse,
Parés des roses du plaisir,
Ou flétris de vieillesse...
Ne faut-il pas toujours mourir?

Que le voyageur accomplisse
Sa longue route en peu d'instants,
Et que sa course en réunisse
Les nombreux accidents,
Ou que, marchant avec prudence,
De sa peine il fasse un plaisir,
Pour toute récompense...
Ne faut-il pas toujours mourir?

Hélas! mourons, ma douce amie!
Mourons sans répandre des pleurs.
N'avons-nous pas de cette vie
Senti toutes les fleurs?
Lorsque, dans un charmant bocage,
Les mains n'ont plus rien à cueillir,
Qu'il n'offre plus d'ombrage...
Alors... n'en faut-il pas sortir?

Jamais l'Israélite ne mit tant d'expression dans son chant. Clotilde, le cou tendu, s'abandonnait tout entière à la volupté: attendrie, elle regardait frémir les cordes du luth en pleurant.

— Voilà la vie, dit-elle en faisant résonner la corde.

Le son retentit fortement d'abord, s'amortit, parut renaître, puis s'éteignit doucement.

Cette exacte image émut jusqu'à Castriot.

— Tu pleures, s'écria Nephtaly, tu regrettes ton existence. Ah! Clotilde, tu pourrais t'éviter ces larmes, et nous serions heureux!

— Comment, mon ami?

— Ecoute!... fuyons! suis-moi dans l'Asie; nous irons dans le fond d'un désert...

— Oui.

— Une simple demeure sera notre asile, elle sera belle comme toi: mes richesses suffiront à nos besoins; là, heureux, sans entraves, nous vivrons toute une vie de bonheur en présence de la seule nature; et tu seras jusqu'à ta mort comblée des plaisirs que tu ressens aujourd'hui.

— Mais, Nephtaly, mon père!... il mourra de douleur.

— Clotilde!... s'écria le juif, tu auras des enfants!... et tu t'entendras appeler: « Ma mère!... »

— Ah! ne me regarde pas! tu m'y ferais consentir!...

— Viens, viens!

— Nephtaly, je vais le vouloir si tu le veux encore!

» Mais, dit-elle en saisissant le luth et chantant avec la voix de la mélancolie:

Que la fleur des champs soit séchée
Par le noir souffle des hivers,
Ou que, de sa tige arrachée,
Quand les prés encor verts
Sont ornés de sa tête élégante,
Elle soit d'un cruel zéphir
La victime odorante...
Son sort n'est-il pas de mourir?

— Eh bien! Clotilde, mourons!... oui, mourons! car nous avons épuisé vingt siècles d'existence...

Et il regarda sa charmante maîtresse en caressant son sein d'albâtre.

Castriot, assis sur une chaise, contemplait Clotilde et le juif avec des yeux farouches; l'idée, terrible pour lui, de voir périr sa bienfaitrice lui fendait le cœur, et il était occupé des moyens de l'empêcher de mourir.

— Nephtaly, dit Clotilde avec une ingénuité charmante, après un moment de silence, Nephtaly, mon cœur, donne-moi beaucoup de baisers pour que je te les rende...

— Ah! Clotilde!... reprit le juif en la comblant de ses caresses enflammées et en cueillant l'ambroisie de ses lèvres corallines, mon ange, il est d'autres plaisirs!... plus vifs, suprêmes, la véritable fleur de la vie; et, puisque nous devons succomber, mourir, laisse-moi... ton bien-aimé, savourer ce fruit délicieux.

— J'ignore, interrompit Clotilde, ce que tu veux... je suis prête à te l'accorder puisque tu le demandes!... et, quoique je ne puisse croire que ce que tu veux soit un mal, un je-ne-sais-quoi me dit que j'y perdrais mon plus grand charme...

— Ah! Clotilde, Clotilde, tu es une habitante des cieux!... ton langage inspire la vertu; va, retournes-y brillante, pure, vierge, et puisses-tu savoir quel sacrifice je te fais!...

— Mon ami, dit la princesse, demain j'épouse le prince Gaston.

— Eh quoi!... s'écria l'Israélite.

— Je le dois, Nephtaly, j'ai promis; mais écoute à ton tour, et suis les ordres de ta maîtresse. Trouve-toi dans la chapelle au matin! Castriot t'introduira; cache-toi contre un des piliers, et là, tu verras si je t'aime!... Lorsque je tirerai mon poignard, saisis-toi du tien, et que nos derniers soupirs s'entremêlent.

— J'y serai, Clotilde... répondit le juif.

En ce moment, Castriot, s'approchant de ce couple charmant entrelacé comme deux dauphins qui jouent, dit à Clotilde:

— Il n'y a donc que le prince Gaston qui s'oppose à votre bonheur?...

— Oui, répondit le beau juif.

— Eh bien! vous serez heureux!... croyez-en Castriot!...

Et sans plus tarder, le féroce Albanais courut à la chambre hospitalière du comte de Provence; il ouvre doucement la porte, il tressaille de joie en voyant la lampe expirante ne jeter qu'une faible lueur; il s'avance à pas

lents vers le lit, et, sourd à sa conscience, à tout, il détourne la tête, tire son sabre, et frappe à coups redoublés en s'écriant:

— Il le faut!... il le faut!...

Et dans sa fureur il laissa son sabre sur le lit du prince. Il revient précipitamment et rentre dans la chambre de Clotilde avec un visage serein.

— Vous serez heureux!... répéta-t-il; ainsi vous pouvez vous séparer sans crainte, vous ne mourrez pas!...

— Comment cela, Castriot?... s'écria la jeune fille.

— Vous serez heureux!... et rien ne s'opposera plus à votre union, si le roi y consent toutefois!...

A ces mots, un frisson glacial parcourut tout le corps de la princesse; elle resta muette, pâle, immobile, froide, et Nephtaly regarda Castriot avec un profond étonnement.

— Séparez-vous! reprit l'Albanais brusquement.

— Qu'a-t-il fait?... s'écria Clotilde revenant à elle aux baisers que Nephtaly lui prodiguait.

— Clotilde, à demain donc!... dit le juif.

Alors tous deux s'acheminent vers la galerie; mais Clotilde est toujours stupéfaite, et son sein palpitant; elle est accompagnée de Castriot, qui les suit. La voûte de marbre retentit de leurs adieux; et quand Nephtaly, après avoir savouré le dernier, le plus long des baisers, s'élança dans l'escalier, l'on entendit le léger bruit des fantômes résonner au fond de la galerie; et, de la chambre de Gaston une grande ombre, projetée par la lueur de la lampe mourante, se mouvoir d'une manière indistincte.

— C'est son esprit! dit Castriot tremblant; ou bien ne serait-il pas mort?

A cette parole, l'idée du crime que l'Albanais avait commis se glissa dans le cœur de la princesse en le glaçant. Elle rentra dans sa chambre comme engourdie, et ce ne fut qu'après un long moment de silence que, regardant sa chambre vide, elle s'écria:

— Il est parti?...

— Oui, madame, dit Marie.

— Ah! Castriot, qu'avez-vous fait?... continua Clotilde.

— Ne m'avez-vous pas dit que le prince Gaston était le seul obstacle à votre bonheur?...

— Mais on vous fera mourir, Castriot!... observa la princesse.

— Oui, répondit l'Albanais, mais vous serez heureuse!...

Le jour commençait à poindre dans les cieux, les lampes pâlissaient. Clotilde, accablée sous le poids des voluptés, pouvant à peine soulever ses paupières, appuya sa tête en désordre sur le sein de sa nourrice, et un instant de sommeil vint la saisir... Castriot, respectant son repos, s'en fut veiller à sa porte, et sa nourrice contempla en pleurant ce sommeil précurseur de l'éternel sommeil... qui devait envahir sa fille...

CHAPITRE VINGT-NEUVIÈME

Affreuse résolution suivie d'effet.

Cependant tout était en mouvement dans Casin-Grandes. Dès l'aurore une foule considérable ne cessait d'y arriver, car la nouvelle du mariage du souverain de la Provence avec l'héritière du royaume de Chypre, la célèbre Clotilde, s'était promptement répandue; et de tous les côtés de la contrée l'on accourait pour être témoin des fêtes qui devaient célébrer cette union. L'on avait annoncé que les deux souverains tiendraient cour plénière, et que l'on recevrait tout le monde, jusqu'aux plus simples paysans. L'on doit, après cela, juger de l'empressement que l'on mettait à se rendre à la majestueuse demeure du roi de Chypre.

Aussi était-ce déjà un spectacle que l'aspect de la route d'Aix à Casin-Grandes! Une foule de dames plus ou moins parées, jalouses de voir cette beauté tant vantée, arrivaient sur des haquenées, en litière ou à pied; les chevaliers, les barons, les seigneurs et leur suite, les paysans, les curieux, tout cela formait une longue procession dont le commencement semblait être Casin-Grandes, et la fin à Aix.

On eût dit que la nature voulait favoriser cette solennité en la protégeant par un ciel d'azur sur lequel les yeux cherchaient en vain des nuages.

— Heureux augure du bonheur des époux!... se disait-on.

Mais l'activité qui régnait sur la route ne pouvait pas se comparer à celle qui se déployait dans l'intérieur du château de Casin-Grandes. Maître Taillevant et le grand Hercule Bombans, sans cesse sur leur champ de bataille, ne cessant d'aller et venir, paraissaient se multiplier.

La foule, ayant déjà envahi les cours, rendait le service

très difficile; néanmoins la décoration magique du château ne laissait rien à désirer, et le génie du célèbre Taillevant y brillait de tout son éclat: ce n'étaient que festons, que guirlandes de fleurs, galantes devises, heureuses allégories, feuillages, arcs de triomphe, troupes de musiciens, symphonies, tables dressées à tout venant, comme aux noces de Gamache, enfin une profusion de toutes les ressources de l'art culinaire et du décorateur. Choisissez de toutes nos décorations modernes la plus belle et la plus somptueuse, et vous n'arriverez pas encore au luxe déployé par Taillevant.

Aux deux coins du portail d'entrée, deux sirènes versaient à tous les survenants, l'une du vin d'Orléans et l'autre de l'hydromel.

La première cour se distinguait par un appareil militaire qui consistait en une brillante cavalerie, commandée par Kéfalein; il présidait à tout avec la précision d'un brigadier de gendarmerie, en mêlant toutefois aux formes militaires l'espèce de bonté résultant de cet heureux caractère qui devait lui ouvrir les portes du ciel.

La chapelle, ornée de ce que les pompes de la religion ont de plus brillant, était ouverte, et l'on admirait la multitude des cierges, les bannières, les simples festons que l'on avait suspendus entre les vieux piliers et les armes royales des Lusignan confondues avec les armes des descendants de saint Louis, qui était la tige des comtes de Provence. On entrevoyait les deux fauteuils dorés, et les coussins et le dais sous lequel les deux jeunes époux devaient s'asseoir.

Je dis on entrevoyait, car l'impitoyable Castriot défendait à tout le monde d'entrer dans cette chapelle. En effet, dès le matin, le juif Nephtaly s'était glissé dans la cour, l'Albanais l'avait caché dans l'enfoncement d'une vieille chapelle consacrée à saint Guy.

Mais rien n'était comparable au spectacle que présentait la seconde cour, l'affluence des seigneurs, des chevaliers bannerets et des dames ne permettant pas que tous fussent admis dans les appartements royaux; les dames d'Aix et des

environs étaient assises tout autour de cette vaste cour, et une multitude de seigneurs et les compagnons d'armes du comte de Provence se tenaient au milieu, en formant des groupes divers; les uns parlaient entre eux, les autres s'adressaient aux plus jolies d'entre les dames, et de beaux pages, de jeunes écuyers allaient et venaient, portant et recevant des ordres.

Sur les marches du bel escalier de marbre, le grand-écuyer Vérynel et Jean Stoub commandaient la garde du prince, qui garnissait le péristyle, l'escalier et la salle des gardes, conjointement avec les officiers, les pages et les écuyers du comte de Provence.

Le salon rouge, le cabinet du prince et sa chambre royale étaient inondés par l'élite des amis du comte; les plus belles dames parées avec tout le luxe du temps, les plus grands seigneurs, tels que le comte de Foix, le comte Enguerry, et même le beau Dunois, parrain de Gaston II, qui, pour le moment, se trouvait à Aix, formaient une assemblée imposante, et telle qu'il ne s'en était jamais vue de si brillante à Nicosie. Aussi les trois ministres, les seigneurs cypriotes, avaient-ils, malgré leur grand usage, la contenance d'un maire de province qui reçoit un ambassadeur et sa suite, et qui se confond en efforts pour se mettre à la hauteur du diplomate.

Le seul Jean II se trouvait au milieu de cette pompeuse cérémonie dans son élément naturel. Ce beau vieillard à cheveux blancs, vêtu simplement d'une dalmatique précieuse, portant à son côté l'épée du premier chef des croisés, et sur sa tête la couronne de Godefroi de Bouillon, avait une contenance majestueuse; il parlait avec bonté à chaque seigneur et l'entretenait de ses exploits, comme s'il eût été son compagnon d'armes; il s'adressait aux dames avec cette courtoisie calme et sans empressement qui convient aux vieillards.

Cependant l'impatience régnait sur tous les visages, et une espèce de murmure résonna dans les cours et dans les appartements, lorsque le beffroi de Casin-Grandes sonna dix heures du matin. Cette impatience avait un juste motif

lorsqu'on apprendra que ni le chevalier noir, c'est-à-dire Gaston II, comte de Provence, ni la belle Clotilde, n'avaient encore paru.

Le roi Jean II se fit guider par Monestan vers les comtes de Foix et Dunois, et leur dit avec enjouement:

— Nobles chevaliers, vous semblez de concert avec le comte de Provence, et peut-être pourriez-vous nous expliquer la cause de son retard le jour de ses noces.

— Sire, lui répliqua Dunois, nous l'avons accompagné ce matin, car il est sorti du château et nous a recommandé, si nous l'aimions, de ne point nous inquiéter de sa personne; c'est aujourd'hui qu'expire le vœu qui le force à ne point découvrir son visage, et je présume qu'il est allé remplir des devoirs sacrés à quelque autel du voisinage... Il nous expliqua même qu'il arriverait avec son écuyer à la chapelle de votre château lorsque la messe commencerait, et que les sons de la cloche suffiraient pour l'avertir.

Alors le monarque siffla son huissier, qui ne parut point; Monestan eut toutes les peines du monde à trouver le docteur tapi dans un angle de la salle des gardes, et s'étant arrangé de manière à ce que personne ne le froissât et ne troublât le repos de sa petite machine.

Jean II ordonna au docteur d'aller trouver Clotilde, et de la prévenir qu'elle était attendue au salon rouge.

Clotilde venait de s'éveiller, et la fidèle nourrice, aidée par Josette, déployait aux yeux de la princesse les magnifiques présents que le sénéchal du comte de Provence avait apportés dès l'aurore.

La jeune fiancée contemplait d'un air triste et distrait les vêtements somptueux qu'un marié donne ordinairement à sa prétendue, et qui, dans le temps où vivait Clotilde, étaient de nature à durer toute la vie. La robe de mariage, d'une étoffe précieuse, figurait sur le devant les armes des deux époux, selon l'usage et la mode de cette époque; le voile précieux annonçait par sa richesse une production orientale; un collier de perles, des anneaux, des pierres précieuses complétaient une parure digne d'une reine.

Clotilde se laissait habiller sans dire un seul mot, elle ne

donnait aucune attention à la manière dont ses cheveux étaient disposés et dont ses vêtements s'arrangeaient sous les doigts légers de Josette et de sa nourrice. Elle ne regardait qu'une chose, et elle la regardait avec une expression remarquable: on y lisait l'amour, les regrets et le souvenir de la volupté, qui renferme un sentiment tout à la fois pénible et gracieux: cette chose unique était la table du festin de la nuit et le siège occupé par Nephtaly, la lyre, les débris des mets, les roses effeuillées, sa couronne de fleurs, et l'ensemble de toutes ces ruines d'amour.

A l'approche de la mort, les pensées deviennent solennelles, et la jeune fille ne pouvait s'empêcher de réfléchir profondément; son âme, en proie aux souvenirs du moment enchanteur qu'elle avait passé avec Nephtaly, n'hésitait pas à consommer le sacrifice qu'elle avait promis; mais elle se perdait dans un labyrinthe de pensées confuses qu'elle ne pouvait pas renvoyer de son cœur.

Lorsque Trousse parvint à elle, il fut étonné de la pâleur de la princesse, qu'il trouva assise sur le siège qu'avait occupé l'Israélite; elle tenait un poignard entre ses mains et le regardait fixement: une larme roulait sur ses joues; Marie et Josette interdites, debout et stupéfaites, contemplaient leur maîtresse adorée dans le plus grand silence.

— C'est moi, madame! s'écria le docteur, je viens, par ordre de Monseigneur, vous prier de vous rendre au salon où vous êtes attendue; dix heures sont sonnées; la chapelle est prête; Mgr l'évêque est en habits pontificaux... Mais j'ai bien peur que la cérémonie n'ait pas lieu: votre pâleur annonce une forte indisposition... vous pensez beaucoup trop!... Et je prévois que vous aurez besoin de mon secours, car vos nerfs...

Le docteur s'arrêta; Clotilde avait tourné la tête vers lui, et comme elle présenta la pointe du poignard au nez du médecin, on conçoit que ce mouvement était plus que suffisant pour glacer la langue de Trousse.

— Je vous suis, maître Trousse, dit la princesse.

Le docteur, interdit, s'en alla lentement et rassembla

toutes les forces de son entendement pour s'expliquer à lui-même l'état de la princesse; mais, voyant que cette méditation tendait trop fortement son intelligence, il s'écria:

— Qu'est-ce que cela me fait?...

Et il rentra dans la salle des gardes.

Clotilde embrassa Marie et Josette pour la dernière fois; elle toucha tout ce qui avait appartenu au juif, baisa son luth, parcourut de la main les étoffes précieuses qui paraient sa chambre; elle s'en fut regarder une dernière fois la rocaille de La Coquette, et, trouvant sur la fenêtre un dernier bouquet, elle en orna son sein... puis, jetant un dernier coup d'œil sur cet ensemble qui faisait tant palpiter son cœur, elle dit adieu à la vie, cacha son poignard dans son sein et s'achemina vers le salon, en tâchant de déguiser par un air riant la douleur profonde qu'elle enfermait dans son âme.

Aussitôt qu'elle parut dans les appartements royaux, il y eut un instant de silence, et chacun contempla la beauté de cette charmante princesse. Elle fut se mettre à côté de son vieux père, et sourit à tous ceux qui la regardaient, avec cette affabilité, cette grâce qui doublaient ses charmes; néanmoins l'expression de la souffrance triomphait sur son visage, et elle fut remarquée par tout le monde.

Après s'être montrée dans tous les appartements, elle demanda à son père la permission de se rendre à son oratoire de la chapelle, pour se recueillir, ajoutant qu'au bout d'une demi-heure, et lorsque le beffroi sonnerait onze heures, on pouvait commencer la cérémonie; Jean II y consentit et serra la main de sa fille de manière à lui faire comprendre qu'il compatissait à sa peine.

Clotilde, suivie de Marie, de Josette, de Jean Stoub et de l'évêque en habits pontificaux, traversa la cour de Hugues au milieu de la foule qui se pressa sur son passage; elle entra dans le temple avec Marie et l'évêque; ce dernier se rendit à son oratoire, et Castriot conduisit Clotilde et la nourrice vers la chapelle de saint Guy, où depuis longtemps le juif attendait sa maîtresse avec une anxiété sans égale. L'Albanais confia la garde de la chapelle à Jean

Stoub, et resta avec la nourrice contre un des piliers de l'autel de saint Guy.

Clotilde, se précipitant dans les bras de son cher Israélite, y donna un libre cours aux larmes qu'elle retenait, et la voûte sacrée retentit de leurs baisers de flamme, de ces derniers baisers avant-coureurs de la mort; ils se tinrent longtemps embrassés et sans pouvoir dire une seule parole.

Le juif le premier s'écria:

— Ah! Clotilde! tes larmes me disent assez que tu n'auras pas la force de mourir... Est-ce à toi, jeune et belle, de porter le joug que nous impose ma naissance impure?... Non, non, moi seul dois périr...

Pour toute réponse, Clotilde tira de son sein le poignard qu'elle y avait placé et le montra au juif étonné.

Des larmes de joie s'échappèrent des yeux de Nephtaly, et il cueillit un doux baiser que ne lui rendit pas Clotilde.

— O ma bienfaitrice! s'écria Castriot en s'approchant, que craignez-vous et pourquoi cette arme cruelle? N'ai-je pas levé tous les obstacles? Attendez, et dans peu le bruit de la mort du comte de Provence va vous dégager de vos serments.

— Castriot, dit la princesse, le comte de Provence n'est pas mort, et Dunois l'a conduit ce matin au prieuré de Sainte-Marie.

L'Albanais resta stupéfait.

L'Israélite ne cessait de contempler sa pâle maîtresse, dont les yeux se confondaient avec les siens par des regards pleins de langueur.

— Nephtaly, dit-elle, viens que je te conduise au sombre pilier où je veux que tu sois.

Elle saisit la main du beau juif et l'entraîne vers une énorme colonne qui se trouvait auprès de la sacristie. En cet endroit, les voûtes étaient obscures, les vitraux extrêmement bruns, et Nephtaly, enveloppé d'un grand manteau, pouvait s'y cacher facilement.

Ils s'acheminent lentement en se tenant par la main et s'enivrant par les derniers regards qu'ils crurent jeter dans cette vie... Nephtaly est auprès du pilier... Clotilde

le place; et là, rassemblant toutes les forces de leurs âmes, ils se donnent le dernier baiser de l'amour: ils dévorent leurs lèvres de grenades, ils semblent s'emparer de leur souffle, et un frisson glacial les parcourt en pensant que c'est leur dernière caresse... Clotilde, atterrée par la volupté, s'arrache des bras de son bien-aimé, elle regagne à pas lents le coussin et le fauteuil qui lui sont destinés, mais elle retourne maintes et maintes fois la tête pour regarder l'Israélite... Elle est agenouillée devant l'autel, quand elle voit Nephtaly tirer son poignard; le fer brille... Elle ferme l'œil... Un bruit cruel vient frapper confusément son oreille... Ce bruit annonce une chute... Elle croit entendre une douce voix crier faiblement:

— Clotilde!...

Ses sens s'émoussent... un froid perçant arrête son sang; un nuage épaissit sa vue, le nuage flotte, hésite, se fixe bientôt sur ses yeux mourants et elle tombe évanouie.

Castriot et Marie, sans s'inquiéter du bruit qui vient de retentir dans le temple et qui ressemblait assez au bruit d'une porte qui se ferme, s'empressent de faire revenir la princesse. Lorsqu'elle commence à respirer, onze heures retentissent; Castriot et Marie ne voient que Clotilde; mais dans ce moment l'évêque, suivi de l'abbé Simon et de ses acolytes, s'avance à l'autel; les portes de la chapelle s'ouvrent; Jean II, guidé par Monestan, arrive avec la foule des seigneurs; les cloches sonnent avec force, et l'on aperçoit par les portes du temple une multitude curieuse qui suit le cortège, envahit les cours et se prosterne en attendant le chant des prêtres qui annonce le commencement de la cérémonie. Le comte de Foix fut longtemps inquiet en ne voyant pas Gaston II.

Mais enfin le comte de Provence ne tarda pas à paraître, suivi d'un seul écuyer. Il portait encore son armure noire, son casque noir et sa visière baissée; il prit sa place à côté de Clotilde, qui, pâle, stupéfaite, n'apercevant rien qu'à travers un nuage, ne regarda même pas son fiancé.

Un songe n'est pas plus fugitif et plus rapide que tous ces mouvements ne l'étaient pour la pauvre Clotilde; elle rêve... elle écoute le chant monotone de la liturgie sans la comprendre; elle voit fumer l'encens sans le voir, elle entend le léger bruit de l'assemblée sans y être, et elle regarde son père avec les yeux de la stupeur; enfin, elle rêve!...

Tous les personnages sont réunis, et chacun, les yeux fixés sur ce couple charmant, attend le moment de leur union avec une impatience bien naturelle.

Après un laps de temps dont la princesse n'eut aucune idée, l'évêque s'avance, prend la main glacée de Clotilde, la joint à celle du prince... Alors la jeune fille, revenant à la vie, et tirée de son sommeil par ce mouvement, dirige le poignard dans son sein...

Conclusion

Dénouement inattendu.

A l'instant où Clotilde saisit son poignard, l'écuyer du prince Gaston l'arrêta, et la princesse étonnée reconnut en la personne de cet écuyer le beau chevrier, le jeune Raoul.

Le comte de Provence jette précipitamment son casque, il se tourne vers Clotilde et s'écrie:

— Enfin, je suis aimé!...

La jeune princesse s'évanouit à ce mot. L'organe enchanteur du prince, n'étant plus déguisé par le creux ménagé dans sa visière, résonna comme celui de Nephtaly; les boucles de ses cheveux noirs, s'échappant de dessous son casque, vinrent effleurer le cou de la jeune fille... et quand Clotilde revint à elle, elle put admirer la noble tête de son bien-aimé dans celle de son époux!...

— Vous fûtes bien cruel!... s'écria-t-elle après l'avoir regardé longtemps.

— C'est à vous de me punir, répondit le prince.

— Je le devrais, mais le puis-je?

La messe était finie, Clotilde mit en deux mots son père au fait de cet événement extraordinaire, qui bientôt vola de bouche en bouche.

Le bonheur de Clotilde fut trop fort pour qu'elle pût y résister. Elle se vit obligée de rester à la chapelle, assise sur son fauteuil: alors seulement elle remarqua que le prince Gaston portait l'écharpe brodée pour Nephtaly, et qu'au bout d'une chaîne d'or qu'il avait au cou, pendait le gland qui s'était détaché de la tunique de Clotilde à la Colline-des-Amants.

Le peuple et la foule faisaient retentir l'air d'acclamations! Castriot, muet et immobile, contemplait en silence le visage rayonnant de sa bienfaitrice; Josette, pressant la main de Jean Stoub, jugeait par elle-même combien sa maîtresse serait heureuse; la nourrice pleurait de joie; Bombans, survenant et apprenant cet événement, s'écriait:

— Je l'avais bien dit!...

Trousse se demandait: « Que m'en reviendra-t-il?... » Et à quelques pas de là le bon roi Jean II, entouré de Dunois et de sa cour, écoutait le récit que le comte de Foix faisait de l'adresse que le prince Gaston avait mise pour remplir le double personnage du juif et du chevalier noir, et comment, au tournoi, ce fut Raoul de Crécy, écuyer du prince, qui remplissait le rôle difficile du chevalier à la devise.

Il blâma beaucoup, ainsi que Dunois, la folie de Gaston, en convenant toutefois que la fragilité et les perfidies du beau sexe pouvaient lui servir d'excuse.

Bientôt la princesse fut assez bien remise, et toute la Cour retourna dans les appartements du roi de Chypre.

Je pense que je puis me dispenser de raconter les fêtes qui remplirent cette célèbre journée: qu'il suffise de savoir que le grand Taillevant avait dressé les tables du festin dans le parc, et que c'est à cette occasion qu'il inventa le fameux *Entremets des Noces de Thétis et de Pélée,* drame qui l'a rendu célèbre dans toute la chrétienté.

C'est pour cette fête qu'il composa son nouveau plat nommé la ***nuptialine***.

Les grâces, la décence, les vertus et l'amour accompagnèrent Clotilde au lit nuptial; la nuit fut le seul témoin du dernier hymen des amants, et le prince amoureux reposa sa tête sur un sein qui ne battait que pour lui.

Le lendemain l'on abandonna Casin-Grandes, en le commettant à la garde d'Hercule Bombans, de Jean Stoub, son gendre, et de Josette.

Les deux époux, le roi Jean II et toute sa cour firent leur entrée solennelle à Aix; les rues étaient tendues de tapisseries, et tout le peuple sur pied.

Le roi de Chypre y séjourna quelque temps, et bientôt

il partit de Marseille avec une escadre et des troupes destinées à reconquérir son royaume.

En quittant les bords hospitaliers de la Provence, le bon Monestan remercia l'Eternel; Kéfalein ne dit mot, et l'évêque s'écria:

— Nous nous compléterons en route...

Ce qui signifie sans doute que l'armée ne montait pas à trente mille hommes.

Trousse ne voulut pas se hasarder dans cette navigation périlleuse, et il resta en Provence.

C'est ici que je dois m'arrêter.

Cependant je sens que mes lecteurs ne seraient pas satisfaits si je ne leur donnais pas des détails sur les divers personnages de cette véridique histoire.

Le docteur Trousse ne voulut point faire d'enfants pour ne pas altérer sa santé, et nous devons annoncer qu'il mourut à l'âge de cent quatre ans; sa mort fut la suite d'une chute, c'est ce qui lui fit dire avec l'accent du désespoir:

— Quel malheur d'être arrêté au milieu de sa carrière.

Castriot resta près de sa bienfaitrice, et le comte de Foix lui rendit le sabre qu'il avait laissé sur le lit du comte Gaston, de manière qu'il pût toujours faire à ce sabre chéri sa caresse habituelle. L'Albanais avait conçu pour Marie une haute estime, à compter du jour qu'il lui vit déchirer le Mécréant, et un beau jour il épousa la nourrice de Clotilde.

Je dirai avec plaisir que la bravoure de Castriot fut héréditaire dans sa famille, et qu'il existe à Aix un sergent de la vieille garde, nommé Castriot, qui ressemble en tout à son célèbre aïeul, et qui fait avec orgueil à son sabre la caresse que notre Castriot faisait au sien; mais le Castriot vivant, en même temps qu'il caresse son sabre, frise sa moustache, chose que ne faisait pas son ancêtre.

Josette laissa une nombreuse postérité, et la famille de Bombans dure encore, grâce à la circonspection qui la distingue.

Bombans vécut riche et partant honoré, car il acheta sur la fin de ses jours le marquisat de Casin-Grandes.

C'est M. le marquis de Stoubière à qui je suis redevable

des manuscrits précieux où j'ai puisé cette intéressante histoire, et la ville de Marseille le compte aujourd'hui comme un de ses meilleurs citoyens.

Il descend en ligne directe de Jean Stoub, et, pour ne pas l'oublier, il porte dans ses armes cette branche de cyprès qui distinguait les soldats du Mécréant; il possède dans son parc la Colline-des-Amants, et il y a un banc de pierre à la place où son aïeule Josette agita son mouchoir.

Je me suis assis sur ce banc, et c'est de cette place que j'ai décrit le paysage que l'on a remarqué au commencement de cet ouvrage; j'ai vu La Coquette et la place où fut Casin-Grandes. *Campos ubi Troja fuit.*

Les antiquaires, les littéraires et les savants savent tous ce que devint Taillevant, l'écrivain le plus distingué de la cuisine française; il fut le premier cuisinier de Charles VII, et, s'il revenait de nos jours, il serait digne de faire le dîner d'un ministre la veille de l'ouverture d'une session ou du vote d'une loi d'élections.

Monestan mourut d'un coup de froid qu'il gagna dans une église, et Jean II reçut le dernier soupir de ce fidèle ministre, dont le dernier mot fut:

— O mon Dieu! pardonnez-moi et protégez les jours du roi.

Kéfalein et *Vol-au-Vent* périrent ensemble dans une charge de cavalerie; ce fut la première et la dernière fois qu'il tomba de cheval.

Vol-au-Vent fut enterré avec son maître. Le bon connétable avait souvent manifesté ce désir.

Hilarion devint cardinal, et c'est lui qui dirigea les armées du pape. Il mourut dans un âge avancé, au moment où il avait amené les armées du Saint-Père à ce nombre si souvent désiré de trente mille hommes. Ce succès adoucit l'amertume de son dernier soupir, et même en expirant il invoqua le secours de la *milice céleste*.

Pour ce qui est de Jean II, du prince Gaston et de Clotilde, on peut consulter l'histoire, car je ne veux pas empiéter sur son domaine.

Appendice

PROLOGUE DE LA QUATRIÈME PARTIE

(Première édition)

Hélas! où m'entraîne la folle de la maison! Dis-moi, brillante déité chantée par Delille, dans quel labyrinthe m'as-tu fourvoyé? Suis-je Dédale pour en sortir! ai-je les ailes du génie?

O burlesque imagination! au lieu de t'enchaîner à d'utiles et de nobles travaux, je t'ai laissée courir et tracer des arabesques, de même qu'un jeune peintre qui barbouille les murs de son atelier de grotesques figures, au lieu de faire le tableau de réception qui doit le rendre digne de ses maîtres.

Dis-moi, tu avais bien besoin de me faire parler de ces camaldules, que je ne connais ni d'Eve ni d'Adam? Ne sais-tu pas que c'est un moyen usé de donner pour cadre à de pareils tableaux les manuscrits des prêtres. Tu m'exposes à la critique amère des ignorants comme des sages.

Mais mon plus grand reproche, le voici: Pourquoi m'avoir présenté tant de douceurs d'amour? Veux-tu me faire mourir de chagrin, en offrant à mon désespoir tout ce que je désire et tout ce qui me fuit?

Tu me rendras semblable au soldat français qui, succombant à la fatigue, à la soif, apercevait, au milieu des sables brûlants de l'Egypte, des ruisseaux limpides et des ombrages frais produits par le mirage.

Si je ressemble en tout aux vieux soldats, ils m'ont dit qu'à la fin on trouvait une eau saumâtre qu'ils absorbaient avec ardeur.

Que veux-tu que je fasse de ce juif et de cette princesse?... Je suis malheureux!... ils le seront. Je ne peux peindre que ce que je ressens.

NOTES DE BALZAC

(A la fin du quatrième et dernier volume de la première édition)

NOTE PREMIÈRE

Je dois donner des renseignements exacts sur les héros et les faits historiques qui forment la base de cet ouvrage, car bien des personnes pourraient croire qu'ils sont imaginaires ou crayonnés à dessein pour représenter des personnages du temps présent.

Le roi Jean II est effectivement le dernier des rois de Chypre et de Jérusalem, l'Augustule *des empires créés par les croisades. Voici l'époque de la fondation du royaume de Chypre.*

Lorsque la grande croisade, suscitée par Richard Cœur de Lion et Philippe Auguste eut lieu, le trône de Jérusalem, fondé par Godefroi de Bouillon, était vacant. Deux compétiteurs se présentaient. L'un, Guy de Lusignan, comte d'Ascalon et de Joppé, se prétendait roi par Sybille de Montferrat, sœur de Baudoin IV. L'autre était Henri, comte de Champagne, qui avait épousé Isabelle, deuxième fille d'Amaury Ier, un des premiers rois de la Terre sainte. Ce dernier l'emporta. Mais Richard Cœur de Lion, qui soutenait Guy de Lusignan, le couronna roi de Chypre, après avoir tué Isaac Comnène, dernier roi latin de cette île. Quelques auteurs prétendent que Richard Cœur de Lion vendit cette couronne. Je laisse à deviner quelle est la véritable version.

Ainsi, Guy de Lusignan fut, en 1192, le premier roi de Chypre. Voici la liste de tous les rois qui réunirent souvent le trône de la Judée à celui de la Chypre:

Amaury, 1194.
Hugues, 1205.

Henri Ier, 1219.
Hugues II, 1253.
Hugues le Grand, 1267.
Jean Ier, 1284.
Henri II, 1285.
Hugues IV, 1324.
Petrin, 1369.
Jacques, 1382.
Janus, 1398.

Auquel notre roi Jean II succéda en 1432.

Ce fut en 1439 que les Vénitiens firent la conquête de la Chypre, sous le doge Foscari. On ne sait où se réfugia le roi Jean II, qui, alors, n'avait plus pour héritier qu'une fille.

En 1458, Charlotte et Louis de Savoie furent reconnus, en Europe seulement, rois de Chypre, car en 1459 le Soudan d'Egypte s'en empara.

Mais en 1464, Jacques II fut rétabli. Ce Jacques II était la postérité de la fille de Jean II.

En 1473, Jacques III lui succéda, et, en 1489, les Vénitiens rentrèrent dans la possession de l'île de Chypre, qui ne tarda pas à leur être enlevée par les Turcs.

Tel est le sommaire de l'histoire cypriote, à laquelle il ne manque qu'un habile historien pour la rendre intéressante. On y trouverait, comme dans toutes les histoires du monde, le jeu des passions humaines, des traits de courage, des actions infâmes, et toutes les richesses de la politique, déployées pour la possession de l'île de Chypre, comme pour celle de la France.

Le caractère du roi Jean II n'est point une fantaisie; d'après les recherches que j'ai faites dans les historiens qui parlent de lui, il était à peu près ce que je l'ai peint.

Le connétable Kéfalein n'est pas nommé dans les historiens, mais il paraît que ce fut par l'impéritie d'un général que la Chypre fut conquise. Du reste, si quelque critique prétendait que les caractères de Monestan, de l'évêque et de Kéfalein sont forcés, je consigne ici l'aveu que notre siècle en offre les originaux.

Celui de Michel-l'Ange est le portrait exact d'un ministre

des sourdes vengeances d'un prince qui s'est rendu célèbre dans nos annales, Charles le Mauvais.

NOTE DEUXIÈME

Gaston II, dont les historiens ne parlent pas, car sa vie fut courte et remplie d'exploits chevaleresques, était le fruit du premier mariage de René le Bon, comte de Provence.

Cette première femme mourut en mettant au monde Gaston, qui périt lui-même à vingt-trois ans.

Aussi René le Bon se remaria-t-il en secondes noces à l'héritière de la Lorraine. On l'appelait le roi René, parce qu'il fut roi de Naples jusqu'en 1443, qu'il fut chassé de son royaume.

Son second fils, auquel il céda ses droits sur Naples, mourut, et ce fut son neveu qui lui succéda, comme comte de Provence, en 1472. Ce dernier institua Louis XI son héritier. Ce fut alors que la Provence fut irrévocablement réunie à la couronne.

C'est Gaston II, ce premier fils de René le Bon, dont il s'agit dans cette aventure.

NOTE TROISIÈME

Le Capeluche dont il est question dans cet ouvrage, est le fils du bourreau Capeluche, dont le nom est resté célèbre dans les querelles des Armagnacs et des Bourguignons.

Imprimé en Suisse

TABLE DES MATIÈRES

TABLE GÉNÉRALE DES 37 VOLUMES DE LA « COMÉDIE HUMAINE »

*Cet ouvrage
réalisé d'après les maquettes
d'Eric Tschumi
est une production des Editions
Edito-Service S.A., Genève*



Imprimé en Suisse